

MARGE KÄSPER

Présenter des ouvrages académiques
en sciences humaines et sociales
en français et en estonien

Pistes contrastives
pour étudier les cultures discursives
dans les comptes rendus de lecture
français et estoniens



DISSERTATIONES PHILOLOGIAE ROMANICAE UNIVERSITATIS TARTUENSIS

7

MARGE KÄSPER

Présenter des ouvrages académiques
en sciences humaines et sociales
en français et en estonien

Pistes contrastives
pour étudier les cultures discursives
dans les comptes rendus de lecture
français et estoniens



Väitekiri on lubatud kaitsmisele filosoofiadoktori kraadi (prantsuse keel ja kirjandus) taotlemiseks Tartu Ülikooli germaani, romaani ja slaavi instituudi nõukogu otsusega 30. juuni 2017.

Juhendajad: prof Marie-Anne Paveau (Paris 13 Sorbonne Paris Cité ülikool)

prof Tiina Ann Kirss (Tartu Ülikool)

Anu Treikelder, PhD (Tartu Ülikool)

Oponendid: prof Eija Suomela-Salmi (Turku ülikool)

prof Daniele Monticelli (Tallinna Ülikool)

Kaitsmine: 13. oktoobril 2017, kell 12.15, Ülikooli 18–140

ISSN 1736-4922

ISBN 978-9949-77-551-4 (trükis)

ISBN 978-9949-77-552-1 (pdf)

Autoriõigus: Marge Käsper, 2017

Tartu Ülikooli Kirjastus

www.tyk.ee

RÉSUMÉ

Au moyen des comptes rendus de lecture présentant des ouvrages parus dans les sciences humaines et sociales dans les espaces discursifs français et estonien, la thèse cherche à décrire les « cultures discursives » des communautés de communication mises en contraste par la variable de la langue employée.

Entre les lignées disciplinaires, les conventions académiques générales et autres variables, d'une part, et une mondialisation des discours académiques, d'autre part, peut-on cerner des particularités socio-culturelles qui se manifestent au niveau des usages de la langue ? Dans la perspective d'une analyse du discours à plusieurs titres contrastive, la thèse se concentre sur les textes de présentation d'ouvrages publiés dans les revues de deux disciplines – histoire et linguistique – en France et en Estonie, en 2005 et en 2015, afin d'étudier des manières de représentation discursive des ouvrages et des discours à tenir à leur propos. En histoire, les corpus d'étude sont relevés dans la revue française *Annales. Histoire, Sciences Sociales* et dans la revue estonienne *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri* ('Revue de la culture historique'). En sciences du langage, l'analyse met en contraste la revue estonienne *Keel ja Kirjandus* ('Langage et Littérature') et la revue française *Langage et Société*. Les premières pistes d'études sont élaborées à partir des relevés de corpus de 2005, les pistes sont croisées et étudiées pour les changements qui se présenteraient à l'échelle temporelle dans les relevés de corpus de 2015.

En partant du cadre de référence de linguistique contrastive et de la rhétorique contrastive, l'analyse croise différentes approches se situant dans le domaine méthodologique de l'analyse du discours française (ADF) et propose ainsi différentes « pistes » pour articuler le langagier et le socio-culturel dans une analyse discursive. Le principal cadre méthodologique adopté est celui de la linguistique de discours comparée (Moirand et Peytard 1992 ; Münchow 2001), approche qui a notamment évolué depuis vers une analyse du discours contrastive (Tréguer-Felten 2009 ; Claudel et al. 2013 ; Münchow 2014 ; 2015). Le volant linguistique de l'approche souligne la nécessité de croiser des entrées différentes pour une interprétation d'ensemble, l'acceptation contrastive de l'approche invite à se concentrer sur des points d'« étonnement » qui se présente au croisement des textes de différents espaces discursifs, pour analyser toujours cet étonnement par des moyens langagiers. Les acceptations différentes de l'approche sont distinguées dans l'analyse et constituent des entrées complémentaires dans l'analyse (un cas de figure élucidé vs une typologie érigée des variations d'un lieu textuel).

Le moyen d'entrée commun pour l'approche est un genre du discours, invariable dans la comparaison (*tertium comparationis*) garantissant la comparabilité mais n'étant pas un objet d'étude en soi. Le genre du discours est un terrain d'étude pour des analyses à mener au niveau *micro* (le genre de compte rendu de lecture est étudié quant à ses particularités lexicales, quant aux modalités d'énonciation et à la présentation de séquences textuelles définies). Le fait de croiser ces analyses fournit des indices pour une interprétation au niveau *macro*

des « cultures discursives » reflétés dans la matérialité langagière de ces genres. La notion de culture discursive elle-même recouvre « les manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets au sens large, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part ». (Claudel et al. 2013). Les « objets au sens large » dans cette analyse sont les ouvrages parus dans les sciences humaines et sociales en France et en Estonie, la facette qui est d'étudier « les discours à tenir sur ces objets » vise à étudier les manières dont on parle de ces objets de discours dans une société et dans l'autre. Afin de pouvoir mener ces analyses, le premier aspect est situé d'abord dans le cadre général du domaine d'analyse des discours académiques et ensuite plus particulièrement dans les configurations discursives des champs disciplinaires et des discours de références dans les deux espaces discursifs d'étude. Le deuxième aspect implique une dimension d'évidentialité dans l'énonciation. Les manières de l'étudier peuvent être multiples, l'élaboration d'une perspective « signalétique » prend l'appui dans la théorie des prédiscours (Paveau 2006) qui met l'accent sur les signaux des évidences circulant dans les espaces discursifs de manière tacite.

Dans les analyses, l'étude des incipit dresse d'abord une typologie des ouvertures des textes des comptes rendus (des enchainements plutôt discursifs dans les corpus français et plutôt spatio-temporellement situés dans les corpus estoniens) pour en inférer des conceptualisations du fait de la parution et faire des hypothèses sur les fonctions d'ensemble du genre. L'analyse d'une linéarité exemplaire dans les manières de présenter les ouvrages dans le corpus estonien fait voir des stratégies textuelles différentes dans l'usage de la linéarité : dans les corpus français, on constate un usage de la linéarité dans le but d'argumenter la critique alors que le corpus estonien montre la linéarité comme moyen d'éviter la critique. L'étude des lexèmes renvoyant à un concept apparemment évident dans les discours académiques – *clarté* en français et *selge* en estonien – analyse le fonctionnement d'une *clarté de présentation* dans les corpus français, alors que les corpus estoniens témoignent d'un usage fréquent de ce lexème comme marqueur lexical de l'évidence et font voir la facette de *clarté* comme *voir clair*.

Le croisement des pistes d'études considérées et leur examen quant aux évolutions qui se présenteraient à l'échelle temporelle montre des changements dans les types d'ouverture pratiqués et dans les types d'ouvrages commentés mais aussi un non-changement au niveau des critères d'évaluation. L'analyse constate que même si, dans une pragmatization des pratiques de la recherche, les formats d'ouvrages changent, la culture discursive des comptes rendus français considère toujours leur *clarté* et celle des comptes rendus estoniens met en avant la qualité d'être « approfondi » (*põhjalik*). L'analyse des évaluations, des perspectives et des prédiscours présentées dans les clôtures des comptes rendus de deux époques témoigne néanmoins d'un changement dans la conceptualisation du travail de recherche et du statut de chercheur : chez les chercheurs de deux terrains d'étude, un plaisir présumé de discuter ou d'apporter du savoir s'est transformé plutôt en une considération de l'efficacité fonctionnelle, où le chercheur est davantage un dispositif ou discutant des projets qu'un lecteur de fond.

PRÉFACE

Cette thèse est le fruit d'un parcours riche d'expériences et d'un processus qui ne sera sans doute jamais accompli. Pour le fait qu'elle ait finalement pris la forme d'un ouvrage à présenter, je voudrais infiniment remercier tous mes amis et collègues, tant en France qu'en Estonie, ma famille et mes étudiants, et tous les autres qui m'ont tous inspirée, encouragée et aidée sur ce chemin interminable.

Pour le départ, je remercie l'Ambassade de France en Estonie pour le fait d'avoir pu me profiter d'excellents séminaires de professeurs éminents à Paris au cours de mes premières années de doctorat et pénétrer ainsi dans un champ d'étude qui m'a passionnée.

J'ai eu la chance d'avoir enfin trois directeurs de thèse, qui m'ont toutes beaucoup inspirée et aidée. Du côté français, je veux remercier infiniment la professeure Marie-Anne Paveau, pour sa confiance et une ouverture d'idées qu'elle a inspirée, du côté estonien la professeure Tiina Ann Kirss pour ses lectures et conversations d'un cadrage profond et toujours très positives et constructives aux moments où mes idées étaient les plus brouillées, ma chère collègue Anu Treikelder qui, dans sa gentillesse infinie et rigueur minutieuse, m'a poussée de manière très efficace et pertinente à préciser mes idées.

Je tiens à remercier aussi notre adorable stagiaire en FLE de 2016/2017 Anastasia Dechamps pour ses relectures très efficaces, la collègue Raili Marling pour son intérêt et lectures perspicaces du manuscrit, et tout le corps du Collège des langues et des cultures étrangères pour une atmosphère de travail agréable et motivante.

Enfin, je suis très reconnaissante à mes pré-rapporteurs Eija Suomela-Salmi, professeure de l'université de Turku, et Daniele Monticelli, professeur d'études italiennes et de sémiotique à l'université de Tallinn, dont les lectures attentives et remarques très pertinentes ont beaucoup contribué à l'amélioration de la version définitive de la thèse.

Je dédie cette thèse à mes enfants Henri et Kristiina, qui ont grandi avec, à leur père, qui a dû faire une expérience énorme de patience, à leurs grand-mères toujours disponibles et adorables, et à mon père qui aurait pu s'en rejouir.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	10
L'enjeu représentationnel : des stéréotypes et de la présentation d'un auteur à ce qu'on dit des écrits	10
L'enjeu méthodologique : du contraste langagier à l'étude contrastive socio-culturelle des discours	12
L'enjeu matériel et l'hypothèse : la culture discursive et des représentations prédiscursives par des outils langagiers	16
Les questions d'étude et la structure du travail	19
1. METHODES POUR ARTICULER LE LANGAGIER ET LE SOCIO-CULTUREL. DE LA LINGUISTIQUE CONTRASTIVE A L'ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE ET SIGNALÉTIQUE	23
1.1. Du contraste par les langues à l'interprétation contrastive des cultures discursives	23
1.2. De la linguistique à l'analyse du discours. Le pari d'interprétation du social	42
1.3. Les pistes langagières pour détecter le social dans les énoncés et dans l'énonciation... ..	62
1.4. ... pour une perspective signalétique de l'interprétation socio-culturelle cognitive des discours	77
2. LES DISCOURS ACADÉMIQUES COMME CHAMP D'ÉTUDES ET LES TERRAINS POUR LES CORPUS	91
2.1. Discours académiques comme champ d'étude et la perspective choisie	91
2.2. Les axes d'étude définis par rapport aux problématiques en étude dans <i>l'academic discourse analysis</i> et aux études francophones des discours académiques	100
2.3. Pour la comparabilité des corpus, des niveaux d'analyse et des unités	111
2.4. Les terrains d'étude dans leurs espaces, matérialités et articulations disciplinaires	117
3. ÉRIGER LES CONTRASTES. LES <i>INCIPIT</i> COMME LES LIEUX DE SITUER ET D'ÉNONCER LES PARUTIONS	134
Les fonctions et les observables en étude	135
3.1. Les CRs estoniens : l'évènement de parution ancrée dans son contexte	137
3.2. Les CRs français : l'objet livre enchaîné discursivement	141
3.3. Variations et plans énonciatifs différés	146
Conclusions et discussion de l'analyse	150

4. SE CONCENTRER SUR LE CONTRASTE. LES ÉVOCATIONS ET LES USAGES DE LA LINÉARITÉ DANS LA STRUCTURATION ...	154
4.1. Problématique	155
4.2. Sondage : les évocations et le suivi de la structuration dans les CR	160
4.3. Analyse des exemples saillants : les fonctions discursives de la linéarité	166
Conclusion	171
5. ENTRÉE LEXICALE POUR UNE « CLARTÉ » FRANÇAISE. LES USAGES ET LES SÉMANTIQUES DU VOCABLE <i>CLARTÉ</i> DANS LES CORPUS FRANÇAIS.	173
5.1. Construction de l'analyse	173
5.2. Les modalités d'énonciation et les fonctions discursives des mentions françaises de <i>CLARTÉ</i> : de l'évaluation aux cadres socio-culturels dans l'énonciation	179
5.3. Analyse sémantique des <i>topoi</i> reliés à la notion de <i>clarté</i> en fonction des pratiques disciplinaires des communautés discursives	190
6. CLARTÉ COMME ÉVIDENCE ? LE LEXÈME <i>SELGUs/SELGE+</i> DANS LES CORPUS ESTONIENS EN COMPARAISON AVEC LES CORPUS FRANÇAIS	204
6.1. Présentation des données estoniennes et de l'estonien	204
6.2. Les emplois adjectivaux entre évaluation et évidentialité	210
6.3. Les emplois nominaux et adverbiaux dans l'évaluation de la présentation	221
6.4. Orientations argumentatives dans les usages et dans la langue. Pratiques disciplinaires à la lumière d'une métaphore conceptuelle	225
CONCLUSION	234
7. OUVERTURES EN DIACHRONIE. RELATIVISER A L'ECHELLE DU TEMPS	237
7.1. Indices d'une pragmatisation ?	239
7.2. Changements de formats, ... persistance de critères ?	242
7.3. Chercheurs et prédiscours. Les engagements et images dans les incipit et dans les explicit	255
CONCLUSION	268
RÉFÉRENCES	277
RESÛMEE	294
ELULOOKIRJELDUS	299
CURRICULUM VITAE	300
CURRICULUM VITAE	301

INTRODUCTION

Cette thèse a une longue histoire et des enjeux multiples. Elle fait croiser les dimensions langagières, culturelles, sociales, disciplinaires. Pour pouvoir les articuler et distinguer et encore comparer, la méthodologie travaillée et les pistes indiquées ne peuvent qu'ouvrir des portes et inviter à réfléchir, mais je pense qu'il vaut mieux poser des questions que de les éviter.

Sur le fond, c'est en devant expliquer, dans mon travail d'enseignement universitaire, le français, les textes en français et la culture française aux étudiants estoniens, tout comme les particularités de la culture estonienne et de l'estonien aux représentants de la culture française, que s'est forgée la problématique de cette thèse. C'est le fait de croiser et de comparer quotidiennement les deux langues et les deux cultures qui m'a amenée à chercher y théoriser *une approche contrastive* pour étudier les modèles et les pratiques d'écriture dans les deux contextes. Je vais commencer par décrire les enjeux de la thèse par quelques exemples choisis, pour indiquer à partir de ces exemples pourquoi et comment je vais poser mes questions d'étude.

L'enjeu représentationnel : des stéréotypes et de la présentation d'un auteur à ce qu'on dit des écrits

En ce qui concerne le français et la culture française en Estonie, il faut dire qu'ils font généralement l'objet d'une aura assez particulière. Les gens qui adorent le français et la culture française caractérisent la langue française comme romantique et élégante. Plutôt ceux qui ne connaissent pas le français se plaignent, d'autre part, d'un style quelque peu prétentieux et vague des auteurs français, qui passent cependant pour référence pour un *style français*. En cherchant des représentations stéréotypisantes du côté français, on découvrira, par ailleurs, que les Français penseraient la culture d'esprit et le « génie » associés à leur langue, depuis Rivarol (1784) et toujours¹, plutôt comme clairs et rationnels – qualifications qui étonneraient sans doute la plupart des Estoniens. Quoi qu'il en soit, un « esprit français » intrigue les littéraires et les intellectuels estoniens depuis Semper (1934), faisant l'objet de blagues et de discussions au quotidien, mais aussi de polémiques (Langements 2001) et de colloques savants (Kirikal 2014).

Sur cette toile de fond très schématique, l'un de mes enjeux se situe dans le contexte où autour de l'an 2005, un nombre considérable de traductions des ouvrages de penseurs français a vu le jour en estonien. A savoir, entre 2003 et 2005, deux recueils de textes de Pierre Bourdieu et cinq parutions au nom de Michel Foucault sont sorties dans des maisons d'édition estoniennes diverses,

¹ Conférence de M. Gabriel de Broglie, chancelier de l'Institut de France, à l'Université de Pékin (BEIDA) le 15 décembre 2014, <http://www.academie-francaise.fr/la-beaute-de-la-langue-francaise> (consulté le 3.07.2017).

n'ayant été précédées que par quelques traductions éparses des textes choisis dans le cas de Foucault et d'un recueil de textes introducteur dans le cas de Bourdieu. La réception de ces parutions et le moment discursif² qu'elles ont constitué nécessiterait sans doute une étude à part, l'étude présente n'y pourra prendre que son départ, mais elle développera une perspective élargie, autrement reliée à cette thématique.

Pour l'étude présente, je note seulement que dans des discussions au sujet de ces publications dans des séminaires et conversations libres, tout comme dans des commentaires très hétérogènes dans la presse, j'ai encore observé que souvent la discussion de ces auteurs français aboutissait, entre autres, à une discussion sur leur style, dont les particularités passaient pour un style français particulier. Je cite un paratexte accompagnant l'une des premières traductions, celle de la *Folie et déraison* de Foucault, comportant en postface l'évocation d'une représentation de l'auteur comme universitaire français type :

« Raamat on täis huvitavaid ideid. /.../ Lugeda on seda raamatut aga üsna raske ja tõlkida veelgi raskem. Tekst on kohati liiga tihe, kohati retooriline, detaile esineb kobarate kaupa. Mõni lehekülg on lausa hermeetiline. Aga see aspekt **väljendab minu meelest hästi prantsuse ülikooli vaimu ja stiili**³. Teaduslik oopus peabki olema raskesti loetav; see on määratud eliidile, *vulgum pecus* hoidku end sealt eemale. Sellist nõuannet olen ise noore uurijana kuulnud ühe tuntud keeleteadlase suust. »

(Postface à la *Folie et déraison* de M. Foucault par V. Vahing (2003 : 845), se référant aux propos de F. de Sievers⁴)

/« Le livre est plein d'idées intéressantes. /.../ Ce livre n'est cependant pas facile à lire et il est encore plus difficile à traduire. Le texte est parfois trop intense, parfois rhétorique, les détails se présentent par complexes. Certains pages sont complètement hermétiques. Mais cet aspect me semble **représenter bien l'esprit et le style des universités françaises**. Un opus scientifique doit bien être difficile à lire ; il est destiné à l'élite, *vulgum pecus* n'a que se tenir à l'écart. Etant jeune chercheur, j'ai moi-même entendu tel conseil de la bouche d'un linguiste connu. »/

Le commentaire, attribué à un auteur antérieur (Sievers 1991 : 1249), ne dit de fait pas que le style de Foucault soit un style français universel, plutôt au contraire, mais avec une conviction manifeste, le style complexe et fort particulier de l'auteur est qualifié comme typique de l'esprit et du style des universités

² L'expression *moment discursif* désigne le surgissement dans les médias d'une production discursive intense et diversifiée à propos d'un même événement (Mai 68, guerre au Kosovo, /.../), étant un terme opératoire en analyse du discours pour constituer des corpus sur d'autres bases que des caractéristiques sociologiques et de recueillir une grande diversité de genres discursifs (Moirand 2002 : 389).

³ Ici et ailleurs dans la thèse, c'est moi qui souligne par la mise en gras.

⁴ Ces propos sont issus de l'article de Fanny de Sievers « Filosoof-mässaja : Michel Foucault 1926-1984 » *Akadeemia* 1991-6, 1240–1255.

françaises. L'auteur de la postface, en commentant le style de l'ouvrage, ne fait que prendre en charge la position, mais en « s'y souscrivant à deux mains » (*kirjutun kahe käega alla*) (même si « avec une petite modération (*väikese reservatsiooniga*) en ce qui concerne le traitement de la psychiatrie comme discipline), il véhicule la représentation.

D'autres diraient sans doute qu'il s'agit d'un auteur et d'un ouvrage le moins typique qu'on puisse trouver pour dépeindre un style scientifique ou universitaire, qu'il soit français ou autre. Les commentaires ailleurs, dans la presse estonienne généraliste, soulignent en effet plutôt la « lisibilité difficile » de l'ouvrage. Le qualifiant « académique » se trouve néanmoins également ailleurs, avec des variations en « raffiné » et « étonnamment généralisant et pauvre en exemples » en ce qui concerne cet ouvrage, alors que le style d'*Histoire de la sexualité* sera caractérisé comme « polémique » et celui de *l'Archéologie du savoir* « le plus efficacement provocatif »⁵.

D'une part, sur le fond de la particularité de l'ouvrage et du peu d'autres ouvrages traduits des penseurs français encore à cette époque, on peut comprendre les volontés de commenter le style particulier. Il en est de même quant aux associations rapides d'un auteur français avec le contexte qu'il représenterait, surtout si, entre autres, un paratexte encourage une telle généralisation. Or, sans aller contester ni confirmer telle généralisation, on peut se poser aussi la question – comme je le fais dans ce travail – sur ce qui est ce complexe de caractéristiques qu'on représente en général comme style d'écriture (académique ou autre), comme style et esprit d'un contexte (universités françaises, estoniennes ou autres lieux), la question posée par un public interne ou externe, spécialiste ou généraliste, etc. Autrement dit, on peut étudier *des discours sur* des objets de discours dans ou sur un domaine thématique. A cet égard, on définira l'ouvrage en question de Foucault dans ce travail juste comme **l'un des ouvrages parus** plus particulièrement sur le **champ des sciences humaines et sociales** en Estonie de l'époque et c'est ce champ qui nous intéresse plutôt que l'auteur concret. De manière semblable, c'est le champ respectif français qui nous intéresse comme terrain d'étude. Comment établir et mener cette comparaison est la question la plus difficile et cependant centrale dans ce travail.

L'enjeu méthodologique : du contraste langagier à l'étude contrastive socio-culturelle des discours

Mon cadre d'entrée dans le travail est la linguistique contrastive (cf. 1.1.1) et la différence en fonction du code linguistique. Mais le fait est que les contrastes dans les usages de la langue peuvent se signaler aussi en fonction du type de textes, des domaines d'expression, etc. C'est ainsi que la motivation centrale de

⁵ Sources variées de la presse culturelle quotidienne et hebdomadaire (Luuk 2004, Luks 2005 ; Viik 2006, et autres).

cette thèse est la question d'application et d'articulation des **savoirs langagiers aux contenus socio-culturels**.

Dans les études avancées d'une langue étrangère, en effet une question de fond se pose souvent : comment articuler les compétences de la langue – ce qui est censé renvoyer à la bonne maîtrise du vocabulaire et des règles de la grammaire de la langue donnée – et les compétences de l'ordre du contenu – les savoirs sur la culture et la société dont on étudie la langue ? Comment d'abord accéder à ces dernières ? Sont-elles complètement indépendantes de la langue ou en revanche reliées de manière intrinsèques à celle-ci ? Et puis, est-ce possible d'articuler ces deux facettes, ou bien une fois le domaine d'intérêt choisi, la langue n'est-elle plus qu'un outil ? Enfin, que veut dire au fond le constat simple que la langue est le moyen pour accéder à des savoirs concernant la société ? Ayant souvent fait face à de tels questionnements, je voudrais souligner par ce travail que s'il y a un lieu où les étudiants de langues peuvent, dans des dialogues interdisciplinaires, avoir des avantages par rapport à ceux spécialisés dans un domaine précis dès le début des études universitaires, c'est dans la perspective d'étudier des terrains discursifs de leurs intérêts privilégiés. Ce qui les situe dans un domaine méthodologique transversal qu'est **l'analyse du discours**, qui pose la question d'articulation des textes et des lieux sociaux.

La didactique des langues, au préalable, aborde la question de nos jours avant tout sous l'angle de la pragmatique communicationnelle et formelle. En considérant les **textes** comme des compositions fonctionnelles, à un niveau qui n'est plus élémentaire, on s'aperçoit souvent en effet que les fautes de grammaires sont corrigibles, et ce n'est pas seulement l'aspect linguistique qui pose problème. Un enseignant français de français langue étrangère décrit sa perception des difficultés dans l'enseignement de l'écrit ainsi :

L'enseignant de langue se trouve parfois confronté à des textes rédigés par ses apprenants allophones qui, bien qu'ils ne contiennent que peu d'erreurs au niveau purement linguistique (morphosyntaxe, orthographe, choix du lexique), sont difficilement recevables parce qu'ils ne répondent pas aux attentes d'un lecteur natif. En d'autres termes, il semblerait que l'activité scripturale en langue étrangère n'implique pas uniquement des variations au niveau de la langue, mais également à d'autres niveaux : rhétorique (organisation), textuel (cohésion), énonciatif (utilisation du métadiscours⁶). Or si, comme cela arrive souvent, ni l'apprenant, ni parfois même l'enseignant ne sont tout à fait conscients de ces variations, le processus d'enseignement / apprentissage peut en être fortement perturbé. (Hidden 2008)

Le document de base dans l'enseignement, le Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL 2001), souligne en effet, en termes de *compétences* à acquérir dans l'apprentissage, que la compétence linguistique

⁶ L'explication donnée par cet auteur n'est qu'une des manières possibles de définir le caractère énonciatif des discours. Les termes d'énonciation et l'implication énonciative seront discutés tout au long de ce travail, dans des manifestations langagières diverses.

seule ne suffit pas, et demande à développer également une *compétence discursive* des apprenants. Selon le CECRL (2001 : 33), l'apprenant a des capacités discursives du niveau avancé s'il « peut choisir une expression adéquate dans un répertoire disponible de fonctions du discours pour introduire ses commentaires afin de mobiliser l'attention de l'auditoire /.../ » et « produit un discours clair, bien construit ». Selon l'idéologie centrale de l'actuel enseignement actionnel des langues de fournir des moyens pour des tâches communicatives à remplir, telle définition met en avant l'usage efficace des moyens langagiers, d'une part, et souligne, d'autre part, l'aspect constructionnel de cette efficacité.

Tout en considérant ces aspects, importants certes dans les usages de la langue, l'analyse du discours posera par contre la question sur la constitution de cette efficacité, elle posera la question de savoir comment un « discours clair » se construit au niveau social, pour être reçue et évaluée comme telle. La définition du terme de *discours* est alors plus large en analyse du discours, comprenant également une lecture critique des contextes et de leur impact (normativité et sa composition, son conditionnement). Dans la discussion des méthodologies à considérer, il me sera donc important d'indiquer les rapports et les points de divergence de l'analyse du discours avec la didactique et les études des langues en général (1.1.1–1.1.2), pour en arriver à des traitements qui visent à tenir compte de *l'épaisseur* des discours dans le fonctionnement social des textes (1.3. et 1.4.).

Les lieux sociaux des textes sont pour moi, dans la définition la plus large pour commencer, **les espaces socio-culturels** au sein desquels les communautés discursives et ethnolinguistiques pratiquent leurs activités d'écrire (et de parler). En reliant l'étude des usages des langues à une dimension ethnolinguistique et au terme de *culture*, on aborde certes un terrain complexe et délicat. Dans le monde d'aujourd'hui où les termes d'identité et de culture s'écrivent plutôt au pluriel et sont généralement préfixés de *multi-*, selon Münchow (2012a), « la plupart des chercheurs sur le champ de la communication interculturelle considèrent légitimement que l'approche culturaliste produisant une vision objectiviste de cultures est à éviter, surtout dans l'éducation interculturelle⁷ ». Déjà Kramersch (1995 : 89) note en effet une crainte générale de renforcer des stéréotypes culturels (*a common fear of reinforcing cultural stereotypes*), ce qui fait que « les hypothèses par défaut liées aux idéologies culturelles nationales restent souvent incontestées et, par conséquent, inexplorées » (Kramersch 1995 : 89).⁸ Comme je viens d'indiquer, mon idée serait par contre d'aller justement explorer ces représentations, qu'elles soient stéréotypiques ou non. J'ai cité mon

⁷ 'most researchers in the field of intercultural communication legitimately consider that a culturalist approach producing an objectivist vision of cultures needs to be avoided, especially in intercultural education'.

⁸ 'a common fear of reinforcing cultural stereotypes that affects the description of national cultures', with the result that 'the default assumptions linked to national cultural ideologies remain often unquestioned and, hence, unexplored' (Kramersch 1995 : 89).

premier exemple ci-dessus à la suite des représentations stéréotypisantes sur les langues et les manières d'écrire en général notamment pour invoquer ces frontières et aller questionner ce rapport qui tend à s'établir entre les pratiques et les moyens langagiers d'un domaine spécifique et les représentations courantes sur ce domaine et son contexte au sens large. Ce n'est qu'une étude menée sur ces frontières, dans des contextes précisés, qui pourra relativiser et préciser ces images.

En prenant alors comme point de départ le contexte de la linguistique contrastive et celui de l'enseignement de la langue française comme langue étrangère, j'exposerai d'abord de possibles manières générales d'aborder la thématique culturelle, pour arriver ainsi au choix, au sein de l'analyse du discours, de parler comme heuristique des **cultures discursives** (1.1.4). Dans cette optique, on étudie les conditionnements socio-culturels des écrits au niveau d'**un genre de discours particulier** où ils se reflètent comme indices à repérer et à interpréter. Mes interprétations « culturelles » seront donc circonscrites par les variables du domaine et du genre de discours. Le défi relevé de comparer les contextes socio-culturels par la variable de la langue me guidera ainsi, au sein de différents courants d'analyse du discours française (ADF), à m'inscrire à *une linguistique de discours comparée* théorisée essentiellement par Moirand (1992), Peytard & Moirand (1992) et Münchow (2001), approche qui a notamment évolué depuis vers *une analyse du discours contrastive* (Tréguer-Felten 2009 ; Claudel et al 2013 ; Münchow 2014 ; 2015). La prise en compte de l'optique de l'enseignement et des considérations de cette approche pour une perspective comparée et contrastive me fournissent les bases nécessaires pour la mise en rapports de mes contextes culturels différents. Dans l'optique d'étudier les faits langagiers en tant qu'*indices* des habitudes, des pratiques, des représentations discursives, les travaux de Jean Blaise Grize (1997) sont à l'origine de cette approche se qualifiant de *socio-cognitive*, ceux de Marie-Anne Paveau (2006) la complètent à mon sens par une perspective *signalétique* que je vais exposer. Enfin, dans une visée plus interprétative des faits comparatifs, un retour à Foucault (1969) et à sa vision de la lecture d'*archive* nuancera pour moi la perspective au départ foncièrement linguistique et fournira par ailleurs un cadre pour une modélisation de mes résultats à la fin.

C'est en gardant comme cadre de référence le modèle d'étude élaborée par Sophie Moirand, mais en étudiant et en discutant plusieurs approches en ADF que je « construirai »⁹ alors ma propre perspective pour mettre en rapport mes

⁹ Sophie Moirand (1992 : 29) : « Décrire / comparer des ensembles textuels, c'est s'interroger sur leurs fonctionnements en mettant en rapport formes et sens, formes et fonctions, c'est par conséquent dégager des régularités mais aussi des variabilités formelles, sémantiques, fonctionnelles, rhétoriques... Cela suppose une démarche qui part de **l'observation construite** /souligné par S. Moirand/ d'un corpus d'abord exploratoire puis de plus en plus élaboré (voir ci-après) à partir d'outils permettant de déterminer des catégories comparables : démarche qui se poursuit par des classements, des mises en relation, des comparaisons de ces indices repérés et catégorisés ; démarche qui aboutit à une réflexion qui tente d'expliquer **les raisons** de variabilités, des intertextualités, des altérations discursives. »

terrains discursifs d'étude. Dans l'esprit contrastif, la thèse part toujours du principe simple que *c'est la mise en contraste qui fait voir et l'analyse des récurrences dans les différences qui fait comprendre*. Si, dans le contexte d'enseignement comme on l'a vu ci-dessus, un enseignant de français natif peut décrire le sentiment d'étrangeté d'un propos instinctivement comme « difficilement recevable », ce que peut faire un enseignant tout en étant également allophone c'est d'abord de *faire découvrir* et puis de faire développer **un sens analytique pour remarquer** les particularités qui serait à l'origine de ce que l'analyse du discours contrastive posera comme « étonnement » face à un texte ou à un énoncé attesté dans l'usage. En étudiant les textes dans leur fonctionnement social, dans le but d'« apprendre comment on mobilise les potentialités d'un système linguistique qu'on connaît ou qu'on est en train d'apprendre selon les contraintes sociales et culturelles de l'interaction verbale » (Peytard et Moirand 1992 : 54), on s'efforcera alors à étudier le fonctionnement d'un genre du discours – le compte rendu de lecture (désormais CR) – et les étonnements qui s'y présentent au niveau de la représentation des objets, des notions et des manières d'en parler.

L'enjeu matériel et l'hypothèse : la culture discursive et des représentations prédiscursives par des outils langagiers

Les usages d'une langue sont pour moi donc reliés à l'espace culturel au sein duquel celle-ci est pratiquée, cet espace lui-même se construisant de l'histoire, des conditions sociales, des conceptions du monde, des idéologies, etc. qui le traversent. Tous ces conditionnements n'étant certes observables que de manière très indirecte, dans la mesure où dans les emplois de deux langues on pourra observer des *indices*, des *traces* ou des *récurrences* spécifiques (linguistiques, sémantiques, thématiques, etc.), on pourra du moins les relever et essayer d'en élucider le fonctionnement. La matérialité dont je veux foncièrement partir dans cette étude est **le langage dans ses formes et emplois**, c'est dans ce sens que je vais étudier des « manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets au sens large, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part » (Münchow in Claudel et al. 2013) – c'est la définition de la *culture discursive* exposée dans 1.1.4. En continuant avec mes observations de départ, j'explique la part du langage dans cette circulation et l'enjeu des « discours à tenir sur les objets » pour l'entreprise contrastive.

Si mon premier exemple du contexte estonien mettait en scène une représentation de Foucault, dans sa lisibilité difficile, comme universitaire français typique, j'en donne un autre exemple qui met plutôt en scène une *représentation sur des discours à tenir* à propos de tels ouvrages, exprimée par un compte rendu de lecture dans la presse estonienne :

"Diskursuse kord" jõuab meieni Marek Tamme ladusad eesti keeles koos Mihhail Lotmani särava järeloona "Anarhia loogika", mis on üks **selgemaid** Foucault' käsitlusi eesti keeles. (Raave *Eesti Ekspress* Areen 01.02.2006)
/« L'ordre du discours » nous parvient en bon estonien, traduit par Marek Tamm, accompagné d'une postface brillante par Mihhail Lotman « La logique de l'anarchie », qui est l'une des plus **claires** présentations de Foucault en estonien./

Sur un auteur réputé difficile, la bonne nouvelle est certes de pouvoir lire « une présentation claire ». Une observation quelque peu étonnée cependant, à force peut-être aussi d'être familière aux contextes français, remarquerait que la lecture de la postface appréciée instruira le lecteur avant tout sur les faits biographiques de l'auteur, alors qu'elle le fera moins sur ses idées. S'agirait-il d'une représentation courante sur les bonnes manières de présenter un ouvrage également pour d'autres lecteurs, voire dans le contexte estonien ?

Un cas isolé ne permet pas d'en juger, mais le texte et l'auteur concrets mis à part, ce sont donc les manières de la présentation d'ouvrages quant aux éléments d'information choisis, d'une part, et quant aux évaluations apportées à ces présentations, d'autre part, qui peuvent être questionnées à partir de tels extraits de commentaire. Autrement dit, ce sont **les critères d'évaluation et la pratique de les exposer** qui s'y reflètent. C'est pourquoi notamment l'écrit de commentaire, représenté ici sous forme de compte rendu de lecture, me semble un objet intéressant à étudier. A quel point cette forme et ses langages font voir des invariables et quels en seraient les particularités ?

Comme les deux exemples cités le montrent déjà, les représentations varient en fonction d'objet de discours concret. Elles varient aussi en fonction de la personne écrivant, ses dispositions académiques, sociales, idéologiques, etc. A la croisée de deux espaces contrastés sur le fond par la variable de la langue utilisée, le niveau premier à contraster est néanmoins la matérialité langagière et ses formes d'organisation. L'organisation au niveau textuelle fournira pour ce faire une plateforme de comparaison, c'est le genre de compte rendu de lecture qui servira pour ce travail d'un terrain d'étude plus ou moins comparable (*tertium comparationis* – cf. 1.1.3) pour les analyses. L'une des tâches en décrivant les cultures discursives d'un genre dans des contextes différents sera en effet de décrire les variations des *discours à tenir* sur les objets que sont les ouvrages parus dans les domaines considérés. Or, pour travailler, dans un deuxième lieu, avec des *représentations sur des objets* que constituent les livres, avec des avis et des valeurs que véhiculent les textes dans deux langues sur ces objets, l'autre question dans ce travail sera de savoir à quel point cette matérialité langagière peut nous renseigner dans cette entreprise.

A quel point interpréter et comment détecter l'ancrage des contextes sociaux dans les langages ? Les réponses variées seront discutées au cours du premier chapitre, pour arriver à une perspective contrastive et « signalétique » (cf.1.4.). A la lumière de l'exemple donné, j'indiquerais pour commencer que mon objectif sera de montrer que même l'étude approfondie des usages d'un seul petit

mot, tel *selge* ('clair'), peut donner à voir des représentations relativement différentes sur ce qui serait une présentation claire d'un objet de discours à discuter dans une communauté langagière et autre. Je ferai notamment l'hypothèse que ce que l'on entend par une présentation claire dans un texte traitant d'un objet de discours académique en estonien ne serait pas forcément ce qu'elle le serait dans des textes comparables en français.

Pour s'en apercevoir, au début, des lectures d'« archives » culturels encyclopédiques ont été nécessaires. Des lectures s'intéressant aux manières de concevoir la qualité d'expression en contexte du français, peuvent en effet informer qu'à commencer par Antoine de Rivarol qui, en 1784, dit que « /c/e qui n'est pas clair n'est pas français », toute une littérature abondante vante ou (le plus souvent) conteste une clarté qui serait spécifiquement française, ou encore ce serait la langue française qui serait particulièrement claire (cf. Swiggers 1987 ; Meschonnic 2002, et autres). Ce qui constitue l'ambiguïté de cette fameuse clarté est notamment le fait que déjà chez Rivarol, une qualité attribuée d'une part à la langue se prête, d'autre part, facilement aux tentatives de la superposer ou de l'articuler avec la qualité de la pensée. Cette dernière constituerait la fameuse *clarté d'esprit*, dite cartésienne (*Discours de la méthode* publié par Descartes en 1637), qui guiderait l'esprit pour une énonciation claire (« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », Boileau dans *L'Art poétique*, 1674, chant I). Les caractérisations de la langue en termes de qualité sont démontrées comme mythes par des linguistes et, considérés comme digressions vers la pensée, soigneusement chassées. En analysant des discours effectifs, Dominique Maingueneau (1982 ; 1985) a montré que l'argumentaire mythique de la clarté du français a pu cependant être mis au service des idées toutes opposées entre elles (l'esprit français aussi bien nationaliste qu'universaliste) et dans l'enseignement, le canadien Jacques Lecavalier (1998) a observé que « la cohérence est la nouvelle forme du mythe de la clarté de la langue ». Retenons pour commencer juste le fait que du moins dans la culture française, la clarté soit française soit du français constitue une thématique largement controversée, défendue ou débattue ou acceptée sans discussion, la problématique ne cesse de réapparaître ou d'être évoquée dans des discours divers.

Il reste cependant que la clarté comme norme à atteindre se présente plus ou moins dans tout acte de communication (clarté est l'une des maximes admises à la base de la pragmatique conversationnelle chez Grice), et la consigne est présente dans tout manuel de la rédaction, soit français, soit autre. Le mot central renvoyant à la qualité mythique – *clarté* – n'est dans ce contexte qu'un **outil de description des discours**. Par exemple, théoricien du langage et poète l'auteur d'un traité polémique avisant ailleurs à « démanteler » une « clarté obscure » de la langue française (Meschonnic 2002), emploie bien ce mot comme terme d'évaluation ordinaire dans un compte rendu de lecture présenté sur les pages de la revue *Esprit* (2004, mars) :

La cohérence de ce livre montre, par /.../, le lien entre l'histoire de l'éducation et « enseigner la liberté » (p. 55). On n'a, je crois, jamais jusqu'ici compris et exposé avec une telle clarté la différence entre /... /

(Henri Meschonnic. Compte rendu sur J. Zask Art et démocratie (PUF 2003) dans Esprit 2004 mars-avril)

Tout en décrivant les particularités de l'ouvrage, l'évaluation apportée cherche ici à le mettre en rapport avec des représentations antérieures implicitement évoquées par le compte rendu sur ce que serait un bon écrit, mises en scène notamment à l'aide du vocable *clarté* (dans la construction *jamais jusqu'ici ... avec une telle ...*). C'est à ce titre qu'un seul petit mot peut donner à voir des **prédiscours socio-culturels** que propose d'étudier, dans une perspective cognitive de l'analyse du discours française, Marie-Anne Paveau (2006).

Paveau (2006 : 14) vise à étudier les contenus sémantiques des savoirs, des croyances, des pratiques (au sens large de culturel, idéologique, encyclopédique) comme « des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens dans les groupes sociaux ». Les *prédiscours*, définis ainsi, sont un « ensemble de cadres prédiscursifs collectifs qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours. » Les prédiscours eux-mêmes demeurant immatériels, c'est leur manifestation langagière partielle, leur qualité d'*être évoqués* qui est constitutive pour leur repérage et c'est pour cette qualité que j'intégrerai cette approche dans ma perspective *signalétique* d'étudier des manifestations langagières des cultures discursives française et estonienne (cf.1.4). La fameuse « clarté » est dans ce contexte un terme d'entrer pour aller explorer les représentations sous-jacentes. Au lieu ainsi de contester ce lieu commun comme stéréotype ou formule creuse (comme il semble coutume de le faire dans des milieux académiques), ni d'y adhérer de manière impérative et aveugle, je vais ainsi me servir de ce concept quelque peu mythique plutôt comme point de départ pour aller questionner contrastivement les pratiques discursives des deux cultures. Pour paraphraser le titre de la préface écrite par Françoise Gadet sur l'ouvrage de Paveau et Rosier (2008) où elles passent plus exactement au crible les « passions et polémiques » autour de la langue française – « Du bon usage du purisme quand on est linguiste » –, mon propos s'énoncerait dans les termes suivants : « Du bon usage de la linguistique et du mot *clarté* en français quand on veut appréhender la culture discursive en français, et du bon usage des contrastes conséquentes pour les questionner par rapport aux textes en estonien ».

Les questions d'étude et la structure du travail

L'entrée par une notion tant emblématique que pratique dans le contexte français m'a ainsi amenée à questionner également, par contraste, les manifestations et les perceptions des normes discursives dans les contextes estoniens. La qualité de clarté serait-elle aussi centrale dans la culture discursive estonienne ? La compréhension du concept de clarté serait-elle identique dans les deux langues ?

Quelles qualités et normes régissent de fait les pratiques discursives estoniennes ? Tout en admettant que dans le monde actuel ce sont les disciplines, les intérêts et les expériences personnelles qui déterminent avant tout les manières de communiquer entre les gens de n'importe quelle culture ou langue, je ferai cependant l'**hypothèse** que dans des espaces définis par la variable de la langue, ce qui fait sens pour constituer une « clarté » peut varier, tout comme peuvent varier d'autres éléments constituant la culture discursive d'un genre de discours. Le mot d'ordre *clarté* n'est dans ce contexte en effet qu'un terme d'entrée pour aller observer les pratiques, les représentations, les modèles qui constitueront en fin de compte des éléments pour ce que nous pourrions décrire, dans une perspective contrastive précisée ci-dessous, comme des cultures discursives, différentes et semblables dans les espaces de deux terrains d'études contrastés.

Le premier moyen employé pour restreindre les questionnements à une échelle observable est d'abord de se concentrer sur **un genre de discours** particulier, à savoir le compte rendu de lecture académique (dénomination générique de ce genre désormais abrégé dans ce travail comme CR). La motivation déterminant ce choix est le fait que c'est un genre où se reflètent et se pratiquent en même temps les normes discursives d'une communauté discursive en rapport avec ce genre (cf. 2.2.3).

Etant donné que l'intérêt des Estoniens pour la langue et un style français a fait l'objet d'études multiples dans le domaine littéraire (par exemple Sisask 2006) ; le contexte intellectuel français général étant souvent commenté avec ampleur par l'historien M. Tamm, ce qui m'intéressait par contre était de questionner des caractères ordinaires, *routiniers* des pratiques. A la base, la question qui m'intriguait était de savoir si on peut sérieusement parler d'un « style » ou en dehors du domaine littéraire, d'une particularité d'écrire « française » ?

Afin de chercher à comprendre, dans une application plus systématique, en quoi le présumé « esprit français » en question se distinguait du climat auquel nous avons affaire en Estonie, j'ai voulu comparer ces deux contextes dans un domaine de manifestation discursive particulière et cependant suffisamment large pour être toujours bien reliée à la société et la culture de l'espace discursif donné. **Le champ d'étude** général choisi à cet effet est celui des sciences humaines et sociales, où je vais étudier les pratiques discursives de transmission des savoirs académiques au public intéressé et aux paires – je vais étudier les textes parus dans les revues de référence pour présenter des ouvrages parus, et ce sont ces revues qui constituent mon **terrain d'étude** proprement dit qui me fournit de la matérialité langagière pour des études des corpus chaque fois définis en fonction des variables concrètes mises en étude. Dans ce cadre, mes questions générales sont :

- les pratiques académiques de présentation d'ouvrages sont-elles plutôt disciplinaires et formatées avant tout par des conventions académiques générales ou y a-t-il aussi des particularités relevant de la langue et/ou de l'espace culturel défini par la variable de la langue ?

- comment décrire de manière contrastive les données estoniennes et françaises ?

Je présente d'abord (chapitre 1) mon cheminement méthodologique et la perspective élaborée en analyse du discours. Un survol des études ayant mis en contraste des langues et des cultures m'amènera à définir ma perspective discursive et les *cultures discursives* comme heuristique d'étude. Le **modèle d'étude générique et les entrées d'analyse** seront situés et précisés par une lecture épistémologique des méthodes disponibles d'abord dans différentes approches contrastives et puis en analyse du discours française. Cet approfondissement élucidera le contexte épistémologique et l'apport pour moi de différentes manières d'analyse envisagées et fournira enfin un axe transversal pour les différentes entrées d'analyse – celui des prédiscours qui se signalent dans les cultures discursives sous formes langagières de manières diverses.

Je présente ensuite (le chapitre 2) le champ d'étude en ce qui concerne le **domaine thématique d'analyse du discours académique** et le contexte **des champs disciplinaires** où je vais localiser mes corpus d'étude. Tout en cherchant à indiquer d'abord des accentuations françaises dans le champ d'études grandement anglophone d'analyse de discours académiques, je vais déterminer l'intérêt de mon approche contrastive pour le contexte estonien. **Les terrains d'étude** pour étudier les pratiques et les représentations sur les cultures discursives de présentation d'ouvrages seront localisés essentiellement dans deux disciplines particulières – l'histoire et la linguistique. Une présentation problématisant ces champs au niveau de configurations d'*archives* (au sens de Foucault) disponibles dans l'espace estonien et français sera nécessaire pour définir les revues à étudier comme terrains discursifs fournissant des échantillons de comptes rendus de lecture pour les analyses. En histoire, les corpus d'étude seront relevés de la revue française *Annales. Histoire, Sciences Sociales* et de la revue estonienne *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri* ('Revue de la culture historique'). En ce qui concerne les sciences du langage, la revue française *Langage et société* sera considérée comme comparant de la revue estonienne *Keel ja kirjandus* ('Langage et Littérature'). A l'étape de l'élaboration des pistes d'étude, également d'autres revues ont été considérées (dont deux revues de la culture générale – l'*Esprit* française et *Akadeemia* ('Académie') estonienne), mais le rôle de ces revues est plutôt de tester et mettre en exergue les différences à une échelle plus généraliste. La comparabilité sans doute problématique des revues sera commentée à la lumière des critères et des moyens de comparaison possibles. Sur ces terrains d'études ainsi localisés nous allons effectuer diverses coupes de corpus d'étude en fonction des pistes d'études abordées.

Les analyses développent différentes pistes pour décrire les cultures discursives française et estonienne dans les activités discursives de présentation d'ouvrages parus dans les sciences humaines et sociales. Comme mes premiers questionnements représentationnels étaient partis des parutions autour de l'an 2005, les premières études, qui élaborent des pistes d'étude, se basent également sur les relevés de corpus de 2005. Le fonctionnement des pistes dans leur

ensemble sera par contre étudié dans une confrontation avec des relevés de corpus de 2015. Une première piste d'étude (chapitre 3) proposera d'abord un cadrage des fonctions des CRs en étude à partir de leurs séquences initiales, les *incipit*, qui seront étudiés dans leurs manières diverses de situer les ouvrages à présenter. Ensuite un focus sur un « étonnement » qui se présente en matière d'évocation de la structuration de l'ouvrage à présenter (chapitre 4) ouvre le champ d'étude d'évaluations des ouvrages en fonction des cadres de référence prédiscursifs. C'est par la suite que les analyses se concentrent sur les représentations de la notion de clarté, qui sera étudié d'abord (chapitre 5) par une entrée lexicale <clarté> dans les corpus français et ensuite (chapitre 6) dans une optique contrastive dans ses formes de manifestation lexicale un peu élargies, dans les corpus estoniens. Un dernier chapitre (chapitre 7) croisera enfin les types d'entrées analysés dans un regard diachronique, en confrontant le contexte de départ (l'année 2005) aux indices des évolutions observables en 2015.

Avant d'exposer les analyses, il convient de souligner encore que même si, dans la mesure du possible, les présentations des analyses utiliseront des schémas, des statistiques, voire des outils lexicométriques pour visualiser les données et leurs interprétations, il s'agira avant tout d'une interprétation qualitative de ces données qui se servent des contrastes qui se signalent à la croisée des corpus d'étude. Dans l'analyse de leurs différences, l'objectif est en fait de les *relativiser*, par un regard analytique qui signale les contrastes et les récurrences et tente de les expliquer ou au moins de les situer.

1. METHODES POUR ARTICULER LE LANGAGIER ET LE SOCIO-CULTUREL. DE LA LINGUISTIQUE CONTRASTIVE A L'ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE ET SIGNALÉTIQUE

Le domaine méthodologique pour le défi d'articuler le langagier et le socio-culturel de manière contrastive est dans ce travail l'analyse du discours (AD) et plus particulièrement celui de l'école française de l'analyse du discours (ADF). C'est un choix qui demande néanmoins d'autres choix en ce qui concerne les méthodes et les manières de les articuler entre elles.

Je tiens à souligner en effet que l'analyse du discours n'est pas *une* méthode et ne fournit pas de méthode unique à appliquer mais constitue plutôt un domaine large et varié, donnant aujourd'hui lieu à de multiples courants et à de multiples approches et applications, de sorte qu'elle est devenue « un véritable continent traversé par des traditions scientifiques hétérogènes, des appuis disciplinaires différents et des corpus aussi multiples que variés » (Paveau 2006 : 11). Chaque chercheur y construit donc son chemin en fonction de son objet d'étude, de ses matériaux et de ses positionnements théoriques. Ou, pour citer une métaphore courante dans le domaine, attribuée à l'un des auteurs considérés comme piliers fondateurs de l'AD – selon Michel Foucault, ses écrits ne sont qu'une « boîte à outils » dont chacun pourra se servir à son gré.

Comment articuler en ADF un point de départ en linguistique contrastive et l'objectif d'impliquer dans la comparaison des contextes socio-culturels ? Le défi s'est révélé plus que considérable. Je vais montrer ce qui a néanmoins guidé ce choix et a déterminé les voies empruntées. Un survol des études ayant mis en contraste des langues et des cultures nous amènera à la perspective discursive adoptée – une mise en contraste des *cultures discursives* reliées aux genres textuels comme lieu d'entrer. Le cadre de travail et les entrées d'analyse seront alors définis à l'appui du modèle de travail de la linguistique de discours comparée (Moirand et Peytard 1992 ; et autres). Pour mener à bien et articuler les différents types d'analyse, les pistes indiquées seront néanmoins situées dans le cadre général du domaine méthodologique d'ADF et enrichies par cette lecture d'un axe transversal qui sera désigné comme *perspective signalétique*.

1.1. Du contraste par les langues à l'interprétation contrastive des cultures discursives

En envisageant une étude contrastive en AD, j'ai remarqué que tout en se situant en ADF, ce n'est que depuis peu que les chercheurs de l'équipe Cediscor ont adopté l'enseigne d'*analyse du discours contrastive* (Tréguer-Felten (2009) ; Claudel et al. 2013 ; Münchow 2014 ; 2015 ; en passant par *Cross-Cultural Discourse Analysis* in Münchow 2012a ; et al.). Pour ne pas nier mon

cadre de départ en linguistique contrastive, avant d'y rajouter une dimension discursive, il m'a donc fallu élucider cette problématique, afin de comprendre cette réticence quant à l'enseigne *contrastive* et d'avoir conscience des dangers à envisager tout comme des solutions à adopter.

1.1.1. La linguistique contrastive. De l'ambition aux axes d'étude précisés

Si le terme de *contrastivité* est à la base rejeté dans la linguistique de discours comparée, c'est pour sa connotation d'application à la didactique des langues, semble-t-il :

Si on préfère parler de linguistique de discours *comparative* et non *contrastive*, c'est pour éviter l'évocation d'une visée d'application à la didactique des langues qu'implique le terme *contrastif*. (Münchow 2004¹⁰ : 40 ; Münchow 2001 : 66¹¹)

La linguistique contrastive est en effet née, dans les années 1950, dans le contexte relié à l'enseignement des langues étrangères « vivantes ». Les chercheurs américains comme Fries, Lado (1957), Politzer, Ferguson (1966) et autres visaient alors « une comparaison terme à terme, rigoureuse et systématique » (Morlton 1962) de la langue à apprendre et de la langue maternelle. Par décrire des **différences structurelles** des langues comparées, ils espéraient faire éviter des fautes d'interférence. De fait, comme au sujet d'hypothèse Sapir-Whorf sous-tendant les études en rhétorique contrastive (cf. ci-dessous), on parle aujourd'hui (Kaivapalu 2015, Odlin 2006, Odlin 2015)

- d'une première « hypothèse forte », selon laquelle les problèmes dans l'apprentissage de la langue cible seraient prévisibles à partir de l'analyse contrastive des systèmes linguistiques concernés ; et
- d'une « hypothèse faible » selon laquelle tous les problèmes de l'apprenant ne seraient pas prévisibles, l'analyse comparative ne pouvant que les expliquer en partie.

C'est le radicalisme d'interprétation et la généralisation hâtive de l'hypothèse forte qui ont donc pu être critiqués en linguistique contrastive. Les études ainsi conçues rencontrent en effet des difficultés, de sorte qu'en 1970, par exemple,

¹⁰ Livre issu de son doctorat Münchow, P. von (2001). *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le journal télévisé français et allemand*. Thèse pour le doctorat, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle.

¹¹ « La notion de « contraste » trouve son origine dans la mise en regard de langues différentes pour en « décrire les similitudes ou les différences de façon à en apprivoiser les difficultés se présentant généralement dans l'enseignement destiné à un public étranger » (Münchow 2001 : 66).

un didacticien français se pose la question de savoir « si, après un départ un peu trop claironnant, /la linguistique contrastive/ n'était pas en plein désarroi » (Debyser 1970 : 31–61). Un embarras et visiblement toujours une nécessité ressentie de réhabiliter (du moins dans l'espace francophone) la linguistique contrastive (appliquée)¹² vis-à-vis de la linguistique générale (plus théorique), s'observe encore en 2008, où Anna Sörös (2008) mène un travail de présentation et de comparaison de la linguistique contrastive et de la typologie des langues, pour proposer une « méthode contrastive » – comme elle souligne – qui consiste en une analyse des catégories syntaxiques par des composants sémantiques. Dans cette optique, c'est la **fonction** sémantique des catégories grammaticales qui permet d'établir un rapport comparatif et de mener une analyse contrastive.

En didactique de langues, en général, l'approche contrastive est aujourd'hui remise en valeur en particulier par les travaux du linguiste scandinave Håkan Ringbom (2007) qui a cherché à mieux conceptualiser et **diversifier le continuum entre la différence et la ressemblance** des langues. Il distingue la similarité perçue et actuelle, une ressemblance ou analogie, les différentes dimensions linguistiques, à savoir la ressemblance d'un élément (*item*) et du système, la ressemblance formelle et sémantico-fonctionnelle, ou encore les ressemblances de niveau de langue (morphologique, morphosyntaxique, syntaxique). Mais si la linguistique contrastive a pu trouver un nouvel élan, c'est d'abord grâce à la pragmatique, où les **actes de langage**, à fonctions communicatives, fournissent une base autre que les structures et les formes mêmes des langues en questions, autrement dit un *tertium comparationis*, ou invariable de l'analyse sur lequel se concentrer. La pragmatique contrastive se concentre ainsi aux actes de langage comme saluer, demander, contester, etc. comme invariants fonctionnels de la communication, et elle étudie la réalisation de ces actes dans des langues différentes. Certes, les répertoires des actes de langages ne sont pas non plus universels d'une culture à l'autre comme le montre l'ouvrage d'Anna Wierzbicka (1991). Or, si cet ouvrage propose des *primitifs sémantiques universaux* comme descriptifs à leur place pour mieux appréhender des « équivalences pragmatiques », l'univocité de ces primitifs n'est point indiscutable non plus. Münchow et Rakotonoelina (2006 : 15) problématisent notamment l'existence des concepts « intransitivement clairs », compréhensibles de tous comme « intuitivement clairs et intuitivement vérifiables » (Wierzbicka 1991 : 71 et 72 cité par les auteurs ci-dessus).

L'étude des fonctions, soient-elles pragmatiques, sémantiques ou autres, a donc libéré la linguistique contrastive de la description soit des formes soit des structures de manière binaire, avec *l'objectif* de contraster. Si déjà en 1985, en comparant le français et les langues scandinaves, Fernandez (1985) soutient que

¹² Pour contester l'idée qu'il y aurait « une Linguistique Appliquée, en aval de la linguistique tout court, et qui ne serait qu'une linguistique au petit pied » voir déjà Jean-René Ladmiral (1975), qui suggère comme solution métalangagière une *perspective interlinguistique* et en outre d'approfondir le concept de *linguistique contrastive*.

« l’investigation contrastive » des procédés énonciatifs doit mettre l’accent sur les relations et les fonctions et non sur les unités et les catégories, c’est sur la « diversité des moyens et des solutions langagiers » qu’elle met l’accent. L’étude des **variations possibles** de fonctionnement des langues mises en contraste trouve aujourd’hui une application privilégiée dans les études linguistiques de traductions (par ex. Agnès Celle 1997). Telle est la perspective travaillée également depuis une vingtaine d’années déjà dans la section des langues slaves de l’université de Tartu (Irina Külmoja in Künnap éd. 1999), plus largement dans le cadre des études dirigées par Birute Klaas-Lang¹³), et désormais par Anu Treikelder (Monticelli, Pajusalu, Treikelder éd. 2006 ; Treikelder, Laanemets, Tenjes éd. 2016).

A mon sens, ce qui constitue l’intérêt des études contrastives des langues par rapport aux études typologiques généralistes ou celles de linguistique générale, ce n’est justement pas le but de dresser des systèmes d’explication exhaustifs mais d’abord

- un effet de *faire voir* par la mise en contraste, et ensuite et surtout
- l’enjeu de se focaliser plus particulièrement sur les différences et moins sur les ressemblances.

C’est ainsi que la linguistique contrastive contribue à élucider et ainsi préciser des ambiguïtés qui se présentent en marge des grandes tendances typologiques, cernables de manière automatisée. Dans les études ainsi conçues, on peut élucider les différences de sens – et par conséquent d’emplois – des catégories grammaticales entre des langues (Treikelder 2005 pour le passé composé, Treikelder 2016 pour les verbes modaux), mais on peut aussi prendre comme objet d’études les différences d’emploi de certaines formes linguistiques dans des fonctions textuelles semblables dans deux langues, pour cerner des différences dans le fonctionnement de ces formes dans des langues respectives. Par exemple, une analyse (Käsper 2005) qui ne s’est concentrée que sur les différences manifestées dans l’usage des pronoms possessifs et des éléments déictiques estoniens et français dans un corpus de textes fonctionnellement équivalents a pu mettre en lumière des tendances dans les fonctionnements de ces éléments dans la progression textuelle qui normalement demeurent inaperçues¹⁴. Dans Käsper (2016a), je me suis concentrée à préciser, dans le cadre de la lin-

¹³ Programme de recherche national SF0182568As03 dirigé par Birute Klaas-Lang « Eestivene, eesti-inglise, eesti-saksa, eesti ja romaani keelte kontrastiivne uurimine funktsionaalsel alusel (‘Contrastive studies for the language pairs Estonian-Russian, Estonian-English, Estonian-German, and Estonian-Romance languages by using the functional approach’ » (2003-2007), à l’Université de Tartu, Estonie.

¹⁴ La conclusion de l’étude Käsper (2005) : la progression textuelle semble se créer en estonien avant tout par la référence déictique temporelle ou spatiale tandis qu’en français, elle est plutôt portée par l’action et, par conséquent, nécessairement, par les agents de l’action – lesquels soit contribuent à la progression du texte, soit interviennent en tant qu’éléments de cohésion.

guistique contrastive, le fonctionnement des verbes modaux estoniens équivalents de *pouvoir* qui témoignaient d'un type d'usage particulier (l'emploi en négation) pour les relier aux conditions d'emploi qui se décrivaient dans les énoncés où se manifestaient ces verbes.

En partant toujours des éléments langagiers, dans le présent travail mon enjeu est donc de compléter la description linguistique des conditions d'emploi des observables de la description de leurs conditions d'énonciation socio-culturelles. Dans un premier lieu, il faut se demander dans cet objectif dans quelle mesure la notion de culture s'articule aux variables langagiers.

1.1.2. De la langue à la culture ? De la rhétorique contrastive aux approches interculturelles

Le défi d'étudier les manières de rédiger différentes en fonction de l'appartenance culturelle a été relevé par des études de la **rhétorique contrastive**, courant d'études créé dans les années 1960 essentiellement par Robert B. Kaplan (1966). Comme la linguistique contrastive apparue à la même époque, de même la rhétorique contrastive est née d'un besoin didactique : celui d'analyser les difficultés en matière de rédaction éprouvées et/ou manifestées par des étudiants allophones écrivant en anglais. En partant d'un constat selon lequel les productions des apprenants manifestaient des récurrences spécifiques à chaque langue maternelle, Kaplan (1966) conclut à l'existence d'une organisation rhétorique propre à la langue 1, qui serait transférée à l'expression dans la langue 2. Il qualifie les schémas conséquents trouvés dans les rédactions en anglais comme *thought patterns* spécifiques de la culture anglophone, germanique, romane ou arabophone¹⁵.

Il est à préciser dès à présent que ce premier article a été critiqué à plusieurs égards en ce qui concerne ses assises. *Primo*, Kaplan témoigne d'un anglo-centrisme sans réserves quand il décrit les récurrences notées en tant qu'« erreurs » par rapport à l'organisation du discours en anglais. *Secundo*, ne sont pris en compte ni d'éventuels variations sociolinguistiques des sujets concernés ni des spécificités du genre textuel ou de tâche communicative. Enfin, la question la plus épineuse est le fait que Kaplan pose ainsi un rapport déterminant entre la langue et la pensée.

Depuis l'ethnologue Edward Sapir (1884–1939) et son disciple, linguiste de terrain Benjamin Lee Whorf (1897–1941), cette problématique¹⁶ est connue comme « hypothèse Sapir-Whorf », mais les théorisations antérieures ne manquent certes pas (Montesquieu, Rivarol, W. von Humboldt aux titres divers). Selon la version radicale de la thèse de la relativité linguistique, la langue *déterminerait* la pensée alors qu'en acception moins radicale de l'idée, la langue *influence* la pensée ou encore est reliée à celle-ci. Si la version radicale de la

¹⁵ Voir 4.1.2. pour une visualisation de ces schémas.

¹⁶ En estonien, voir Sapir (2009) et Worf (2010).

thèse a toujours rencontré de la contestation, les acceptions moins radicales de l'idée sont continuellement ressuscitées et regagnent aujourd'hui de l'intérêt, tout comme les idées de W. von Humboldt, en tant que problématique cognitive (Chabrolle-Cerretini 2007). En nuanciant son radicalisme initial, Kaplan lui-même aussi s'est dirigé vers des explications cognitives : pour tout locuteur ce serait sa propre manière de parler et d'écrire qui paraît la plus naturelle (cf. Kaplan 2000).

Ainsi, le schéma de Kaplan (1966) sur la linéarité préférée par les locuteurs anglophones natifs pourrait bien représenter ce que ces locuteurs-là considèrent comme cohérent, alors que les locuteurs d'autres langues pourraient bien en juger autrement [...].

Connor (2002 : 497) – Traduction par Tréguer-Felten¹⁷ (2009 : 125)

En fait plutôt une ébauche heuristique qu'une étude affinée, la portée de l'étude de Kaplan (1966) est résumée par l'une des chercheuses de l'équipe dont nous allons adopter l'approche, Geneviève Tréguer-Felten (2009 : 120), ainsi :

Très décrié pour son peu de rigueur et une approche ethnocentriste n'attribuant de clarté (et de linéarité) qu'à l'organisation du discours anglais (alors que ceux des aires culturelles¹⁸ auxquelles il le comparait relevaient de démarches en zigzag, louvoyante ou circulaire), cet article a ouvert la porte à des chercheurs¹⁹ qui « découv[r]aient que le monde est plus compliqué qu'on ne l'avait pensé initialement²⁰ ».

Kaplan n'a donc que commencé, son apport est d'avoir relevé les contrastes et d'avoir indiqué la problématique. Vu que ses généralisations à une échelle hardie ont suscité de fortes critiques, dans des travaux ultérieurs, il a en effet réduit de niveau de généralisation. Ses travaux se présentent alors plutôt sous l'échelle de la comparaison des *genres* d'écriture qui sert de *tertium comparationis*, d'axe de comparaison invariant, dont les réalisations sont étudiées. Même à ce niveau ses schématisations ne peuvent servir que d'heuristiques d'étude, pour être précisées par d'autres critères. Dans une perspective méthodologique historique, je pense néanmoins que ces observations méritent d'être considérées, comme une forme d'expression des intuitions sur les contrastes. De ce fait je discuterai le schéma intuitif de Kaplan (1966) et ses applications dans une de mes études ci-dessous (chapitre 4) comme l'un des cadres d'interprétation de mes matériaux d'étude.

¹⁷ Afin de ne pas produire des traductions entre deux langues étrangères, je cite les traductions effectuées des ouvrages de Connor et citées par une chercheuse francophone.

¹⁸ Tréguer-Felten (2009 : 120) rajoute en note : « délimitées de manière fort peu scientifique, cf. Claudel (2002 : 143) ».

¹⁹ Tréguer-Felten (2009 : 120) rajoute en note : « états-uniens ».

²⁰ Référence à Péry-Woodley (1993 : 50) dans Tréguer-Felten (2009 : 120).

Depuis les propositions de Kaplan (1966), les études contrastives des textes et des cultures se sont précisées et évoluées à plusieurs sens.

Dans le courant d'études de la rhétorique contrastive né, soit pour éviter les dangers de « digression » vers la pensée, soit en raison tout simplement de la tradition de logique informelle dans les études d'argumentation anglo-saxonnes²¹, l'accent essentiel est mis sur les études de **la structuration des phrases et des textes**. Les textes sont étudiés pour ce comment un thème évolue d'une phrase à l'autre au sein d'un paragraphe, et de paragraphe en paragraphe au sein d'un texte. Dans telles études de la *cohésion* (relations interphrastiques) et de la *cohérence* (la structure du texte dans son ensemble), la linguistique textuelle travaillée par Halliday et Hasan depuis (1976) sert de modèle.

Dans l'optique de textualité, la rhétorique contrastive croise une approche essentiellement germanophone (représentée par exemple par Bernd Spillner 1992 ; 2006) de la comparaison des textes qui est la **textologie contrastive**. Contrairement à la rhétorique contrastive qui s'était contrainte de réduire l'optique dans ses interprétations des spécificités culturelles, ce courant naît des ambitions élargies de la lexicologie contrastive (Hartmann 1980 in Münchow 2004 : 41). De la description de l'organisation du lexique, ce courant a évolué vers les études de l'organisation textuelle-discursive en séquences, pour décrire comment fonctionne le texte dans son ensemble, en essayant de tenir compte des variables pragmatiques, culturels, etc. Dans ce cas, l'unité d'étude et le niveau de représentativité sur lequel portent les conclusions est aussi le genre (ou type de texte).

D'autre part, les recherches contrastives intègrent peu à peu aussi des objectifs d'ordre communicationnel. Dans la visée d'une pragmatique communicationnelle, la rhétorique contrastive intègre en effet entre autres les apports de **la pragmatique contrastive** qui étudie les manières différentes dont les actes de langage (*demander-répondre, saluer, féliciter*, etc) se réalisent dans des communautés linguistiques différentes. En se concentrant sur des situations d'intercommunication type (le plus souvent de communication orale), les études en pragmatique contrastive considèrent les lois de la politesse, des valeurs sociales (par exemple à l'échelle d'individualisme / collectivisme) et visent à décrire le « 'profil communicatif' ou 'style communicatif préféré' d'une société donnée » (Traverso 2006 : 43). Le courant de l'analyse de discours en France qui a formulé ses objectifs en termes les plus contrastifs est de fait le courant le plus inspirée de la pragmatique contrastive anglo-saxonne : **l'analyse de discours en interactions** (ADI) qui se concentre principalement à l'étude de l'oral pour cerner de manière contrastive des « ethnolectes » conversationnels (Kerbrat-Orecchioni 1994 : 63) ou des « styles communicatifs culturels » (Traverso 2006 : 43) des communautés ethnolinguistiques. En s'appuyant essentiellement sur l'analyse conversationnelle, il étudie les types d'interactions dans des situations sociales existant sous une forme ou une autre dans les cultures visées (invitation à un repas, consultation dans un cabinet médical) en se servant de

²¹ Cf. Tréguer-Felten (2009 : 125).

« modèles d'activité » comme garant de comparabilité dont ils étudient les réalisations au niveau des propos tenus.

Sur le plan général, se multiplient par ailleurs, depuis les 2000, **les études « interculturelles »** sur l'articulation des espaces culturels et des individus en contacts. Par exemple, les identités discursives des étudiants et d'autres universitaires circulant dans le contexte d'« hypermobilités » dues aux échanges Erasmus et autres programmes mobilisateurs (Dervin 2007) peuvent désormais souvent être conçues avant tout comme des effets d'« hybridité » discursive et culturelle (Suomela-Salmi et Gambier 2011).

L'identité et la culture même d'un locuteur est aujourd'hui vue de plus en plus comme construite des composants variés et peut être étudiée de maintes manières. Alors que la culture peut être étudiée comme « culture reçue », elle peut aussi être construite comme « culture postmoderne » ou encore s'étendre aux domaines les plus larges dans l'interprétation des études issues des *cultural studies* anglophones²². Selon Atkinson (2004), la culture peut ainsi être conçue comme produit ou comme processus, construction « dans la tête » ou objet « dans le monde », à l'échelle large (traditionnellement nationale) ou restreinte (communautés variées). Dans ce cadre, estime Atkinson (2004), également les études en rhétorique contrastive, s'intéressant aux contrastes culturels, ont besoin de trouver « une meilleure conceptualisation de la culture ».

Les questionnements relevés par la rhétorique contrastive sont aujourd'hui travaillés ainsi dans une optique générale de la **rhétorique interculturelle** (*Intercultural Rhetoric* – ICR) par Ulla Connor (1996 ; 2002 ; 2015 ; Connor et al 2008), qui souligne la nécessité pour des études comparatives et contrastives de s'ouvrir à d'autres catégories d'études et d'enrichir ces études des apports d'autres théories. Connor (2015) souligne par exemple l'importance des variables d'ordre socio-professionnel à considérer. A l'exemple de son étude sur la correspondance d'un courtier en poissons finlandais présenté dans Connor (1999) et rappelé dans Connor (2015) en ce qui concernait la part de la correspondance avec des Estoniens, Connor fait voir la nécessité de « localiser » les études de la rhétorique des discours en anglais aux mondes auxquels le document de communication est destiné (pour le courtier en poissons finnois : un

²² Le domaine de *Cultural Studies* est amorcé comme courant par l'école de Birmingham (Richard Hoggart, le premier directeur du Centre for Contemporary Cultural Studies fondé en 1964 ; son successeur Stuart Hall ; Antonio Gramsci etc.). En 1957, l'ouvrage de Richard Hogarth *The Uses of Literacy* (1957), traduit en français comme *La culture du pauvre* (1970) avait, en effet, bien des raisons de montrer que la culture ne devait pas être considérée comme un bien réservé à une élite restreinte. Depuis, la culture populaire ou la culture de masse a été étudiée par de multiples chercheurs, mais il faut admettre que ce champ ne témoigne toujours pas d'une méthodologie forte (Bérubé 2009), assimilant plutôt des théories de maints domaines (philosophie, théorie politique, sociologie, histoire, etc.) afin plutôt de tenir attention aux *domaines* problématiques dans leur statut vis-à-vis de la culture traditionnelle (*pop culture studies*, *feminist studies*, *queer studies*) ou d'étudier plus généralement le journalisme et la médiation.

collègue Norvégien habituel / un Estonien novice dans la matière à cette époque-là, etc.).

Telle ouverture contribue à nuancer et préciser les études contrastives, mais il est vrai aussi, comme l'affirme également Connor (2015), que le champ des études de rhétorique interculturelle n'est ainsi plus qu'un *cadre de recherches*, qui recourt à d'autres méthodes ou variables à préciser.

Une évolution vers une complexité augmentée de la notion de culture et de l'interculturel peut être constatée également **en didactique de langues et de cultures en général**. C'est à la croisée de l'adaptation des besoins de la communication interculturelle dans l'enseignement des langues et des cultures et d'une recherche pour un cadre méthodologique à préciser que se situe au fond la perspective que je vais adopter.

Le terme d'interculturalité marque en didactique au départ en effet une évolution et une sorte de réouverture du paradigme communicationnel omniprésent dans les études et didactique des langues et cultures étrangères depuis les années 1970. Sous l'effet de l'avènement de la pragmatique, la perspective communicative avait remplacé les exercices structuraux de la grammaire, destinés à faire mémoriser les structures de la langue par des dialogues situés dans la vie quotidienne initiant les apprenants à se débrouiller dans des situations de la « vie réelle ». Au départ assez universaliste, au point d'imaginer pouvoir répertorier les situations et fonctions communicationnelles dans des répertoires « notionnels » indépendamment de la langue donnée (les manuels de type *Niveau-Seuil* français (Louis 2007 : 46), la perspective connaît « un retour en grâce de la culture » dans les années 80. (Louis 2007 : 53–75). Les aspects culturels (de la culture « cultivée comme du quotidien) ayant été relégués dans des « cours de civilisations » à part commencent alors à être intégrés dans des situations communicatives, voire à être travaillés en particulier pour cultiver une « compétence culturelle » des apprenants, jusqu'à donner lieu à une nouvelle qualité, dite le paradigme de l'interculturel. Selon le Cadre européen commun de référence pour les langues CECRL (2001), construit sur un principe d'*agir ensemble*, dans la logique « actionnelle », l'enseignement s'organise désormais autour des « tâches communicatives » à résoudre.

Ce nouveau paradigme a, à son tour, été critiqué pour une acception naïvement « angélique » (Demorgon 2004 ; 2005) de la découverte interculturelle qui se réduirait à une « simple attente de relations humaines harmonieuses » (Blanchet and Coste 2010), travaillant un dynamisme d'un interculturel « volontaire » des rapports entre les multiples langues et cultures dans nos sociétés contemporaines. Christian Puren (2015a) déplore toute une « idéologie de la communication consensuelle » dans le CECRL (2001), tout en qualifiant, d'autre part, les évolutions récentes en didactique des langues et des cultures comme continuation altérée mais « éclectique », non raisonnée de l'approche communicative (Puren 1994/2013 ; 2014). Théorisant des dimensions multiples, Puren met en avant, suite à E. Morin (1990) la « complexité » comme défi dans

l'enseignement de la culture et propose un modèle « complexe » de la compétence culturelle pour la didactique des langues-cultures se composant des dimensions *trans-*, *méta-*, *inter-*, *pluri-*, et *co-culturelles* (Puren 2011).

Dans ce cadre, il convient de signaler que les bases du modèle de Puren (2011) se trouvent dans l'analyse de « l'éclectisme » dans la didactique des langues-cultures effectué par Puren (1994) et republiée par lui-même en 2013, où, dans la critique de la « galaxie communicative », Puren (1994/2013) se réfère aux premières présentations faites des méthodes communicatives dans l'enseignement par Sophie Moirand (1979 ; 1982). En appréciant son courage d'affronter la complexité des objets d'étude dans l'enseignement des cultures, Puren (1994/2013 : 44) cite Moirand (1982 : 21) pour son explication du terme « **approche** », préféré au terme « méthodologie » par les tenants du paradigme communicatif :

L'approche n'est pas une étude : c'est un des moyens employés qui permet l'étude d'un sujet considéré comme rebelle à l'analyse, une « forteresse imprenable ». Et ce choix fait parmi les moyens fait de l'approche une hypothèse de travail (et non un point de vue, mot trop faible) donc aussi un instrument labile et approximatif. Ces deux aspects sont fondamentaux [et] impliquent 1) que l'objet à étudier n'est pas a priori connaissable ; 2) que la méthode à employer n'est pas a priori définie. (Moirand (1982 : 21) cité par Puren (1994/2013 : 44).

La culture comme objet d'étude complexe reste ainsi une « forteresse imprenable », mais encore en 2015 Puren publie sur son site, avec l'autorisation de l'auteure, une fiche « pré pédagogique » de Moirand (1979) en jugeant cette « analyse pré pédagogique » encore actuellement « un modèle "didactiquement robuste", c'est-à-dire suffisamment polyvalent, relativement simple à mettre en œuvre par des enseignants, directement utilisable en classe par eux et même par les apprenants d'un certain niveau » pour la découverte des aspects culturels dans l'apprentissage des langues (Puren 2015b).

Du moment où l'auteure évoquée commence par contre à consolider son « approche » (Moirand et Peytard 1992 et de suite) dans le cadre d'une *linguistique de discours* et ensuite d'une *analyse du discours contrastive*, cette approche ne semble pourtant plus intéresser la didactique – ses débouchées ne seront pas citées dans le cadre des théorisations didactiques des langues et des cultures par Puren. Je trouve néanmoins que l'approche élaborée par Sophie Moirand et ses continuateurs ne sera de fait pas trop différente dans ses principes de ceux posées par Puren (1994 : 89–98 et ci-dessous) et c'est justement là mon point de départ à partir duquel je vais construire mon chemin de découverte des cultures par les contrastes. Il est vrai, tout comme dans la critique adressée par Puren (1994 : 40) à Moirand (1982), dont « un fort pourcentage d'ouvrages théoriques » n'était pas didactiques, le champ de référence abordée ne sera effectivement pas vraiment didactique mais celui d'*analyse* du discours. Dans ce sens, en étudiant les valeurs transversales aux textes, aux disciplines et aux cultures par le moyen d'observation linguistique des textes, les analyses à

venir pourront être qualifiées effectivement de « prépedagogique », parce qu’au détriment d’agir (perspective actionnelle), il s’agira plutôt de *réfléchir* et *comprendre* avant d’agir. Mais il est vrai aussi que dans la nécessité de s’ouvrir aux autres disciplines (Puren 1994 : 128), la perspective adoptée sera notamment **une réflexion aiguisée sur la langue** (l’objectif évoqué par Puren 1994 : 115) ou plus précisément sur la matérialité langagière au moyen d’observation, « outil privilégié d’étude de la complexité des situations » (Puren 1994 : 119).

En montrant d’abord les principes de précaution et de re-précisions pour l’analyse contrastive de cette approche – le choix de ne confronter que les genres du discours –, je montrerai aussi son intérêt pour le cadre général du paradigme de l’interculturel du CECRL (2001) – se concentrer sur la culture discursive comme heuristique d’étude.

1.1.3. Des genres du discours comme *tertium comparationis* à la culture discursive comme heuristique d’étude

Dans les études en voie de la *linguistique de discours comparée* (Moirand et Peytard 1992 ; Münchow 2001, et autres) et ensuite de *l’analyse du discours contrastive* (Claudel et al 2013 ; Münchow 2014[2011] ; 2015), **le genre textuel (écrit ou oral) comme point d’entrer** est l’élément partagé avec les autres approches contrastives. Or consciente des dangers de la généralisation et d’interprétation abusive et se gardant d’employer même le terme « langue-culture » (Münchow in Claudel et al 2013), Münchow (2010 ; et de suite) propose de parler des *cultures discursives des communautés ethnolinguistiques* contrastées, tout en restant prudente quant à l’interprétation « culturelle » des données langagières. C’est toutefois le défi avancé par les études contrastives d’ériger et/ou de préciser les contrastes qu’assume cette approche à la croisée des études discursives et de l’enseignement des langues étrangères.

Du point de vue des ancrages épistémologiques de l’approche, il faut indiquer à cet égard un effet considérable des premières traductions de M. M. Bakhtine (aujourd’hui présenté plus précisément comme Baktine/Volochinov) introduites en France dans les années 1980. L’idée d’étudier des combinaisons des énoncés en « formations discursives » qui seraient en partie conçues comme genres textuels est certes présente, dans une certaine mesure, dès le départ en analyse du discours (voir M. Pêcheux), mais un élan d’étudier des énoncés et des textes comme constituant des genres ne commence en France en effet qu’après l’arrivée des œuvres de ce courant formaliste russe. Pour les lectures qui se définissent comme dialogiques au sens bakhtinien²³ il est important de mettre en valeur l’idée que les genres du discours peuvent être des « **types relativement stables** » des usages de la langue que « chaque sphère

²³ c’est-à-dire considérant non seulement un dialogisme des interlocuteurs ou celui des textes, mais un dialogisme des formes et des mots qui sont « habités » par des direx précédents à l’acte d’énonciation (cf. 1.4.2.).

d'utilisation élabore » et qui sont pour le locuteur des « formes non moins prescriptives /... / pour une intelligence réciproque entre les locuteurs /.../ que les formes de langue. (M. M. Bakhtine 1984 [1952–53] : 287 cité par Moirand 2010²⁴). D'où l'intérêt de les décrire dans les formes de la manifestation des genres dans les discours.

Ces lectures bakhtiniennes se croisent en France avec les études ethnométhodologiques américaines se concentrant sur la description des **pratiques ordinaires** de différentes communautés de locuteurs, pour donner lieu alors à une « ethnolinguistique de l'écrit » introduite par Jean-Claude Beacco et al (1992) qui se focalise, d'une part, sur les spécificités de genres textuels et, d'autre part, sur l'importance de « communautés communicatives » qui partagent les mêmes « rituels langagiers » dans des situations de communication semblables. Suite à Hymes (1967, trad. fr. 1980), Beacco (ibid : 11) souligne qu'une communauté de communication est « une entité sociale plutôt que linguistique » mais en voulant étudier ces rituels langagiers dans l'interaction sociale,

/r/ester à l'intérieur d'une communauté communicative (entreprise, institution, domaine universitaire, etc.) ne permettra guère de déterminer ce qui revient à l'adéquation argumentative ou ce qui est imputable à une écriture « arbitraire » en ce qu'elle signale précisément l'appartenance à la communauté, la légitimité du scripteur à utiliser certaines normes d'interaction. (Beacco 1992 : 15)

De ce fait, « /l/a variable supplémentaire à introduire est celle de la **langue naturelle utilisée**, en ce qu'elle peut révéler des « manières de dire » culturellement distinctes de celles utilisées dans une autre langue » (*ibid*). C'est donc l'idée du *contraste qui fait voir* (cf. 1.1.1), la variable de langue est *nécessaire* pour décrire les pratiques langagières des communautés qui sont posées comme « translangagières²⁵ ». C'est avant tout **une ethnologie de la communication** par des moyens langagiers qui invoque **les genres de l'écrit** comme matérialité langagièrement bien observable. En caractérisant cette approche, Maingueneau (1992 : 114) explique en effet que le défi de ce « tour ethnolinguistique de l'analyse du discours » est à l'époque (et l'est toujours) surtout d'« aller à

²⁴ P. Sériot a fortement mis en cause le rapport établi par les traductions effectuées essentiellement par J. Kristeva entre les idées de Bakhtine et la théorie d'énonciation et il est vrai que les éléments dont se compose ce qui est traduit par « l'énoncé » dans la traduction de Todorov dans [Bakhtine 52-53, traduction 1984 : 265] (contenu thématique, style et construction compositionnelle) parlent davantage d'une stylistique textuelle. Mais selon Moirand (2010) : « Ce que le texte de Bakhtine apporte, lorsqu'il paraît en 52-53, c'est pour l'essentiel une critique à la conception de Saussure d'une parole qui serait individuelle : « Saussure ignore le fait qu'en dehors des formes de la langue existent aussi les formes de combinaison de ces formes, c'est-à-dire qu'il ignore les genres discursifs » » (traduction de Todorov 1981 : 90 cité par Moirand 2010).

²⁵ Ces communautés communicatives sont « fondées sur une institution (entreprise multinationale, organisme internationale, domaine scientifiques ou universitaire, domaine professionnel internationalisé) dans laquelle les statuts des scripteurs sont fixés, la circulation des écrits descriptible, mais qui fonctionnent en plus d'une langue naturelle » (Beacco 1992 : 15)

contre-courant de l'énorme mouvement d'analyse de la conversation qui in-nerve depuis quelques années l'étude du discours pour mettre en évidence les différences socio-culturelles au sein des sociétés industrielles » et de mettre en avant le rôle de l'écrit dans ces études pour décrire les variations.

Les différences dans les pratiques des genres textuels ont constitué l'objet privilégié pour l'équipe Cediscor, le *Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés*, créé en 1989 par Sophie Moirand. Dans le cadre de l'enseignement de français comme langue étrangère, Peytard et Moirand (1992) proposent une **linguistique de discours comparée**, pour « apprendre comment on mobilise les potentialités d'un système linguistique qu'on connaît (langue maternelle) ou qu'on est en train d'apprendre (langue étrangère) selon les contraintes sociales et culturelles de l'interaction verbale ». (Peytard et Moirand 1992 : 54). Cediscor rassemble des enseignants-chercheurs et des doctorants tournés vers l'étude des discours de transmission des connaissances (discours de recherche, de vulgarisation, d'enseignement, de formation, discours des médias, discours professionnels). Les chercheurs travaillant en comparaison y ont présenté des thèses sur des genres comme les écrits touristiques, le journal télévisé, le reportage, l'interview de presse ou encore le manuel de philosophie, etc. mettant en rapport des langues aussi diversifiées que le français, l'allemand, l'espagnol, l'anglo-américain et le japonais (F. Mourlhon-Dallies 1995, P. von Münchow 2001, B. Foureau-Facques 2001, C. Claudel 2002 ; Sardá 2015a). S. Moirand (2005) note par ailleurs également une « demande sociale » pour les études fixant les genres « ordinaires » comme objet en soi, cette demande étant issue des formations des métiers de service, des besoins de documentation et de constitution de gros corpus posant des questions de la comparabilité des documents de natures différentes.

Ce sont en effet les contraintes et les critères définissant les genres dit « routiniers »²⁶ qui constituent aussi l'objet générique de l'AD. Or, les travaux en linguistique de discours comparée ont relevé le défi de comparer les genres, tout aussi routiniers, en fonction de pratiques telles qu'en témoignent leurs réalisations en langues différentes. La perspective adoptée sous le nom de **l'analyse du discours contrastive** au sein du Cediscor a conduit entre autres à la formation d'un axe de recherche intitulé : *Comparaison, langue et culture dans des perspectives discursives* et ce faisant, au groupe « comparaison ». Les travaux qui s'y inscrivent se sont portés sur les noms de pays (anglais, roumains et russes) dans la presse française (G. Cislaru 2005), sur l'anglais comme *lingua franca* de correspondance dans des documents de professionnels chinois, français et nord-américains (G. Tréguer-Felten 2009) ou sur l'usage des mots *vague*

²⁶ *Les genres routiniers* : Ce sont les genres qu'étudient avec prédilection les analystes de discours : le magazine, le boniment de camelot, l'interview radiophonique, le débat télévisé, la consultation médicale, le journal quotidien, etc. Ce sont ceux qui correspondent le mieux à la définition du genre de discours comme dispositif de communication défini socio-historiquement. [...] Les paramètres qui les constituent résultent en effet de la *stabilisation de contraintes* liées à une activité verbale qui s'exerce dans une situation sociale déterminée (cf. par exemple Maingueneau 2004 : 180-187).

dans la presse française et *vage* en dans la presse allemande (P.-Brunner 2011) ou encore sur la représentation d'événements politiques dans les presses écrites française et brésilienne (M. Pordeus Ribeiro 2015).

Dans un premier temps, ces études ont donc visé à construire **des interprétations contrastées à partir des indices variés assemblés dans le cadre d'un genre** (c'est « l'approche » d'« analyse prépedagogique » dans la conceptualisation de la culture selon Puren 2015b), les catégories d'analyse n'étant pas fixées d'avance, alors que dans un deuxième temps, les études ont cherché à se concentrer d'emblée **sur des aspects ou éléments particuliers**, pour questionner ainsi les contrastes possibles entre les cultures discursives de référence. Au nom d'affiner la recherche contrastive, j'aurais donc eu peut-être intérêt de me concentrer sur un aspect particulier dans mes matériaux. Comme Brunner (2011) pour le terme *vague*, j'avais pensé en effet d'abord me concentrer sur le terme d'évaluation *clarté*. Or si pour Brunner (2011) les résultats montrent « qu'il n'y a pas de très grandes divergences dans la façon dont le *vague* est appréhendé en français et en allemand » dans la fonction de l'évaluation comme *tertium comparationis*, on verra que dans mes matériaux, les termes *clarté / selge* dans cette fonction ne pourront pas servir de *tertium comparationis*, leur fonctionnement nous fournira plutôt un premier « étonnement » (voir ci-dessous) à élucider. C'est enfin la recherche pour d'autres catégories d'analyse et les retours multipliés sur mes matériaux sous plusieurs angles, variant les coupes effectuées dans les données, qui m'amènera à parler de la *culture discursive* au sein d'un genre particulier qu'est le CR. L'un des premiers travaux au sein du groupe Cediscor qui se définit comme « contrastive » (Felten 2009) décrit son procès de travail en effet comme un « va et vient » entre les matériaux d'analyse et les questionnements précisés au fur et à mesure que se construit l'étude.

Dans la discussion de l'actuel paradigme de l'interculturel dans l'enseignement j'ai évoqué les critiques adressées à la conception trop compréhensive et « angélique » de la communication interculturelle. Ces critiques visaient sans doute le manque de problématisation de **l'écart culturel comme source éventuelle des problèmes d'intercompréhension**. Lenouvel (2007) trouve, par exemple, que « /d/ans une perspective interculturelle de bonne volonté, l'intolérance n'est pas comprise comme un concept opératoire et la tolérance, idéal noble qu'il faut atteindre, est une notion vide de sens », alors qu'il privilégierait « un apprentissage actif de la tolérance ». Ailleurs, en proposant de réhabiliter une perspective herméneutique gadamérienne dans les études de l'interculturel, Debono et de Robillard (2010) trouvent que la rencontre interculturelle « gagnerait à l'explicitation des préjugés des protagonistes ». Geneviève Zarate (2004 [1995]), Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot (2016 [1997]) et autres ont montré le rôle cadratif des stéréotypes dans le fonctionnement des discours et je vais y revenir en discutant la portée des images prédiscursives dans les discours (1.4). L'approche linguistique des discours, que je décris ici, propose dans cet objectif qu'avant de contester ou réfuter des stéréotypes ou des malentendus ou problèmes, il faut d'abord en **prendre conscience** dans une

observation située dans la matérialité des discours et précisée de manière *bottom up*. Autrement dit, si dans les études intercommunicationnelles, l'objectif général est d'*éviter* des malentendus, au nom d'une meilleure efficacité, un moyen d'éclaircir les lieux d'incompréhension est aussi de s'y concentrer, pour en élucider les enjeux et représentations et *comprendre* l'origine des blocages intervenants ou éventuels dans la communication entre des individus appartenant à des cultures différentes (Clyne 2002 : 63).

Dans la proposition avancée pour le champ général d'enseignement interculturel, Münchow (2012a) souligne qu'en prêtant l'attention à l'usage des variables langagières, on pourra travailler **l'étonnement** que provoque un usage non habituel des concepts que les apprenants se croient normalement connaître. L'apprentissage d'une langue est en effet également un défi du point de vue des concepts, des valeurs, des pratiques concernés dont l'appréhension peut constituer un défi considérable (a / *challenge* /for/ *the taken-for-granted nature of their existing concepts* indiqué par Byram 2008 : 113–114) et tout problème de communication peut se décrire comme un enjeu pour travailler une « connaissance consciente » des apprenants d'une langue étrangère (*conscious awareness* chez Byram 2008 : 72 ; cf. aussi Abdallah-Preteille 2003 : 10 ; Guilherme 2002 : 130). A l'exemple de la représentation des relations amoureuses dans des livrets allemands et français de lecture scolaire en littérature, Münchow (2012a) décrit la possibilité d'analyser non la situation en elle-même (la relation amoureuse) mais de comparer les façons d'aborder le sujet. En analysant aussi bien la nature des matériaux présentés (les classiques littéraires ou une conversation entre adolescents) que les consignes des devoirs donnés aux élèves (rédiger une lettre de réponse personnalisée ou un commentaire d'un adolescent « type »), son objectif est de questionner les démarches. Elle montre qu'une **analyse approfondie par des indices langagiers** comme l'usage des pronoms personnels, des modalités d'énonciation, etc. pourra faire remarquer aux apprenants une perspective plutôt « universelle », qui se dégage des manuels français, amenant les élèves à catégoriser et généraliser, alors que les manuels allemands donnent à voir une perspective « particularisante », qui pose les apprenants plutôt comme des individus particuliers.

C'est ainsi que se décrit l'un des moyens possibles, en application à l'enseignement interculturel, de faire travailler la perception et la compréhension de ce qui est conçu par Münchow depuis 2010 comme champ d'études de « **cultures discursives** » différentes. L'heuristique proposée se définit notamment comme suit :

/Culture discursive est/ la notion qui recouvre les manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets au sens large, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part. (Münchow in Claudel et al. 2013)

« Les objets au sens large » sont donc le plus généralement ce DONT on parle : dans l'exemple considéré, c'est l'amour (les relations amoureuses représentées dans les livrets de lecture d'écoliers allemands et français). Dans mes analyses, ce sont les ouvrages parus dans les sciences humaines et sociales en France et en Estonie. « Les discours à tenir sur ces objets » sont en revanche les MANIÈRES dont on parle de ces objets de discours dans une société et dans l'autre. Cette facette d'analyse implique au moins trois aspects :

- les genres textuels (ou pourquoi pas aussi les genres oraux),
- les pratiques communicationnelles, et
- l'analyse de l'énonciation.

J'ai montré que les genres du discours sont étudiés dans cette approche comme des formes d'interaction sociale que l'on peut décrire dans leurs manifestations discursives. Les genres n'y sont donc pas un objet d'étude en soi, mais une plateforme d'entrer, posée comme invariable (le *tertium comparationis*) permettant d'observer les variations des pratiques reliées aux communautés partageant tels codes discursifs. Je vais décrire d'abord ci-dessous (1.2.1.) avec quelle prudence toutefois on pourra en déduire des généralisations au niveau social, alors que ce comment se manifestent dans les textes d'étude les locuteurs appartenant à ces communautés discursives est la question qui se relève de l'analyse de l'énonciation (et fait entre autres notamment la particularité des études discursives françaises – voir ci-dessous 1.2.2). Mais on pourra indiquer d'ores et déjà que le théoricien de l'analyse du discours D. Maingueneau (1992 : 114) caractérise l'approche ethnolinguistique de l'écrit en effet déjà au moment de son introduction comme un projet pour décrire un « processus énonciatif qui d'un même mouvement organise les textes et l'espace social des hommes qui à divers niveaux vivent à travers eux ».

En étudiant les cultures discursives, on met donc en rapport non pas différentes langues, comme le ferait « traditionnellement » (Münchow 2014) la linguistique contrastive, ni différentes cultures, mais des manifestations des mêmes genres discursifs « dans au moins deux communautés ethnolinguistiques différentes ». En reliant la notion de culture discursive fermement avec ses manifestations matérialisées sous forme langagière dans des genres textuels divers (ce sont les « manifestations discursives » que l'on peut étudier et pas les représentations sociales en soi), Münchow (2012a, 2014[2011]) introduit cette notion comme heuristique notamment pour éviter, d'une part, tout raccourci dans le rapport esprit/langue (dit de « culturalisme ») et, d'autre part, le refus d'une quelconque description des cultures au niveau des communautés ethnolinguistiques. Cette notion s'intéresse en effet toujours aux ressemblances au niveau de communauté ethnolinguistique, mais l'heuristique n'est introduite qu'au niveau des **interprétations qui se déduisent des descriptions linguistiques précises des fonctionnements des genres textuels « mis en rapport »**. On verra (1.2.1.) que dans la méthodologie employée, pour ne caractériser que les pratiques d'un seul genre, il faudra se servir de plusieurs entrées d'analyse, si la question

d'interprétation d'ensemble peut se poser, ce n'est donc qu'au bout de plusieurs entrées d'analyse et de plusieurs genres de discours étudiés.

L'avantage de la notion de culture discursive est ainsi le fait que l'heuristique étudiée demeure une « **notion mobile** », pouvant varier (et cependant présenter d'éventuels points de rencontre) d'un genre textuel à l'autre, d'un corpus étudié à l'autre. D'une part, les études multipliées au niveau des genres peuvent indiquer des lieux d'invariance. Par exemple, un point commun relevé par Münchow (2010) à la suite des études consécutives des journaux télévisés et des guides parentaux et trois autres genres encore est le fait dans les cinq genres discursifs étudiés, tous les ensembles de documents appartenant à un même genre se ressemblaient plus entre eux en France qu'en Allemagne. « Mais dans l'ensemble, ce ne sont pas les quelques bribes de caractéristiques transgénériques qui apportent un réel savoir et qui permettent donc de définir une culture discursive, mais plutôt la mise en réseau des résultats de l'analyse au niveau générique » (Münchow 2010). Münchow (*ibid.*) discute les résultats, en apparence contraires, de deux études. D'une part, l'étude de l'organisation en séquences argumentatives et la part du discours rapporté l'avait menée à la conclusion (dans Münchow 2001 ; 2004) que les programmes d'information télévisés seraient construits en France plutôt sur une « logique de plaisir » (faire voir et participer) et ceux de l'Allemagne plutôt sur une « logique de devoir » (raconter pour faire informer). D'autre part, l'étude des livrets de lecture scolaires témoignaient d'une approche plus ludique dans les manuels allemands, en s'adressant de manière « particularisante » à l'apprenant dans leur choix des textes et dans les consignes alors que les manuels français avaient une allure plus « sérieuse » dans leur communication plutôt « universalisante » avec l'apprenant. L'explication interprétative pour ces deux manifestations différentes des cultures discursives s'est présentée par l'analyse d'un autre genre encore, à savoir les guides parentaux (Münchow 2012b), qui a fait comprendre que les rapports des statuts structuraux dans la communication sociale pouvaient varier d'un genre à l'autre : enfants et adultes constituaient « deux catégories fondamentalement différentes en Allemagne, alors qu'ils appartenaient/ à la même catégorie en France » (Münchow 2010).

L'interprétation des manifestations discursives peut donc se faire en termes de particularisme/universalisme ou de la structuration des relations sociales comme ci-dessus. L'interprétation peut se faire aussi en termes de collectivisme/individualisme (Hofstede 2001), de proximité dans les relations hiérarchiques dans la société (voir Claudel 2002). Et j'indiquerais surtout que l'interprétation des faits langagiers et textuels peut se faire aussi en termes d'indication de contexte plutôt explicite ou implicite (Hall & Hall 1990). Crucial, dans cette approche *bottom up*, est de ne pas « gommer » le niveau genre au détriment des cultures discursives tout court :

Sur le plan méthodologique, la culture discursive repose sur les genres dans leur intégralité, sur leurs constantes et leurs variabilités, et non pas sur ce qui subsiste *à travers* les genres et qui ne peut être – sur un plan abstrait et « pro-

fond » – que le résultat *éventuel* d'une mise en réseau interprétative concernant un nombre important de genres dont les caractéristiques discursives « de surface » sont différentes. La culture discursive existe *dans* les genres et non pas *au-delà*, voire *en dépit* des genres. (Münchow 2010)

Les analyses de la présente thèse étudieront donc les cultures discursives de la rédaction académique avant tout dans les CR de lecture observés en estonien et en français. Ceci est le terrain d'étude qui fera l'objet de plusieurs analyses consécutives qui en décriront des constantes et des variabilités pour proposer des pistes d'interprétation des cultures discursives conséquentes. C'est d'abord encore **une mise en rapport** de ces analyses entre elles mais aussi une mise en rapport de ces analyses avec l'évolution des genres et types d'ouvrages, objets de commentaire dans les CRs analysés, qui fournira des éléments d'interprétation pour les cultures discursives des CR dans les deux espaces mis en contraste.

Plus encore, **un retour à l'échelle de temps** sur les mêmes terrains d'étude (en 2005 et en 2015) nous fournira une mise en regard diachronique des cultures discursives reflétées dans ces CRs. Münchow (2010) évoque le « facteur de mobilité » en ce qui concerne l'évolution discursive dans le temps en ne considérant qu'en synchronie « l'intégration du niveau de représentativité individuel ». Dans Münchow (2008 : 111–114), à l'exemple d'un manuel scolaire allemand, elle met un exemplaire individuel qui s'écarte du modèle générique en relation avec des modèles fournis par **d'autres genres**, « **entourant** » le genre en question, pour évaluer le caractère typique ou atypique du modèle au niveau de la culture discursive de la communauté ethnolinguistique. Dans l'étude présente, non seulement des exemplaires individuels mais aussi des relevés de corpus à l'intervalle de dix années permettront de proposer des hypothèses quant à l'évolution des cultures discursives estonienne et française.

1.1.4. Conclusion provisoire sur les moyens et manières considérés pour comparer ou contraster les langues et les cultures

Pour conclure sur les moyens et manières considérés pour comparer ou contraster les langues et les cultures, le constat principal serait à faire sur **le niveau de représentativité** des analyses pour des interprétations culturelles. Toujours est-il que l'examen effectué n'a pu que souligner la complexité de la notion de culture, sans certainement couvrir toutes ses acceptions. La solution adoptée de situer la comparaison au niveau d'un genre du discours est,

- d'une part, une restriction de précaution nécessaire, dont témoignent les autres études contrastives et comparatives.

Dans leur ensemble, les travaux qui s'inscrivent dans la lignée de la linguistique de discours comparée mais aussi contrastive se situent ainsi à une échelle moins « risquée » d'études « locales » des catégories discursives des genres du discours dans des corpus bi- (ou pluri)lingues, pour n'avancer des interprétations concernant le contexte culturel général qu'à la suite des analyses linguistiques multipliées de la matérialité langagière, qui se situe d'habitude au niveau de genre. Cette manière de construire des corpus est dite le plus « opératoire » parce que c'est l'unité générique qui garantit l'unité du corpus tout en permettant la comparaison. Pour établir une comparaison, « /c/'est le genre discursif qui s'impose comme réponse quasi unanime à cette question incontournable, quel que soit le positionnement théorique et méthodologique des auteurs » (Münchow et Rakotonoelina (2006 : 13)).

- D'autre part, la solution de se concentrer sur un genre est cependant un axe d'étude suffisant pour faire des hypothèses sur les représentations d'autres niveaux

La perspective linguistique observatrice des discours au moyen d'un genre, pour ne confronter qu'*éventuellement* des cultures discursives, est ainsi avertie des dangers d'interprétation hâtive à l'échelle culturelle générale, mais elle s'offre, en se servant de la matérialité des discours et des contrastes qui peuvent s'y signaler ne serait-ce que comme un « étonnement » à élucider, pour une prise de conscience soit « interculturelle » soit autrement socio-culturelle des discours.

Dans un esprit précisé par l'examen des études contrastives et dans l'objectif d'apprendre à repérer dans les textes des effets de ce qui constituerait un « étonnement » ou un écart témoignant des évidences tacites dans des cultures discursives à analyser, je vais prochainement m'intéresser, dans une perspective que je définirai comme *signalétique*, aux moyens de repérage et de précision de ces effets. Pour montrer comment plus précisément je vais construire mes observations descriptives des genres dans les discours et comment je vais définir mes entrées d'analyse, je commence toujours par le cadre d'analyse générique fourni par la linguistique de discours comparée, mais, tout comme le sollicitera la linguistique de discours comparée elle-même, je vais élargir ensuite le cadrage théorique des questionnements, afin d'affiner les pistes d'étude. Et, même s'il peut sembler que les pistes explorées s'éloignent fort de la linguistique de discours comparée, je vais les réunir en m'appuyant sur une approche (celle de Paveau 2006) dont j'ai pu avoir le plaisir de constater qu'également pour Münchow (2015) elle serait l'un des cadrages les plus utiles pour étudier des cultures discursives sous l'enseigne de l'analyse du discours contrastive. Selon Wagener (2014), cette même approche serait par ailleurs, en même temps, « une déconstruction critique de l'utilisation du concept de culture », permettant de déjouer la « carte culturelle » (Sarangi 1994) trop utilisée selon cet auteur. Toujours est-il que de même pour Wagener, l'approche en question serait une théorisation notamment plus efficace des aspects, en effet complexes et variés,

regroupés normalement sous la notion de culture. La notion de culture sera ainsi par la suite complétée effectivement d'une dimension plutôt sociale, mais c'est toujours l'ancrage de cette dimension dans les usages de la langue – dans les manifestations discursives – qui m'intéressera.

1.2. De la linguistique à l'analyse du discours. Le pari d'interprétation du social

Nous avons considéré les ambitions démesurées des premières études en linguistique et rhétorique contrastives (cf. 1.1.1 et 1.1.2). L'éventualité même d'une *analyse de discours* contrastive (ou comparative) serait, selon Patricia von Münchow (2004), pourtant reliée à la présence continue d'un *point de vue interprétatif*, « caractéristique de l'analyse de discours » (*ibid.* : 48) mais constituant certes un sérieux défi – sur lequel on ne peut qu'être d'accord – dans une situation de comparaison de deux cultures :

C'est sans doute le point de vue obligatoirement interprétatif qui peut expliquer le caractère rare, voire rarissime des études en analyse de discours *contrastive* (ou *comparative*). /.../ /L/ier des régularités discursives à des extérieurs (historiques, sociologiques, etc.) présuppose une très bonne connaissance de ces extérieurs, autrement dit de la culture dont relève le corpus étudié. Or il est tout sauf facile d'acquérir – et de maintenir ! – une connaissance intime des deux cultures. (Münchow 2004 : 48)

C'est afin de « réduire des risques », qu'elle appelle son approche une *linguistique de discours* comparative, qui est une « comparaison descriptive et²⁷ interprétative de genres discursifs d'au moins deux communautés ethnolinguistiques » (*ibid.* : 49). Depuis les 2011–2012, elle en arrivera toutefois à plaider pour une *analyse du discours contrastive* (Münchow (2012b, 2014[2011] ; 2015). Et, en 2014, tous les membres de l'axe « Comparaison langue et culture dans des perspectives discursives » de l'équipe Cediscor se souscrivent au principe que dans leurs travaux, ils « procèdent successivement à une description de la matérialité linguistique des discours – sans description, on ne se situerait pas dans une perspective linguistique – et à une interprétation des données rassemblées – sans interprétation, la démarche ne relèverait pas de l'AD » (Claudel et al 2013).

Il était également de mon intérêt de partir d'une perspective possiblement linguistique. C'est pourquoi j'ai défini mes entrées d'analyse d'abord à partir du modèle de la linguistique de discours comparée mais – puisque le passage à la perspective discursive s'est révélé donc possible – mon défi méthodologique a ainsi été de prendre conscience de ce en quoi consiste ce pari interprétatif d'analyse du discours. En étudiant le champ d'études en analyse du discours, je

²⁷ C'est moi qui souligne.

vais ainsi examiner plus particulièrement les rapports entre l'analyse du discours et la linguistique dans leurs assises et étendues, alors qu'en présentant les outils langagiers des approches discursives, ce sont les possibilités de leur interprétation qui seront examinées. Au fur et à mesure de différentes pistes, je vais ainsi exposer des évolutions et des manières différentes d'appréhender le terme de discours, mais c'est toujours cette articulation des épaisseurs interprétatives et de leur manifestation dans les usages de la langue qui guide mes explorations.

1.2.1. Les entrées d'analyse définies dans le cadre de la perspective inférentielle de la linguistique de discours

La perspective discursive proposée par Jean Peytard et Sophie Moirand (1992) à la croisée de l'enseignement de la langue et la culture française en FLE et des études en analyse du discours nous intéresse à la base parce qu'elle met en avant le fait de **s'appuyer avant tout sur la linguistique** :

Si c'est à la linguistique que l'on emprunte les notions dont on se sert pour décrire les discours, c'est parce que, linguistes de formation, nous sommes convaincus que le sens s'inscrit dans la matérialité du texte, et que, par conséquent, poser les bases d'une linguistique de discours, c'est nécessairement s'inscrire dans une sémiotique des indices.
(Peytard et Moirand 1992 : 121)

Rappelons que la linguistique de discours naît dans le primat du paradigme communicatif où elle s'efforce à montrer le rôle des genres discursifs comme formes stables définissant les formes de communication et met en avant les pratiques culturelles définissant ces formes. C'est une « sémiotique des indices » dans la mesure où dans le contexte de communication, c'est à la base des manifestations langagières des unes comme des autres que les chercheurs peuvent en avoir **une représentation** :

Communiquer implique en effet de déterminer CE que l'on communique : ce que l'on « représente » (c'est-à-dire ce qu'on perçoit et comment on le reconstruit), les objets et les acteurs d'un monde réel ou fictif et leurs relations ; mais aussi LA MANIÈRE dont on communique cette perception /reconstruction /représentation à d'autres. Car la représentation est ainsi mise en verbe en fonction des destinataires et de l'évaluation de la situation /.../.
(Peytard et Moirand 1992 : 122)

L'analyse précisée des manières de communiquer peut ainsi donner l'accès aux **représentations sociales** – aux cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action (Grize 1997 : 114 en se référant à Jodelet, Moscovici et travaux de psychologie sociale). Du point de vue langagier, l'articulation se fait à l'appui de la linguistique d'opérations énonciatives d'Antoine Culioli (1978 ; 1990) et d'une « **logique naturelle** » du langage de Jean-Blaize Grize (1997). La lin-

gustique des opérations énonciatives de Culioli propose en effet que les usages réalisées dans le langage quand il faut nommer, quantifier, qualifier, etc. constituent des « traces » observables pour étudier les opérations mentales reliées au langage. Selon la logique naturelle du langage, d'autre part, les représentations créées par le langage donnent des « éclairages » sur ce comment les locuteurs se représentent mentalement leurs objets de discours, « schématisés » toujours en fonction de leurs représentations sur la société, sur leurs interlocuteurs et sur eux-mêmes, étant donné que « /t/oute activité de discours schématise. » (Peytard et Moirand (1992 : 128)²⁸). Les usages langagiers permettent ainsi des *inférences* sur ces schématisations. La linguistique de discours propose un modèle²⁹ de cadrage générique pour construire telles hypothèses à la base de la matérialité langagière. C'est un modèle inférentielle à trois entrées, qui constituent des « portes d'entrée » toujours à s'articuler pour construire une interprétation justifiée.

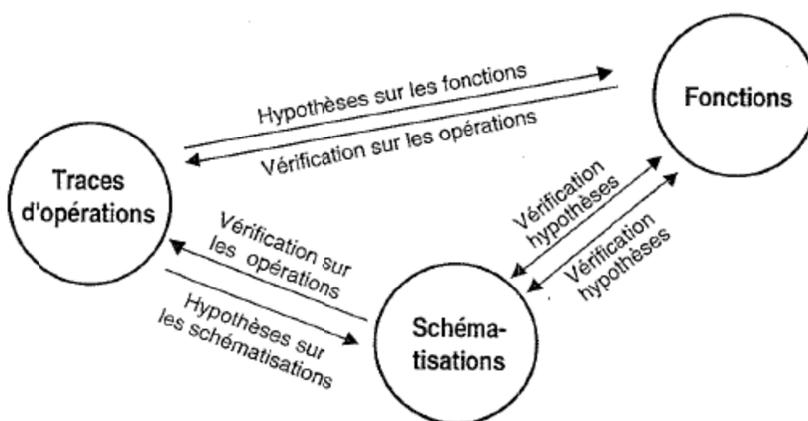


Figure 1. Le modèle à trois entrées de la sémiotique indicielle de Peytard et Moirand (1992 : 128)

Quant à la démarche générale, Peytard et Moirand insistent sur le fait qu'il y a toujours un « va-et-vient » entre les portes d'entrée de l'analyse, et il faut plusieurs retours sur les données pour construire une interprétation qui se confirme par vérifications des hypothèses.

Au cours de nos analyses, les lieux d'analyse pour les entrées différentes ne seront de fait pas exactement les mêmes. Afin d'élucider et développer des

²⁸ Moirand et Peytard citent M.-J. Borel 1983.

²⁹ Afin d'intégrer et préciser de multiples aspects discursifs à l'étude dans telles analyses, ce modèle a pu être présenté également de manière plus complexe par la suite (cf. Sardá 2015b) mais je préfère partir du schéma de base que je trouve le plus efficace du point de vue pédagogique dans sa simplicité relative.

pistes de nature différente, en fonction des observables et des variables à étudier, nous avons en effet intérêt d'effectuer des coupes à géométrie variable dans nos corpus de référence (cf. 2.4. à ce propos). De même Peytard et Moirand (1992 : 126) admettent que « le modèle de description s'élabore toujours en fonction de la recherche entreprise et donc de ses objectifs, du corpus qu'on a construit et des concepts et notions de référence choisis ». Geneviève Tréguer-Felten décrit dans Claudel et al (2013), par exemple, sa recherche des catégories pour une étude contrastive des correspondances d'entreprises chinoises et françaises en anglais en ces termes :

La description se déploie ainsi suivant un processus dynamique ; partant de l'insolite mis en lumière par la comparaison des discours, elle progresse suivant des allers-retours entre les premières hypothèses et les discours jusqu'à ce que l'ensemble des divergences relevées trouve sa cohérence dans l'interprétation retenue. Une fois la résonance interne atteinte pour chaque sous-corpus, les univers schématisés prennent forme et la phase visant à « expliquer les relations entre l'histoire, la culture, etc. (le social au sens large...) et le linguistique » (Moirand 2006 : 44) peut commencer.

Quant aux types d'entrées à mettre en rapport, Peytard et Moirand (1992 : 128) expliquent ainsi leurs possibilités d'analyse :

- « L'entrée par les **traces d'opérations langagières** sous-jacentes « permet de recueillir « les signes » qui représentent les objets de discours, ce qu'on en dit et ce qu'on dit de leurs relations. Elle permet également de voir comment le locuteur se positionne dans le temps, l'espace, par rapport à ce qu'il dit et par rapport à ce que d'autres ont dit /.../, par rapport enfin à son vis-à-vis ;
- L'entrée par **les fonctions** consiste à inventorier les actes de parole du locuteur, leur superposition, leur enchaînement et leur combinaison en séquences ou périodes /.../ ³⁰ . » C'est « la visée pragmatique des textes » dans leurs « hétérogénéités signalées » ;
- L'entrée par **les schématisations** relève d'une étude de mouvements argumentatifs (discours ordinaires et documents techno-scientifiques) ou projets narratifs (discours de la littérature et de certains objets culturels tels les films, les chansons, les bandes dessinées, etc.³¹, construits consciemment ou pas, parce que « Toute activité de discours schématise. » (citation de M.-J. Borel 1983)

Le modèle suggère qu'il faut au moins un deuxième retour sur les données. Dans le parcours méthodologique de ce travail, avant de trouver une interprétation qui ait des points de rencontres, nous allons emprunter même toutes les trois portes d'entrée :

³⁰ Moirand et Peytard (1992 : 128) renvoient comme exemple aux travaux d'E. Roulet et de J.-M. Adam.

³¹ On pourra rajouter tels les livres, les thèses, etc.

- l'entrée par une **trace** lexicale (le mot *clarté*) pour étudier les schématisations des valeurs ;
- l'entrée par la **fonction** de *situer* pour étudier les schématisations des ouvrages parus ;
- l'entrée par des **schématisations** de l'activité discursive de *résumer* pour étudier la fonction de cette activité.

Les analyses, menées comme pistes d'étude plutôt en parallèle, se complètent dans l'interprétation. En m'intéressant aux modèles de référence pour les pratiques de la présentation des ouvrages et, ayant relevé la notion de *clarté* comme polémique quant au contexte élargi, j'ai voulu, au départ, étudier les schématisations de ce concept crucial dans les discours académiques, pour questionner ainsi les représentations que se donnent les énonciateurs sur leurs modèles d'évaluation. Puisque dans la perspective pragmatique, les comptes rendus ont beaucoup été étudiés pour leur fonction d'évaluation (voir 2.2.1 ci-dessous), je croyais, au premier abord, pouvoir me servir de cette fonction comme invariable, pour me concentrer sur une trace simple, d'entrée lexicale (le mot *clarté*), mais c'est finalement la fonction même d'évaluation qui s'est mise en question au cours de l'analyse dans le cas de cette entrée. Afin de comprendre le fonctionnement de la notion de *clarté* dans les comptes rendus estoniens et français, un cadrage général de ce genre textuel est alors nécessaire.

Je vais ériger d'abord le contraste en recueillant diverses traces langagières renvoyant à la fonction du compte rendu de *situer* les ouvrages commentés pour ses lecteurs. On pourra ainsi faire des hypothèses sur les schématisations des livres présentés en tant qu'objets de discours construits (les parutions d'ouvrages conçues soit comme événement soit comme objet matériel, soit en d'autres acceptions possibles). En m'intéressant ensuite à la fonction de *résumer*, ce sont d'emblée les différentes schématisations théorisées et observées de structurer la textualité qui constituent le point d'entrée pour étudier, par des traces langagières multiples, quelle est la fonction et ainsi la perception possible de la linéarité descriptive lors de résumer un ouvrage. Nous verrons que c'est notamment la « visée pragmatique des textes » qui peut varier d'un corpus à l'autre.

Dans ce parcours méthodologique, c'est la première analyse qui se décrira le plus clairement dans l'optique de l'analyse linguistique de discours. Nous y étudions nos corpus à partir de l'entrée *fonction* de *situer* les ouvrages commentés pour les lecteurs des comptes rendu. Ce sont alors les séquences initiales des textes – les incipit – qui sont décrites par des traces d'opérations langagières mettant à leur tour en scène des objets de discours que sont les livres présentés. Les récurrences dans les indices langagiers relevés, considérées dans leur fonction pragmatique d'introduire, nous permettront alors de faire des hypothèses sur les schématisations des objets de discours présentés (les parutions d'ouvrages conçues soit comme événement soit comme objet matériel, soit d'autres acceptions possibles). Dans d'autres analyses, ce sont les fonctions de *résumer* et d'*évaluer* les ouvrages qui sont impliquées, mais les entrées d'ana-

lyse de même que les objectifs seront différentes. Dans le cas de la fonction d'évaluer l'on se servira d'une entrée lexicale (le mot *clarté*) pour étudier les schématisations des normes de référence pour les ouvrages. Dans le cas de résumer ce sont par contre les différentes schématisations théorisées et observées de construire la textualité qui constituent l'entrée pour étudier, par des traces langagières, quelle est la perception et la fonction de la linéarité descriptive lors de résumer un ouvrage.

Les modes d'analyse décrits constituent ainsi une **perspective inférentielle générale** pour cadrer et expliquer les analyses entamées. Le fait que les catégories d'analyse ne sont pas fixées d'avance dans une analyse discursive a toutefois constitué à la fois une ouverture et une difficulté du travail. Ma recherche des catégories d'analyse et de leurs possibilités d'interprétation s'est ainsi accompagnée des questionnements sur les manières et moyens d'analyse disponibles en analyse du discours française de manière générale. De ce fait, je présente ensuite le contexte qui a motivé mes choix et a défini enfin mes manières d'analyse. Nous examinons les approches de base comme pistes, pour en arriver à un développement qui sera, de manière complémentaire au modèle générique, transversal à mes analyses et qui aidera à conceptualiser enfin les étonnements auxquels les exploitations du modèle générique ont pu donner lieu.

Le besoin de préciser les modes d'analyses d'une part et une volonté de chercher des modes d'articulation des données langagières aux contextes culturels plus directs a ainsi, d'une part, influencé mes choix de variables à considérer (l'entrée lexicale conjuguée aux modalités de ses insertions dans les énoncés) et, d'autre part, a finalement fourni un cadre méthodologique pour préciser le repérage et l'interprétation de ces articulations au fil des analyses (la perspective signalétique d'étudier des appels aux prédiscours). Pour moi, les deux perspectives se complètent dans mon objectif d'analyser les cultures discursives de présentation d'ouvrages dans les deux contextes de référence.

1.2.2. L'analyse du discours comme articulation interprétative du langagier et du social. Question de sujet et d'énonciation

Pour entrer dans le domaine d'analyse du discours, je partirais d'un constat par Denise Maldidier (1993) qui présente l'analyse du discours comme **une discipline interprétative** particulière faisant croiser la langue et des antériorités discursives en histoire (*historicité*) et en une subjectivisation problématisée :

[AD] est devenue une discipline interprétative. Ni programme, ni méthode, elle demeure comme une problématique. Par un processus à la limite infini, elle invite à construire des objets discursifs dans une triple tension entre la systématité de la langue, l'historicité et l'interdiscursivité. Au bout du trajet, il y a une place pour le sujet, mais le discours résiste à la subjectivisation. (Maldidier 1993 : 119)

Pour examiner ces croisements, il faut indiquer d'abord que la notion de discours elle-même entre dans une série d'opposition classiques, ayant des acceptations de sens multiples. Selon Maingueneau (2002a : 185–190) :

- en philosophie classique, *la connaissance discursive*, par enchaînement des raisons, s'oppose à la *connaissance intuitive* ;
- en linguistique textuelle, le terme de *discours* constitue « une unité linguistique constituée d'une succession de phrases » vs *phrase* comme unité isolée (cf. 1.2.3 Harris ci-dessous) ;
- dans une perspective particulière de l'étude des textes, *discours* peut être opposé à *texte* dans le sens d'inclusion du texte dans son contexte (Adam 1999 : 39) ;
- *discours* en opposition à la *langue* comme système de valeurs virtuelles se rapproche à l'opposition langue/parole définie par Saussure, mais *parole* renvoyant aux usages individuels de la langue, *discours* implique la dimension sociale ou encore mentale (G. Guillaume) ;
- la *langue* définie enfin comme système partagé par les membres d'une communauté linguistique s'oppose au *discours*, considéré comme un usage *restreint* de ce système. Il peut s'agir (a) d'un « positionnement » (cf. 1.3.3 Pêcheux) dans un champ discursif (idéologique ou autre) ou d'un ensemble des textes produits ou possibles à produire dans tel positionnement (Foucault 1.2.4) ; (b) d'un *type* de discours (discours journalistique, discours académique) ; (c) des productions verbales spécifiques d'une *catégorie* de locuteurs (discours des infirmières, discours des universitaires) ; (d) d'une *fonction* du langage (« discours polémique », « discours prescriptif » ou encore discours de présentation d'ouvrages).

On peut distinguer encore *discours* et *énoncé* (Maingueneau *ibid.*) et on va y revenir (cf. Guespin 1971 dans 1.2.3) mais dans un premier lieu, c'est la dernière définition qui intéresse cette thèse, qui se concentre sur le type de discours académique. Mais tout comme la définition ci-dessus ne peut qu'*indiquer* les différentes dimensions dont il peut s'agir comme facteur de « restriction » dans les usages, tous ces facteurs sont observables dans le type de discours choisi comme lieu d'entrer (le discours académique se compose de différents positionnements, par de différentes catégories de locuteurs, et d'qui emploient de différentes fonctions langagières dans leur discours. C'est l'ensemble de ces dimensions, dans leur articulation complexe, qui demeure donc présent dans la définition et constitue cette épaisseur des discours qui reste peu définie si on parle du contexte tout court. Parmi d'autres disciplines **du champ des « études de discours »** comme rhétorique, sociolinguistique, psychologie discursive, analyse des conversations, etc., selon Maingueneau (2012), « l'intérêt de l'analyse du

discours est d'appréhender le discours comme articulation de textes³² et de lieux sociaux ». Dans un « tournant discursif » plus ou moins généralisé des sciences humaines et sociales à nos jours (Maingueneu 2005), plus qu'une méthode parmi d'autres, l'analyse du discours (AD) est définie par Maingueneu (1995 ; 2005 ; 2012 ; 2016) en effet comme une discipline transversale particulière, qui étudie cette articulation dans « un certain dispositif d'énonciation » :

L'intérêt de l'analyse du discours est d'appréhender le discours comme **articulation de textes et de lieux sociaux**³³. Son objet n'est ni l'organisation textuelle ni la situation de communication, mais **ce qui les noue à travers un certain dispositif d'énonciation**. La notion de « lieu social » ne doit pas être prise dans un sens trop immédiat : ce lieu peut être une position dans un champ symbolique (politique, religieux...). En conséquence, l'analyse du discours accorde un rôle clé aux genres de discours, qui ne sont pas considérés comme des types de textes, dans une perspective taxinomique, mais comme des dispositifs de communication, de nature à la fois sociale et linguistique. (Maingueneu 2012)

Si le choix d'un genre textuel a défini mon entrée en ADF par le pôle « texte » et le besoin de l'articuler aux contextes a fait revenir au pôle « social », je tiens à souligner notamment que ni l'un ni l'autre ne constitue donc pas l'objet d'étude en soi pour l'AD. C'est l'articulation langagière de ces pôles qui est en question.

La notion clé dans cette articulation est **l'énonciation**, qui est la clé de voûte pour expliquer ensuite également celle d'*interdiscursivité* et toute la problématique d'implication du sujet dans les énoncés. En linguistique (française) d'abord, la notion est devenue un sujet privilégié avant tout depuis sa présentation dans *Problèmes de linguistique générale* par Emile Benveniste (1966) et plus particulièrement dans son article « L'appareil formel de l'énonciation » en 1970. Cette conception recentre les études de la langue comme structure, menées depuis longtemps dans l'esprit des lectures formalisant des idées de F. De Saussure (1916), à la dimension sociale du langage (*parole*) et à **la question de l'inscription du sujet parlant dans ses dire**. L'énonciation se définit comme suit selon Benveniste (1974 : 80) :

[l]'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé [...]. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte. La relation du locuteur à la langue détermine les caractères linguistiques de l'énonciation. On

³² Comme indiqué ci-dessus dans 1.1.2., il y a en France aujourd'hui bien des études en analyse du discours oral, regroupées sous le signe d'ADI (*analyse de discours en interaction*) par Cathérine Kerbrat-Orecchioni, Véronique Traverso et autres, mais il est vrai qu'à l'opposé à l'espace anglophone, où l'AD s'articule souvent à des études interactionnelles et conversationnelles, l'analyse du discours de l'École française (ADF) privilégie traditionnellement les études des textes écrits.

³³ Ici et ailleurs dans le travail c'est moi qui souligne par la mise en gras.

doit l'envisager comme le fait du locuteur, qui prend la langue pour instrument, et dans les caractères linguistiques qui marquent cette relation.

C'est donc une relation entre le langage et celui qui s'y manifeste et peut ainsi être décrite, étant observable dans son caractère linguistique. C'est « l'acte individuel d'appropriation de la langue » qui « introduit celui qui parle dans sa parole ».

L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole. C'est là une donnée constitutive de l'énonciation. La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne. Cette situation va se manifester par un jeu de formes spécifiques dont la fonction est de mettre le locuteur en relation constante et nécessaire avec son énonciation. (Benveniste 1974 : 82)

Les éléments langagiers les plus explicites pour repérer cette relation sont les déictiques (le fait d'énonciation se manifeste dans « l'appareil formel d'énonciation » de dire *moi, ici* et *maintenant*), mais Benveniste indique aussi que la relation à son dire se manifeste de même dans le choix des temps verbaux ou encore dans d'autres aspects.

Il est à souligner donc que le locuteur usager du langage n'est dans cette conception pas une entité indépendante du langage, la métaphore d'instrument étant modérée par Benveniste (1966 : 259) lui-même :

[L]a comparaison du langage avec un instrument [...] doit nous remplir de méfiance, comme toute notion simpliste au sujet du langage. Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. [...] Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. (Benveniste 1966 : 259)

Sans être un instrument extérieur, le langage est un dispositif d'énonciation « dans la nature de l'homme » alors que le sujet d'énonciation est créé par l'acte même d'énonciation.

En analyse du discours, « il y a une place pour le sujet, mais le discours résiste à la subjectivisation », problématise Malidier (1993 : 119) le domaine. **Les mesures et les manières d'implication du sujet dans son énonciation (ou de décrire l'énonciation sans sujet)**, et les distinctions à faire entre les études des énoncés et de l'énonciation (auxquelles renvoie notamment Benveniste ci-dessus) vont en effet créer des écoles et des avis différents tant parmi les linguistes que parmi les analystes du discours en France (et ailleurs).

Le moyen le plus explicite, indiqué en premier par Benveniste (1970), est d'étudier les rapports entre le dire et les dits en se concentrant sur « **l'appareil formel** » de l'énonciation et d'analyser les déictiques constituant l'énonciateur dans son acte d'énonciation. Dans mes analyses, ce mode d'analyse sera appliqué, avec l'accent mis également sur le choix des temps verbaux (impliquant ou pas la présence de l'énonciateur), en particulier dans le cas d'analyse des incipits des comptes rendus (chap. 3).

Mais outre les marques linguistiques explicites renvoyant à l'énonciateur et à son acte d'énonciation, on peut caractériser les énoncés également en général, **en termes d'une attitude qui se dégage de l'énoncé par rapport à ce dont on parle** – c'est la *modalité d'énonciation* au sens large. Si on peut repérer des marqueurs de doute ou de conviction exprimée dans l'énoncé, on parle en linguistique de la *modalité épistémique*, et si tels marqueurs ne se présentent pas, ils s'agiraient des *modalités non-épistémiques* (ce dernier constitue le régime d'« histoire » selon Benveniste face au régime de « discours » qu'il définit par une implication explicite du sujet d'énonciation). Si la conviction ou doute qu'exprime l'énonciation vient à l'énonciateur de l'ordre des choses, on peut encore parler de la *modalité évidentielle*. Ce comment s'articulent la modalité épistémique (renvoyant plutôt à l'énonciateur) et la modalité évidentielle (renvoyant plutôt à l'énoncé) est une question de débats entre les linguistes comme analystes de discours et traverse au fond le présent travail sous multiples facettes. Si on regarde l'énonciation du point de vue de ce ou celui dont on parle, Kerbrat-Orecchioni (1994) a en effet indiqué que l'on peut distinguer une énonciation *axiologique*, qui exprime une évaluation, et une énonciation *descriptive*, soi-disant « neutre » où l'énonciateur se présente tout simplement autrement (tout en étant présent dans son énonciation par le choix des faits et des aspects à décrire). Au fil de cette dernière conception, je vais distinguer dans mon étude du lexème *clarté* ses emplois d'abord axiologiques ou descriptifs. Mais je vais me concentrer aussi aux emplois *implicatifs*, où justement se croisent d'une part les convictions de l'énonciateur et d'autre part l'évidentialité.

Enfin encore une manière d'étudier le rapport entre le dit et le dire est de mettre en regard ce dont on parle (autrement dit ce comment on perçoit et comment on reconstruit l'objet du discours) avec ce pourquoi et à qui on parle (les fonctions pragmatiques de la communication) et en ***inférer une image d'énonciateur***. Selon le modèle de la linguistique de discours, au fur et à mesure que d'autres « traces » confirment les hypothèses avancées, se construit le profil d'énonciateur qui effectue les opérations langagières d'énonciation et émet les « traces » à observer dans les énoncés. C'est la manière dont on construira enfin le profil général du chercheur en sciences humaine et sociales tant comme auteur des ouvrages commentés que comme commentateur par moyen des CR en 2005 et 2015. La culture discursive, qui est notre objet général d'étude, est au fond le rapport de l'énonciateur à son texte, au genre du discours qu'il pratique en fonction de ses représentations cognitives des normes discursives de la communauté disciplinaire, sociale, culturelle, etc.

C'est cette dimension énonciative qui constitue donc l'un des traits fondamentaux de l'ADF et la distingue des courants d'analyse du discours anglophones, davantage centrés sur la pragmatique d'intercommunication. Autrement dit, c'est moins une efficacité communicative qui est visée dans les études en ADF mais les effets des contraintes qui se manifestent dans les faits de communication en ce qui concerne celui qui communique. Les questionnements sur ce comment se manifestent dans l'énonciation ces **contraintes en tant que « lieu social »** et, d'autre part, les questionnements sur **une apparente absence de la**

thématique « culturelle » dans ces études m'ont conduite cependant à des investigations épistémologiques des fondements de l'ADF. En décrivant ses bases, j'examine toujours, d'une part, le composant linguistique de ces approches et, d'autre part, les acceptions que l'interprétation de la notion de culture peut avoir dans ces études. On verra de fait que quitte à une certaine connaissance de la culture cible indispensable lors de la constitution des corpus, c'est finalement une certaine sociologie à l'envers que propose l'analyse du discours : en décrivant des effets discursifs d'un tel ou tel fait contextuel, elle tient à se baser sur la « matérialité langagière », le pilier constituant de l'analyse du discours.

1.2.3. Les ancrages épistémologiques linguistique et idéologique de l'analyse du discours française

Les numéros spéciaux (par ex. *Semen* 29 | 2010 : « *La théorie du discours. Fragments d'histoire et de critique* ») et des traités spécifiques (Angemüller, Maingueneau, Wodak 2014) ont approfondi les assises de l'ADF, mais pour un contexte (estonien) où c'est avant tout le nom de Foucault qui se trouve associé à la notion de discours et où c'est avant tout le *Critical Discourse Analysis*, avec l'accent mis sur les jeux de pouvoir et d'idéologie dans les discours, qui est connu à cet égard, il est à souligner paradoxalement que

- le terme *analyse du discours* est au fond importée en France ; et que
- c'est à la base dans une analyse fort langagière, sans aucune implication idéologique ou critique que le terme est employé pour la première fois, son acception critique étant le produit d'un transfert culturel³⁴ spécifique du terme.

Dans notre optique de présentations d'ouvrages, on peut au fond concevoir l'histoire de l'ADF comme lecture de trois parutions, qui se trouvent rapprochées, quelque peu en coïncidence curieuse pour une histoire des idées, autour de l'année 1969 :

- *l'Archéologie du Savoir* par Michel Foucault (1969),
- la traduction française par Jean Dubois d'un article de Zellig Harris (1952) « *Discourse Analysis* », cette traduction paraît dans le numéro 13 de la revue *Languages*, intitulée « *Analyse du discours* » (1969),
- *l'Analyse Automatique du Discours* (AAD) par Michel Pêcheux (1969).

³⁴ Notion précisée ci-dessous.

Ce sont des parutions qui vont chacune plus tard être interprétées comme des *textes constitutants*³⁵ de l'ADF, mais il faut souligner que c'est au sens plutôt foucauldien³⁶ qu'il faut comprendre ce départ : ces textes ne forment pas un courant unique ni représentent une cohérence de départ, ils ne se trouvent qu'approchés dans un moment donné, pour s'opposer chacun à un structuralisme trop rigide de l'époque. Un philosophe révoltant (Foucault), un épistémologue pionnier d'informatique fasciné par le langage (Pêcheux) et un linguiste engagé (Dubois) en proposant chacun une voie d'ouverture assez différente des autres, nous allons en discuter les différences en analysant leurs conceptions de construction de *sens* et de *discours* en général.

Pour commencer, remarquons que pour D. Maingueneau (2001), parler de Michel Foucault comme fondateur du champ de l'analyse du discours relèverait de fait d'un « malentendu fondamental » dans la mesure où Foucault ne s'est jamais posé en fondateur d'une discipline, « sinon sur un mode ironique dont il ne faut pas être dupe ». Même si dans *l'Archéologie du savoir*, Foucault semble faire notamment un effort pour présenter sa manière de travailler, il est vrai que fonder une discipline et élaborer une méthode précise à suivre n'étaient pas non plus son objectif. La parution par contre de Zellig Harris (1952) en français en 1969, peut être considérée importante pour l'ADF justement dans la mesure où elle propose une méthode. Il est vrai³⁷, « /e/n France, la référence à Harris s'est révélée largement illusoire ». Or, selon une remarque astucieuse par l'un des actants du premier AD en France Jean-Marie Marandin (1979), « la méthode séduit d'autant plus les analystes français qu'elle est « indéterminée » dans ses résultats et permet donc des interprétations et des utilisations infidèles.

C'est donc le linguiste américain Zellig Sabbetai Harris qui emploie l'expression *discourse analysis* dès 1952 dans un article de la revue *Languages* intitulé justement « Discourse analysis ». La formulation y désigne l'analyse de « l'énoncé suivi (écrit ou oral) que nous appelons discours » (Harris trad. par

³⁵ Terme d'analyse du théoricien et présentateur raisonnant de l'ADF d'aujourd'hui Dominique Maingueneau.

³⁶ Interprétation avec laquelle Foucault ne serait sans doute pas vraiment d'accord : Quant à la notion de tradition, il faut d'abord « accomplir un travail négatif », de rompre les continuités pour « isoler les nouveautés sur fond de permanence, et en transférer le mérite à l'originalité, au génie, à la décision propre aux individus ». /.../ Quant à des notions comme développement et évolution, « elles permettent de regrouper une succession d'événements dispersés, de les rapporter à un seul et même principe organisateur /.../ de découvrir, déjà à l'œuvre dans chaque commencement, un principe de cohérence et l'esquisse d'une unité future de maîtriser le temps par un rapport perpétuellement réversible entre une origine et un terme jamais donnés, toujours à l'œuvre. Telles encore les notions de « **mentalité** » ou d'« esprit » qui permettent d'établir entre **les phénomènes simultanés ou successifs d'une époque donnée une communauté de sens**, des liens symboliques, un jeu de ressemblance et de miroir – ou qui font surgir comme principe d'unité et d'explication la souveraineté d'une conscience collective » (Foucault 1969 : 32).

³⁷ En France cette référence à Harris s'est révélée largement illusoire ; jusqu'à la fin des années 1970 en France la « méthode harrisienne » n'a pas été utilisée pour décomposer des textes mais pour étudier des ensembles de phrases qui avaient été extraites de textes.

Dubois 1969 : 8), soit l'analyse d'une structure linguistique qui va au-delà de la phrase. Le but de Harris était en effet de montrer, à partir de l'observation d'un corpus fini d'énoncés naturels, que la langue comme système fonctionne selon des régularités démontrables. Il appelle les régularités des unités structurales leur *distribution* (d'où le nom du courant de la linguistique distributionnelle). Sémantiquement, ces distributions constituent pour lui des *classes d'équivalences*. Soit un exemple :

Ici, les feuilles tombent vers le milieu de l'automne
Ici, les feuilles tombent vers la fin du mois d'octobre
Les premiers froids arrivent après le milieu de l'automne
Nous commençons à chauffer après la fin du mois d'octobre

A regarder ces énoncés, *le milieu de l'automne* et *la fin du mois d'octobre* sont équivalents dans la mesure où ils apparaissent dans le même environnement : *Ici, les feuilles tombent vers...* De même pour *Les premiers froids arrivent* et *Nous commençons à chauffer* par rapport à *...après la fin du mois d'octobre*. Ces éléments sont alors dits d'appartenir à la même « classe d'équivalence ».

Ce qui va avant tout intéresser l'AD, c'est le constat que Harris fait de sa méthode pour le sens et la lecture des textes :

Il se peut que nous ne sachions pas exactement CE QUE le texte dit, mais nous pouvons déterminer COMMENT il le dit – ce que sont les **schèmes de récurrence** des principaux morphèmes qui le forment (Harris dans la traduction de Dubois 1969 : 8).

Harris ouvre la linguistique ainsi à deux perspectives d'études qui pour lui sont complémentaires : d'une part l'analyse formelle des textes, qui sera reprise et développée sous le nom de *linguistique textuelle*, mais aussi sous le nom *d'analyse du discours* au sens d'une linguistique des énoncés (cf. Ducrot *infra*) ; et d'autre part, la prise en compte du domaine extralinguistique, de l'analyse du « comportement non-verbal » qui définit alors pour Harris, entre autres, la « **culture** » :

On peut envisager l'analyse du discours à partir de deux types de problèmes qui, en fait, sont liés. Le premier concerne le prolongement de la linguistique descriptive au-delà des limites d'une seule phrase à la fois. Le second concerne les rapports entre la « culture » et la langue (c'est-à-dire entre le comportement non-verbal et le comportement verbal). (Harris dans la traduction de Dubois 1969 : 9).

Une reformulation réussie, proposée par J. Guespin (1971 : 10) explique selon moi bien les acceptions françaises que ces perspectives ouvertes vont avoir en France : « Un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration en « langue » en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours. ». Autrement dit, la première acception,

l'analyse des énoncés (des suites des mots attestés dans l'usage) ne va pas sortir des limites du langage et étudie leur articulation linguistique. Une étude linguistique de ce qui sera appelé les *conditions de production* formera par contre une deuxième acception et étudiera par des moyens linguistiques ce qui relève de l'en-dehors du langage (le « comportement non-verbale »).

Tout comme pour les premières études en *Cultural Studies* nées en Angleterre dans les années 1960, le contexte intellectuel historique qui façonne la réception et l'évolution de l'AD en France est définitivement la philosophie marxiste, en plein essor alors en Europe suffisamment à l'écart des réalités soviétiques. Même si dans les anciens espaces de l'expérience pratique de l'application d'un « marxisme théorique », Marx fait jusqu'aujourd'hui difficilement figure d'un théoricien sérieux³⁸, il faut bien concevoir le rôle du marxisme dans la configuration initiale de ce qui sera désigné comme Ecole française de l'AD (ADF). Pour synthétiser, cet impact peut être résumé en trois points :

- la non-indépendance du Sujet, son *assujettissement* à l'idéologie (Althusser (1966) : « Cette « évidence » que vous et moi sommes des sujets – et que ça ne fait pas problème – est un effet idéologique ») ;
- *les conditions de production* (=l'idéologie), en tant qu'infra-structure de toute structuration de la vie sociale, déterminent toute manifestation des structures de surface, y compris celle des surfaces textuelles ;
- l'idéologie, en tant que totalité sous-structurante, peut se laisser voir *dans la matérialité langagière* si on construit une manière autre de la lecture des textes (par *délinéariser* les textes). Telle lecture serait alors au-delà de leur évidence première.

Les lectures althussériennes de Marx d'une part et la psychanalyse de Lacan comme inspiration d'autre part se conjuguent avec la méthode de la linguistique structurale de Harris dans l'idée de **briser la continuité des textes**, pour y révéler ainsi le travail d'une sorte d'inconscient textuel, supposé être « la condition du sens manifeste » (Maingueneau 1998). Autrement dit, il y a toujours un conditionnement idéologique dans les énoncés à l'insu même du Sujet (« ça parle » selon la formule althussérienne), et c'est en décortiquant les textes et en les agençant autrement (par le travail de *délinéarisation*) que l'on peut espérer dévoiler ce *ça* qui parle. La quête de ce sens caché, par les méthodes briseurs de continuités pour une délinéarisation permettant de voir mieux le « vrai sens », a par ailleurs également été critiquée, en termes notamment d'une obsession pour la « clarté » qui nous intéressera, au sein de l'ADF depuis les années 1980 déjà. C'est Jean-Jacques Courtine (1982 : 5) qui met en cause les « lunettes rouges » de l'AD pour lire les textes politiques :

³⁸ Cf. Käsper (2009).

En un mot, c'est une *prophèse* mise en œuvre dans une *pédagogie de la vérité*. /.../

La référence au marxisme est ici essentielle, et, dans le marxisme, à cette obsession du regard dont témoignent les conceptions propagandistes de la propagande : **propagation de la vérité comme vision « claire » des choses**, qui doit « sauter aux yeux ».

Le marxisme est donc une des conditions de production du moment pour l'ADF elle-même, ayant influencé ses objectifs et manière d'application. Aujourd'hui, les idéologies dominantes ayant changé, la référence au marxisme s'estompe dans des couches historiques de la discipline, au point qu'on puisse parler d'une certaine honte d'avoir été des marxistes (Guilhaumou et Mazière 2010). Elle demeure néanmoins un fait historique, et pas seulement contextuel mais, comme on l'a vu, épistémologiquement constitutive de l'ADF.

En introduisant donc la notion d'analyse du discours, Harris ne pouvait certainement pas prévoir les applications que trouvera sa méthode en France. On dirait que du point de vue de l'histoire des idées, il s'agit dans ce sens d'un certain transfert culturel³⁹ du terme et de la méthode – l'espace d'accueil d'un texte n'est jamais passif, mais en crée des acceptions nouvelles⁴⁰. Il reste que ce soi-disant malentendu ou plutôt une marge d'interprétation ouverte est à l'origine du fait qu'il y a aujourd'hui en France **(au moins) deux types d'analyses du discours** dont l'un strictement linguistique et appelé, pour faire la différence, parfois mais pas toujours *analyse linguistique* (ou encore *analyse textuelle*) *du discours*, et l'autre à l'emprise avec le contexte sociopolitique et culturel. C'est le premier qui est en anglais appelé couramment *discourde e analysis*, alors qu'au second correspondrait plutôt l'appellation *Critical Discourse Analysis*. Cette appellation est discutée en France comme un courant particulier d'études (voir le numéro « Critical Discourse Analysis I. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux » *Semen* 27 | 2009), mais généralement dans les études discursives en acception large, le syntagme *analyse du discours* n'a en français pas de raison d'être accompagné de l'épithète *critique* – il s'agirait d'un pléonasma, comme je viens de le montrer.

Une autre conclusion à tirer de ce début multiple est le fait que **le positionnement du chercheur** et sa socialisation discursive (cf. 2.1.1) est toujours à

³⁹ Dans l'histoire culturelle, c'est une approche préconisée par M. Middell et M. Espagne lors de renover, dans les 1990, les pratiques d'études comparatistes franco-allemandes. Le but de ces historiens, en proposant cette approche, était de réanimer et souligner dans les échanges culturels le rôle jusqu'alors considéré comme passif de l'espace cible (Middell 1999) ; Charle (2010).

⁴⁰ Le cas n'est par ailleurs pas unique, nous avons constaté qu'à l'origine du courant de dialogisme en ADF est aussi un transfert spécifique des idées de Bakhtine/Volochinov introduites par J. Kristeva (cf. 2.1.3).

tenir en compte lors d'analyser non seulement des interprétations avancées par des chercheurs mais aussi des conceptions méthodologiques qui les président.

1.2.4. Un regard au-delà du langage. Michel Foucault – les dispositifs d'énonciation, les évidences et les espaces discursifs comme archives d'articulations des direx et des dicibles

Si l'ADF a comme objectif d'articuler l'étude des « faits langagiers » et des « faits sociaux », on pourra comprendre le jugement apparemment ferme de Maingueneau (2001) pour l'*Archéologie du savoir* de Michel Foucault (1969) :

Foucault a beau parler de « discours » ou de « fonction énonciative », il manipule en fait des éléments qui se situent à un niveau en quelque sorte prélinguistique. Cela n'est pas sans effet sur la conception du discours qu'il propose. Ces lignes sont révélatrices :

« Ce qu'on décrit comme des « systèmes de formation » ne constitue pas l'étage terminal des discours, si par ce terme on entend les textes (ou les paroles) tels qu'ils se donnent avec leur vocabulaire, leur syntaxe, leur structure logique ou leur organisation rhétorique. L'analyse reste en deçà de ce niveau manifeste, qui est celui de la construction achevée [...] si elle étudie les modalités d'énonciation, elle ne met en question ni le style ni l'enchaînement des phrases ; bref, elle laisse en pointillé la mise en place finale du TEXTE » (p. 100).

/.../ Foucault récuse tout apport de la linguistique, qu'il réduit à une science de la « langue », au sens saussurien, ou de la « compétence » au sens chomskyen.

Il est vrai que Foucault commente peu d'éléments langagiers concrets et il reste loin de ce qui serait une linguistique proprement dite. Mais il est vrai aussi que dans les années 1960, la linguistique comme discipline devait se présenter comme un champ d'études assez technique et formelle. Une lecture de Saussure beaucoup plus structuraliste qu'il ne l'avait été lui-même⁴¹ avait rendu assez difficile d'étudier le sens des mots et des énoncés autrement que par une analyse formelle des structures formelles. La pensée de Foucault, essentiellement philosophe, s'aventure en revanche bien au-delà et on pourra comprendre sa distance prise de la linguistique, limitée sans doute à ses yeux, voire inadaptée pour concevoir le hors-langage. Les prises de distance sont par ailleurs réciproques. Dans l'enthousiasme général de ces années pour les avancées du traitement automatisé de l'information, la démarche de Foucault, qui se basait essentiellement sur une lecture immense d'érudition, pouvait paraître à son tour même assez démodée pour les analystes du langage empirique. Ses théorisations ne trouveront du public qu'au fur et à mesure que d'une part, avec le « tournant gestionnaire » (Guilhaumou 2010), le focus du discours politique s'élargit

⁴¹ L'image de Saussure est beaucoup plus riche depuis la publication des *Ecrits de la linguistique générale* de Saussure (2002).

d'abord aux corps institutionnels, puis à toutes sortes d'espaces configurationnels, et que d'autre part se mettent en scène les insuffisances et les complications nécessaires des démarches informatisées.

L'intérêt de Foucault, dans ses « analyses historiques du présent » (Hak et Helsloot 2000), est d'étudier **les possibilités de dire**. Il souligne d'une part le caractère éphémère des énoncés et d'autre part quand même une répétitivité des énoncés singuliers au niveau alors du *discours*, où cette répétitivité constituerait des *formations discursives* (Foucault 1969). Le discours est dans ces conditions en effet plutôt un « système de formation », un énoncé n'y faisant sens qu'en tant qu'impliqué dans un réseau de relations institutionnelles, disciplinaires, thématiques, etc., bref dans son **contexte au sens large**. Dans ces conditions, la langue est sujette aux dispositifs d'énonciation formés, dans cette conception, par le réseau de relations contraignantes, définissant les possibilités de dire.

Cette perspective fait voir par exemple que **le CR comme objet d'étude est un dispositif de véhiculation des savoirs** pour faire propager, au niveau d'idées, **des discours dominants** : les normes disciplinaires et académiques en ce qui concerne l'évaluation de la qualité de l'écrit, mais aussi en ce qui concerne les sujets à aborder et les manières de les concevoir – bref, en gros « les discours à tenir à leur propos ». De manière générale, les dire des CR ne sont pas autant des avis personnalisés sur un ouvrage que des évaluations qui se situent toujours dans la lignée des dire antérieurs ayant émergés comme dominants dans la discipline, dans le courant d'étude, dans la problématique. Et c'est pareil pour les nouveaux ouvrages, qu'ils s'y situent de manière continue ou innovante. Contrairement aux idées reçues d'indiquer Foucault comme philosophe de « rupture », je voudrais souligner en effet que Foucault s'intéresse aux ruptures dans une articulation avec leurs possibilités des dire antérieures.

D'autre part, l'examen des critères d'évaluation du travail des chercheurs rédigeant les CR, du moins sur le champ des discours académiques estonien, montre que le fait de rédiger des CR ne leur donne pas beaucoup de points **d'accréditation effective de pouvoir** (soit du « capital symbolique » en termes du sociologue des champs académiques Bourdieu). Un dispositif technique, le système estonien de classification des publications de chercheurs ETIS⁴², range un compte rendu de lecture publié notamment dans la dernière sous-articulation de la dernière articulation des « Autres publications », après les articles d'encyclopédie, textes de vulgarisation, présentation d'ouvrages de belles lettres (6.9 : *Critical book reviews*). Le système de classification en question n'est certes pas censé être hiérarchisant, mais il est à savoir que les catégories les plus valorisées dans les évaluations administratives sont toujours les articles de recherche publiés dans des revues référencées et indexées internationalement (les 1.1. et les 1.2.) et il est vrai que les revues ont parfois du mal à avoir des CR commandés⁴³. Le dispositif technique a donc bien son effet sur la production des savoirs alors que les chercheurs qui s'y adaptent deviennent eux-mêmes des

⁴² <https://www.etis.ee/Portal/Classifiers/Index?lang=ENG> (20.08.2017)

⁴³ Interview avec les éditeurs de KK Mall Jõgi ja Jaanus Vaiksoo le 28 novembre 2010.

attributs d'un tel système de relations de pouvoir, réduits à une « fonction énonciative » du système.

L'évaluation en crédits selon *Citation Index* est indiquée comme l'un des moyens pour décrire les confrontations et tensions sur les champs de relations entre universitaires déjà par le sociologue de l'*homo academicus* Pierre Bourdieu (1984). L'enjeu des études discursives selon Foucault n'est toutefois pas autant de souligner les confrontations structurales sur les champs (l'objectif toutefois des approches lexicométriques du début de l'ADF, cf. 2.3.1), mais de **repérer des indices des formations discursives qui se présentent « en pointillé » à la surface des discours.** Dans ces conditions, les usages de la langue et les textes concrets ne sont en effet que des éléments du dispositif d'énonciation formés par le réseau de relations contraignantes, définissant les possibilités de dire. Pour la perspective que je vais adopter, on peut souligner néanmoins que la matérialité langagière reste un moyen important pour véhiculer et faire voir ces relations là où celles-ci émergent à la surface des discours.

Dans ses travaux ultérieurs, Foucault évolue vers des analyses encore plus complexes des espaces de dispositifs où se manifeste selon lui le pouvoir sous des formes variées. Pour nous il est toutefois intéressant de nous arrêter chez les premières œuvres de Foucault, et notamment chez *l'Archéologie du savoir* qui se présente comme une mise au point sur sa **méthode « archéologique »**. Sous terme d'« archive », il y envisage d'étudier les systèmes des possibilités de dire dans un « espace complexe » de zones hétérogènes et des pratiques diverses. **L'archive** est ici définie comme « le jeu de règles qui déterminent dans une culture l'apparition et la disparition des énoncés, leur rémanence et leur effacement, leur existence paradoxale d'événements et de choses ».

Au préalable, en proposant d'étudier de manière critique « le champ des faits de discours à partir duquel on les construit », Foucault récuse toute possibilité de généralisation de ces études sous le terme d'une culture générale de l'époque ou des visions du monde généralisées. Le but de Foucault est au départ avant tout de **mettre en question les évidences manifestes**, de rompre les continuités :

Mais les unités qu'il faut mettre en suspens sont celles qui s'imposent de la façon la plus immédiate : celles du livre et de l'œuvre. En apparence, peut-on les effacer sans un extrême artifice ? Ne sont-elles pas données de la façon la plus certaine ? Individualisation matérielle du livre, qui occupe un espace déterminé, qui a une valeur économique, et qui marque de soi-même, par un certain nombre de signes, les limites de son commencement et de sa fin ; /.../ Et pourtant dès qu'on y regarde d'un peu plus près les difficultés commencent. Unité matérielle du livre ? Est-ce bien la même s'il s'agit d'une anthologie de poèmes, d'un recueil de fragments posthumes, du /.../ Le livre a beau se donner comme un objet qu'on a sous la main ; il a beau se recroqueviller en ce petit parallélépipède qui l'enferme : son unité est variable et relative. Dès qu'on l'interroge, elle perd son évidence. Elle ne s'indique elle-même, elle ne se construit qu'à partir d'un champ complexe de discours. (Foucault 1969 : 33–34)

Au cours de ce travail, je serai en effet amenée à questionner, par la mise en contraste ici des terrains de deux espaces discursifs différents, la continuité en apparence évidente et universelle des notions et des catégories employées normalement sans polémique sur ces terrains : qu'est-ce qu'un ouvrage académique ? comment se fait l'articulation des disciplines dans les sciences humaines et sociales ? est-ce la matérialité de l'ouvrage qui définit la notion de parution d'un ouvrage ou bien les discours entourant ? est-ce sa composition thématique ou la linéarité de son déroulement matérielle qui dictera sa présentation ? enfin, les critères d'évaluation d'ouvrages se définissent-elles comme contrainte ou résultat ou encore comme des artifices d'énonciation ? Comme pour Foucault, notre but n'est pas tant la critique de ces objets de discours, mais une *relativisation* de leur signification :

Ces formes préalables de continuité, toutes ces synthèses qu'on ne problématise pas et qu'on laisse valoir de plein droit, il faut donc les tenir en suspens. Non point, certes, les récuser définitivement, mais secouer la quiétude avec laquelle on les accepte ; montrer qu'elles ne vont pas de soi, qu'elles sont toujours l'effet d'une construction dont il s'agit de reconnaître les règles et de contrôler les justifications ; définir à quelles conditions et en vue de quelles analyses certaines sont légitimes /.../ Mais l'« œuvre », mais le « livre », ou encore ces unités comme la « science » ou la « littérature » faut-il pour toujours s'en passer ? Faut-il les tenir pour illusions, bâtisses sans légitimité, résultats mal acquis ? Faut-il renoncer à prendre tout appui même provisoire sur eux et à leur donner jamais une définition ? Il s'agit en fait **de les arracher à leur quasi-évidence**, de libérer les problèmes qu'ils posent ? de reconnaître qu'ils ne sont pas le lieu tranquille à partir duquel on peut poser d'autres questions (sur leur structure, leur cohérence, leur systématité, leurs transformations), mais qu'ils posent par eux-mêmes tout un faisceau de questions (Que sont-ils ? Comment les définir ou les limiter ? A quels types distincts de lois peuvent-ils obéir ? De quelle articulation sont-ils susceptibles ? A quels sous-ensembles peuvent-ils donner lieu ? Quels phénomènes spécifiques font-ils apparaître dans le champ du discours

Comme nous l'avons dit, ce n'est donc pas une rupture en soi qui intéresse Foucault, mais une analyse critique des rapports et dispositifs d'articulation des discours. Au moment de la constitution du corpus, c'est finalement sa conception du discours comme espace d'articulations multiples, pour donner lieu à des **formations discursives** diverses, qui m'aidera à me résoudre à expliquer l'impossible comparabilité des espaces discursifs estonien et français en ce qui concerne les revues disponibles en sciences humaines et sociales (cf. 1.2.3). Si les sciences du langage se trouvent reliées aux études littéraires dans la revue estonienne pluridisciplinaire *Keel ja Kirjandus* ('Langue et Littérature'), et le titre de la revue française comparable disponible sur le champ des sciences humaines et sociales françaises est *Langage et société*, c'est un effet des formations discursives différemment émergentes et tout aussi possibles et valides dans l'un et l'autre espace discursif (voir 2.4.3.)

En dépit d'un travail négatif de défaire des articulations habituelles, Foucault (1969 : 164 ; 2005 [1971] : 54) se dit de fait « un positiviste heureux » dans le sens de trouver d'autres articulations. Par ailleurs, un terme de sa « boîte à outils » qui ne paraît pas souvent utilisé est *positivité* – terme qui semble marquer pour Foucault (1969) une zone de potentialités d'analyse entre différents domaines, formations, enfin entre les différents possibles de dire. Ces positivités se manifestent dans les récurrences thématiques, formelles ou autres, ce qui serait autrement dit un réseau de correspondances mise en rapport (rappelons l'idée de l'interprétation des cultures discursives comme une mise en réseau des manifestations discursives repérées dans des genres du discours différents présentés dans 2.1.3.).

C'est en effet dans un cadre projeté par Foucault (1968) pour étudier les « faits comparatifs » que j'ai trouvé un cadre pour articuler les résultats de mes différentes analyses linguistiques et langagières (cf. Conclusion). De ce fait, mon approche pourrait se qualifier de même une *archéologie contrastive*, d'autant plus que l'un des premiers travaux au sein du groupe Cediscor qui se définit aussi comme « contrastive » (Tréguer-Felten 2009), qualifie son approche également comme « archéologique » (quoiqu'en ne faisant pas explicitement référence à Foucault). En étudiant l'anglais des lettres de correspondance dans des entreprises françaises contrastivement aux chinoises, Geneviève Tréguer-Felten décrit dans Claudel et al (2013) sa démarche comme « celle d'un ethnographe dont le terrain de recherche serait le discours »⁴⁴, pour « montrer le rôle déterminant de l'analyse de discours dans la compréhension de LA culture ». Pour autant, c'est également elle qui met en exergue les différents possibles dans les manifestations langagières de ses corpus et les « allers-retours entre les premières hypothèses et les discours », avant qu'émergent pour elle les nouvelles manières d'interprétation discursives retenues.

La « boîte à outils » de Foucault nous servira donc bien dans l'explication et l'interprétation des faits langagiers, sinon on retiendra l'idée de se concentrer sur toutes formes d'évidence. La question demeure de savoir comment s'apercevoir de ces évidences, comment les reconnaître et repérer dans les archives des dires que sont nos deux espaces discursifs d'étude, que nous avons décidé d'explorer au moyen d'un dispositif d'énonciation particulier – les CRs publiés dans les revues des SHS en France et en Estonie. C'est pourquoi nous reprenons maintenant les méthodes à composant plus linguistique, pour ne revenir à Foucault qu'au moment de la présentation des terrains d'étude et dans les interprétations finales.

⁴⁴ Référence à Agar (2009).

1.3. Les pistes langagières pour détecter le social dans les énoncés et dans l'énonciation...

Sans chercher à m'adapter à des développements les plus récents, mes choix de méthodes de précision se sont faits tout en éclaircissant les bases de l'ADF et sont donc délibérément inspirés des méthodes de départ retravaillées et ajustées en vue des perspectives nouvelles. On a vu que la conception de discours de Michel Foucault peut servir et me servira en effet dans des interprétations à l'échelle du contexte au sens large. Pour des analyses plus concrètement langagières, la première piste d'étude – l'entrée lexicale par un mot clé – m'a cependant été suggérée par le courant des analyses « contrastives » de la lexicologie des discours politiques, le besoin de remettre en valeur le contexte syntagmatique de cette entrée m'a ramenée, à son tour, à élucider la conception d'étude du discours de Michel Pécheux. Les théorisations de cet auteur quelque peu oublié aujourd'hui sont d'autant plus importantes à exposer dans ce travail qu'elles constituent la base essentielle de la théorie des prédiscours (cf. 2.4.), complémentaire pour moi de la perspective inférentielle présentée dans 1.2.1. Chacune de ces approches de base a donc son intérêt pour cette étude. Pour les croiser de manière pertinente dans les analyses, j'ai trouvé conséquent d'en élucider les différences à la base.

Ce qui distingue les trois auteurs et courants pris comme points de référence pour la première ADF, c'est au fond la question du sens. Au préalable, les conceptions de la notion même de *discours* sont différentes, d'où découlent, logiquement, les types d'analyse différents pour répondre toujours à la même question : *comment un énoncé fait sens ?* (Mazière 2005). Les différentes acceptions de *discours* et les lieux proposés pour l'étudier dépendent ainsi de l'engagement adopté des auteurs vis-à-vis de la linguistique de l'époque et de la mesure et des moyens d'implication du Sujet dans ses dire.

1.3.1. Entrée lexicale comme piste. Du représentativisme contrastif aux corpus croisés et/ou aux perspectives constructivistes

Alors que Foucault élargit la notion de discours au-delà des limites du langage et analyse ce dernier dans des rapports qui font disparaître la continuité même du Sujet, la conception du Sujet ne sera pas révolutionnée par le courant Dubois, où elle restera plutôt psychologisante comme celle d'un Guillaume ou autres auteurs de la première moitié du 20^{ème} siècle. Dans le Centre de la **lexicologie politique** à St. Cloud, où était engagé Jean Dubois, traducteur de l'article de Z. Harris (1952 /1969) et lexicographe et linguiste éminent lui-même, l'inscription dans la lignée linguistique traditionnelle (=saussurienne alors) se fait comme une « suite naturelle » de celle-ci (Mazière 2005). Regroupé au départ autour du centre de la lexicologie politique de Cloud, ce courant est patronné ensuite, depuis 1980, par la revue *MOTS* dont le titre, à

l'origine conçu comme acronyme, indiquait le domaine d'investigation de la revue et du courant : *Mots, Ordinateurs, Textes, Sociétés*⁴⁵. Sur cette voie, le partenariat de l'AD avec l'informatique a fourni divers outils *lexicométriques* (et *textométriques*, voire *logométriques* plus tard) qui permettent d'évaluer, dans des corpus étendus, les fréquences, les distributions, les corrélations factorielles, etc. des unités lexicales ou des structures syntaxiques demandées. Ainsi se dessinent les différences en vocabulaire et en manières de dire plus généralement entre différents locuteurs politiques (D. Mayaffre, J.-M. Leblanc). Dans la perspective « contrastive » du présent travail, il est important de chercher à comprendre ici en quoi ces analyses lexicologiques (par ex Jean-Baptiste Marcellesi (1971 : 33)) constituent alors une « **analyse contrastive** », même si en l'occurrence appliquée au discours politique.

Dans les analyses des ensembles des discours politiques choisis (D. Maldidier (1969) sur le vocabulaire de la guerre d'Algérie, Marcellesi (1976) sur le vocabulaire de partis politiques lors de congrès et autres), l'analyse consiste à découper des segments de discours présumés concentrer en eux la spécificité d'un **positionnement idéologique**. En voulant montrer par exemple un moment d'histoire comme moment de formation d'une scission politique (entre les socialistes et les communistes), Marcellesi (1971) étudie de manière contrastée⁴⁶ deux ensembles de « locuteurs collectifs », dont il suppose qu'ils partagent des points de vue (puisque la scission s'est produite). L'identification des régularités pour cerner ces types de vocabulaire se base sur le procédé de délinéarisation, c'est-à-dire les segments de sens proche sont regroupés et c'est ainsi que se « contrastent » les usages de vocabulaires thématiques de différents groupements politiques, qui forment dans ce contexte des « cultures » spécifiques (Marcellesi 1971 : 25). C'est une culture de communauté, de type sociolinguistique, constituée de « l'ensemble des notions que les locuteurs ont en commun et que dans leur discours ils peuvent supposer connues /.../ il est formé par la connaissance d'évènement, de doctrines, des traditions /.../ et englobe, mais déborde largement les notions relevant uniquement des arts et des lettres » (*ibid.*).

En réfléchissant aux mesures d'une éventuelle impartialité du chercheur, Marcellesi distingue par ailleurs une « culture » des locuteurs de l'époque de l'évènement historique et une « culture » du chercheur qui étudie cet évènement, et il admet que c'est au fur et à mesure de ses recherches que le chercheur se forge « une « culture » propre sur la « culture » des locuteurs.

⁴⁵ Officiellement démotivé en 1989, le nom de la publication cessa sa vie de sigle, mais se vit adjoindre un sous-titre, considéré aujourd'hui comme partie intégrante de l'identité de la revue : *Les langages du politique*. Pour un bilan de la trentaine d'années d'études, la revue offre un numéro spécial l'automne 2010. "Trente ans d'étude des langages du politique (1980–2010)", n 94, décembre 2010.

⁴⁶ « Les contrastes feront ainsi ressortir des parallélismes d'évolution, les *rapprochements* entre groupes, le plus ou moins grand *éloignement* par rapport au système initial. /.../ (Gardin et Marcellesi 1974 : 233).

Même si Marcellesi (1971 : 33) souligne que : « la méthode décrite n'est évidemment pas une méthode de preuve, mais une méthode de découverte », cette première méthode d'analyse des énoncés à partir de « **mots pivots** » est critiquée par la suite comme « représentativiste »⁴⁷ (qualification par D. Maingueneau (1996 : 30) pour ce courant). Selon Guilhaumou (2002), « dans sa configuration initiale, l'AD se repose sur un double pari : celui de représentativité et celui de systémativité (« on recherche une homogénéité dans le temps et dans l'espace) », ce qui aboutit à un « effet d'homogénéiser les énoncés, de sorte qu'au final c'étaient les savoirs (historiques, sociaux) de l'analyste ayant choisi les mots-pivots qui étaient mis au jour ». Ainsi selon Guilhaumou (2002) :

De fait, la démarche inaugurale de l'analyse de discours s'avère très rapidement prendre la forme d'une approche sociolinguistique en ce sens qu'elle associe un modèle linguistique, essentiellement l'analyse d'énoncé, à un modèle sociologique, défini à travers la notion de **conditions de production**, autre désignation du contexte dans lequel on puise les éléments du corpus étudié. Tout est ici affaire de correspondances, de co-variance entre des structures linguistiques et des modèles sociaux.

Aujourd'hui, d'une part, les outils et les principes de constitution de corpus ont évolué pour permettre des croisements des corpus de plus en plus élargis, d'autre part, c'est la prise en compte de « **l'hétérogénéité des discours** » (Authiez-Revuz 1982), c'est-à-dire des articulations énonciatives différentes des mots dans différents discours, qui a donné « un nouveau souffle théorique et empirique » pour des analyses du discours à l'entrée lexicale (voir Née et Veniard 2012). Dans l'optique de montrer des effets de différents enjeux et contraintes dans la communication, Charaudeau (2009) parle même d'une « **condition de contrastivité** » qui fait croiser des corpus justement très différents. Cette contrastivité est « /a/ffublée d'un critère d'« ouverture/clôture » qui consiste à construire le corpus selon un mouvement en escargot qui procède par contrastes successifs ». A la lecture des corpus, les mots-clés constituent alors notamment des outils de « découverte » qui permettent de traverser différentes configurations de discours pour suivre des trajets thématiques, des évolutions des termes ou des « moments de corpus » dans un corpus « naturel », qui se définit comme « ensemble des énoncés attestés dans l'archive selon une logique propre de type configurationnel » (Guilhaumou 2002). Guilhaumou (*ibid.*) trouve qu'à l'aide des outils contemporains fournis par la lexicométrie, voire de la logométrie (Mayaffre 2005) qui permettent de détecter des pistes d'étude à l'étendu des corpus immenses, on peut désormais se servir de **la réflexivité elle-même des corpus**. Ainsi,

⁴⁷ Selon Née et Veniard (2012) : « Toutefois, cette condamnation des mots-clefs sera modérée par la suite (cf. Maingueneau 1991 : 83–84). » Toujours est-il que Maingueneau (1996 : 30) emploie au moins le qualifiant « représentativiste » (voir 2.1).

« le tournant interprétatif » de l'analyse de discours révoque le corpus clos, remet en cause la confrontation entre le corpus et le hors-corpus, refuse enfin la présentation référentielle des conditions de production, au profit d'une description de la réflexivité du discours à partir d'un travail configurationnel sur les énoncés d'archive, situé à la croisée des travaux de Michel Foucault et de ceux des ethnométhodologues.

En vue de montrer des associations mémorielles à certains mots et expressions particuliers, S. Moirand (2008) a étudié dernièrement par exemple des parcours discursifs des expressions comme *vache folle*, *vandale*, et autres aux différents « moments discursifs » dans des médias variés.

Dans les études de comparaisons culturelles, j'ai montré la nécessité d'un *tertium comparationis* pour ne serait-ce qu'installer une comparabilité en amont de l'analyse des « archives » mises en rapport, mais c'est la multiplication des entrées qui constitue des « **contrastes successifs** » mis en étude, l'objectif étant toujours d'élucider et de situer les contrastes constitués par des points de différences dans les cultures discursives :

« Une fois admis la démarche interactive de trois entrées (formes, fonctions, schématisations), il s'ensuit que la méthode se veut résolument **contrastive** dans ses objectifs : pourquoi telles régularités ou variabilités ? et pourquoi celles-là ? qu'il s'agisse des corpus monolingues, bilingues ou multilingues. » (Moirand 1992 : 33)

Dans mon travail, tout en m'inspirant de la démarche lexicométrique à la base, je n'emprunterai à la lexicométrie que son approche par l'entrée lexicale et la présentation délinéarisée des énoncés comme outil de découverte, mais pour situer le contraste, je vais effectuer ensuite **un retour au contexte** qui remplace l'énoncé dans son contexte d'énonciation déterminé. En croisant nos corpus de revues et de disciplines différentes, par des coupes différentes dans les corpus de référence, nous ne cherchons dans ces analyses alors pas à homogénéiser à tout prix les conditions de production pour une comparabilité parfaite ou des mises en parallèle exactes, mais nous suivrons plutôt **des pistes dans leur capacité réflexive**, en nous concentrant avant tout aux contrastes à élucider.

En suivant une piste à l'entrée lexicale, il faut savoir que la voie **d'AD à l'entrée lexicale** (dite A.D.E.L.) ouverte par Jean Dubois est aujourd'hui reprise, sous un angle d'étudier le sens et le fonctionnement des unités lexicales en discours, par une série de travaux qui se démarquent surtout par leur **opposition à la linguistique référentielle**. (Veniard 2007 sur les mots de conflit comme *guerre*, *crise* ou autres ; Emilie Née (2012) sur *insécurité*, et, dans la série, également Brunner (2011) sur le concept « vague » en français et en allemand). Avec un but de tenir compte des « hétérogénéités » des discours (J. Authiez-Revuz) et surtout de la dimension sociale de la construction du sens (« sens social » Moirand (2007)), il s'agit d'étudier la construction des « objets sociaux » par le discours. Dans cette approche, « /c/e qui fait sens, c'est le mot

pris dans son syntagme, solidaire du discours qui le porte » (Branca-Rosoff et Torre 1993 : 125 dans Veniard 2007 : 58). Née et Veniard (2012) témoignent du constructivisme de leurs approches en ces termes :

Une première tentative de description du nom d'entité abstraite *crise* s'est heurtée aux limites des approches référentielles du sens, qui considèrent le sens comme constitué d'une série de conditions nécessaires et suffisantes auxquelles doit répondre un référent pour être nommé de telle ou telle manière. (Née et Veniard 2012)

Les orientations théoriques précises varient en fonction de chercheurs et leur corpus. Veniard (2007) coarticule l'analyse du discours lexicographique, l'analyse lexicométrique qui pointe les dénominations centrales et leurs cooccurrents et l'analyse verbale cotextuelle qui viennent vérifier l'actualisation des sèmes « pragmatiques⁴⁸ ». Née (2012) s'oriente, en se référant à Flaux et Van de Velde (2000), vers une « *sémantique des constructions* » qui l'amène à dégager des propriétés de sens suivant des critères distributionnels, syntactico-sémantiques et aspectuels des mots cooccurrents qui orientent et déterminent son sens dans les usages politiques et médiatiques. Brunner (2012) met en avant la perspective pragmatique conversationnelle et la notion *Folk Linguistique* de « savoir profane » que comportent pour elle les énoncés définitoires extraits de la presse écrite, dont elle déduit le sens du terme « vague ». Le sens étant construit par l'étude du fonctionnement du mot dans les discours, c'est la perspective inférentielle (cf. 1.2.1) qui réunit ces approches.

Dans mon analyse visant à étudier le fonctionnement d'un mot (*clarté*) et sa sémantique dans les discours académiques, ma mission épistémologique était de chercher à appliquer des méthodes parmi les approches les plus caractéristiques et pratiquées en l'ADF. Or, en cherchant **une sémantique qui soit discursive**, j'en ai trouvé au moins deux, « une ambiguïté de l'expression « sémantique discursive » » étant notée également par Veniard (2007). D'une part, une *sémantique discursive*, qui s'opposerait à la linguistique traditionnelle de l'époque, est proposée par Michel Pêcheux et al. (1971⁴⁹), l'un des piliers fondant de l'ADF. D'autre part, un auteur très utilisé en ADF Oswald Ducrot, tout en déclarant de « ne jamais avoir fait de l'analyse du discours »,⁵⁰ appelle son approche également une *sémantique discursive*⁵¹. Etant donné que Denise Maldidier (1993 : 114) indique par ailleurs que « [...] P. Henry et M. Pêcheux ont élaboré le préconstruit comme alternative à la présupposition, telle que le logicien-linguiste classique Oswald Ducrot, au début des années 1970, com-

⁴⁸ Une série de mots, coréférents ou cooccurrents, partagent un sème pragmatique commun, actualisé par des verbes ou des déverbaux qui sont également, pour la plupart, des collocations de *problème*. En dehors de leur sens propre, ces mots véhiculent tous, contextuellement, **une praxis** à adopter (selon Née et Veniard 2012).

⁴⁹ Dans un numéro spécial du *Langage* en 1971, dédié à « la question du sens ».

⁵⁰ Les propos d'O. Ducrot dans son séminaire à EHESS à Paris en 2005.

⁵¹ Appellation attestée par lui-même dans son séminaire en 2005.

mençait à la travailler », j'ai décidé d'affronter un défi particulier et d'élucider cette ambiguïté, en appliquant dans ce travail ces deux approches dans des analyses distinctes et complémentaires (cf. 5.2. et 5.3.). Je retrace par la suite les particularités et les éventuels points de rencontres de ces approches.

1.3.2. La sémantique de la perspective argumentative dans l'analyse des énoncés : Oswald Ducrot et la théorie de *topoi*

En ce qui concerne l'entrée lexicale, les deux approches, l'une *instructionnelle* (Ducrot) et l'autre *constructiviste structuraliste* (Pêcheux), peuvent au fond être considérées comme prolongements ou réponses à des efforts du courant d'études introduit par J. Dubois. En proposant d'étudier les mots comme témoignant des récurrences sémantiques dans des énoncés, Dubois invite en effet, dans une AD née dans « un contexte épistémologique anti-sémantique », « en s'inspirant librement de l'analyse distributionnelle appliquée au texte de Z. Harris », à considérer **le syntagme comme le point de départ** fondamental de l'analyse :

En introduisant l'énoncé contre le mot, J. Dubois a ouvert à l'analyse du discours une voie qui lui est propre, qui la distingue d'autres approches (histoire, sociologie ou sciences de l'information et de la communication) et qui illustre un des postulats linguistiques de l'AD : l'articulation du sens à la syntaxe. /.../ Ainsi, en cherchant à relier le lexique aux autres dimensions de la discursivité, le principe paradoxal sur lequel s'appuie une recherche par les mots est que ces derniers sont amenés à être dépassés, de par leur solidarité avec la chaîne syntagmatique et avec le discours. (Veniard et Née 2012)

La linguistique travaillée par Oswald Ducrot s'oppose à la linguistique saussurienne par le fait que la « sémantique discursive » de Ducrot ne décrit pas les rapports des signes et de la réalité, soit une articulation de la réalité en signifiants et signifiés, mais les « chemins » de logique qui mènent à des conclusions à prendre à la suite de la lecture ou l'écoute des énoncés. D'où la qualification de sa linguistique comme « instructionnelle » (et sans doute aussi l'usage abondant en AD de ses analyses des « instructions » données par le langage). L'approche générale de la *Théorie de l'Argumentation dans la langue*, élaborée par Ducrot ensemble avec Jean-Claude Anscombe (Anscombe et Ducrot 1983) consiste à étudier les *présuppositions* sous-tendant les conclusions à tirer des énoncés et se situe ainsi à la croisée d'une part de la sémantique pragmatique et d'autre part de la rhétorique.⁵²

Puisque c'est la nature pragmatique de l'approche qui distingue selon Denise Maldidier (1993 : 114) cette approche de celle de Michel Pêcheux, indiquons d'emblée que :

⁵² Dans un article présentant leur démarche pour le public des années 1990, Anscombe (1995).

/p>our les analystes du discours, c'est le statut du Sujet parlant, qui tranche une différence fondamentale : la présupposition est une nécessité pragmatique, relevant d'un sujet conscient de ses actes de langage, alors que le préconstruit signale un assujettissement idéologique, le Sujet ne pouvant selon eux être qu'illusion de la liberté d'énonciation.

Il est vrai que la pragmatique introduit en linguistique la distinction entre le sens proprement linguistique véhiculé par les signes et *le sens pour le locuteur*. La révolution provoquée par le livre d'Austin *How to do Things with Words* (1962), traduite en français en 1970 comme *Quand dire, c'est faire*, était de montrer que le sens des actes de langage se décrivait comme des effets plus ou moins conscients de ceux-ci sur les interlocuteurs. Dans un article publié déjà en 1975, Ducrot (1980 : 18) dit toutefois qu'il est réducteur de donner à la présupposition une définition fondamentalement pragmatique (c'est-à-dire en termes des actes de langage).

Pour ainsi dire, Ducrot représente une « version française » de la pragmatique. Alors que le courant général étudie en effet les buts et les effets que les énoncés peuvent avoir dans la communication, Ducrot propose ses analyses sous le signe d'une *rhétorique intégrée* et insiste sur le fait que l'analyse ne considère pas l'acte de communication en entier – il étudie la force argumentative des énoncés **non extérieure à la langue**, analysable dans la langue. Ducrot démontre cette *force argumentative* dans de nombreux exemples de « petits mots » qui enchaînent les arguments et les prédicats d'argumentations (*mais, autant que, presque ...*), en orientant l'interprétation de l'énoncé en fonction de ce qu'il appelle des *échelles argumentatives* (pour une application de ce concept dans l'analyse des constructions estoniennes de sens 'trop évident' (*sulaselge, päevselge*, etc.) voir 6.4.2). Par exemple « presque » ne peut normalement que renforcer un argument (c'est presque 30 % > c'est beaucoup) à la différence d'un *à peine* qui diminue son apport (c'est à peine 30 % > c'est peu). Ces petits mots du discours sont alors dits de donner des *instructions* pour interpréter les énoncés.

Le « problème de Sujet », auquel Pêcheux accordera beaucoup d'importance, est chez Ducrot résolu par la décision de délibérément ne pas sortir des limites de ce qui est analysable dans la langue et des énoncés possiblement produits par le système de la langue. Il décompose en fait le Sujet en

- sujet en chair et en os qu'il ne considère pas,
- *voix énonciatives* analysables dans les énoncés et
- *locuteur*, une position logique issue par déduction de l'analyse des énoncés.

Dans des énoncés simples, la voix de l'énonciateur marque également la position du locuteur, mais souvent dans le discours d'autres voix sont invoquées, soit directement, soit indirectement. Les voix énonciatives peuvent se contraster, s'imbriquer, etc. et c'est alors le locuteur qui est dit de *prendre en charge*,

soit être responsable – tel un chef d’orchestre – de l’énoncé. Une telle conception donne lieu à sa *théorie de la polyphonie linguistique* (Ducrot 1984) devenue extrêmement populaire et développée sous de multiples facettes ensuite (Scapoline en Scandinavie (Nolke et al.), Rabatel pour des développements plus centrés sur l’énonciateur « sous-énonciation », etc.). L’intérêt de l’approche est dans ce cas le plus généralement dans le fait que la conception polyphonique permet d’étudier dans le discours l’imbrication et le jeu de différents positionnements énonciatifs⁵³.

Ducrot lui-même semble même regretter un peu sa « métaphore » musicale⁵⁴, qui a sans doute contribué à l’ampleur de l’application de sa théorie, pour repréciser la voie sur laquelle se base sa conception – celle d’argumentation dans la langue – et développe plus tard avec M. Carel la Théorie des Blocs Sémantiques.

Je vais utiliser plus particulièrement **la théorie des *topoi***, élaborée par O. Ducrot (Ducrot 1987) ensemble avec Jean-Claude Anscombe (Anscombe 1995, 1995b), l’étape la plus ancrée à mon sens dans le social dans les élaborations de Ducrot et la plus convenable pour analyser la sémantique d’un mot choisi.

Dans cette approche, « le sens d’un mot n’est rien d’autre que le faisceau de *topoi* attaché à ce mot. » (Anscombe *ibid.*). Les *topoi*, appelés ainsi en continuité avec la logique d’Aristote, sont des lieux communs ou avis généraux extérieurs de la langue mais fonctionnant éventuellement comme « garants » pour construire des énoncés et, dans l’interprétation dans le discours et dans l’analyse linguistique, pour des conclusions à faire à la base des énoncés. Par exemple, dire « *Ne lui achète pas ce truc* » suivi de « *ça coûte 200 F* », c’est produire selon Anscombe et Ducrot (1983) le *topos* d’économie raisonnable : « *Plus le prix est élevé, moins l’achat est justifié* ». Or l’énoncé pourrait en principe bien continuer aussi : « *ça coûte seulement 200 F* ». Dans ce cas *seulement* fait voir un autre *topos*, celui d’une idéologie de rites de cadeau selon laquelle « *Plus le prix du cadeau est élevé, plus l’achat est justifié* ».

L’intérêt de la théorie, c’est de montrer que les *topoi* peuvent être analysés comme ayant une force d’argument plus ou moins fort. Comme proverbes ou autres énoncés génériques, ils peuvent tout aussi se contredire, la langue peut mobiliser n’importe quel *topos* fourni par l’espace social. Ainsi une opposition introduite par *mais* ne se fait qu’en fonction du *topos* associé au mot ou à l’expression qu’il introduit. Par exemple *chercher* est normalement orienté vers le résultat de *trouver*, c’est pourquoi une négation (*ne trouve pas*) introduit l’énonciation du contraire (*mais*) : *Je cherche mais je ne trouve pas*. En observant donc les énoncés on peut faire un calcul en arrière pour trouver les *topoi* associés aux mots. Ce qu’appliquera l’analyse du mot *clarté*. (cf. chapitre 5)

⁵³ J’ai utilisé cette approche dans Käsper (2003), en analysant les effets d’ironie dans les discours de présentation des œuvres d’art.

⁵⁴ Témoignage personnel relevé dans le séminaire de Ducrot à EHSS à Paris en 2005.

Les *topoi* sont donc des principes généraux qui **servent d'appui au raisonnement, sans être eux-mêmes ce raisonnement**. C'est par ce côté que la théorie est ancrée dans le social. Cependant, ce qu'étudie Ducrot, ce sont les énoncés : les principes de raisonnement en question ne sont pas assertés par leur locuteur (celui-ci prétend justement ne pas en être l'auteur), mais simplement utilisés (sous forme des proverbes, des slogans ou plus généralement des *lieux communs*). Le point commun de cette théorie avec la théorie du préconstruit de Pêcheux que nous allons considérer ci-dessous par la suite est le fait que les *topoi* sont présentés comme allant de soi au sein d'une communauté plus ou moins vaste. La différence par contre consiste dans le fait que Pêcheux visera à détecter ces lieux d'évidence, alors que Ducrot et Anscombe les **acceptent comme « un fait linguistique »** et visent à analyser leur portée pour des usages langagiers. Voici une prise de position nette émise à ce propos par Anscombe (1995) :

« /C/est un fait linguistique qu'il y a des *topoi*, mais l'existence ou non de tel topos particulier est affaire d'idéologie, de civilisation. /.../ Les idéologies n'étant pas monolithiques, un même état de langue voit fréquemment coexister un topos et son contraire. D'où des antinomies comme « Qui se ressemble s'assemble », versus : « Les extrêmes s'attirent ». » (Anscombe 1995 : 191)

Pour essayer de formuler cette prise de position en termes des questions qui intéresseront Pêcheux, c'est une idéologie inscrite dans des usages possibles de la langue qu'étudie Ducrot, sans étudier les conditions de production des discours elles-mêmes (l'aspect que voudra étudier Pêcheux).

La théorie d'analyse logique des énoncés donne donc un cadrage raisonné efficace pour étudier les associations reliées aux mots dans leurs usages. Je vais m'en servir dans la tâche inférentielle de cerner des associations sémantiques possibles du mot *clarté* dans mes corpus à l'aide du contexte voisinant les usages de ce mot dans les énoncés, pour proposer ainsi des schématisations possibles du concept de *clarté* (le chapitre 5). Les particularités du contexte – soit idéologiques, soit disciplinaires ou autres – sont toutefois aussi à prendre en compte dans une analyse du discours définie comme articulant le social et le langagier. Pour l'étude des CR, la question se pose de savoir si les linguistes et les historiens évoquent des *topoi* semblables ou différents. D'autre part, la pragmatique proprement dite des textes est toujours aussi un composant indispensable de l'analyse – dans quel but (afin de faire de l'éloge ou de la critique) les *topoi* sont-ils évoqués ? Relier ces aspects à l'étude des mots et des constructions syntaxiques dans les énoncés est le défi qui intrigue en particulier la *théorie descriptive du discours* proposée par Michel Pêcheux.

1.3.3. La fonction syntaxique et le défi de détecter l'idéologie qui s'énonce : Michel Pêcheux

Les idées de Pêcheux doivent être comprises dans le contexte épistémologique de l'ADF (cf.1.2.3). Pêcheux est le plus marxiste des premiers analystes du discours, son engagement « théorique » à la base de ses entreprises est de « **dévoiler l'idéologie** »⁵⁵. Mais il est important que c'est notamment cet engagement, qui pour lui est conceptuel, qui l'a fait avancer dans la méthode d'analyses des données langagières empiriques, et articule le langagier et le social.

Ce sont les insuffisances de la linguistique saussurienne de la langue, rencontrées dans son entreprise d'automatisation de la lecture pour dévoiler l'idéologie, qui le mèneront à y opposer une *théorie descriptive du discours*. Car, la linguistique saussurienne aurait « oublié » de développer une théorie adéquate de la production du sens dans le discours (Haroche, Henry, Pêcheux 1971). Dans le numéro spécial du *Langages* en 1971, dédié à « la question du sens », les auteurs commencent par expliquer que « la rupture saussurienne » pouvait bien constituer les disciplines de l'étude de la *langue* - la phonologie, la morphologie et la syntaxe -, mais « parler est autre chose que produire un exemple de grammaire » (introduction *ibid.*).

Ni philosophe ni linguiste, il arrive à la linguistique de la psychologie sociale, discipline qui est alors l'une des plus avancées en traitement informatisé de la documentation (« documentation automatique », comme on disait à l'époque (voir Léon 2010)). Du point de vue de l'analyse épistémologique de la constitution des sciences, sujet qui préoccupait Michel Pêcheux depuis ses tout premiers articles, on peut dire, avec Helsloot et Hak (2000), qu'il a passé sa vie à chercher une méthode d'analyse des données empiriques qui ne se baserait pas seulement sur une intuition théorique, mais permettrait de rendre compte de la constitution du sens dans le discours. En refusant de se satisfaire de « caser » ses données dans des classes d'équivalences établies *a priori*, comme il était (et est souvent toujours) la pratique dans l'analyse de contenu de l'époque, il adopta une perspective **structuraliste constructiviste**, en cherchant un système où les classes d'équivalence seraient des *résultats* d'analyse (Léon 2010).

Contrairement à ce que l'on pourrait penser selon le titre, *L'analyse automatique du discours* paru en 1969, ne présente en fait pas un outil d'analyse informatique prêt à utiliser pour consolider les interprétations d'une analyse de contenu autrement trop intuitive. L'ouvrage présente, en tant qu'une étape antérieure à l'interprétation raisonnée des résultats dans une analyse du discours finale, une conception théorique sur ce comment relier dans l'analyse la consti-

⁵⁵ Dans le monde anglophone, si jamais connu, il l'est essentiellement en tant qu'un théoricien de l'idéologie, la seule œuvre traduite de lui en anglais étant *Vérités de La Palice* (1975), traduite en 1982 sous le titre de *Language, Semantics and Ideology*. Il est plus connu comme théoricien du discours dans les pays de langues romanes (en Italie, en Espagne, au Portugal et plus particulièrement dans plusieurs pays latino-américains).

tution du sens et les conditions de production des énoncés. Cette conception tente de tenir compte du fait que dans la situation de communication, les énonciateurs ne sont pas libres du choix de leurs propos, ceux-ci dépendant de relations structurelles (comme celles entre ouvriers et patrons) et de ce qui est dit avant et/ou ailleurs. Ces restrictions sont définies en termes de *positions imaginaires*, situées dans l'espace et le temps. Elles rendent ainsi compte de la relative stabilité du discours dans différentes circonstances, mais aussi du fait que ces positions peuvent changer lorsque les conditions de production changent (ce qui est le cas lorsqu'un seul et même locuteur parle à des personnes différentes ou à une même personne sur un thème différent).⁵⁶ Dans un deuxième temps, l'approche propose d'expliquer le sens des mots par leur relation à tous les autres mots de la langue (leur *valeur* saussurienne), en appliquant la démarche aux conditions de production du discours. Le sens des mots dans un discours (c'est-à-dire dans un texte ou un énoncé) s'explique dans cette optique par leurs relations aux autres mots qui ne sont pas dits : les mots qui auraient pu être dits mais ne l'ont pas été, ceux qui l'ont été auparavant (que ce soit dans une même circonstance ou non) et ceux qui *ne pourraient pas* être dits.

D'une part, les témoignages attestent que Pêcheux connaît l'approche de Harris⁵⁷, d'autre part, il ne le cite qu'en note en bas de page (voir Léon 2010). On peut au fond proposer de concevoir l'entreprise de Pêcheux (1969) comme une tentative d'approche harrissienne à une échelle plus étendue : à l'instar de définir les schèmes de récurrence au sein d'un texte, Pêcheux propose de le faire au sein d'un *corpus* de textes assemblé en fonction des conditions de production définies. C'est justement l'objectif de trouver de manière non-intuitive (ce qui l'oppose nettement à l'érudisme de Foucault) des récurrences sémantiques dans un ensemble de textes qu'il pose comme défi pour la scientificité des analyses du discours.

Michel Pêcheux abandonne en fait l'idée de la réalisation de l'outil automatique projeté en 1969, critiqué à plusieurs aspects (circularité, manque d'une théorie adéquate de paraphrases) et entre autres par lui-même. Il n'aboutira en fait jamais à un système de description du discours achevé, mais sa *théorie descriptive du discours* indique des voies à développer (cf. Paveau ci-dessous dans 1.4.) pour relier un constructionnisme purement fonctionnel aux extérieurs de la langue. Pêcheux est un lecteur attentif de Ducrot et de ses sources ainsi que des développements faits de son approche. Il classe ces développements généralement sous un angle de la linguistique de la *parole* « qui débouche sur une « linguistique du style » comme écart, transgression, éclatement, etc., et sur

⁵⁶ Pour rendre compte de cet ouvrage, je m'appuie à un résumé et analyse lucide par Niels Helsloot et Tony Hak (2000) sur la contribution de M.Pêcheux à l'AD.

⁵⁷ Pêcheux dans l'entretien dans Woetzel et Geier (1982 : 389) cité par Leon (2010) : « Harris était fascinant puisqu'on sentait qu'il y avait là quelque chose, que ça permettait de s'en sortir [...] à partir d'une position herméneutique et intuitive aussi bien qu'à partir d'une position 'lexicométrique' et positiviste. »

une linguistique du dialogue comme un jeu d'affrontement⁵⁸ ». Comme Ducrot, il situe son approche en fait entre la logique et la rhétorique (pour lui = politique), mais en proposant une sémantique qui serait un « point nodal » entre la linguistique (saussurienne) et la philosophie comme *science des formations sociales* ou *matérialisme historique*, il ne veut justement pas écarter les rapports entre le signifiant et le signifié. Il veut relier la langue comme système et la « réalité » (qui pour lui est le contexte idéologique où la sémantique ne peut pas être sans « son mot à dire »).

Dans ses analyses épistémologiques de la constitution des sciences sociales, il théorise d'abord, dans une perspective althussérienne, l'omniprésence de l'idéologie. Depuis ses premiers articles, qu'il publie sous le nom de Thomas Herbert, il insiste (dans la continuité de sa formation bachelardienne⁵⁹) sur la nécessité de distinguer et en même temps d'articuler les données d'analyses (empiriques) et la théorie (« la forme spéculative »). C'est dans cette optique qu'il propose que le processus idéologique s'interprète comme une combinaison de l'effet sémantique et de l'effet syntaxique (ce qui dans ses théorisations ultérieures sera développé, de manière quelque peu retravaillée, en termes **d'interdiscours** et **d'intradiscours**):

La forme empirique concerne la relation d'une signification et d'une réalité, cependant que *la forme spéculative* concerne l'articulation de significations entre elles, sous la forme générale du discours. Pour user de termes importés de la linguistique, on dira que la forme empirique de l'idéologie met en jeu une fonction sémantique – la coïncidence du signifiant avec le signifié –, cependant que sa forme spéculative met en jeu une fonction syntaxique – la connexion de signifiants entre eux. (Herbert 1968 : 79)

Dans Pêcheux (1975 : 56), il résume sa critique de la conception saussurienne par une illusion du « couple idéologique » circulaire de subjectivité créative et d'objectivité systémique. L'ouvrage essentiel de la présentation de sa théorie du discours, *Les vérités de la palice* (1975), est consacré à examiner le rapport que peut avoir le Sujet parlant à son discours. Avec Foucault (1969), Pêcheux étudie la subordination du Sujet à l'âge classique à la *vérité* de son discours (de sorte qu'une théorie d'énonciation n'y serait conceptuellement même pas possible⁶⁰) et le passage progressif de celui-ci à être la *source* de son discours dans la philosophie de la subjectivité. Les deux modes d'appréhension de la réalité sont qualifiés d'idéalistes (réalisme métaphysique et empirisme logique). Car, dans la vision althussérienne de Pêcheux, « l'erreur centrale » consiste à interpréter la constitution des connaissances comme l'accès aux idées pensables, alors que c'est l'idéologie matérielle par ces appareils idéologiques (écoles, publications) qui détermine les idées. Dans ces conditions, le Sujet n'est qu'une « forme-

⁵⁸ En note dans Pêcheux (1975 : 18) : En particulier R. Jakobson, E. Benveniste, O. Ducrot, R. Barthes, A. J. Greimas et J. Kristeva.

⁵⁹ Comme Foucault, il est l'élève de Bachelard.

⁶⁰ Voir *ibid.*, p. 39.

sujet »⁶¹ imaginaire, constitué en discours par l'idéologie elle-même. Un *effet d'évidence*, avec lequel le Sujet se croit reconnaître dans le discours, est pour Pêcheux l'indice que cette construction imaginaire est complètement dépossédée d'autonomie, qu'elle est « assujettie » et n'a qu'à accepter ce qui est dicté par l'infrastructure idéologique – c'est « ça » qui parle.

Dans le cas de Pêcheux la problématique énonciative semblerait alors hors question, son objectif étant de travailler un **matérialisme fonctionnel sans sujet**. Maingueneau (2016) fait cependant remarquer que depuis 1970 et surtout dans l'article qu'il rédige ensemble avec Catherine Fuchs en 1975, il semble très intéressé par la notion d'énonciation. On dirait que sans admettre la formation d'un énonciateur dans le discours, il s'intéresse au procès discursif en tant que producteur des effets de « sujet-forme ».

Nous dirons que les processus d'énonciation consistent en une série de déterminations successives par lesquelles l'énoncé se constitue peu à peu, et qui ont pour caractéristiques de poser le « dit » et donc de rejeter le « non-dit ». L'énonciation revient donc à poser des frontières entre ce qui est « sélectionné » et précisé peu à peu (ce par quoi se constitue l'« univers de discours ») et ce qui est rejeté. (Pêcheux et Fuchs 1975 : 19)

C'est ainsi que la sémantique discursive proposée par Haroche, Henry et Pêcheux (1971) souligne d'une part la dimension constructiviste du sens (les *processus* de production du sens) et d'autre part sa dépendance des « conditions dans lesquelles le discours est produit (aux positions auxquelles il doit être référé) » (voir Maldidier 1990 : 149). Pour caractériser ces conditions, Pêcheux emploie le même terme que Michel Foucault – le terme de *formation discursive* – mais la définition précise de ce terme chez Pêcheux demeure assez ambiguë. D'une part, Léon (2010) montre que déjà en 1967, on peut trouver des réflexions de Pêcheux sur les propriétés à attribuer aux « **positions** » déterminant les formations en termes de types de textes et/ou de genres⁶². D'autre part, comme l'enjeu de sa méthode est de « rompre les continuités textuelles pour démasquer idéologie⁶³ dissimulée », les formations discursives de Pêcheux sont avant tout idéologiques, l'idéologie au sens althussérien d'une infrastructure déterminant toutes manifestations de surface.

Le point d'articulation de l'idéologique et du langagier est le *préconstruit*. C'est un concept élaboré en commun par le mathématicien philosophe Paul Henry et Michel Pêcheux et c'est là le point crucial de leur démarche. Selon eux, dans le processus de la construction du sens, il y a des idées, des valeurs,

⁶¹ Les expressions « forme-sujet », « assujettissement », ainsi que l'accent mis sur l'effet d'évidence sont dus à Althusser.

⁶² Léon 2010 : M. Pêcheux « propose d'ailleurs une ébauche de typologie des discours, où « la forme présentative (rapport, récit, histoire, légende) » s'opposerait à « la forme démonstrative (preuve, justification, argumentation) » (1967a : 221).

⁶³ Le numéro 37 (1975) de *Langages* (codirigé avec P. Henry, C. Fuchs et A. Grésillon) est pour y appointer dès son titre : « Analyse du discours, langage et **idéologie** ».

des attitudes, etc. qui sont « déjà là » à l'insu même de l'énonciateur. Ces configurations immatérielles, appelées *l'interdiscours*, s'articulent sur la chaîne syntagmatique, effective du discours qui constitue *l'intradiscours*. Quelques points d'ancrage, analysables en tant que constructions linguistiques dans l'intradiscours, font alors voir des *préconstruits* au niveau d'idées dans l'interdiscours.

Par exemple tels moyens syntaxiques comme **constructions relatives, détermination adjectivale, et nominalisation** cachent des « effets d'évidence » acceptés comme *préconstruits* de par le fait qu'un énoncé est imbriqué dans l'autre. Soit un exemple pour chacune de ces types de constructions étudiées par Haroche et Pêcheux (1972) :

- « Les patriotes qui ont fait de la résistance pendant la deuxième guerre mondiale méritent notre respect » (manuel d'histoire classe de CM1 années 1970)
- « L'idéalisme révolutionnaire /... un verbe d'action/ »
- « Le passage du facteur m'amuse toujours. »

Pour comprendre la différence entre les approches de Ducrot&Anscombe et de Pêcheux, analysons d'abord l'un de ces exemples en termes de *topoi* à calculer. Puisque notre défi est de préciser le fonctionnement du terme nominal *clarté*, concentrons-nous sur l'énoncé qualificatif nominal « *l'idéalisme révolutionnaire...* ». Pour y analyser le faisceau des *topoi* déterminant le sens du nom *l'idéalisme*, il faudra d'abord que l'énoncé ait une suite. Deux versions sont tout autant possibles :

- A. L'idéalisme révolutionnaire est une grande force. Elle peut créer des merveilles.
- B. L'idéalisme révolutionnaire est peu constructif. Elle peut créer des ennuis.

Dans le premier cas on aurait affaire à un raisonnement déclenché par *grande* qui dit qu'il y a éventuellement un *topos*, un avis général dans la société qui donne lieu au raisonnement que l'idéalisme est révolutionnaire et ceci est bien, de sorte que *plus il y a de cet idéalisme, plus cela crée de bonnes choses (merveilles)*. Dans le deuxième cas, le raisonnement déclenché par *peu* dit par contre que *plus il y a de cet idéalisme, plus cela crée de mauvaises choses (ennuis)*. C'est ainsi que les mots constituant les énoncés donnent des instructions pour l'interpréter, et nous pouvons calculer, en utilisant la logique inférentielle, les *topoi* éventuels à la base de ces instructions.

Ce sur quoi Pêcheux par contre veut attirer l'attention c'est que les rapports avec ce qui détermine les formes et les contenus des énoncés peuvent être conçus de manière encore plus directe. Il trouve qu'il y a des constructions dans l'intradiscours où il suffit de reconnaître, dans un effet d'évidence fourni par l'interdiscours, pour cerner ce qu'il appelle des « **préconstruits** ».

Dans les exemples ci-dessus, dans l'énoncé considéré (*L'idéalisme révolutionnaire...*), la construction adjectivale implique d'avoir au préalable, comme

préconstruit, un énoncé théorique *L'idéalisme est révolutionnaire*. Le fait que l'adjectif *révolutionnaire* se présente dans la position de déterminer le nom, afin de pouvoir continuer l'énoncé, a comme effet que la propriété imbriquée – *révolutionnaire* – se présente comme propriété évidente et acceptée de *l'idéalisme*, soit « préconstruite » par la construction adjectivale. Dans le premier énoncé (*Les patriotes qui ont fait de la résistance pendant la deuxième guerre mondiale méritent notre respect*), c'est la subordonnée relative *les patriotes ont fait de la résistance* qui est préconstruite par rapport à la proposition principale (*Les patriotes ... méritent notre respect*), de sorte que la propriété de *faire la résistance* se présente comme préconstruite pour le sujet *patriotes*. Dans le dernier exemple, c'est la nominalisation du verbe *passer en passage* qui présente en préconstruit le fait observé que *le facteur passe (apparemment tous les jours)*.

Un énoncé fait voir du préconstruit à partir du moment où cette imbrication est déjà faite et évoquée comme évidente (c'est « **l'effet d'évidence** »), soit par une détermination adjectivale, soit par une subordonnée, ou encore, dans le cas de la nominalisation, c'est l'article défini tout seul qui se montre capable de suggérer un effet d'évidence sur l'existence présumée d'une chose ou d'un concept (telle *la clarté* que nous allons analyser). Les concepts, les faits ou autres variables ne sont donc pas seulement extérieurs à la langue mais peuvent aussi être invoqués dans le discours par des procédés tout à fait linguistiques⁶⁴.

La linguistique des énoncés de Ducrot prend donc la précaution de ne pas sortir de ce qui est analysable dans les limites de la langue. La sémantique discursive de Pêcheux, par contre, vise à analyser le processus d'énonciation et le conditionnement socio-historique (=idéologique) en tant qu'acteur dans la production langagière. Du point de vue d'énonciation, je dirais que la formule althussérienne « *ça parle* » pourrait se dire en termes de la linguistique énonciative selon lui « *C'est l'idéologie qui s'énonce* ». Mais, quitte à définir les conditions socio-historiques comme hautement idéologiques, il propose au fond une réflexion comment relier le langage au monde ainsi qu'aux pensées (inconscientes

⁶⁴ Dans *Les vérités de la Palice* (1975), Pêcheux explique la possibilité de création de préconstruits par exemple par l'ambiguïté d'interprétation qui se crée du fait que dans les discours, deux modes de donation des prédicats à un objet de discours auraient tendance à se superposer dans les constructions linguistiques subordonnées, pour constituer par là des préconstruits :

- apposition *explicative* qui traduit un rapport substantiel, *nécessaire*, un rapport de l'ordre de « rappel » de pensée qui peut être explicité par une conjonction « parce que »
« La glace, qui a un poids spécifique supérieur à celui de l'eau, flotte sur l'eau »
(< La glace, parce que ... , flotte sur l'eau)
- apposition *déterminative* qui se base sur un rapport de *contingence* décrivant les circonstances qui s'appliquent au sujet prédiqué comme condition d'identification et pas de manière substantielle.
« Celui qui est mort sur la croix sauva le monde. »
(S'il est celui qui ... (à la condition de ceci) < il sauva le monde).

pour lui). Pêcheux (1975 : 5) dit en effet qu'il y a « un continuels va-et-vient entre l'ordre des choses et de la pensée et l'ordre du discours (pour utiliser les termes des classiques⁶⁵ ». Aujourd'hui, l'ADF est de plus en plus imprégnée du paradigme cognitiviste. Dans une « lignée socioculturelle » de ce paradigme, Marie-Anne Paveau (2006) a donné un élan nouveau aux idées de Pêcheux. Gardant le principe d'analyser le préconstruit dans les manifestations langagières, sa conception des *prédiscours* comme cadres de référence collectifs et culturels régissant la perception du monde me semble utile comme outil pour les études discursives des cultures. J'exposerai cette conception, pour l'adopter comme perspective « signalétique » à étudier les discours.

1.4. ... pour une perspective signalétique de l'interprétation socio-culturelle cognitive des discours

Parmi les approches de base, la voie ouverte par la « sémantique discursive » de Pêcheux, qui décrit *le fonctionnement du discours*, a constitué donc une alternative à potentiel efficace entre le courant représentativiste, dont les acquis les théorisations de Pêcheux permettent d'approfondir, et les idées de Foucault, d'ordre « prélinguistique », que ses propositions permettent de 'matérialiser'. La perspective d'AD initiée par Pêcheux se montre ainsi bien opératoire pour concevoir, tout en entrant par la matérialité langagière, une certaine *épaisseur du discours*, ce qui sera bien mis en relief dans les développements que donne aux travaux de Michel Pêcheux, avec sa *théorie des prédiscours*, Marie-Anne Paveau (2006). Je présenterai alors par la suite ce développement théorique, pour m'en servir d'abord comme cadre méthodologique dans une synthèse des théories considérées et pour en indiquer ensuite des apports pour mes analyses contrastives des cultures discursives.

1.4.1. La cognition socio-culturelle impliquée dans le dire – perspective « signalétique » de la théorie des prédiscours

L'idée initiale de Pêcheux de construire « une machine à débusquer l'idéologie » sera abandonnée déjà par lui-même avant sa disparition en 1983, et si, après une étape « cérébrale » initiale, les sciences cognitives connaissent un « tournant social important » dans les années 1990 (Paveau 2006 : 12), de même l'analyse du discours prend peu à peu la direction vers une dimension cognitive dans ses appréhensions du monde. L'intégration du paradigme cognitiviste en ADF a été le défi méthodologique de Paveau (2006), sa théorie des

⁶⁵ En référence à Foucault (qu'il discute bien ailleurs – dans *les Vérités de la Palice*) ?

prédiscours se présente comme une « proposition pour une analyse cognitive du discours » (Paveau, en ligne)⁶⁶.

Les idées de Pêcheux y ont constitué une base fructueuse pour les développer dans la « lignée **socioculturelle** » du paradigme,⁶⁷ selon laquelle la perception du monde prend en compte aussi bien des interactions sociales que des conditions de production, soit idéologiques, matérielles ou culturelles. C'est par ailleurs également au champ des *Cultural Studies* anglophones que Pêcheux a en effet été retrouvé comme référence pour aborder le « conceptual impasse marked off by the language/reality paradox » (Montgomery 1992). En effet :

Aux alternatives « mental ou social », « interne ou externe », « cognitif ou discursif », une analyse cognitive du discours substitue l'idée que les données mentales et sociales constituent deux faces d'une même réalité, que le concept de prédiscours voudrait permettre d'observer et de comprendre. (Paveau 2006 : 217 en clôture de l'ouvrage)

Comme signalé ci-dessus, la quête pour l'idéologie influant sur les dire chez Pêcheux était théorique, pour conceptualiser ce qui est « déjà là » dans les processus déroulant dans les discours. L'impact de l'idéologie à « dévoiler » n'étant plus aussi central dans les études discursives, il y a pour autant toujours des aspects dans les processus de construction des discours qui sont « déjà là ». La théorie des prédiscours se focalise à étudier ces « effets d'évidence » dont, dans les conceptions actuelles, le sujet *se dispose* pour **construire sa perception du monde** :

Si le sujet de la première sémantique discursive était assujéti par l'idéologie et pris dans un réseau d'illusions et de masques, celui de la version cognitive de l'analyse du discours est éminemment social et tout aussi dépendant quoique d'une manière différente : pris dans un réseau de la collaboration, de la coopération inter-agents, et de la distribution des savoirs et des informations, il pense, non pas, selon l'héritage cartésien, seul et pour être, mais collectivement et pour exister, pourrait-on dire ; il co-construit en effet avec les autres humains et les artefacts une pensée collective qui, en retour, lui permet d'affirmer son existence individuelle. (Paveau 2006 : 215)

Sans soumettre donc la construction des dire entièrement aux conditions de productions contraignantes ni être entièrement constructiviste, la conception admet que la perception du monde se fait **dans l'interaction des interlocuteurs et du contexte social**, tout en prenant également en compte, selon la conception

⁶⁶ « **La théorie des prédiscours** présentée dans Paveau 2006 est une proposition pour une analyse cognitive du discours. Mon concept-guide était le préconstruit de Henry-Pêcheux (et les concepts appariés : interdiscours, intradiscours, mémoire discursive), marqué par l'inconscient de l'idéologie, dont je souhaitais donner une version cognitive /.../ » http://marieannepaveau.over-blog.com/pages/1_mais_ou_est_donc_le_sens_-2866304.html (consulté le 01.07.2010)

⁶⁷ Paveau (2013 : 34) chapitre 3.1. Discours et prédiscours : un constructivisme réaliste

de la cognition *distribuée*, des agents matériels, tels les carnets feuilletés, les objets touchés (les livres, le clavier de l'ordinateur), etc. Ces derniers sont en effet également « déjà là » dans la communication, avec un « effet d'évidence » qui normalement n'est pas remarqué mais dont l'impact influe désormais de plus en plus sur les communications.

C'est dans ce contexte que « /l/es prédiscours sont en effet **des opérateurs dans la négociation du partage, de la transmission et de la circulation du sens dans les groupes sociaux.** » Paveau (2006 : 14) les définit comme « un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs qui ont un rôle instructionnel pour la production et l'interprétation du sens en discours, » en entendant par prédiscours « des contenus sémantiques (au sens large de culturel, idéologique, encyclopédique), c'est-à-dire des savoirs, des croyances et des pratiques et pas uniquement des formes /.../ ».

La notion de culture s'imbrique dans cette conception à la dimension sociale, et s'enrichit d'une dimension de la **mémoire** des traditions, des pratiques, des valeurs que les usages de la langue peuvent faire voir (Conein 2005, Ogien 2006 pour la *cognition culturelle* en France cité dans Paveau 2006). D'autre part, l'approche englobe également les préjugés, les représentations stéréotypiques et autres **lieux communs** – une fois que ces représentations circulent et sont évoquées comme évidentes, ces images participent à la construction du sens dans les pratiques discursives et il faut en tenir compte lors d'analyse. On pourra même dire que le champ des aspects concernés devient extrêmement large dans cette approche, mais selon Wagener (2014), c'est justement ce traitement non figé, *dynamique*, de l'ensemble des traits souvent regroupés sous le terme de culture de manière statique tout court qui est l'avantage de cette approche. Wagener (*ibid.*), de sa part, va même jusqu'à mettre en question la nécessité même du concept de « culture », qui en soi « peut être considéré comme un prédiscours, qui construit d'avance une manière de structurer des éléments qu'il serait peut-être nécessaire de déconstruire ». A cet égard, l'approche de Paveau serait selon lui notamment « une critique prudente et une étude plus rigoureuse des phénomènes regroupés couramment sous le terme de « culture » ».

Ayant choisi l'approche qui *construit* les cultures discursives comme heuristiques à partir des discours à observer, il m'est néanmoins important, d'une part, que la théorie des prédiscours intègre l'aspect culturel « au sens large », en montrant

- (1) une variété d'aspects qui participent à la construction du sens dans les discours.

D'autre part, du point de vue de la matérialité langagière, – et c'est ce qui rend cette approche « prudente » et « rigoureuse » – c'est que

- (2) les cadres participant dans la construction du sens dans les discours peuvent être repérés par des indices langagiers dans ces discours.

C'est dans les **évocations** des mots, des faits, des images présentés avec un « effet d'évidence » que le discours fait voir des valeurs circulant dans la société ou d'autres cadres de référence présumés comme connus et partagés – des prédiscours – eux-mêmes immatériels mais repérables dans le discours sous formes langagières.

Soit d'abord un exemple où la construction nominalisante, moyen indiqué déjà par Pêcheux, fait voir une conception de valeurs présentée par l'énonciateur comme évidente et ainsi présumée connue par le public en matière du mot *instituteur* (l'exemple tiré du corpus Ecole présenté par Paveau 2006 : 144) :

Le médiateur fondamental de l'institution scolaire est instituteur. *La dévalorisation de ce nom* aujourd'hui exprime /.../

Paveau (2006) montre encore toute une série **d'éléments et de constructions linguistiques qui peuvent signaler tels prédiscours**. En plus des enchâssements syntagmatiques (les relatives, les déterminations, la nominalisation) considérés par Pêcheux, elle montre comment les usages d'une « deixis encyclopédique » (*dans un monde où ... ; à une heure où ...*) ou de la modalité épistémique (*tout le monde sait que ...*) peuvent faire évoquer un « monde partagé ». Les prédiscours acceptés et partagés d'évidence peuvent être évoqués également par des appels à des « lignées discursives » par les noms propres, par une « énonciation patrimoniale » rappelant des « pères » ou autre sagesse collective ou par des commentaires métalinguistiques. Ou encore ce sont des « organisateurs textuels-cognitifs » comme typologies, métaphores ou antithèses qui peuvent faire voir des cadres de référence préconstruits.

Au détriment des contraintes de l'idéologie cachée, la théorie met en avant une participation active de la mémoire dans les circuits discursifs de la construction du sens. L'approche montre que si d'une part la mémoire se présente dans le discours sous formes de *rappels*, d'autre part les images et les informations inscrites dans la mémoire servent **d'outils de catégorisation** afin de concevoir des situations et des données nouvelles. Les images, les *scripts*, les *scénarios*, les discours, les valeurs inscrites dans une mémoire collective, partagés en référence tout en étant immatériels, constituent ainsi des « cadres prédiscursifs collectifs » qui régissent la perception des discours nouveaux. La catégorie désormais la plus connue de ces « outils discursifs » est la métaphore conceptuelle théorisée par Lakoff et Johnson (1985 [1980]) en tant que moyen non seulement poétique mais avant tout cognitif et très présent dans les processus discursifs pour interpréter le monde en termes d'une perception humaine rationalisée. Paveau (2006) montre que pareillement, toute une série d'autres types de prédiscours est dotée d'une « efficacité toute pratique » de fournir des images de repérage pour interpréter et construire des situations et des activités discursives nouvelles. Ainsi, le corpus Ecole étudié par Paveau fait largement appel à l'antithèse culturelle des Anciens et des Modernes issue de l'histoire culturelle française pour discuter le maintien de l'éducation classique ou catégo-

rise les dangers pour cette éducation en termes de l'histoire très entrée dans la sémantique de la mémoire collective européenne comme une *invasion des hordes des barbares incultes*. Ailleurs, l'argumentaire fait l'usage de la « justesse » des mots (*ce qu'il faut bien appeler*) ou aux idées des références qui ne se discutent pas (*Aristote a bien dit que...*), etc.

L'accent mis sur la notion d'« **effet d'évidence** » par l'approche « assume pleinement son héritage althusserien et lacanien » (Paveau, en ligne⁶⁸) dans le sens où l'analyste ne peut étudier ces effets qu'à partir du moment où le discours fait voir les préconstruits. Les cadres prédiscursifs eux-mêmes demeurant immatériels, ce sont les références à ces cadres, des appels aux prédiscours, dans le discours effectif, qui sont analysables linguistiquement. Comme ces références sont *signalées* comme les lieux d'évidence, je vais appeler cette perspective, pour le distinguer dans les voies d'interprétations culturelles de la perspective logique *inférant* les représentations sociales des emplois accumulés du langage, **perspective signalétique**. Paveau souligne en effet (2006 : 127) :

Mes observables seront plutôt constitués de *signaux* des prédiscours dans le discours, ce que j'appelle **des appels aux prédiscours**⁶⁹. Comme le préconstruit, le prédiscours se signale comme tel mais ne s'inscrit pas dans la matérialité langagière. Les observables seront donc des formes langagières qui signalent qu'il est fait appel à des données prédiscursives collectives et antérieures, destinées à alléguer un partage du sens communicable par distribution et transmissible par héritage mémoriel. Mais ces prédiscours, non accessibles au locuteur, sont tacites.

Les prédiscours eux-mêmes sont donc tacites, mais le point important dans cette approche pour la présente thèse est que **dans la tâche de la lecture en langue étrangère**, cette méthode peut constituer un outil intéressant en vue d'appréhender des idées en l'air dans un espace discursif. Pour un lecteur non familier à l'espace discursif donné, les signaux des prédiscours repérés peuvent contribuer à l'avertir des endroits où, tout en ayant en apparence compris le sens des mots, quelque chose lui échappe (la signifiante des noms propres, les appels à la sagesse « patrimoniale ») ou que, sans que le lecteur s'en aperçoive, il y a au fond quelque chose qui 'cloche' pour sa perception ordinaire (les typologies, les catégorisations, etc. qui diffèrent peut-être d'une culture à l'autre). Cerner un écart dans la catégorisation ou se renseigner sur la portée d'un nom propre évoqué et *s'approprié* ces prédiscours serviront ainsi à explorer la complicité culturelle non accessible du premier coup par des indices qui se signalent. C'est

⁶⁸ « un effet d'évidence, cette expression assumant pleinement son héritage althusserien et lacanien : tout se passe comme si, à mesure que je parle, mes propos étaient dotés d'une évidence antérieure construite « ailleurs » que dans mon discours, et qui le rend signifiant (et légitime) ».

http://marieannepaveau.over-blog.com/pages/1_mais_ou_est_donc_le_sens_-2866304.html (consulté le 01.07.2010)

⁶⁹ C'est moi qui souligne.

dans ce sens qu'également P. von Münschow (2015) indique comme utile la voie d'AD travaillée par M.-A. Paveau (2006) – c'est un cadre méthodologique pour faire remarquer ce qui se passe comme évident dans une culture et une autre. Je dirais que « l'effet d'évidence » théorisée par Paveau peut donc contribuer à **matérialiser les études de « l'étonnement » ou de l'« insolite » dont les études contrastives des cultures (discursives) proposent de partir** (cf. 1.1.4).

L'attention portée aux « signaux » qui témoignent des appels aux prédiscours est notamment d'autant plus utile que les bouts des prédiscours matérialisés dans les évocations donnent en fait des **renseignements** sur ces mêmes discours (c'est le mécanisme même de leur transmissibilité). Que ce soient les qualifications imbriquées en constructions relatives, signalées par une modalité évidentielle (*tous les professeurs savent que /.../*) ou mises en scène dans une « deixis encyclopédique » (*dans notre société médiatisée, Dans un monde où le Spectacle est l'autorité symbolique la plus haute, /.../*), tous ces éléments de prédiscours jettent bien de la lumière aux discussions, avis, idées en l'air, si celui qui veut découvrir une société par la langue sait saisir ces signaux et arrive à les interpréter.

Pour la présente étude, retenons donc, dans un premier lieu,

- (1) **une attention aiguisée pour repérer**, au fur et à mesure de la lecture des textes de CR, tels *appels aux prédiscours*.

Savoir interpréter les signaux des prédiscours peut être un moyen intéressant pour comparer les cadres de référence préconstruits, soit culturels, soit disciplinaires, soit autres.

Vu le caractère de circuler par partage,

- (2) les types et les manières d'évocations des prédiscours peuvent en effet être regroupés et être différenciés, en fonction de communautés discursives, de supports, ou autrement, par leurs **différents « rapports aux prédiscours »**.

En clôture de la présentation de son approche, Paveau (2006 : 113–114) cerne, par exemple, selon ses types de corpus d'étude, trois types de « style » différents de l'usage des prédiscours:

- un style « intellectuel » des essais sur l'Ecole où les appels aux prédiscours sont très langagiers (étymologismes, lexicographismes, etc.) et culturels (antithèses culturelles, références aux Pères) et utilisé pour des fins argumentatifs ;
- un style des journalistes littéraires qui feraient plutôt référence à une évidence tacite de partage d'une culture commune, en jouant sur une modalité de connivence ;

- un style des militaires qui feraient davantage référence aux modalités mémorielles et épistémiques (appels à la mémoire lointaine ou immédiate, questions génériques et lexique d'évidence, l'usage abondant des typologies).

Ces différentes manières d'inscription des cadres prédiscursifs dans l'énonciation des discours nouveaux indiquent pour Paveau de différents « rapports aux prédiscours » – un nouveau programme d'études selon elle pour l'analyse linguistique des discours comme pratiques sociales :

Ces trois styles de rapport inscrivent en discours des rapports au langage, à la culture, à la réalité, aux autres : **le rapport aux prédiscours** me semble donc une notion opératoire pour l'analyse linguistique des discours comme pratiques sociales, notion sur laquelle peut s'appuyer un nouveau programme de sémantique discursive, qui ferait travailler en les renouvelant les acquis du précédent⁷⁰. (Paveau 2006 : 114)

En considérant la pratique sociale de la présentation d'ouvrages dans les sciences humaines et sociales, quel serait le « style » d'évocation des prédiscours dans les CR académiques ? Dans les CRs français et estoniens, ce style « académique » se dessinera-t-il toujours de la même manière ou y aura-t-il des différences ? Vu la conception dynamique de la construction du sens et les quelques exemples indiqués dans l'introduction de la thèse, on peut supposer une certaine variation du moins au niveau de contenus, mais on verra que c'est finalement en particulier le *rapport* aux prédiscours qui se montrera différent dans les cultures discursives que l'on a pris comme tache de caractériser en contraste.

Linguistiquement parlant, l'estonien et le français faisant partie des familles de langue différentes, un défi d'étude sera encore de savoir si les constructions signalant des effets d'évidence varient en fonction de langues. En absolutisant, il serait intéressant de dresser, à partir des corpus en étude, même une typologie contrastive des signaux de prédiscours dans les deux espaces des discours académiques. Etant donné cependant la diversité des prédiscours qui sont susceptibles de traverser les textes (disciplinaires, mémoriels, « culturels »), il faudra toutefois d'abord apprendre à les repérer, tester leur caractère d'indice, et ensuite seulement on pourra bien les interpréter ou inventorier. Je commence alors par les repérer et signaler dans les premières études, par me concentrer sur le fonctionnement précis de quelques indices particuliers ensuite (les études de *clarté* en français, de *selge* en estonien) pour tester et comprendre d'abord leur potentiel de renvoyer aux prédiscours. Et j'accumule et utilise enfin le sémantisme des indications de prédiscours pour décrire des cadres de discours succincts dans l'analyse diachronique des terrains de référence dans le chapitre 7. C'est en effet au bout de croisements et d'articulations de ces différentes ma-

⁷⁰ Comme référence Paveau (2006 : 114) renvoie à Pêcheux (1975).

nières d'étude que se dessineront les styles de rapports aux prédiscours quelque peu différents en fonction de différents corpus.

1.4.2. La perspective signalétique et les « déjà-là » dialogiques pour étudier les cultures discursives dans les énonciations

Je reviens maintenant sur le modèle de départ, celui de la linguistique de discours, présenté, dans 1.1.3., comme prenant pour objet d'étude les *genres du discours* et, dans 1.2.1., comme *inférentiel* quant à sa capacité d'interprétation des contextes socio-culturels. Pour faire rejoindre enfin les deux bouts, je montrerai comment la perspective signalétique présentée ci-dessus s'articule à la perspective inférentielle dans leur objectif commun d'interprétation des antériorités discursives.

Je rappelle que pour l'approche de la linguistique de discours développée par S. Moirand il était important de mettre en valeur l'idée que les genres du discours pouvaient être des « types relativement stables » des usages de la langue que « chaque sphère d'utilisation élabore » et qui sont pour le locuteur des « formes non moins prescriptives /... / pour une intelligence réciproque entre les locuteurs /.../ que les formes de langue. (Bakhtine (1984 [1952–53]) : 287 cité par S. Moirand 2010). En s'appuyant, d'autre part, sur une *logique naturelle du langage* développé par Grize (1997), l'approche souscrit à l'idée d'un « dialogisme généralisé » (Maingueneau 2002b : 293), issue des lectures de Bakhtine, que **tout mot de discours est « habité » de contexte social**, et « /l'emploi d'une langue naturelle fait que les signes utilisés ont toujours déjà un sens. » (Grize 1997 : 30). Pour étudier les perceptions socio-culturelles, l'approche considère comme objet d'étude alors toute manifestation langagière des discours, sans réduire son optique à l'étude des antériorités sociales de l'usage des mots ou des discours ni à un « dialogisme intertextuel » (option souvent pratiquée en étude des genres textuels, surtout littéraires) ni à un « dialogisme interactionnel » des études conversationnelles⁷¹ :

Le dialogisme n'est pas la pratique du dialogue ni l'étude des situations de conversations : c'est l'activité transformatrice des discours, **déjà-là ou potentiels**⁷², par le sujet énonçant, en direction d'un ou d'autres sujets. (Peytard et Moirand 1992 : 117)

L'invocation du « déjà-là » n'est pas une coïncidence – ici aussi le terme renvoie aux idées de Pêcheux et à sa conception du parler comme processus d'articulation en *intradiscours* des déjà-là de *l'interdiscours*. L'« activité trans-

⁷¹ En calquant sur Ducrot (cf 1.3.2. pour la « pragmatique intégrée »), on pourrait appeler l'approche Moirand-Peytard présentée dans 1.2.1. un « dialogisme intégré », alors que du point de vue d'étudier la perception socio-culturelle, cette approche se présente comme **dialogisme cognitive**.

⁷² C'est moi qui souligne.

formatrice des discours » veut dire dans ce contexte en effet que dans l'énonciation, tout énoncé s'organise à travers un débat avec l'altérité, avec les formes et les dires autres, antérieurs et extérieurs à l'énonciation, qui le conditionnent dans leur caractère préconstruit, mais qui sont toujours à retravailler pour être adaptés aux nouvelles énonciations, nouveaux messages et nouveaux objet de discours. Pour théoriser, au sein de l'approche dialogique, ces niveaux et manifestations des discours divers, Jacqueline Authiez-Revuz (1982) a proposé de parler d'une « **hétérogénéité constitutive** » pour référer au fait que tout énoncé s'organise à travers un débat avec ses altérités et d'une « hétérogénéité montrée » pour référer à la présence localisable d'un discours autre au fil du texte. Le caractère *montré* de l'hétérogénéité des discours est repérable d'une part par les formes *marquées* comme l'usage de discours direct ou indirect, l'usage de guillemets (modalisation autonymique), etc. et comprend, d'autre part, aussi des formes non marquées comme discours indirect libre, ironie, etc. (Maingueneau 2002b : 292). L'une des entrées d'étude proposée par Peytard et Moirand (1992 : 121) – l'entrée par fonctions – consistait notamment à étudier « la visée pragmatique des textes » dans leurs « hétérogénéités signalées ». Je vais considérer les effets d'ironie (cf. 7.1.1.) et des visées pragmatiques des textes, mais dans leur interprétation je trouve plus intéressant la théorie de pré-discours de Paveau (2006), où le signalement de la présence des discours antérieurs est moins centré sur le fait de monter la pluralité et les formes d'articulation des discours dans les textes que sur le fait de témoigner d'une **connivence tacite de leur présence**, pour constituer ainsi un moyen d'accéder à leur sémantique.

Quant à l'interprétation des indices, dans la perspective dialogique, puisque « /l'emploi d'une langue naturelle fait que les signes utilisés ont toujours déjà un sens. » (Grize 1997 : 30), c'est le cadre générique de **la logique « naturelle » du langage** qui fournit la possibilité de faire des hypothèses sur le monde dont on parle. La *schématisation* d'un objet de discours dont on parle est selon Grize (1997 : 37) notamment « une affaire de dialogue » où A « donne à voir » à B la représentation qu'il a de l'objet de discours et B reçoit l'image en fonction de la représentation qu'il en a lui-même. En évitant une position purement interactionnelle dans la construction des *représentations sociales*, Jean-Claude Grize aussi fait référence aux « cadres d'interprétation du réel » qui sont « préconstruits » culturellement (Grize 1997 : 119–120). Chez Grize, ces cadres ne sont pour autant pas signalés par des effets d'évidence mais « acquis » par les expériences, des usages antérieurs, etc. C'est ainsi que dans leur contenu, ces « préconstruits » font référence à **un horizon social et culturel général** en allant des locutions figées dans la langue aux traits associés à un objet, un animal, etc. dans une culture dans les pratiques empiriques (les chats adorés en ancienne Egypte vs. une indifférence contemporaine envers eux déduite de la locution « la nuit tous les chats sont gris »). (Grize 1997 : 31). C'est pourquoi M.-A. Paveau appelle cette acception de la notion de préconstruit une « acception faible » de celui-là.

Je garderai alors le terme de *préconstruit* pour renvoyer à la perspective signalétique de M.-A. Paveau, mais l'approche dialogique n'exclut en soi ni l'une ni l'autre acception, l'important étant de partir des « traces langagières ». La « sémiotique des indices » de l'approche de Peytard-Moirand (1992) s'explique en effet comme suit :

/L'hypothèse que l'on pose, si l'on souscrit à une approche linguistique des discours, c'est que les opérations langagières et discursives laissent des traces à la surface des textes, des conversations et des documents. Autrement dit, que les différents paramètres qui définissent le circuit de la communication /.../ sont **repérables, détectables, inférables** ⁷³ de l'observation des indices verbaux qui **témoignent et signalent** les procédures de la mise en verbes (Peytard et Moirand 1992 : 121)

Rappelons que l'enjeu didactique du modèle à trois entrées présenté en 1.2.1 n'était pas de dévoiler des fonctionnements idéologiques, ni de critiquer ou d'indiquer des sujets sociaux problématiques, ni même de tester des modèles heuristiques de description des discours mais d'« apprendre comment on mobilise les potentialités d'un système linguistique qu'on connaît (langue maternelle) ou qu'on est en train d'apprendre (langue étrangère) selon les contraintes sociales et culturelles de l'interaction verbale ». (Peytard et Moirand 1992 : 54).

Je pense qu'aussi bien la perspective signalétique que la perspective inférentielle peuvent donc dans notre propos être **mobilisées pour étudier les cultures discursives** (« les manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets au sens large, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part » (cf. 2.1.3)). En suivant la perspective signalétique, je vais me concentrer, au fil des analyses, sur les indices qui *se signalent*, avec un effet d'évidence invoqué, sur ce comment les objets de discours (les ouvrages parus et leurs présentations) se présentent dans les deux cultures discursives. Comme toutefois ces lieux d'évidence ne sont que des lieux de concentration des discours, je vais décrire en partie aussi l'ordinaire de ces genres de discours, qui se présentent sous diverses modalités d'énonciation. La perspective dialogique m'incline ainsi à considérer comment les différentes fonctionnalités des genres textuels se présentent et interagissent dans les ensembles des discours à tenir à propos des ouvrages présentés. La variété acceptée par l'approche dialogique dans les modes d'étudier les épaisseurs discursives nous redonne ainsi une certaine liberté d'élargir la palette d'observables à repérer, ou à partir desquelles inférer, des cadres de référence socio-culturels en jeu lors de présenter des ouvrages dans les comptes rendus estoniens et français.

Dans l'**optique contrastive** définie non pas comme objectif mais comme *méthode différentielle* pour situer, élucider et expliquer dans la mesure du possible les différences qui se signalent ou qui s'observent (cf 1.1.1), je vais donc me concentrer sur les différences d'usage de la matérialité langagière. Je pré-

⁷³ Mes mises en gras.

sente ci-dessous d'abord mes études qui se sont concentrées sur quelques entrées particulières, dont les usages se présentaient au premier regard comme « insolites » (2.1.3), pour comprendre comment et dans quelle mesure ces entrées témoignent des prédiscours qui traversent et régissent possiblement les pratiques discursives en étude. Dans d'autres études je vais repérer l'usage fonctionnel de ces prédiscours par des traces variées et enfin utiliser leur potentiel de donner à voir des convictions, des conventions tacites, des discours en l'air en général. Dans la perspective d'ensemble, ces différents signaux ou entrées constituent enfin des éléments à mettre en réseau, pour en inférer également des schématisations sur les objets de discours en questions.

1.4.3. En guise de conclusion sur les méthodes considérées : une application pratique de la théorie de prédiscours et le programme d'étude

Le besoin de préciser les modes d'analyses d'une part et une volonté de chercher des modes d'articulation des données langagières aux contextes culturels plus directs a ainsi d'une part influencé mes choix de variables à considérer (l'entrée lexicale conjuguée aux modalités de ses insertions dans les énoncés) et d'autre part, a finalement fourni un cadre méthodologique pour préciser le repérage et l'interprétation de ces articulations au fil des analyses (la perspective signalétique d'étudier des appels aux prédiscours). Pour moi, les deux perspectives se complètent dans mon objectif d'analyser les cultures discursives de présentation d'ouvrages dans les deux contextes de référence.

Pour conclure cette longue exposition des théories et des méthodes et de les faire rappeler d'une manière plus pratique, je proposerais d'appliquer l'un des outils discursifs de l'inventaire des signaux de prédiscours, et de résumer les approches considérées en ADF en termes d'une métaphore courante dans le domaine : celle de langage comme matière d'un tissu représentant la réalité. (Michel Pêcheux, par exemple, veut « dévoiler » l'idéologie (= réalité pour lui).)

D'ailleurs, si selon Pêcheux, le sens des mots dans un discours (c'est-à-dire dans un texte ou un énoncé) s'explique par leurs relations aux autres mots qui ne sont pas dits – les mots qui auraient pu être dits mais ne l'ont pas été, ceux qui l'ont été auparavant et ceux qui ne pourraient pas être dits – il appelle ces relations entre autres également des « relations métaphoriques » (voir Pêcheux 1969 : 29–33 ; in Maldidier 1990 : 124–127). *L'effet métaphorique* selon Pêcheux se constituerait donc en l'occurrence d'un ensemble des énoncés assemblés autour d'une position disciplinaire ou conceptuelle résumée dans le sémantisme d'une image métaphorique. Dans l'acception de la théorie des prédiscours, cet exercice se présente en revanche plutôt comme un **usage d'un outil discursif organisateur cognitif** pour catégoriser (et rappeler) la pluralité des approches considérées en termes d'un tableau simplifiant fréquemment utilisé mais signalant des accents qui devraient faire voir (avec un effet d'évidence

plus ou moins exposé) des cadres de référence présumés ou établis dans ces approches par les auteurs considérés. Ces cadres de référence sont différents mais collectifs pour chacun séparément dans la mesure où les auteurs viennent, comme je l'ai montré, des horizons disciplinaires et épistémologiques différents.

La question **pour les études contrastives des cultures discursives** par contre, en termes de cette métaphore, demeure à savoir comment, en mettant en contraste les tissus construits par deux ensembles de fabriques relativement comparables au niveau fonctionnel mais localisés différemment et employant des matériels de tissage différentes, les pratiques de produire et d'évaluer les tissus de ces fabriques diverses se présentent-elles dans leurs tissus ? – Autrement dit, comment analyser les productions langagières – quoi en relever et/ou déduire et/ou remarquer ?

Voilà donc une représentation et articulation des théories considérées en termes de cette métaphore :

Afin de « dévoiler » l'idéologie dans les représentations langagières de la réalité, le courant représentativiste (Dubois) essaie d'articuler la forme (la langue) et le contenu en faisant étendre les éléments de forme (mots, objet de la lexicologie) dans un « tissu » qui dépeint ce contenu. Ils analysent les 'nœuds' les plus contrastés dans la coloration dans ce tissu (*mots pivots* qui renvoient à des contenus mais dont le sens se détermine en fonction de leurs emplacements dans le tissu qui est conçu comme un système clos – une coupe dans l'ensemble des tissus possibles). L'intérêt de Foucault, en termes de cette métaphore, serait le tissu en tant que production d'une fabrique (institution) dans un espace sensible de transitions, celle des producteurs, des propriétaires et des consommateurs (relations de pouvoir), mais aussi des goûts et des pratiques d'achats, des courants de mode (*épisteme*), des évolutions techniques et d'autres *dispositifs* en jeu.

L'intérêt de Pêcheux, dans ce contexte, est plus particulièrement le processus de tissage (tout comme pour Z. Harris). Il s'intéresse plus particulièrement au *mécanisme* de tissage continu (en tant que manifestation des appareils idéologiques à l'œuvre). Dans un premier temps, son projet d'AAD'69, dans son objectif de « dévoiler l'idéologie » serait une tentative de démontage automatique de la couture (L'AAD69 est dit d'être conçu comme une « machine à débusquer l'idéologie »). Ses dernières analyses par ailleurs, au sujet des agrammaticalités, seraient même de demander comment le tissage fonctionne toujours même dans les cas où il y a des brouillages gâchant la 'qualité' du tissu (les règles de grammaire). Ses analyses des nominalisations, des subordonnées, etc. seraient plus précisément des tentatives de détecter et d'analyser dans le tissage, aux moments d'un autre type de 'nœuds' que ceux du courant représentativiste – aux « points nodaux⁷⁴ » -, des *fils disponibles*, pré-préparés. C'est son concept de *préconstruit* qui traduit cette idée des fils disponibles.

⁷⁴ Dans Pêcheux (1975 : 17), il appellera sa sémantique discursive « le point nodal » entre la linguistique (saussurienne) et la philosophie comme *science des formations sociales* ou *matérialisme historique*.

Si l'objectif de Pêcheux est donc de détecter et prouver l'existence du processus du tissage afin de le « dévoiler », Paveau propose en revanche de s'y intéresser pour étudier comment ces fils disponibles sont utilisés et conditionnent ainsi la formation de nouveaux tissus où ils se signalent comme des traces évidentes des images antérieures (mais aussi, dans la perspective de la cognition distribuée, de la réalité physique ou autre).

Dans la confrontation des deux sémantiques discursives à la linguistique constructiviste, qui étudie aussi les mots en tant que *produits* du tissage, rappelons que la *pragmatique intégrée* de Ducrot questionne aussi le tissage. Cette perspective à la base logique ne prend pour autant pas comme objet ni le mécanisme *déterminant* le tissu ni l'image représentée sur le tissu, elle étudie le tissu en tant qu'un ensemble des mécanismes généraux faisant normalement fonctionner le tissage. L'un de ces mécanismes a pour nom les *topoi* mais leur activation varie en fonction de tissages divers. La perspective signalétique vise à repérer leur présence et décrire leur caractère, la perspective inférentielle déduit aussi bien les images préconstruites que les images à construire des échantillons de tissu assemblés.

Si les approches sont concevables en termes d'une seule et même métaphore, leur croisement dans l'application ne doit pas être impossible. La métaphore fait voir que les *topoi* par exemple, sur lesquels l'approche argumentative de la langue de Ducrot s'appuie pour décrire les instructions fournies par les énoncés, peuvent être considérés comme l'un des types de prédiscours (utilisé par exemple largement par des journalistes littéraires selon Paveau (2006 : 114)). Une analyse sémantique au niveau des énoncés (cf. 5.3) peut donc faire voir ces prédiscours possiblement partagés, même si ces derniers ne sont dans ce cas pas forcément signalés comme évidents, et que pour une analyse discursive, leurs pratiques sont à ramener aux contextes disciplinaires et autres.

La métaphore décrit ainsi les rapports d'articulation du langagier et du social, pour en déduire ou cerner le composant socio-culturel dans les énoncés (produit de tissage) ou dans les actes d'énonciation (tissage). En cas des premiers auteurs, la métaphore décrit moins l'énonciation du point de vue des énonciateurs parce que ceux-ci sont créés par leur position (Dubois, Pêcheux) ou la fonction énonciative (Foucault) dans les discours, mais une évolution générale dans le domaine de recentrer les analyses du *dévoilement* davantage à la *production* du tissu et du tissage reflète la donne du paradigme cognitif. Aussi bien la perspective signalétique qu'inférentielle recentrent leurs intérêts à l'énonciation en tant qu'activité catégorisant le monde. La description des approches antérieures étaient néanmoins nécessaires pour faire voir à quel point cette catégorisation se repose ou peut se reposer sur les éléments de cadrage discursifs préconstruits.

Dans mes exercices de *détecter* et *repérer* des cadres de discours préconstruits mais aussi d'*inférer* des représentations socio-culturellement partagées je vais donc employer de manières variées les approches vues pour étudier l'insertion et les usages des antériorités socio-culturelles dans le discours. Déjà dans la

présentation de mes domaines et terrains d'étude (dans le chapitre 2), je vais chercher à m'appuyer avant tout sur la matérialité langagière, en cherchant à repérer et indiquer des éléments de tissus variés (constituant des formations discursives à considérer) pour dépeindre un contexte général des tissus précis à étudier (les textes des corpus de CR). Dans les premières analyses, je vais d'abord émettre des hypothèses, à partir des premiers bouts des tissus qui se présentent sur les deux terrains d'étude, sur les manières de faire ancrer les tissus de CR dans les ensembles de « fabriques » mis en contraste (l'étude sur les incipit dans le chapitre 3), où je ne peux que signaler la présence des antériorités prédiscursives comme outils s'il y en a lieu. Quand j'étudierai le processus de tissage dans son déroulement (l'étude de la structuration et de la « linéarité » des textes dans le chapitre 4), je chercherai à repérer divers signaux indiquant notamment des cadres de construction des discours prédiscursifs concernant la structuration. En me concentrant sur un « nœud » supposé particulièrement coloré (le mot pivot *clarté*), je vais me concentrer plus particulièrement sur les « mécanismes » de tissage, c'est-à-dire sur l'articulation des cadres de discours préconstruits dans la sémantique des énoncés (l'analyse du sens du mot *clarté* ou de son correspondant en estonien à l'aide de la théorie de l'argumentation dans la langue – cf. 5.3 ; 6.4.2 et al) et dans les modalités d'énonciation (5.2 ; 6.2.2 et al). Dans un dernier lieu, les pistes considérées seront croisées et interprétées, et si les différentes études semblent avoir au départ peu de points en commun, c'est finalement là leur intérêt vu dans l'ensemble, dans l'exercice de les « mettre en réseau » (cf. 1.1.4.), afin d'en cerner des « positivités » (1.2.4) possiblement transversales aux cultures discursives de l'un et l'autre espace discursif.

L'examen du cadre générique pour articuler le langagier et le socio-culturel au sein d'analyse du discours française, au moyen de la notion de culture discursive (à construire) et de rapports aux prédiscours (à cerner) a donc fourni un appareillage solide pour les analyses. Avant de me procéder aux analyses des ensembles à coupes choisies dans les tissus d'étude par ces moyens, je vais par la suite présenter d'abord mon domaine d'étude (le domaine de production de tissus) – le champ des discours académique –, et situer et présenter sur ce champ discursif mes terrains d'étude estonien et français – les revues académiques comme corpus et source des tissus en étude.

2. LES DISCOURS ACADÉMIQUES COMME CHAMP D'ÉTUDES ET LES TERRAINS POUR LES CORPUS

Je présenterai le champ d'étude de discours académique à partir d'une question particulière qui s'est posée pour moi à la croisée des contextes estonien et français : comment concevoir et situer sur ce champ éminemment anglophone une perspective contrastive entre deux langues dont ni l'une ni l'autre n'est l'anglais ? Tout en indiquant les références de base et les évolutions anglophones pour cadrer la recherche, je vais expliquer ma motivation dans le contexte estonien et, pour y construire une perspective contrastive appropriée, je vais me concentrer sur les développements français relevés sur ce champ d'études. Je présenterai ainsi mes choix – analyse contrastive du genre de compte rendu de lecture étudié pour une culture discursive générale – en fonction des questionnements sur les objets et approches qui traversent le champ d'étude des discours académiques.

En me concentrant sur les terrains d'étude particuliers – les revues académiques choisies comme corpus – les questions se posent, d'autre part, sur l'articulation pratique de la comparaison entre les deux espaces discursifs. Je discuterai les critères et les échelles de la comparabilité pour présenter alors les revues choisies comme terrain d'étude dans leurs espaces discursifs, dans leur matérialité et dans leurs articulations disciplinaires concernées.

2.1. Discours académiques comme champ d'étude et la perspective choisie

Dans quel cadre et pourquoi chercher à construire une perspective contrastive ? J'indiquerai d'abord le rôle général des études des discours académiques et les attentes à leur égard en contexte estonien.

2.1.1. L'essor et l'importance des études relevant de l'*academic discourse analysis*

Thématiquement, la thèse aborde donc le champ d'études qui s'intitulerait **l'analyse des discours académiques** ou – selon la formule la plus courante, en anglais – *academic discourse analysis* comprenant les discours scientifiques, universitaires ou autres pratiqués dans le monde académique⁷⁵.

Ces études ont pris un grand essor à la fin des années 1990. Dans une perspective appliquée, c'est d'abord un domaine d'utilité pratique pour aider les

⁷⁵ En correspondance à l'étiquette en anglais et à l'usage courant également en français, je désignerai comme *discours académique* mon domaine d'étude en général, les qualificatifs *universitaire, scientifique, savant* ou autres serviront à indiquer des précisions sur ce champ.

chercheurs des domaines et des langues maternelles diverses à s'exprimer au niveau international, en anglais notamment⁷⁶. Au sein des études discursives anglophones d'approches et d'applications variées (analyse conversationnelle, *systemic functional linguistics*, analyse narrative, etc. dont *critical discours analysis*), appliqués aux discours professionnels, à l'oral, à la communication médiatisée par l'ordinateur et aux études des identités, etc., Hyland (2011) explique l'intérêt accru pour les discours académiques au cours des deux dernières décennies par trois facteurs :

- des **changements sociaux** dans le monde entier qui favorisent l'accès à l'éducation supérieure et des parcours universitaires diversifiés pour un « corps étudiant » (*student body*) plus hétérogène que jamais du point de vue culturel, social et linguistique et ayant ainsi besoin d'aide pour se familiariser avec la complexité des textes spécifiques des disciplines variées ;
- une **nécessité pragmatique** de plus en plus importante, en vue des carrières académiques des universitaires singuliers, de publier au niveau international et plus particulièrement en anglais⁷⁷ ;
- un **questionnement fondamental des modes de construction des savoirs**, dans la mesure où le paradigme positiviste des descriptions empiriques objectivisées a donné lieu à une sociologie des savoirs, qui ne conçoit la connaissance scientifique plus comme une vérité absolue, mais montre le rôle des arguments, des démonstrations, et du langage en général comme créateur du savoir.

On verra que l'hégémonie des modèles anglophones uniformes sera, au moins, nuancée par des études comparatives, sinon ces facteurs pourront être indiqués comme transversaux également en ce qui concerne les contextes non-anglophones. Et, je dirais que si les deux premiers facteurs ont incité plutôt à trouver des solutions typiques et unifiées, pour saisir des discours dominants et s'y adhérent, c'est surtout la dernière dimension, ouverte en particulier par des réflexions critiques des analystes du discours sur la construction des savoirs disciplinaires (Foucault 1966 ; 1971), qui a incité à révéler une diversité et complexité des aspects à étudier dans le fonctionnement du langage sur le champ des discours académiques. Hyland (2011 :1) témoigne en effet du rôle central

⁷⁶ Depuis 2001, les chercheurs et enseignants de l'association relative *European Association for the Teaching of Academic Writing* (EATAW) se réunissent tous les deux ans aux congrès consécutifs pour discuter des défis à viser dans cet enseignement. Pour un exemple du traitement pédagogique des discours universitaires en France voir par exemple Pollet (2001).

⁷⁷ Hyland (2011: 4) indique qu'en 2005, il y a 1,1 million *peer reviewed articles* publiés globalement en anglais, ce nombre s'agrandissant de 4% chaque année, alors que selon Swales (2004) déjà, le nombre des articles scientifiques anglophones publiés dans les journaux scientifiques anglophones par des chercheurs anglophones non-natifs serait désormais supérieur à celui publiés par des anglophones natifs.

du langage, de la mise en mots et de la publication comme dispositif constitutif pour ce domaine :

Discourse is at the heart of the academic enterprise; it is the way that individuals collaborate and compete with others, to create knowledge, to educate neophytes, to reveal learning and define academic allegiances. The academy cannot be separated from its discourses and could not exist without them. No new discovery, insight, invention or understanding has any significance until it is made available to others and no university or individual will receive credit for it until it has seen the light of day through publication. (Hyland 2011 : 1)

Dans ce contexte, les discours sur les publications et sur leur signification et compréhension – les objets d'étude de cette thèse – sont donc au cœur des intérêts des études en *academic discourse analysis*. Or, c'est leur **diversité** tant au niveau de langues que comme un défi général qui sera l'enjeu de cette thèse. Quant aux facteurs d'intérêt pour lesquels étudier les discours académiques indiqués par Hyland ci-dessus, dans l'approche adoptée, les changements sociaux et les nécessités pragmatiques seront certes toujours le contexte d'arrière-plan de la thèse et les résultats des analyses vont s'y inscrire, mais je dirais que l'entrée vers ces questions se fera dans la thèse plutôt par la voie de *questionnement fondamental des modes de construction des savoirs* – la voie pas autant explorée en Estonie, il me semble, que les deux autres. Je vais ainsi contextualiser ensuite mon choix dans le contexte estonien en traçant, d'une part, la voie des évolutions socio-historiques du pays, et d'autre part, les discussions sur les nécessités pragmatiques du contexte.

2.1.2. Le contexte et les études des discours académiques en Estonie

Avant de caractériser l'état des lieux et les besoins en études des discours académiques en Estonie à l'heure actuelle, je pense qu'il serait instructif de tracer quelques éléments de contexte sur l'espace estonien et sur les articulations dans lesquelles s'insère et s'est insérée la langue estonienne et les discours à son propos de par son passé. Sans chercher à faire une « histoire des idées », je n'indique que quelques éléments pour créer le contexte pour les stéréotypes évoqués dans l'introduction et à leurs contestations, d'une part, et aux discussions sur les différentes conceptions de l'histoire estonienne discutées dans les CRs de nos matériaux dans le chapitre 7, d'autre part⁷⁸.

Même si la langue générale de l'espace culturel de l'Estonie est aujourd'hui l'estonien, langue finno-ougrienne voisine du finnois, cela n'est officiellement le cas que depuis une centaine d'années. Le début de l'enseignement supérieur en estonien est daté du 1^{er} décembre 1919, avec la création de la République de

⁷⁸ Pour une présentation plus élaborée du contexte culturel et historique estonien en français voir Minaudier 2007.

l'Estonie en 1918, alors que la première université en Estonie est fondée en 1632 par le roi suédois, sur la base d'une école jésuite polonaise, et refondée, après la grande guerre du Nord, par le tzar russe en 1802. Le peuple estonien n'est constitué en ces temps-là principalement que des paysans, alors que les étudiants à l'université sont pour la plupart des fils des barons baltes germanophones installés dans ce pays depuis le 12^{ème} siècle et l'enseignement se fait en allemand ou en russe.

Pour illustrer ce à quel point peuvent s'articuler dans un petit espace **différentes dispositions langagières et les cultures discursives reliées** à ces cadres langagiers, il convient d'évoquer dans ce contexte historique déjà multilingue même un cas de figure francophone – le premier recteur de l'université de langue allemande refondée par le tzar russe en 1802, Georges Frédéric Parrot était francophone par son origine et éducation (voir Käsper et Tohvri 2015). Même si ses études universitaires et une partie de ses publications scientifiques se présentaient en allemand, il était alors doté de la *lingua franca* de la formation des hommes savants de la République des Lettres et des Princes nobles de l'époque – le français – et pouvait ainsi s'en servir pour établir et maintenir un bon contact avec le tzar russe Alexandre I, formé dans l'esprit des philosophes des Lumières français. La connaissance non seulement de la langue française mais aussi des cadres culturelles et idéologiques de l'interlocuteur (sa socialisation discursive – cf. 2.2.1) lui a fourni dès lors une base privilégiée pour négocier les objectifs de l'université. Fervent promoteur par ailleurs de l'enseignement général pour les paysans estoniens (sans connaître pour autant leur langue), il était d'autre part aussi en contact avec un bon nombre de savants français dont son ami de jeunesse promoteur de la paléontologie française Georges Cuvier.

Faisant figure à l'époque déjà d'identité discursive « hybride » (cf. 1.1.2), G. F. Parrot est néanmoins loin de représenter un cas typique dans cette province russe, dominée par les barons baltes germanophones, qu'était alors l'Estonie. La langue non seulement des savoirs mais de la culture générale a donc en Estonie longtemps été l'allemand, même les premiers promoteurs de la langue et culture estoniennes, au 19^{ème} siècle, étaient pour la plupart eux-mêmes de langue et culture allemande. C'est par rapport et sous ces influences avec d'autres influences du russe et du finnois que s'est formé l'estonien comme langue d'écrit (Laanekask 2004). Dans la rédaction académique, c'est avant tout une rigueur à l'allemand, minutieux et approfondi, décrit par Schlegel par des mots clé comme *rehtlich, treuherzig, gründlich, genau und tiefsinning* comme caractère distinctif de la culture allemande en général (Muratori 2012 : 25) qui constitue couramment toujours une représentation également sur l'esprit savant estonien. Rummel (2010 : 30) évoque comme cadre historique de l'écriture académique un modèle « teutonique » qui croiserait les caractéristiques allemandes et slaves (Galtung 1981).

La constitution d'un Etat estonien – la République d'Estonie au début du 20^{ème} siècle (1918–1940) – va de pair avec **un enrichissement important de la langue estonienne au niveau du vocabulaire tant scientifique qu'ordinaire.**

Face aux courants conservateurs modérés, le linguiste et francophile Johannes Aavik promeut une conception de renouvellement de la langue estonienne très innovante en néologismes et même en formes syntaxiques pour assurer à l'estonien une bonne capacité d'expression scientifique et littéraire. Aavik conçoit à cet effet la langue comme outil, voire une « machine » à perfectionner pour que l'homme puisse l'utiliser à son dessein (cf. Monticelli 2009). Un idéal de référence par le style est ce faisant pour lui le français, même s'il reproche au français un conservatisme au niveau de la formation des mots nouveaux, ce qui lui couperait les chances dans la course des langues au niveau mondial (voir Chalvin 2008). De ce fait, dans le nombre des néologismes de sa création, la part de ceux qui soient inspirés du français n'est pas énorme mais considérable (Chalvin 2008 : 113), mais c'est sa représentation d'un « esprit » d'intellectualité précise et en même temps « légère » exprimé par le français et les textes rédigés en français qui peut être citée comme représentation toujours courante dans l'espace estonien pour le français (en particulier dans un contraste évoqué par Aavik avec un modèle allemand). Aavik (1906) dans son journal rédigé en français :

Ce qui me plaît dans la langue et la littérature françaises, [c'est] l'esprit que les écrivains, les poètes y ont mis, qui a fini par devenir un trait indélébile de la langue elle-même. C'est cet esprit d'épicurien et de dandy qui goûte le monde en esthète, un esprit un peu léger, traitant des choses sérieuses avec une légèreté nonchalante et gracieuse, un sourire sceptique aux lèvres, mais ayant une sensibilité extrême pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui nous fait rêver, pour toutes les couleurs, pour toutes les nuances. [---] Le français n'expose pas méthodiquement ses pensées, comme l'allemand qui roule ses périodes lentes et bien subordonnées, mais il avance par de rapides et gracieuses phrases comme un papillon voltige de fleur en fleur.

Telle est la représentation « romantisée » de l'esprit français des intellectuels estoniens également des années 1950–60 qui auraient tous lu avec enthousiasme le traité *sur l'Esprit français* par Johannes Semper (1934) et « avec un soupir de rêve irréalisable, songé à ne se rendre à Paris qu'une seule fois de leur vie »⁷⁹ (Langemets 2001). De fait, Semper (1934) décrit aussi le caractère critique et raisonné de l'esprit français, mais il est vrai que l'interprétation de l'esprit français comme modèle d'orientation culturelle s'est toujours fait, depuis les 1930s, en contrepoids à une mentalité allemande traditionnelle « qui fut nécessairement déjà présente en Estonie » (Langemets 2001). On pourra évoquer cependant toujours une empreinte de *l'intelligentsia* russe, et, depuis les 1930s déjà, on trouve également des positions prises pour l'orientation plutôt anglophone à suivre (A. Oras – voir Karjahärm 2001).

⁷⁹ La citation en estonien : « Olen miskipärast kindel, et 50–60-ndail koolis käinud intelligendid on kõik kunagi õhinaga lugenud Johannes Semperi « Prantsuse vaimu » (1934) ning õhanud, et, ah, käia ära Pariisis ja siis surra! » (Langemets 2001).

Au début du 20^{ème} siècle, toutes ces discussions se faisaient toutefois au nom de *développer* le potentiel de l'estonien comme langue de culture et des sciences, à l'époque de l'occupation soviétique (1940–1991), le défi culturel principal consiste par contre en **un soin de préservation, face à la politique de russification**, du statut et de la de fonctionnalité de la langue estonienne (voir 2.4.1. pour le rôle de la revue *Keel ja Kirandus* dans ce contexte). Aussi bien une toile de fond allemande et l'alternative française figurent dans ce contexte principalement comme cadres s'opposant à l'influence russe. La langue de bois de l'Union Soviétique est généralement maîtrisée mais se réduit le plus souvent à des citations des auteurs conçus comme obligatoires⁸⁰ (Lénine, Marx, etc.) mais un esprit dissident tacite fait que la représentation de ces modèles s'avère plutôt ironique⁸¹ et soit on les évite, soit on les utilise de manière pragmatique.

Aujourd'hui, le statut officiel de l'estonien comme langue nationale étant garanti, c'est **le maintien et développement de sa fonctionnalité face à l'anglais mondial** qui forme un défi constamment rappelé et travaillé (les programmes de développement de la terminologie d'informatique, numérisation des ressources de langue, les programmes d'enseignement, etc.). D'une part on vante la « beauté » de la langue estonienne, d'autre part on se plaint que dans la pragmatique communicationnelle, les jeunes s'emprennent trop des pratiques anglophones, ne trouvant l'estonien pas assez commode, élégant ou précis pour exprimer leurs idées. Contre les discours normatifs qui se concentrent dans ce contexte à la bonne rédaction de l'estonien en ce qui concerne les *règles* de l'écrit, Jürine et Tragel (2017) rappellent aujourd'hui une nécessité d'encourager le savoir d'écrire comme littérature discursive variant les registres et travaillant la textualité dans l'expression.

Dans le contexte d'aujourd'hui, avec l'anglais comme *lingua franca* des sciences, pour travailler **l'efficacité de l'expression académique**, il faut sans doute travailler la maîtrise de l'anglais et les cadres discursifs caractérisant les discours académiques en anglais – telle est en effet la représentation courante à l'université de Tartu selon une enquête menée par Leijen, Jürine et Tragel (2015). Comme nombre d'autres universités dans le monde (cf. Bromley, Scott, Bonazza 2015), l'université de Tartu⁸² a désormais un centre transdisciplinaire d'aide à la rédaction académique (AVOK⁸³), créé en 2009. Si en 2004, un premier petit groupe de discussion (dont l'auteure de cette thèse) s'était réuni pour ne serait-ce qu'aborder, sous la direction de la prof. Tiina Ann Kirss, la thématique d'analyse de la rédaction académique, en 2015, les rédactions en cours de plusieurs dizaines d'étudiants par semestre peuvent être travaillés et discutés

⁸⁰ Cf. la présentation d'un essai polémique dans *Tuna* 2005-1, page 1, par l'éditeur de la revue : « Oli aeg, mil korrutati / .../ Ükskõik, mis teemat ka käsitleti, oli Nõukogude ajal Lenini tsiteerimine pea iga artikli kohustuslik osa. / – /Il était le temps où on répétait /.../ Quel que fut le sujet, citer Lénine était un passage obligé pour presque chaque article./

⁸¹ Pour une représentation discursive de cette ironie « quinze ans après » voir Käsper 2011.

⁸² L'université la plus grande de six universités d'Etat en Estonie.

⁸³ En estonien *Akadeemilise Väljendusoskuse Keskus* (AVOK) – 'centre d'aide à la rédaction académique'.

avec un tuteur et entre pairs lors des cursus de ce centre, aussi bien en anglais qu'en estonien, soit en ligne, soit en présentiel. Pour plus d'efficacité, le centre a mis en place un système de *peer review feedback* en ligne entre les étudiants participant aux cours (Leijen 2016). Ailleurs, les études en *academic discourse analysis* ont trouvé une excellente application en didactique de l'enseignement de l'anglais *for Academic Purposes* dans le travail de Rummel (2010) qui a élaboré un cursus pratique d'enseignement de la rédaction des textes académiques, visant à travailler surtout la cohérence textuelle.

Quant à l'enseignement d'autres langues, les études de leur enseignement ont naturellement adopté aussi un focus de « compétence communicative » générale (Ljalikova 2007 pour le français) ou doivent tenir compte dans l'apprentissage de leur statut mineur et/ou de l'interaction avec d'autres langues apprises auparavant. Sur l'interférence de la langue maternelle en deuxième langue étrangère après l'anglais, on peut citer une étude concernant l'allemand par Miliste (2011), et en particulier une étude sur les mémoires de licence rédigés par des étudiants estoniens en espagnol, où s'atteste de fortes interférences lexico-grammaticales de l'anglais (Kruse à paraître 2017). La question de différences rhétorico-culturelles des Estoniens en *academic writing* a été abordée, mais toujours en comparaison avec la rédaction en anglais (Laane 1997 ; Laane et Tammelo 2006). Reinsalu (2015) ouvre une perspective intéressante, en étudiant en estonien les manières de se référer dans les textes académiques, mais les contrastes sont dessinés en fonction de types de texte, le corpus d'étude ne confronte pas différentes langues.

Dans le besoin d'assurer, face à l'hégémonie grandissante de l'anglais, la survie de la langue estonienne comme langue des sciences, les études du langage des discours scientifiques et savants en estonien, la question de l'efficacité prend, d'autre part, facilement **une allure normative** en Estonie. Le travail et les études sur le développement des terminologies des sciences ont pour mission logique de surveiller l'usage correct et « clair » de la langue estonienne dans des discours académiques (Nemvalts 2006 ; 2011) ou d'en analyser le fonctionnement (Kerge 2011, 2012). Le centre de l'Université de Tallinn d'études de l'estonien comme langue des sciences (*TLÜ Teaduskeelekeskus*) organise régulièrement, depuis 2009, des colloques thématiques⁸⁴, et plusieurs autres discussions sur la clarté d'expression qui ont également vu le jour en Estonie (les colloques pour promouvoir l'expression claire dans toute communication professionnelle depuis 2013 ; le concours pour le « message clair »).⁸⁵ Ces discussions ont cependant souvent porté surtout sur la correction et la précision des terminologies ou encore sur un idéal de simplicité et de brièveté questionné

⁸⁴ Pour les colloques de l'estonien comme langue des sciences et pour le centre d'études voir : <http://teaduskeelekeskus.weebly.com/konverentsid.html> (consulté dernièrement le 20.08.17).

⁸⁵ Pour les colloques de la « communication claire » (*Selge keele konverents*) et le concours de « message clair » (*Selge sõnum*) voir le site <http://selgesonum.ee/> (consulté dernièrement le 20.08.17)

dans le contexte de textes juridiques, administratifs et autre communication professionnelle, de sorte que Sooman (2014) cherche à rappeler que « expression laconique et clarté ne seraient pas forcément des synonymes », vu qu'un texte composé entièrement de phrases courtes et simples serait « plutôt pénible » et ennuyant à lire. Une telle prise de parole polémique incite alors à proposer que, tout comme en français, la notion de clarté peut être valorisée et en même temps problématisée dans le contexte estonien.

Au niveau textuel en général, les études de Lepajõe (2002 ; 2011) ont souligné un manque de cohérence textuelle dans les dissertations libres (*kirjand*) à l'examen terminal du lycée, ce qui est en effet le problème travaillé en application par Rummel (2010) dans la rédaction des écrits académiques en anglais. Pour travailler la rédaction et l'argumentation en estonien à l'école (M. Henoste 1998 ; 2011 [2005, 2006, 2009].), il y a quelques manuels de référence, mais les rapports sur les étudiants d'université (Ehala et al. 2010, 2015) constatent généralement toujours une capacité faible de produire des textes écrits. Les centres d'aide à la rédaction académique installés constituent un dispositif institutionnel important pour soutenir les étudiants et les chercheurs dans leurs activités de rédaction. Pour aider les directeurs des travaux d'étudiants, il y a un référentiel conceptualisant les différents styles de la direction de travaux (Kärtner 2010) et, aux fruits des réflexions sur la rédaction, un manuel de la rédaction académique verra également bientôt le jour (Kirss à paraître 2017).

En ce qui concerne les perspectives appliquées, le cadre et les dispositifs pour développer l'efficacité de l'expression académique, dont un fort manque se sentait encore il y a une décennie, semblent donc se mettre en place pour les principales langues de travail. Quant à l'anglais, le directeur même du centre AVOK à l'université de Tartu, Djuddah A. J. Leijen (2016 : 13) note, suite à l'enquête citée ci-dessus (Leijen, Jürine et Tragel (2015)), qu'il y aurait néanmoins une tendance à relier l'acquisition de la maîtrise de l'écrit académique trop à la maîtrise de langue et de l'anglais notamment, et souhaite une meilleure conceptualisation du processus d'écriture. N'étant pas estonophone natif, il amorce un travail de recherche à savoir quel type de *feedback* les étudiants trouvent le plus utile et motivant pour effectuer des corrections dans leurs textes (Yallop & Leijen (2015) ; Leijen (2016)).

En analysant les évolutions et l'état des lieux des espaces académiques de l'Europe orientale et centrale du point de vue de l'enseignement des discours académiques, Harbord (2010) signale, d'autre part, un danger de « translation » des modèles et d'un « impérialisme linguistique » si l'enseignement de la rédaction académique ne considère pas **les modèles locaux**. L'enjeu du présent travail est alors notamment de questionner des modèles estoniens de culture discursive. Comme indiqué dans 1.1.4, la culture discursive en question ne se définit que dans la mesure où elle se dessine dans les pratiques discursives d'un genre textuel— le compte rendu de lecture en l'occurrence — et dans les types de corpus déterminés, les modèles pouvant bien varier dans d'autres types de corpus. Dans l'esprit de valoriser les contrastes et les variétés, il convient néanmoins de chercher à savoir s'il y a des particularités qui se signalent au niveau

local, pour en avoir, éventuellement, conscience dans d'autres contextes et pour analyser de manière plus consciente les cultures discursives d'autres genres, d'autres langues et d'autres communautés de communication, soit dans l'académie mondiale, soit dans la communication dans l'un ou l'autre espace discursif.

Dans cette thèse, la tâche entreprise est alors d'étudier des textes écrits de manière authentique et bien acceptés (vu qu'ils sont publiés) indépendamment⁸⁶ dans les deux langues pour relever des variations contrastives dans ce genre faisant voir des modèles de représentation et de pratiques respectives. C'est de cette manière que la thèse va questionner les modes de constitution du savoir dans les deux contextes.

Quant à ces contextes, pour situer mon choix, je viens de tracer un tableau indicatif des évolutions socio-historiques du contexte estonien et de ses nécessités. En rédigeant en français, une telle contextualisation – depuis la première « Défense et illustration de de la langue française », rédigée en 1549 par Joachim du Bellay pour légitimer le statut du français, aux appels alarmés à sa défense, toujours d'actualité⁸⁷ ne serait-ce qu'au nom de maintenir une diversité de langues de sciences et de leur expression⁸⁸, d'une part, et de décrire d'innombrables outils de développement et de perfectionnement de cette expression dans les universités et dans la francophonie toujours mondiale, d'autre part, – me semble à ce point plutôt redondante⁸⁹. Dans l'esprit de ne pas chercher des comparaisons exhaustives mais de cerner les contrastes dans les rapports qui se signalent comme cadratifs, je vais par contre me concentrer sur le contexte français en ce qui concerne plus particulièrement déjà le champ d'études en analyse des discours académiques. Parmi les problématiques qui s'y circulent (constituant une « syntaxe » disciplinaire du domaine), je vais indiquer des parallèles et des accents français par rapport au contexte d'études anglophones. Comme j'ai fait le tour des facettes socio-historiques et pragmatiques du contexte estonien, c'est de cette manière que je vais définir mes axes d'étude plus précis pour étudier la construction des savoirs dans les deux espaces discursifs à mettre en contraste dans les analyses.

⁸⁶ “successful texts written independently as original texts in each of the languages” (Moreno and Suárez 2008 : 505).

⁸⁷ Maillard, P. 1996. « La défense du français : un défi d'actualité ». *Revue de deux mondes*. Disponible sur le site *Défense de la langue française*. http://www.langue-francaise.org/Articles_Dossiers/Arti_defi_actualite.php# (consulté le 20.08.17).

⁸⁸ Par exemple une controverse publiée au sujet de publications dans les sciences sociales et en gestion par Chanlat, J.-F. 2013. « Défense de la langue française comme langue scientifique » sur le site de comptes-rendus de livres *le Libellio*. <http://lelibellio.com/> (consulté le 20.08.17).

⁸⁹ Pour une analyse discursive critique élaborée de ces discours, voir par exemple Paveau et Rosier (2008).

2.2. Les axes d'étude définis par rapport aux problématiques en étude dans *l'academic discourse analysis* et aux études francophones des discours académiques

Sur le large champ disciplinaire d'étude des discours académiques, je vais suivre plus particulièrement ma question de savoir comment se conçoivent les études contrastives (ou comparatives) dans ce domaine et quelle est la place accordée dans ces études aux genres de discours. En ce qui concerne les manières de parler des objets au sens large, c'est le mot clé *clarté* sur ce champ et une conceptualisation générale des normes et pratiques d'écrire dans le discours académique qui constitueront mes axes d'étude particuliers.

2.2.1. Des genres relevés comme objets d'étude à leurs variations en contrastes

Un premier cadre méthodologique pour décrire les genres académiques est fourni par les travaux de John M. Swales (1981 ; 1990) qui propose d'en analyser des séquences thématiques fonctionnelles (en anglais *moves* tels *situating*, *presenting purpose*, *presenting methodology*, etc.). Au départ, Swales met en avant **une stabilité des genres académiques** dont les usagers apprennent à maîtriser le fonctionnement en structure, en style, etc., pour être reconnus comme appartenant à la communauté. En se focalisant sur la typicalité (*mapping typicality*), on étudie les modèles de la présentation de l'information et de l'argumentation dans les articles de recherche, dans les thèses, mais aussi dans les genres où l'information est davantage condensée, tels les résumés d'articles et les propositions de communication (*abstracts*). Je discuterai le modèle proposé par Swales (1981) et ses développements dans mon premier chapitre d'analyse (le chapitre 3), dans mon analyse contrastive des séquences initiales des comptes rendus de deux corpus.

Les variations qui se présentent dans les analyses amènent de fait bientôt aux questionnements à quel point il est possible de décrire un article scientifique comme « typique », thématique problématisée en particulier dans Fløttum (2006). Les études sur les genres ont ainsi été affinées par des regards apportés aux indices de la présence de l'auteur dans le texte (Hyland 1999 ; 2001, 2002 ; Fløttum 2001a), de l'usage des citations et du discours rapporté (Tuomarla 1999 ; Fløttum 2001b ; 2004 parmi les premières études), aux formes et aux modalités de l'expression de l'évaluation (Bondi & Mauranen 2003 ; Anderson & Bamford 2004). La présentation de l'évaluation comportant toujours une nécessité d'aménager la critique (pour ne pas heurter la *face* positive de l'auteur en question), les réalisations lexico-syntactiques de cet acte sont en anglais, en particulier, étudiées comme marqueurs du phénomène d'*hedging*⁹⁰ (Hyland 1996a,

⁹⁰ Je définirais *hedging* comme une facette pragmatique des études des modalités d'énonciation, avec la différence de mettre l'accent particulier sur la dimension interlocutive.

1996b, 1998 ; Meyer 1997 et autres). **Le compte rendu de lecture**, le *book review*, est aussi surtout étudié à ce dernier égard – comment la critique se présente dans son énonciation (Salager-Meyer & Alcaraz Ariza 2003 ; Moreno & Suárez 2008, Ryvityte 2015) et comment l’expression de l’évaluation fait varier sa rhétorique (Hyland & Diani 2009).

Parmi les aspects pouvant faire varier l’écrit académique, les études ont indiqué surtout des spécificités disciplinaires – une « culture disciplinaire » (*disciplinary culture* dans Hyland 2000) –, mais aussi le statut et « l’ancienneté » du chercheur dans le domaine (Rinck 2006), son habilité d’acquérir des « littératies universitaires » (Delcambre et Lahanier 2010) et, comme un variable tout aussi important, la culture et langue premières de l’auteur (Mauranen 1993 ; Ventola & Mauranen 1996 ; Connor 1996 ; 2015).

Parmi les premières **études comparatives entre deux communautés contrastées par la langue**, j’aimerais signaler dans ce contexte le numéro de *Languages* qui introduit en France la thématique de « l’ethnolinguistique de l’écrit » comme l’étude des pratiques discursives des « communautés communicatives translangagières » (Beacco 1992) partageant les cadres de référence institutionnels, disciplinaires ou autres mais variées dans les observations par la variable de langue naturelle (1.1.3). Le directeur du numéro Beacco lui-même évoque comme l’une des pistes à considérer les variations notées dans les écrits scientifiques anglophones et francophones dans les pratiques d’intégration de citations (davantage textualisées dans les écrits français et plus résolument résumées ou simplement évoquées dans les écrits anglophones). Et, comme j’aborderai la question de la structuration de textes de même dans le chapitre 4, je noterais ici qu’une comparaison franco-allemande par Sachtleber (1992) sur les différences de la structuration des textes dans un petit échantillon d’actes de colloque en linguistique dispute à l’époque déjà l’idée d’une universalité des structures des textes scientifiques et de leur perception et propose une explication de ces différences en termes de différences d’expériences langagières et sociales.

D’après Sachtleber (1992 : 96), le jugement d’un lecteur sur un certain texte quant à sa lisibilité dépend « surtout de son origine, de sa langue maternelle et de ses expériences interculturelles, on pourrait dire de sa « socialisation textuelle ». » La désignation de l’ensemble de ces facteurs comme « socialisation textuelle » peut être aussi l’effet de la tradition allemande de *Textlingvistik* et textologie contrastive (cf 1.1.2), ou encore elle traduit l’esprit général du numéro de souligner le caractère textuel des genres face à l’oral (cf. 1.1.3). Les études sur les variations disciplinaires (Hyland 2000, et autres) ont fait parler de la « socialisation disciplinaire » (par ex. Kautto et Talja 2007). A la croisée des deux, et pour impliquer également les dimensions idéologiques et socio-culturelles, c’est de la « socialisation discursive » (terme employé par exemple par Duff 2007 : 1.14) que l’on pourra parler ci-dessous pour souligner l’articulation des textes et des expériences sociocognitives qui les encadrent.

Avec l’évolution des outils informatiques et le développement de la linguistique de corpus, des projets de gros corpus ciblés (sans parler de nombreuses

études singulières) ont été montés pour étudier les diverses variables considérées⁹¹. Le projet norvégien KIAP (*Kulturell Identitet i Akademisk Prosa – 2002–2006*)⁹² a confronté notamment les articles scientifiques en anglais, en français et en norvégien dans les domaines de linguistique, d'économie et de médecine (Fløttum éd. 2007) pour faire voir la variété des contrastes et préciser le rapport langue-culture/discipline. Dès le départ, le projet admet l'importance de la variable disciplinaire et confirme en effet que les textes de la même discipline se ressemblent davantage dans les différentes langues que les textes d'une langue entre elles, mais cela ne l'empêche pas de témoigner des particularités intéressantes au niveau des langues. Le projet Scientext français (2007–2013) présente comme paramètres pris en compte dans la constitution de leur corpus la langue (le français et l'anglais), la discipline (plusieurs disciplines des sciences humaines, sciences expérimentales, l'ingénierie), et encore le genre et le profil d'auteur (thèse, articles, actes de colloques, écrits d'étudiants) (Tutin et Grossmann éd. 2014). Si le premier des projets est clairement centré sur la comparaison, le deuxième souligne davantage l'application didactique en vue de la « littérature académique » (Henderson 2014 ; Cavalla et Loiseau 2014). Du point de vue de la méthodologie, les deux se concentrent à l'interprétation des marques d'énonciation repérables dans l'argumentation académique.

Dans l'ensemble des comparaisons, deux types d'approches dites « contrastives » peuvent de fait être distingués : d'une part les contrastes questionnés en termes de langues et de contextes culturels et d'autre part une contrastivité entre différents usages et formes des genres textuels, modélisant et analysant les genres. A ce dernier égard, la thèse de Poudat (2006) présente par exemple une analyse « contrastive » d'articles scientifiques de revue linguistique « dans une perspective d'analyse des genres ». En ce qui concerne les contrastes inter-langues, les questionnements sur les particularités d'écriture en français ou en d'autres langues font l'objet de plusieurs colloques en Scandinavie (Turku 2005⁹³, Bergen 2006⁹⁴), avec des publications également en anglais (Suomela-Salmi et Dervin 2006 et 2009 ; Fløttum et al. 2006 ; Fløttum 2007). Si une revue d'études sur les résumés d'articles par Swales et van Bonn (2007 : 263) constatent un manque d'études antérieures sur ce genre en langue française (face à multiples études disponible par exemple en espagnol, à savoir Lorés 2004 ; Martín-Martín 2003), de telles études existent cependant (Fløttum 2001b ; Rentel 2009) ou sont en cours, mais il est vrai qu'elles n'impliquent pas toujours l'anglais. A ce point, Eija Suomela-Salmi (2009) pose son

⁹¹ Les exemples choisis impliquent l'axe de comparaison anglais/français, pour des corpus en anglais et pour d'autres projets sur les écrits scientifiques et académiques voir par exemple : <http://scientext.msh-alpes.fr/scientext-site/spip.php?article28>.

⁹² Le site de la présentation du projet : <http://kiap.uib.no/index-e.htm>.

⁹³ « Perspectives inter-culturelles et inter-linguistiques sur le discours académique. Cross-cultural and Cross-linguistic perspectives on Academic Discourse ». Université de Turku, Finland, mai 2005. (Suomela-Salmi et Dervin (éd.) 2006 et 2009).

⁹⁴ « Academic voices in contrast », Université de Bergen, Norvège, les 4–6 mai 2006. (Fløttum et al. (éd.) 2006).

étude sur les résumés d'articles français et finlandais en linguistique et en histoire notamment en réponse à la question de leur positionnement par rapport aux conventions génériques anglophones.

Une problématique qui se pose dans ce contexte est donc notamment celle du fonctionnement des **petits espaces discursifs** par rapport à l'espace discursif académique généralement de plus en plus anglophone, mais aussi celle du fonctionnement de ces espaces en soi et en comparaison entre eux. Dans un sens unilatéral, déjà depuis les 1990, on trouve des études sur les effets de la « globalisation » sur les traditions d'écriture académique des espaces moindres (par ex. Čmejrková (1996) sur le tchèque ; et depuis Chovanc (2012)). Mais c'est aussi en étudiant les espaces discursifs pour leurs caractères propres qu'un « effet de la taille » de l'espace peut être une variable importante. Les effets de telles différences de pratiques ont été discutés par exemple par Suomela-Salmi (2009) dans une comparaison de l'espace francophone et finnophone par rapport à la scène de référence internationale globale anglophone, par Petric (2011), et avant tout par Yakhontova (2002) pose la question de la taille en termes pragmatiques de la portée informationnelle ou promotionnelle (*telling vs selling*) (cf. chap. 4 et 7). Le cas du projet norvégien KIAP prouve, d'autre part, qu'une mise en rapport d'un espace discursif minuscule⁹⁵ avec d'autres, plus grands, n'est pas inconcevable et peut justement apporter des variables intéressantes dans la comparaison.

Une autre remarque concerne les disciplines de référence étudiées dans les analyses des discours académiques. Comme l'a indiqué déjà Hyland (2011) dans la citation évoquée ci-dessus, l'activité de rédaction et de publication est une activité centrale et transversale aux disciplines universitaires. Les analyses comparatives montrent cependant le rôle du langage relativement différent en fonction, voire au sein de la discipline (rôles rédactionnels des auteurs de rapporter sur la recherche, d'argumenter ou d'indiquer la progression textuelle privilégiées différemment dans différentes disciplines discutées par exemple dans Fløttum 2007 : 18). Enfin, si du point de vue de décrire une organisation stable des écrits scientifiques, c'étaient plutôt les sciences 'dures' ou descriptives qui étaient intéressantes à étudier, il semble que pour étudier les variations ce soient souvent plutôt les sciences humaines et sociales qui se trouvent sollicitées. Les études des textes invoquant le domaine de l'outil même des analystes – les sciences du langage – sont nombreuses (Sachtleber 1992, le projet KIAP, Rentel 2009, Ryvityte 2015, et autres). Un domaine intéressant pour étudier la textualisation du savoir entre la narration et l'argumentation semble être aussi l'histoire – Beacco (1988) s'y intéresse pour les variations de pratiques discursives d'une communauté d'historiens autrement « translinguagière », Bondi (2007 ; 2009), Lorés-Sanz (2012) l'étudie pour l'argumentation, Suomela-Salmi (2009) et Luodonpää-Manni (2009) le mettent en parallèle avec

⁹⁵ Plus grande que l'Estonie d'1,3 million d'habitants, le Norvège compte aux environs de cinq millions d'habitants mais elle est toujours nettement plus petite que les espaces francophones et anglophones étendus dans le monde ou mondiaux.

les sciences du langage pour étudier les différences entre les textes rédigés en français et en finnois. Le choix de ces deux disciplines sera également le mien, pour mettre en parallèle les textes rédigés en estonien et en français.

Le fonctionnement d'un genre, étudié dans ses contrastes relevant de la culture discursive soit disciplinaire, sociale ou langagière ou due à la taille de l'espace discursif ou aux autres variables encore, semble donc être une entrée et une optique d'étude tout à fait pertinente dans les études des discours académiques. Je présenterai les précisions de mes choix en analysant les tonalités de quelques colloques thématiques et par des tentatives méta-conceptuelles avancées par les actants eux-mêmes sur le champ d'étude où ils agissent.

2.2.2. De la clarté comme norme aux variations positives des modèles de référence

Du point de vue **des nécessités pragmatiques** et de la problématique de l'enseignement des discours académiques, on peut constater qu'à l'heure actuelle, les outils techniques ne cessent de s'affiner, et les besoins de compétitivité ont créé des centres spécialisés à l'aide en écriture académique dans la plupart des universités en ce qui concerne l'expression en anglais comme *lingua franca* des sciences (Bromley, Scott, Bonazza 2015). La pratique, toutefois, se discute toujours.

Quant à l'enseignement des discours académiques *lingua franca*, le constat général d'un congrès (EATAW⁹⁶ 2015 à Tallinn) est de savoir que les fautes de grammaire, concernant le plus précisément l'usage de la langue, ne sont qu'une partie infime des difficultés que rencontrent les étudiants (c'est la part « mécanique » dans le schéma « génératif » d'enseignement des discours académiques présenté par Kearns et Turner (2015 : 54)), les problèmes étant bien plus importants du point de vue de la structuration rhétorique de leur propos et de la pragmatique communicationnelle. Dans ce cadre, l'un des conférenciers plénières (Zawacki 2015 : 25) souligne en outre que les étudiants ont du mal à interpréter l'indication de « rendre claires » leurs idées s'ils ne comprennent pas les attentes et les démarches de la recherche, l'objectif d'être clair n'allant pas de soi.

La consigne de « clarté » est présente également sans doute dans tout manuel de la rédaction française. Parmi les « blocages » devant se mettre à écrire, Longour (2012) cite une angoisse de « ne pas arriver à être clair ». Pour l'enseignement des langues en général, Le *Cadre européen commun de référence pour les langues* (CECRL 2001) utilise sur ses 192 pages 121 fois le lexème *clarté/clair(e,s)/-ment*⁹⁷. La description des compétences d'interaction écrite générale au niveau C1 se définit par exemple comme suit :

⁹⁶ European Association for the Teaching of Academic Writing

⁹⁷ 71 occurrences de *clairement*, 40 occurrences de *clair(e,s)* et 10 occurrences de *clarté*.

C1 – Peut s'exprimer avec **clarté** et précision, en s'adaptant au destinataire avec souplesse et efficacité. (CECRL 2001 : 68)

En ce qui concerne plus particulièrement les discours académiques, une définition de la « littératie conceptuelle », qui amène à définir la « littératie académique », s'énonce avec une mesure tacite en termes de clarté :

La littératie conceptuelle peut être définie comme la capacité à penser **clairement** à l'aide d'une langue, tandis que les compétences discursives concernent l'application des capacités linguistiques acquises pour communiquer **clairement** sur des sujets pertinents.

/.../ La langue est un instrument servant à la fois à conceptualiser le contenu et à s'exprimer en conséquence dans un style **rationnel** et '**académique**'. L'intégration de ces concepts liés peut être appelée littératie **académique**. (Vollmer 2006)

Certes, c'est la conceptualisation qui est mise en avant dans cette définition, et il est vrai aussi que toute définition témoigne d'une certaine circularité, mais on pourrait dire que la littératie « académique » se définit dans ce développement, à son tour, par un style « académique » (ce style étant précisé néanmoins par l'adjectif « rationnel »).

Dans l'Annexe A du CECRL (2001) « Elaboration des descripteurs de compétence », on trouve entre autres un commentaire explicitant le critère de *clarté* dans la formulation des descripteurs (outre l'affirmation positive, précision, brièveté et indépendance) :

clarté : les descripteurs doivent être transparents et non jargonnants. Mise à part la barrière de la compréhension, on se rend quelquefois compte que lorsqu'on a débarrassé un descripteur impressionnant de son jargon, il n'en reste pas grand-chose. Ils doivent aussi être rédigés en phrases simples et avoir une structure logique explicite. (CECRL 2001 : 149)

Alors que le critère précédent souligne une nécessité de la formulation positive des descripteurs, la définition de clarté elle-même se construit ici d'abord comme « absence de jargon », pour ne donner qu'ensuite lieu aux affirmations positives en termes de syntaxe (*simple*) et de logique (*explicite*).

Entre les nécessités pratiques et une normativité qui se discutent, on touche ici à la large problématique du **travail définitoire des concepts et des notions en discours**. De fait, pour appréhender le sens du terme *académique* dans la définition de la littératie académique ci-dessus, je propose qu'on puisse se servir, selon la Théorie de l'Argumentation dans la Langue d'Anscombe et Ducrot, du *topos* qui se manifeste par le premier adjectif – *rationnel* – faisant entendre le raisonnement 'plus c'est rationnel, plus c'est académique'. Ce qui fait voir une représentation générale sur les discours académiques que le style académique doit être rationnel. Selon la même logique, le descripteur « /p/eut s'exprimer avec clarté et précision [en vue du] destinataire » fait entendre un

raisonnement ‘plus c’est précis [au regard du destinataire], plus c’est clair.’ Les deux *clairement* dans la définition de la littératie conceptuelle ne font que mettre en scène une échelle d’argumentation où le niveau correspondant à *clairement* marque le degré suffisant pour le niveau demandé. Le commentaire sur la clarté des descripteurs dans le CECRL (2001) ci-dessus par contre fait entendre des représentations de l’ordre de prédiscours – des représentations qui sont observées ou encore présumées dans les usages. En soulignant la nécessité de ne pas jargonner, le commentaire pose, par la négation même construite en intradiscours, le fait de jargonner comme présumé par l’interdiscours (cf. 1.3.3. pour les notions d’intradiscours et d’interdiscours).

Une enquête menée par Reutner (2008) confirme par ailleurs que ce que représentent les universitaires français sous la notion de clarté est du moins en partie lié au fait de ne pas « jargonner ». Dans un questionnaire envoyé à 420 linguistes français et rempli par 124 d’entre eux, 57 % répondent « oui » et 23 % « plutôt oui » en réponse à l’affirmation « Pour moi, la variation lexicale est moins importante que la clarté du texte » et la plupart (83%) dit essayer d’éviter les anglicismes. L’enquête vise un défi intéressant qui est de définir de manière métalinguistique les représentations des actants sur leur travail d’écriture scientifique, mais, même si les questions comprennent également l’ordre des mots dans la phrase et la complexité syntaxique, l’accent de l’étude est sur l’usage des *mots* (variation lexicale vs un style « plat » ; l’usage d’expressions métaphoriques, de jeux de mots, d’anglicismes). Dans ma perspective discursive, ce sont moins les mots et davantage la textualité qui est en étude.

Le défaut des enquêtes est aussi en ce qu’elles doivent proposer déjà des catégories identifiables, afin d’avoir des réponses à cocher, et partir donc déjà elles-mêmes d’une représentation sur l’objet étudié. Tout comme l’étude en question, je proposerai d’étudier les critères de clarté d’une manière méta-conceptuelle – les comptes rendus sont au fond toujours des réflexions sur les critères d’évaluation – mais, dans une analyse discursive, les questions ne prédéfinissent pas les catégories d’étude. C’est l’usage des mots *clair* et *selge* dans les textes (leur cotexte) qui définira leur sens dans ce travail, et le repérage des signaux des prédiscours au fil des textes qui donnera à voir des représentations sur leur conceptualisation.

A l’opposé de l’étude des *problèmes* reliés à l’activité et aux normes d’écrire, le compte rendu de lecture offre dans ce sens une voie complémentaire pour l’enseignement de l’écrit en s’intéressant aux réalisations positives des modèles de référence. A EATAW 2015, le potentiel du compte rendu comme genre de modèle positif pour apprendre à argumenter, à résumer et à exprimer son évaluation est signalé par plusieurs auteurs (Ryvityte 2015 ; Majchrzak et al. 2015). Je trouve néanmoins qu’il n’est pas assez souvent souligné que les consignes et les modèles ne sont pas à appliquer comme des *normes* mais peuvent servir plutôt à développer un regard compréhensif, pour s’intéresser aux variations lorsque l’on travaille des contenus différents, dans et pour les contextes différents. Sinon les modèles et les consignes vont dominer sur le contenu. Au lieu de me concentrer sur une analyse des difficultés ou des fautes de ce qui

serait mal écrit ou d'entreprendre à élaborer encore des consignes d'efficacité à suivre, ma proposition est de me pencher sur les *commentaires* de ce qui serait (plutôt) bien écrit. Dans ce sens, un genre défini souvent par sa fonction critique – le compte rendu de lecture – sert de fait d'une voie positive reflétant des cadres de référence concernant l'écrit. Travailler la conscience rhétorique des genres est en effet également l'une des évolutions majeures indiquée dans les études des genres académiques par leur initiateur John M. Swales (Swales 2004 : 3 souligne une *rhetorical-consciousness-raising*, au détriment d'application pédagogique directe).

Dans la perspective contrastive, c'est le fait d'avoir relevé comme problématique la valeur de clarté, tant comme consigne académique que comme concept emblématique dans les discours critiques français, qui m'a amenée donc à vouloir questionner les normes d'écriture discursives dans les contextes estoniens (cf. Introduction). Le défi de préciser, pour appréhender les cadres du discours par rapport auxquels concevoir la clarté française requise, m'a paru même plus important et plus porteur d'une utilité conceptuelle qu'une visée didactique directe. Dans le contexte des discours académiques en général, compte tenu des espaces discursifs différents, qu'est-ce qui fait enfin la clarté de leurs textes académiques ? L'hypothèse que je vais tester est que dans des espaces académiques culturellement différents, même ce qui fait sens pour constituer notamment une clarté peut varier. Le concept de clarté n'est cependant pour moi qu'un terme d'entrée pour aller observer les pratiques, les représentations, les modèles qui constitueront en fin de compte des éléments pour ce que nous pourrons décrire, dans une perspective élargie, comme des cultures discursives, différentes et semblables, à l'espace de deux terrains d'études contrastés.

2.2.3. Vers une conceptualisation des pratiques.

Le genre de CR comme un observatoire double

Entre autres courants en *academic discours analysis*, Hyland (2011 : 176) indique aussi, dans un dernier lieu, une perspective critique qui montre des relations de pouvoir et des « moyens impartiaux (*impartial means*) » et des idéologies dominantes dans la construction des savoirs. Sous le signe d'une « globalisation des savoirs », les discours sur les sciences discutent souvent en effet une uniformisation (voulue ou contestée) des critères et, en outre, une multiplication trop facile des modèles d'usage.⁹⁸ Pour une discussion idéologisée de ces ques-

⁹⁸ A ce dernier égard, Robert (2009 : 272) cite comme exemple l'inquiétude exprimée par un ancien président des universités français au sujet d'une fabrication trop formatée des thèses dans la discipline de gestion : « Je me suis inquiété de cela, il y a quelques années... Certaines thèses étaient devenues des « thèses Canada Dry », elles avaient tout d'une thèse : l'aspect extérieur, les trois cents pages, les vingt pages de bibliographie, mais peu de contenu scientifique : par là, elles ne faisaient avancer aucun problème de gestion. Par un tel travail, on montrait qu'on était un bon élève, qu'on pouvait rester à l'Université et reproduire le système ». (Perez 2004 : 140).

tion qui se manifeste au niveau des termes, je citerais un américain francophone, Philip Lewis (2011), qui note que « /quant à l'adjectif *global* en anglais, mes contacts avec des collègues français au cours des quinze dernières années m'ont fait hésiter à m'en servir malgré la tendance de plus en plus dominante à prendre les termes de globalisation et de mondialisation pour synonymes ». L'auteur explique que le terme *mondialisation* impliquerait moins de connotation totalisante que *globalisation*. Le terme préféré – mondialisation – admettrait, « dans sa souplesse »,

le projet de préserver des différences culturelles et régionales tout en pratiquant une ouverture, d'ailleurs inévitable, à ce⁹⁹ monde international que bien des forces économiques et technologiques sont en train de réunir, de mouler en un vaste réseau télécommunicationnel, de globaliser.

Telles les études estoniennes sur les bonnes terminologies en langue estonienne élaborées afin d'éviter les emprunts, le témoignage cité est en soi un exemple de manifestation d'un discours « puriste » analytique qui signale, d'une part, un mot d'emprunt à éviter (l'acception négative du discours puriste déconseillant le terme *globalisation*) et commente et propose, d'autre part, un meilleur terme (*mondialisation*) qui serait plus précis (et idéologiquement plus convenant) à utiliser¹⁰⁰.

D'autre part, les études sociologiques sur les discours universitaires témoignent d'une diversification des formes et des pratiques universitaires, d'où les discussions sur le statut des universitaires (Musselin 2008), sur leurs réseaux de fonctionnement (Collinet et al. 2005), etc.¹⁰¹ En ce qui concerne l'accent mis sur la diversification des pratiques discursives dans ces nouveaux contextes, en témoigne même le titre d'un colloque franco-anglais dédié aux *Discours universitaires* en 2008 à Bruxelles (Defays et Englebert 2009a et 2009b). Le théoricien du champ des études discursives francophones D. Maingueneau (2009 : 87) caractérise la palette d'objets d'étude visés par le colloque en ces termes :

Dans une logique d'appareil, /c'est-à-dire dans celle d'un réseau des genres complémentaires contribuant au fonctionnement d'une institution / le « discours universitaire » serait l'ensemble des genres qui sont tenus dans l'espace universitaire : depuis le rapport de soutenance de thèse au compte rendu d'un conseil d'université diffusé sur l'Intranet en passant par les relevés des notes ou les cours en amphithéâtre ».

⁹⁹ La formulation en « ce monde que ... » rentre dans la série des signaux de prédiscours indiqués par Paveau (2006 : 173-175) comme *deixis encyclopédique* faisant voir un monde partagé présumé.

¹⁰⁰ Selon Paveau et Rosier (2008), tout travail terminologique peut en effet être conçu comme une acception positive d'un discours puriste.

¹⁰¹ Parmi les premiers exemples les mieux connus, Hyland (2011) indique une étude des pratiques textuelles d'inspiration ethnographique effectuée par Swales (1998), qui a constitué, au moyens d'interviews et d'observations intensives des discours, une « textographie » de son bâtiment de travail à l'Université de Michigan.

Dans cette optique, S. Moirand (2009 : 95–109) discute dans ce colloque les scripts d'exposition de la recherche (et de la représentation cognitive de ce qu'est la recherche) dans divers écrits produits aux universités « au nom de la recherche » (les rapports, les bilans, les projets de recherche)¹⁰², etc. Sur le plan critique, on trouve dans ce colloque des discussions de « nouveaux genres » que produisent dans les universités les évolutions sociales vers les valeurs de « marketing » d'entreprise (Andersen 2009), de discours sur la « qualité » compétitive (Détourbe 2009), etc. Une *marketization* (Fairclough 1993 : 143) ou *commodification* (Swales 2004 : 8) des pratiques discursives des universités vient en effet déjà être noté depuis quelques temps dans l'espace anglophone et dans la globalisation des discours et des critères, toutes les universités y font face.

Sur le plan technique, en tant qu'un type de « nouveau discours » émergent dans les études des discours académiques, est indiqué dans ce colloque entre autres le discours d'étudiants sur les forums d'apprentissage. Omer (2009 : 65) souligne le caractère désormais « moins volatile » et ainsi observable des commentaires d'étudiants en ce qui concerne leurs difficultés de produire des discours académiques. Dans le contexte de l'enseignement de la *lingua franca* académique, l'anglais, le congrès EATAW 2015 se trouve presque entièrement consacré aux commentaires de retours des étudiants sur les plates-formes d'apprentissages, sur les types de commentaires (*feedback*) que leur fournissent les professeurs ou leurs pairs, et sur les difficultés concernées.

Le genre de CR est dans ce contexte un genre plutôt classique, les ouvrages se discutent depuis que l'on en écrit. Quelques études diachroniques ont montré des évolutions dans leur nature (Petrić 2011 ; Ryvityte 2015), et je discuterai les évolutions à cet égard dans la dernière partie de la thèse. Au préalable, et comme objectif final, c'est toutefois la **dimension cognitive des CRs** dans la conceptualisation des pratiques académiques qui est intéressant à souligner dans ce travail. Du point de vue de ces pratiques dans leur ensemble, le CR est au fond un genre secondaire vis-à-vis des publications scientifiques sous forme d'articles ou de monographies. Comme indiqué dans 1.2.4, dans les évaluations du travail d'un chercheur, la rédaction d'un CR n'est pas forcément valorisée au premier rang, et les revues témoignent en effet qu'elles ont parfois du mal à avoir des CR commandés¹⁰³. Toujours est-il que les CR sont néanmoins un instrument important pour faire avancer les recherches (cf. Collinet et al. 2005) tant en ce qui concerne leur fonction informative que délibérative. D'habitude moins réglés¹⁰⁴ que les articles de recherche proprement dits, soumis à des revus par des pairs exigeants et critiques et fort retravaillés, les CR sont, à mon sens,

¹⁰² Dans cette perspective, Dardy, Ducard et Maingueneau (2002) ont étudié par exemple les rapports de soutenances de thèse, un genre clos, ne circulant que dans les cadres d'administration universitaire en France.

¹⁰³ Interview avec les éditeurs de KK Mall Jōgi ja Jaanus Vaiksoo le 28 novembre 2010.

¹⁰⁴ Les interviews menées avec les éditeurs des revues *KK*, *Tuna*, mais aussi *Esprit*, qui confirment tous que les rédacteurs des CR n'ont généralement pas de consignes particulières à suivre.

pour ce fait notamment une matière d'étude d'autant plus intéressante du point de vue discursif.

Les présentations effectuées des ouvrages dans les sciences humaines et sociales sont, dans cette perspective, pour moi avant tout des textes de témoignage – tant qu'ils exposent et tant qu'ils mettent en œuvre des représentations en vigueur dans la communauté discursive sur les manières d'écrire. Ceci parce que le commentaire d'un ouvrage est un type de matérialité langagière où les normes concernant la qualité de l'écrit se reflètent même à **un double niveau**. D'une part, les commentaires sont censés exposer ce qui est à privilégier, ce qui est important, particulier, intéressant ou non, etc., dans le cas de l'ouvrage considéré. À ce stade, l'on pourrait dire que le commentaire constitue un témoignage *sur la perception* de la lecture et, plus particulièrement pour notre propos, de l'œuvre en ce qui concerne la qualité et les normes d'écriture. D'autre part, le commentaire étant également un *texte* lui-même, rédigé dans les cadres du champ discursif dont il est question, il nous permet ainsi d'en étudier les *pratiques* d'écriture.

Le genre du compte rendu de lecture permet donc une entrée double : en termes de valeurs et de pratiques. Il est à signaler cependant d'emblée que l'objectif ne sera pas de vérifier l'usage des valeurs exposées dans la pratique effective, mais plutôt de compléter un type d'études par un autre, pour en construire une lecture d'ensemble au niveau des cultures discursives en contraste.

En fin de compte, le choix d'un genre « indirecte » ou secondaire sur le champ d'écriture pourrait par ailleurs être considéré d'autant plus significatif que les sociétés d'aujourd'hui sont de plus en plus des sociétés de commentaire, de *distant reading* (Moretti 2013), de discours sur des « livres que l'on n'a pas lus » (Bayard 2007). On n'aura certainement pas lu tous les ouvrages commentés dans notre corpus. Toutefois, l'enjeu d'une telle imposture littéraire est commenté par Pierre Bayard (2007) comme suit :

Réfléchir sur les livres non lus et les discours qu'ils font naître c'est aussi réfléchir sur les nombreuses formes de rencontre avec les textes et qui se situent en réalité toujours dans un entre-deux. (Bayard 2007)

Et, si Ehala et al. (2010, 2015) constatent une faiblesse générale des étudiants d'université estoniens dans leurs capacités de produire des textes écrits en indiquant comme l'une des raisons sous-jacentes leur manque général de contact avec des textes écrits, le CR peut à cet égard être l'un des moyens de faciliter ce contact.

Le cadrage par les questions et thématiques en étude dans le domaine d'analyse des discours académiques en Estonie, en France et ailleurs a donc montré une variété d'approches possibles, tout en permettant de préciser les questionnements à la base de cette étude. Avant de procéder aux analyses, il faut cadrer maintenant les matériaux d'étude pour ces analyses.

2.3. Pour la comparabilité des corpus, des niveaux d'analyse et des unités

Avant de présenter les revues qui me fourniront mes corpus de référence et constitueront mes terrains d'étude pour des analyses précises, je rappellerai et discuterai quelques principes et modes de constitution des corpus, parce qu'au cours du processus de la constitution de mes corpus, c'étaient avant tout les apparentes incomparabilités qui me préoccupaient. Pour exposer donc ces incomparabilités par la suite, j'expose d'abord les principes et les dichotomies méthodologiques qui les légitiment.

2.3.1. Le genre comme invariant et/ou les séries à assembler

Comme indiqué dans 1.1.3., les différences dans les pratiques des genres discursifs ont constitué l'objet privilégié pour l'équipe Cediscor, le Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés, pour étudier les genres de discours comme formes d'interaction sociale, que l'on peut décrire dans leurs manifestations discursives. Le problème de la comparabilité des documents de natures différentes y a été résolu par la solution de construire les corpus par le moyen de genre comme *tertium comparationis*, admis comme le plus opératoire, garantissant une unité du corpus tout en permettant la comparaison. Or, dès que l'on commence à construire un corpus comparatif, l'analyste note que

« /p/rendre pour invariant de comparaison un lieu, un support, un genre ne suffit généralement pas. Plusieurs critères interviennent, parfois successivement, dans la construction du corpus, et sont de fait pris en compte, fût-ce inconsciemment » (Moirand 1992).

Je décris alors les critères envisagés par Moirand (1992), quand elle cherche à constituer des corpus dans l'esprit de la linguistique de discours, qui met en avant les genres textuels comme objets d'étude.

Par la manière d'assemblage, les regroupements de textes peuvent être **thématiques** ou **aléatoires**, ces derniers encore **exhaustifs** (la page Une pendant un an) ou **centrés sur un genre** (les éditoriaux d'un journal une semaine par mois pendant un an, les comptes rendus d'ouvrages publiés dans des revues scientifiques pendant un an). D'autre part, le regroupement peut être constitué aussi par **filtrer** un genre de textes à travers plusieurs supports ou des types de locuteurs dans une institution (interviews de scientifiques dans des hebdomadaires d'information générale, etc.). Les textes ainsi assemblés peuvent alors constituer différents types de séries :

- des séries **homogènes** (des critiques de film dans un même quotidien parisien, des films identiques dans plusieurs quotidiens européens) ou

- **parallèles** (des critiques de films dans la presse féminine, la presse d'information générale et la presse spécialisée sur le cinéma dans deux cultures différentes), ou
- **répétitives** (les articles sur le Festival de Cannes depuis sa création), ou
- **localisables** (des comptes rendus d'ouvrages dans deux revues de sociologie : /.../; des textes émanant d'une même institution telles les conférences annuelles de l'UNESCO /.../).

Cette typologie fait voir que toute comparaison ne doit **pas forcément s'établir sur les matériaux et séries homogènes**. On verra par exemple que les types d'ouvrage commentés dans les CR tant estoniens que français sont très divers. Un corpus plus homogène serait peut-être celui d'une étude de la réception d'un ouvrage particulier ou d'un ensemble d'ouvrages concrets¹⁰⁵, mais même dans ce cas, une analyse contrastive discursive aurait intérêt de mettre en valeur les différences en fonction alors de conditions de production de ces textes (cf. 1.3.1.) ou d'une hétérogénéité constitutive (1.2.1.) de ces textes. Dans mes analyses, j'arriverai à mettre en valeur cette hétérogénéité de types d'ouvrages dans l'analyse de changement de leur format (cf. 7.2.), sinon je vais me servir de ces hétérogénéités pour en étudier d'autres aspects qui les englobent comme ensemble. En analyse du discours en général, Maingueneau (2011) proposera en effet une typologie quant aux solutions adoptées au cours des dernières décennies en ce qui concerne la constitution des corpus où il distingue les **unités topiques et non-topiques**. Les unités topiques se constituent des genres, types de discours, ou registres communicationnels transverses prédécoupées par les pratiques langagières sociales, alors que les unités non-topiques se définissent en termes de parcours (cf. 1.3.1.) ou de formations discursives (cf. 1.2.4.) suivis ou mis ensemble par le chercheur en vue de la recherche précise.

Les ensembles des textes regroupés par le critère de genre rentrent dans la typologie de Maingueneau certes dans la catégorie des unités topiques (quoique l'option de « filtrer » un genre se rapproche de même de l'unité non-topique), même la culture discursive comme heuristique se définit à la base par articulation de plusieurs *genres* comme unités topiques (1.1.4). Toujours est-il que c'est leur mise en rapport qui s'approchera de la construction d'une unité non-topique (tout en se rappelant que l'interprétation ne concerne que les unités topiques étudiées).

En partant des unités topiques, un critère pratique à cet égard est de constituer plusieurs séries de textes en **parallèles**. Dans mes analyses, une lecture en parallèles est alors fournie essentiellement par le fait de considérer les CRs de deux domaines académiques – histoire et sciences du langage – dans les deux espaces discursifs mis en contraste. Dans les études de cadrage, j'invoque même des parallèles avec un contexte intellectuel plus élargi, à l'exemple des revues de la culture générale, mais en vue de préciser des pistes particulières,

¹⁰⁵ Une série « homogène » aurait pu être par exemple l'ensemble des textes parus à l'occasion des traductions de Foucault en Estonie évoqués dans l'Introduction.

j'écarterai ces parallèles quand les analyses se concentreront sur des pratiques disciplinaires à préciser. A l'étape d'explorer les terrains et d'ériger des contrastes, ces parallèles complémentaires contribuent néanmoins à décrire, par leurs présences contrastées notamment, les séries principales.

Les critères de **localisation** et de **répétitivité** thématique sont des critères pratiques pour préciser les parallèles. Dans une certaine mesure, j'appliquerai le critère de la répétitivité thématique dans la dernière partie de la thèse, où un regard diachronique sera porté sur les corpus (cf. le dernier chapitre)¹⁰⁶. Enfin, le critère le plus concret pour préciser les séries est sans doute celui de les « **localiser** » en fonction de revues thématiques disciplinaires en France et en Estonie. Ce critère en soi n'élimine certes pas encore un certain embarras dans le choix de revues, vu la différence de taille des espaces discursifs, la diversité des choix possibles surtout sur les terrains d'étude français et bien entendu les différences de profil des revues que je vais exposer.

2.3.2. Les niveaux de comparaison et les « coupes » à effectuer

Je cite encore Sophie Moirand (1992) pour décrire les questionnements qui se sont révélés exactement les miens lors de l'établissement de ma comparaison franco-estonienne en 2005 :

/Quand/ on cherche à comparer les pratiques discursives des deux populations semblables : des médecins-chercheurs, des spécialistes de linguistique appliquée anglo-saxons et français /.../ Mais lorsqu'on récence par exemple des revues médicales de recherche y a-t-il une seule revue comparable aux revues anglo-saxonnes ? /.../ les quantités de documents diffusés dans chacune des deux langues sont bien entendu inégales et nombre d'articles sont des traductions de l'anglais alors que des spécialistes français écrivent par ailleurs directement en anglais. /.../ Un chercheur français n'a-t-il d'ailleurs de plus en plus tendance à imiter les rhétoriques anglo-saxonnes, la standardisation des normes imposées bien souvent par le support induisant par ailleurs ce type de mimétisme culturel ? /.../ Si l'on constate enfin à quel point sont « rhétoriquement » divergents les articles de linguistique appliquée dans le monde anglo-saxon /.../ et ceux que l'on rencontre dans les revues de didactique de langue seconde en France /.../ est-ce seulement dû à des fonctionnements discursifs différents ? ou plutôt au fait que les pratiques de recherche sont culturellement, historiquement marquées ?

Mais alors comment trouver des points de comparaison d'ordre discursif ?

En fait, dans les embarras d'incomparabilité, il faudra se rappeler que les différences sont notamment l'enjeu de la comparaison, alors que les textes en étude n'en sont que le moyen. La linguistique de discours comparée (et contrastive)

¹⁰⁶ Aussi bien les *Annales* 2005 que 2015 comportent un dossier de CR « Economie et société », c'est pourquoi l'analyse confrontera les numéros 2005-1 et 2015-3 comportant des dossiers en question.

résout le problème de la comparabilité notamment par le fait de situer la comparaison au niveau de genres discursifs, qui constitue un niveau intermédiaire (le **méso**-niveau de la comparaison selon Moirand 1992) entre les pratiques (disciplinaires, culturelles) auxquelles ces études s'intéressent (le **macro**-niveau de la comparaison) et les textes et les faits langagiers particuliers que ces études peuvent étudier (le **micro**-niveau de la comparaison).

Les données exposées en 2.3.1. pour mettre en contraste un espace discursif de dizaines, voire de centaines de revues par discipline et avec d'autant plus de titres intellectuels généralistes comme l'est la France et l'espace discursif francophone et un espace où le terrain discursif à observer dans le cas de la minuscule Estonie concerneront notamment le **niveau macro**, qui constitue l'enjeu de la comparaison. Sans chercher une comparabilité parfaite à ce niveau, il faudra alors se demander si les effets de ces proportions (2.3.1) se manifesteront aussi au niveau des genres à étudier. Une incomparabilité au niveau macro encore plus perturbante sera de constater la discipline-mère de l'analyse de discours, la linguistique, apparaît dans des rapports privilégiés plutôt avec la littérature dans l'espace estonien alors qu'elle s'articule plutôt aux sciences de la société dans l'espace francophone. L'analyse de ces articulations donnera lieu déjà à une première analyse des « configurations d'archives » spécifiques à deux espaces discursifs (voir 1.2.4.), l'enjeu de l'analyse contrastive de CRs sera par contre de repérer et mettre en évidence les effets d'interdiscours s'ils se manifestent dans les textes de CR en intradiscours (1.3.3 et 1.4.1).

Du point de vue de la linguistique de discours comparée, à la base, ces incomparabilités ne sont à mettre en évidence que dans la mesure où ils se reflètent dans le niveau **micro**, dans les « coupes » effectuées dans la matérialité langagière. Ces coupes elles-mêmes seront à leur tour constituées des séries de la matérialité langagière qui seront définies plus précisément au départ de chaque analyse, au commencement des chapitres conséquents. Dans le cas de l'étude des incipits (et, plus tard, également des explicits), ces coupes sont « localisées » comme séquences initiales ou finales des textes (constituant ainsi, à leur tour, des unités topiques au niveau micro au sein d'une unité topique au niveau méso – le CR). Forte de la perspective « signalétique », introduite pour pouvoir repérer des signaux des prédiscours, d'autres coupes sont effectuées plutôt en formes de « parcours » ou traversées délinéarisées des textes pour donner à voir des cadres de référence tacites dans ces textes. C'est l'ensemble de ces analyses au niveau micro qui permettra de voir enfin s'il peut y avoir des « positivités » qui se dessinent au niveau méso (le genre de CR), pour interpréter des différences et/ou des ressemblances dans les cultures discursives au niveau macro.

2.3.3. Une macrofonction qui s'étudie dans ses variations

C'est ainsi qu'au niveau micro, une étude des cultures discursives ne se laisse pas déranger du fait que dans les contextes culturels et linguistiques différents,

les genres du discours peuvent se présenter textuellement sous des formes très différentes, être désignés par des dénominations qui ne se correspondent pas forcément en traduction, etc. (c'est au contraire l'enjeu de la mise en contraste de ces formes d'interaction sociale). Même au sein du même espace linguistique, d'un support à l'autre, les textes de commentaire d'ouvrages peuvent en effet **varier en longueur** ainsi qu'**en dénomination de la rubrique** dans laquelle ils paraissent.

Les textes estoniens que l'on trouve dans les revues scientifiques et savantes sous le nom de *arvustus*¹⁰⁷ sont notamment de longueur variable (2 à 5 pages) mais généralement plus longs que les textes français (1 à 2 pages), qui se présentent comme *compte rendu de lecture* ou tout simplement *compte rendu* dans les revues françaises. Représentent-ils le même genre, correspondant en outre à (*critical*) *book review* en anglais ? *Arvustus* est en effet la dénomination de la rubrique de présentation d'ouvrages dans la revue d'histoire estonienne englobée dans le corpus *Tuna*, ainsi que dans la revue de la culture générale *Akademia*, par exemple, mais dans cette dernière revue, les présentations d'ouvrages s'intitulant *arvustus* s'apparentent par leur longueur parfois plutôt aux longs articles tels qui se présentent en France dans la revue *Critique*. Dans la variété de dénominations de rubriques présentant des ouvrages on trouve encore *Arvamus* ('Point de vue') dans la revue culturelle *Vikerkaar*, quelques occurrences de *Retsensioonartikkel*,¹⁰⁸ et enfin l'une des revues du choix effectué, *Keel ja Kirjandus*, intitule la rubrique de la présentation d'ouvrages tout simplement *Raamatud* ('Livres').

Les questionnements sont semblables si on entreprend à étudier les journaux télévisés en France et en Allemagne (Münchow 2001 ; 2004), les réalisations d'interviews en France et au Japon (Claudel 2002), ou d'autres pratiques de genres encore. Le genre discursif constitue ainsi un *tertium comparationis* relatif, garantissant la comparabilité, mais les formes et les manières de manifestations d'un genre discursif concret à étudier dans des communautés discursives de référence peuvent être bien variables. Pour conceptualiser ces variations, Münchow (2004 : 53–57 ; dans Claudel et al. 2013) a même proposé d'employer l'opposition méthodologique *étique / émique* élaborée par le linguiste Kenneth Pike (1967) et réutilisée par nombre de chercheurs dans un contexte autre que la phonétique/phonologie (en anthropologie, en textologie, etc.)¹⁰⁹. En

¹⁰⁷ Le mot estonien désignant généralement le genre de compte rendu de lecture (critique).

¹⁰⁸ Dans le domaine d'histoire, dans la revue *Ajalooline Ajakiri* ('Revue Historique'), on peut voir à un moment (sans doute dans l'idée de valoriser en particulier un CR comme écrit académique), l'introduction de la rubrique *Retsensioonartikkel* (2007-1), mais cette rubrique ne s'est représentée dans la revue qu'une fois - en 2014 (no 2/3-2014).

¹⁰⁹ Le linguiste Kenneth Pike a proposé cette distinction en (1957)1967 à l'origine pour désigner différentes manières de décrire les sons des langues « exotiques » : si un chercheur peut décrire le système en termes de traits distinctifs observables de l'extérieur, (et par là universels et « neutres »), les indigènes, tout en ayant un regard subjectif, peuvent fournir une description du système de l'intérieur, dans son fonctionnement culturel spécifique. Le premier mode de procéder serait un point de vue *étique* (par analogie avec *phonétique*) et le

choisissant des documents « relevant de ce qu'on pense être un même genre », étant donné un certain nombre de critères qu'on peut appliquer « en amont de l'analyse »¹¹⁰, on aborde le genre dans une perspective *étique* alors qu'un examen interne du système, à partir des critères linguistiques et extralinguistiques, permettra de définir le genre de manière *émique*. Autrement dit, c'est l'analyse ultérieure du choix effectué en fonction des meilleurs éléments disponibles qui pourra faire comprendre ses déterminations et ses fonctionnements. Dans le but d'aller étudier les formes d'interaction sociale, toute la palette de textes qui se présente comme traitant de l'objet de discours visé est digne d'intérêt parce que tous ces textes reflètent des représentations sur ce quels discours à tenir à propos de ces objets de discours. C'est en effet une **macro-fonction** de commentaire des ouvrages parus qui nous intéresse en l'occurrence dans les deux espaces discursifs, sous ses multiples facettes justement qu'elle donne à voir.

Le principe de construire la comparaison sur les textes regroupés par leur *macrofonction* est aussi le principe même qui permet de comparer les incomparables en ce qui concerne l'échelle de la taille des espaces discursifs. En parallèle aux « communautés de communication transculturelles » (Beacco 1992), Moirand (1992) invite à décrire les fonctions pragmatiques transculturelles (d'informer, de critiquer, etc.). Dans l'optique contrastive, une comparaison des espaces discursifs relativement proches et semblables (français / allemand – Münchow 2001 et autres) peut s'efforcer à décrire des dissemblances des systèmes mis en contraste. Une comparaison des espaces culturels relativement éloignés dans l'espace géographique (français / japonais – Claudel 2002) peut au contraire chercher des ressemblances au niveau des systèmes¹¹¹. Les espaces estonien et français ne sont pas très proches ni éloignés, je pense qu'ils sont différents surtout au niveau de la taille. Dans le cas de la mise en contraste de ces deux espaces, plus que l'éloignement physique des deux pays, dans le contexte de la mondialisation et des progrès techniques, c'est la comparabilité même des échelles qui me semble être un enjeu. Dans cet exercice, je ne chercherai donc pas autant à décrire de manière systématique les ressemblances ou

second un point de vue *émique* (par analogie avec *phonémique*). Marvin Harris (1964) a introduit cette distinction en anthropologie, pour caractériser les différents points de vue dans les manières de décrire le comportement humain social, et depuis lors le pair de notions a connu un usage intense dans des domaines variés.¹⁰⁹ Antoine Achlin (1993) l'emploie dans le contexte de la pragmatique comparée, et, suite de R. Harweg (1971) en textologie contrastive, Patricia von Münchow (2001, et ensuite ; Claudel et al. 2013) propose de l'employer en linguistique de discours comparée.

¹¹⁰ Pour définir un genre sur le plan étique, on peut prendre en compte sa désignation ordinaire, la macro-fonction supposée, le statut respectif des locuteurs et des récepteurs, les circonstances temporelles et locales de l'énonciation, le support et les modes de diffusion, les thèmes pouvant être introduits, la longueur et le mode d'organisation. (cf. Maingueneau 1996 : 44)

¹¹¹ Ce sont les accentuations dans leurs perspectives de recherche témoignées par ces auteurs eux-mêmes dans Claudel et al. (2013).

les dissemblances. Je chercherai plutôt à décrire les contrastes qui se manifestent dans cette articulation, de manière d'un « ethnographe dont le terrain de recherche serait le discours » pour rappeler l'option (foucauldienne ?) des études contrastives représentée dans les études des cultures discursives par Tréguer-Felten (2009 ; 2014 ; cf. 1.2.4.).

2.4. Les terrains d'étude dans leurs espaces, matérialités et articulations disciplinaires

Après avoir fait une méta-analyse des discours et des problématiques en étude sur le champ disciplinaire d'analyse des discours académiques comme lieu de travail et avoir exposé les critères de comparaison, je présente enfin mes terrains d'étude – les revues qui me fournissent les textes de CRs – et les champs disciplinaires académiques dont elles se relèvent. Comme dans le processus de la constitution de corpus, c'étaient les incomparabilités qui me préoccupaient, je vais mettre en évidence les contrastes qui s'y présentent, pour présenter à la lumière de ces contrastes alors les revues et leurs espaces et champs discursifs. Autant qu'il est nécessaire, je vais indiquer des données contextualisantes, mais je vais chercher surtout à présenter les discours sur les revues choisies par elles-mêmes¹¹² et leurs profils génériques, d'une part, et des configurations dans lesquelles elles s'insèrent, d'autre part, pour montrer ainsi notamment l'intérêt de telles mises en parallèle.

2.4.1. Une incomparabilité des terrains et des échelles ? Les chiffres du niveau macro

J'ai proposé ci-dessus (2.3.3.) que le défi dans la constitution des corpus comparables et l'un des enjeux dans l'analyse pourrait être l'énorme différence de la taille des espaces discursifs comparés. Il faut savoir en effet que l'estonien est la langue aujourd'hui d'à peu près d'un million de locuteurs estonophones principalement en Estonie, un pays de 1,3 million d'habitants. Le contraste déjà avec la France, le plus grand pays de l'Union Européenne par superficie, de plus de

¹¹² J'utilise les présentations en ligne des sites de revues et des numéros thématiques, j'ai interviewé aussi les éditeurs des revues estoniennes – Mall Jõgi et Jaanus Vaiksoo dans *KK* le 28.11.2010, et Eero Raun dans *Tuna* le 29.11.2010 – sur les politiques et organisations pratiques de la rédaction et publication des CRs dans les revues. Je n'ai pas mené d'interviews avec des revues françaises principalement en étude, mais j'ai interviewé pour ces questions le rédacteur en chef de la revue *Esprit* le 28.09.2012 à Tallinn, à l'occasion de son débat-rencontre avec le rédacteur en chef de la revue culturelle estonienne *Vikerkaar* Märt Väljataga.

65 million d'habitants¹¹³, est notable, sans parler du fait que l'espace francophone comprend également des Belges, des Suisses et nombre d'autres francophones dans d'autres pays. Si en France seulement, il y a environ 10 000 éditeurs, l'Association Estonienne des Editeurs Unis compte en 2017 en tout 36 éditeurs. L'effet physique de la taille de l'espace discursif fait qu'alors qu'en France un groupe d'éditeurs comme Hachette Livre publie à lui seul 14 000 nouveautés chaque année,¹¹⁴ en Estonie les nouveautés sont à peine au nombre de 4 000 pour l'ensemble du pays.¹¹⁵

Dans ce contexte, si déjà les chercheurs du projet de KIAP (Fløttum 2008) ont témoigné qu'en cas de la Norvège, un pays de cinq millions d'habitants, il n'était pas facile d'assurer, face aux textes scientifiques en anglais et en français, la part des textes scientifiques en norvégien, la difficulté ne se présente évidemment pas moindre dans le contexte estonien. Je présente quelques faits et chiffres en ce qui concerne les revues culturelles et scientifiques dans les deux pays.

Alors qu'*Entr'revues. Le journal des revues culturelles* recense actuellement¹¹⁶ 1 937 revues francophones en papier, 569 revues en papier et électroniques et 387 revues électroniques, la source populaire Wikipedia estonienne fournit une liste des revues de culture estoniennes en nombre de 30 dont 9 en ligne. Les publications scientifiques estoniennes seraient, selon la même source, en nombre de 44 revues au total, dont 28 en langue estonienne, parmi lesquelles 16 revues du secteur SHS¹¹⁷ mais la liste comprend entre autres également quelques revues qui ont cessé de paraître. Selon une analyse Cairn.info (2015) les revues SHS de langue française sont plus de 1.000 titres.

Au niveau des domaines particuliers, *Le journal des revues culturelles* fournit dans le domaine de linguistique un choix de 189 revues et dans celui d'histoire général 348 revues culturelles francophones. Dans l'espace estonien, deux revues évoquées au sujet de langage (*Keel ja Kirjandus ; Oma Keel*) et deux dans le domaine d'histoire (*Tuna ; Ajalooline Ajakiri*) est déjà notable comme choix.

Sur le plan historique, alors que le plus ancien périodique littéraire et scientifique d'Europe, *Le Journal des sçavans*, naît en 1665 à Paris, le premier périodique estonien voit le jour à l'intervalle d'un siècle : il s'agit d'un fascicule

¹¹³ L'Allemagne, de superficie inférieure à la France (356 200 km² l'Allemagne / 633 208 km² la France) compte encore davantage d'habitants (plus de 80 millions) dans un pays dans l'Union Européenne.

¹¹⁴ Selon le page d'accueil du groupe Hachette.com, consulté le 22.10.2010.

¹¹⁵ Selon les infos de l'Association Estonienne des Editeurs Unis, (<http://www.estbook.com/index.php?id=31>, consulté le 22.10.2010).

¹¹⁶ *Entr'revues. Le journal des revues culturelles* (consulté le 17.03.2017).

¹¹⁷ Wikipedia estonien fournit une liste des revues scientifiques estoniennes en nombre de 44 revues au total, dont 29 en langue estonienne, parmi lesquelles 16 revues du secteur SHS. https://et.wikipedia.org/wiki/Katagooria:Eesti_teadusajakirjad (consulté le 17.03.2017). Les revues de culture estoniennes sont selon la même source en nombre de 30 dont 9 en ligne (https://et.wikipedia.org/wiki/Eesti_kultuuriajakirjade_loend, consulté le 17.03.2017).

contenant des conseils pratiques pour les agriculteurs *Lühhike Õppetus* publié par Peter Ernst Wilde et August Wilhelm Hupel en 1766–1767 à Põltsamaa. Selon Collinet et al. (2005 : 27) à la fin de ce XVIII^e siècle, les périodiques scientifiques européens sont en nombre de 700, à la fin du XIX^e siècle en nombre de 10 000 et à la fin du XX^e siècle estimés à 100 000.

On estime par ailleurs (*ibid.*) qu’au XVIII^e siècle, la majorité de ces revues étaient allemands, au 19^{ème} 40% étaient en allemand, 30% français et seulement 12 % en anglais. La fin du XX^e siècle atteste, bien sûr, d’une croissance énorme des publications en anglais (à ne regarder que les deux grands pays : les Etats-Unis 39,2 % et le Royaume-Uni 21,1 % sur le total, soit 61,2 %) mais aussi d’une diversification de la géographie de la production scientifique : Japon (2,5%), Pays-Bas (10,8 %) ; l’Allemagne et la France ne restant que sur 7,8% et 2,6% sur le total¹¹⁸. Sur le plan mondial, les 2,6% de la production scientifique totale publiée en France n’est certes pas énorme. Mais les 9 revues scientifiques éditées par l’Académie des Sciences de l’Estonie¹¹⁹, même si elles contribuent à « une diversification de la géographie de la production scientifique », rentrent toutes dans la production en anglais.

Alors que dans l’espace francophone, le portail www.cairn.info regroupe aujourd’hui (17.03.2017) 455 journaux de sciences humaines et sociales, en Estonie, la revue qui correspond exactement au sigle : la revue des Sciences Humaines et Sociales est édité en anglais : *TRAMES, A Journal of the Humanities and Social Sciences*, « an Estonian fully-refereed, internationally abstracted, English-language scholarly journal in the Humanities and Social Sciences ».

Du point de vue de la distribution des terrains de publication des productions scientifiques, les deux cas illustrent les réponses différentes que peuvent aujourd’hui donner les espaces autres qu’anglophones, l’un petit et l’autre grand, face à la mondialisation de l’information et des sciences. Le portail francophone Cairn.info est en effet né « des soucis » des éditeurs français et belges ayant en charge la publication et la diffusion de revues de sciences humaines et sociales, de la décision « d’unir leurs efforts pour améliorer leur présence sur l’Internet ». Si encore la Bibliothèque nationale de France s’est associée au projet en 2006, et que le Centre national du livre le soutienne en France¹²⁰, la plateforme constitue un dispositif efficace face à l’anglais omnipuissant dans « l’académie globale ». Un espace d’un million de locuteurs en tout n’a certes pas d’un tel contenu à exposer au niveau du nombre et choix de revues, mais l’un des moyens est alors d’accepter l’outil (l’anglais) non seulement pour publier mais aussi pour essayer de prendre le rôle de fournir une plateforme d’échanges d’idées et de l’information au niveau d’une revue. Ce que proposent *Trames* et nombre d’autres revues et plateformes de publication estoniennes anglophones. Discuter

¹¹⁸ D’après *La lettre de l’OST, Observatoire scientifique des sciences et des techniques*, 2001, n 16.

¹¹⁹ Le site de la maison d’édition d’ETA : <http://www.kirj.ee/?lang=ee> (consulté le 20.04.17).

¹²⁰ « A propos de cairn.info » sur <http://www.cairn.info/a-propos.php> (consulté le 20.04.17).

de la culture estonienne en anglais, pour et en contraste avec un public élargi est toujours d'utilité et rentre dans le cadre de la communication et discussion académique interculturelles. Et, même si le terrain demeurant pour analyser les productions académiques en estonien est relativement restreint, il est toutefois existant et on pourra dire aussi que suffisant pour fournir des matériaux à étudier.

Du point de vue d'analyse contrastive, **le contraste des échelles** est même d'autant plus intéressant que l'on peut supposer que l'échelle a ses influences sur les productions. Du point de vue des contrastes à signaler **dans l'articulation des champs disciplinaires**, un aspect significatif dans le cas de *Trames* est par contre le fait en soi que le sigle SHS représente en estonien une revue en anglais, d'orientation pour ainsi dire extérieure alors que l'on verra que la configuration intérieure de ce champ en présente un tableau un peu différent.

En composant les corpus, on peut avoir finalement à l'esprit, d'une part, le principe général rappelé par exemple par Connor (2015) qu'il ne faut « comparer que ce qui est comparable », alors que d'autre part, on peut évoquer aussi le « paradoxe » connu des recherches ethnographiques contrastives formulé par M. P. Woodley (1993) et cité par Moirand (1992), Münchow et Rokotoelina (2006), Münchow (2009), etc. :

« Si deux populations ont des pratiques bien différentes, assurer la comparabilité de deux situations est problématique ; s'ils se ressemblent au point qu'il n'y a pas de comparabilité, la comparaison risque de ne pas être bien intéressante ! »

Tout en se balançant en effet entre ces deux pôles, on ne peut choisir finalement qu'en fonction de **ce qui est disponible** dans les espaces discursifs de référence (dans les configurations d'*archive* discursive possible) et de ce qui *se présente* comme comparable, sous réserve d'analyser et d'articuler les différences ensuite (cf. la distinction étique/émique évoquée dans 2.3.3.).

2.4.2. Les sciences du langage : Keel ja Kirjandus ('Langage et Littérature') et Langage et Société

Dans le domaine des sciences du langage, en Estonie, la seule revue qui publie des CR d'ouvrages est une revue qui englobe dans son ensemble également des études littéraires et ethnographiques *Keel ja Kirjandus* ('Langage et Littérature', désormais abrégée en KK). Les précurseurs de la revue KK, née officiellement en 1958, ont été deux revues, *Eesti Keel* ('Langue Estonienne') et *Eesti Kirjandus* ('Littérature Estonienne'), réunies en 1940 en *Eesti Keel ja Kirjandus* ('Langue et Littérature Estoniennes'), titre qui n'a vu apparaître que six numéros en 1941.

Aujourd'hui la revue paraît mensuellement, présentant régulièrement douze numéros par an, dans un volume de ca 80 pages A4 le numéro, avec un total de

ca mille pages par an. Les CRs occupent dans chaque numéro 10–14 pages, normalement 3 ou 4 CRs dans un numéro, de longueur de trois à cinq pages¹²¹.

La revue est indexée dans *l'European Reference Index for the Humanities* ERIH PLUS, et constitue une revue de référence pour une série de disciplines dans le contexte estonien (les sciences du langage, sciences littéraires, études de folklore, histoire culturelle, histoire). La page d'accueil de la revue en ligne pose ainsi qu'« il est impossible d'être un philologue ou historien estonien sans lire *Keel ja Kirjandus* »¹²². Le terme de *philologue* est certes à comprendre ici dans son acception large, telle qu'il a eu dans les espaces culturels allemand et russe, désignant historiquement « toute sorte de textualisation » (Priimägi 2016), voire, autrement dit, une « science humaine universelle » (*universaalne humanitaarteadus*) (Sang 2006). Dans le contexte estonien, à l'époque soviétique, le terme a comporté certainement aussi une forte dimension d'identité nationale, vu que les principaux actants dans la lutte pour le maintien de la langue et culture estoniennes étaient les « philologues estoniens » et les historiens. D'où l'évocation des historiens dans la série des disciplines intéressées de la revue.

Tout au long du régime soviétique, la littérature (ainsi que le théâtre et les autres arts) ont en effet eu une position particulière dans les débats intellectuels. Ceci parce que la littérature a été un moyen pour préserver la langue estonienne, la langue étant dans l'esprit estonien le critère premier à définir l'identité estonienne (voir par ex. Minaudier 2007). Le conditionnement pratique de cet accouplement profond des belles lettres et des idées sur la société était le fait que la liberté d'expression directe étant interdite, c'est par des moyens indirects qu'il fallait le faire. En plus, comme les titres de culture étaient un peu moins rigoureusement censurés que les grands quotidiens d'information, c'est dans des CR des livres, des spectacles ou des expositions que les idées un peu plus libérales pouvaient de temps en temps voir le jour.

Le maintien de ce concept aujourd'hui a fait l'objet d'un colloque de discussion organisé par la revue elle-même le 19 février 2016, sous le nom de « Filoloogialagunemine » ('Défragmentation de la philologie'), avec la publication des contributions dans la revue dans KK 2016 /8–9. Et, même si c'étaient avant tout les linguistes qui admettaient que l'unité et l'intercompréhension totale dans le domaine dit de « philologie » n'était plus concevable (Ehala 2016), les mêmes spécialistes ne doutaient pas qu'un forum d'intercommunication que

¹²¹ La mise en page dans la revue en papier correspond en volume de texte plus ou moins au volume de texte d'un page A4 *Times New Roman* 12 points sans interlignes.

¹²² « Kord kuus ilmuva Keele ja Kirjanduse aastakäiku mahub ligi 1000 lehekülge kirjutisi lingvistikast, kirjandusteadusest, folkloristikast, aja- ja kultuuriloost. Eesti filoloogias mis tahes eriala õppijale või filoloogias juba tegutsejale on Keel ja Kirjandus esmase informatsiooni allikas. Seega – on võimatu olla eesti filoloog või ajaloolane Keelt ja Kirjandust lugemata. Tudengile on ajakiri konspekti laiendiks või diskussioonikanaliks. Lisaks teaduskirjutistele avaldab ajakiri ka esseistikat, arvustusi ja ringvaateid filoloogialilmas toimuvast. » Présentation de la revue KK en ligne <http://kjk.eki.ee/ee/pages/1> (consulté le 13.03.2017)

constituait la revue en question était toujours nécessaire. Tamm (2016) a indiqué un « retour de la philologie » (Paul de Man 1982) dans le contexte américain, et Ehala (2016)¹²³ a discuté les facettes d'une « re-philologie » où le focus sur l'identité nationale serait reconfiguré en un champ d'études de l'identité sociale comportant des études communicationnelles et fonctionnelles de l'usage du langage, des sciences humaines en général et l'éthique.

A présent et en 2005, l'organisation du contenu de la revue se fait donc principalement en trois sections : les études en sciences du langage, les études littéraires, et les études qui en 2005 sont intitulées études d'ethnologie et de folklore (*etnologia, folkloristika*) et en 2015 études de culture et de folklore (*kultuurilugu ja folkloristika*). Le caractère des ouvrages présentés dans la section des sciences du langage varie de la linguistique historique, lexicologique, et syntaxique à la sociolinguistique, et lexicographie, didactique, études discursives, etc.

Pour indiquer les proportions en fonction des trois sections principales, j'ai composé une figure illustrative sur la période des premières analyses (les corpus constitués autour de l'année 2005) :

**Nombre de comptes rendus par domaines dans
Keel ja Kirjandus 2004-2006**

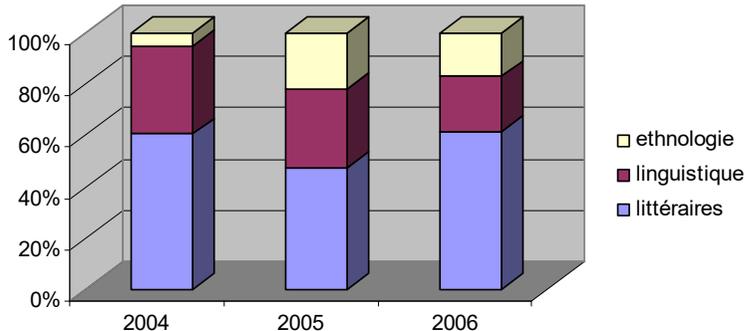


Figure 2. Nombre de comptes rendus par domaine dans *Keel ja Kirjandus* en 2004–2006.

¹²³ Le propos d'Ehala (2016) rapporté dans la présentation du numéro, en estonien : « Tänapäeval on rahvusliku identiteedi asemel esikohal ühiskondlik identiteet ja selle kinnitamiseks läheb vaja uut paketti – refiloloogiat. Millised võiksid olla refiloloogia osised? Esiteks peaksid sinna kuuluma kõik valdkonnad, mis tegelevad keelekasutuse uurimisega funktsionaalsest ja kommunikatiivsest küljest – tekstilingvistika, retoorika, diskursuseanalüüs. Refiloloogia teine komponent on humanitaarteadused – refiloloog ei saa olla kitsalt spetsialiseerunud teadlane. Kolmas komponent on eetika ».

Dans l'année centrale des analyses, en 2005, sur 45 CR publiés au cours de l'année, il y a 12 CR dans le domaine des sciences du langage, 7 en ethnologie et 26 en études littéraires ou sur des ouvrages littéraires, dans les autres années, les CR relevant du domaine des études littéraires sont encore plus nombreux.

En 2015, la part du domaine littéraire est toujours majoritaire (19 CR sur 41 au total), 11 CRs traitent des thématiques de langue(s) et si on englobe 4 CR sur des sujets d'histoire culturelle dans la troisième section, celle-là comportera aussi 11 CRs¹²⁴.

Un effet relié à la taille de l'espace discursif est le fait qu'une part importante des CR dans KK est constituée également de commentaires des parutions ailleurs qu'en Estonie. La figure 3 présente ces proportions en 2005, où les parutions en Finlande et en Lettonie présentées sont considérables, telle mission de faire dialoguer les espaces discursifs se trouve moins au premier plan en 2015, où ce n'est que la parution du dictionnaire estonien-letton qui se trouve commentée dans deux CRs, et un CR présente une parution sur une langue finno-ougrienne en russe et un sur une minorité linguistique en Lettonie.

CR en linguistique dans *Keel ja Kirjandus* en 2005

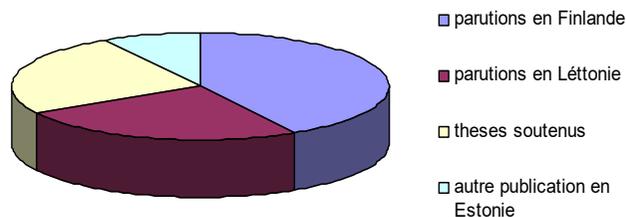


Figure 3. La distribution des ouvrages présentés dans *Keel ja Kirjandus* en 2005 par le contexte de parution.

Dans cette distribution, une remarque s'impose également sur la grande quantité des CRs sur des thèses soutenues dans KK. En ce qui concerne ce format même de publication, cet effet sera traité en particulier dans le chapitre 7 (7.2), mais il faut préciser d'ores et déjà que telle catégorie ne peut même pas apparaître dans les CRs français. Les revues françaises ne peuvent publier que des CRs sur des ouvrages *issus* des thèses ou des *résumés de thèse* (1 cas dans LS en 2005). Les thèses en soi ne sont en France même pas encore considérées comme des publi-

¹²⁴ A la différence de 2005, les CRs ne sont plus catégorisés par la revue elle-même en fonction de 3 sections thématiques.

cations à part entière et ne font l'objet que de rapport de soutenance de thèse (cf. Dardy et al. 2002 pour une analyse discursive de ce genre académique particulier).

Il y a donc déjà une série d'aspects qui laissent prévoir des dissemblances dans le **contexte français**, mais comme il a été indiqué dans 2.3., l'hétérogénéité des corpus n'empêche pas de comparer les réalisations discursives d'une macro-fonction qui ici est celle de *présenter des ouvrages parus*, dans le domaine des sciences du langage en l'occurrence. Comme vu dans 2.3.1., le choix sur le terrain discursif français est évidemment beaucoup plus ample.

Sur le plan thématique, au croisement des études langagières avec des études littéraires et d'autre part sociaux, il y a par exemple également la revue *Semen*, une « revue semio-linguistique des textes et discours » qui est « une revue de sciences du langage qui propose un espace de réflexion sur le(s) discours, en dialogue avec les sciences humaines et sociales et dans les sciences de l'information-communication¹²⁵ » et publie entre autres également des CR sur le domaine. Le profil de cette revue (les analyses discursives des textes littéraires ou autres) m'a paru néanmoins même trop homogène par rapport à la diversité thématique et disciplinaire dont témoignait la revue estonienne KK.

Pour un choix de la revue à composant de sciences du langage dans l'espace français qui se caractérise par une diversité d'approches et de sujets présentés s'est dessinée le mieux alors la revue pluri-disciplinaire *Langage & Société*, revue qui combine dans son intitulé le *langage* à un autre axe d'étude que les études littéraires – celle des études sociales¹²⁶. Une revue trimestrielle fondée en 1977, « /a/près 30 ans de publication ininterrompue, /elle/ a sa place aujourd'hui reconnue à l'intersection des sciences du langage et des disciplines sociales (sociologie, anthropologie, histoire...) considérées dans leur composante langagière. Ce champ est désigné et articulé diversement comme sociologie du langage, sociolinguistique, ethnolinguistique, etc. »¹²⁷. Il y a donc même le composant ethnolinguistique, et se déclarant de ne suivre ni découpages académiques disciplinaires donnés ni champs thématiques ou méthodologiques circonscrits, la revue se caractérise par une ouverture de discussion :

/c/'est ainsi le statut de notre conjonction de coordination « et » qui est posé – statut volontairement laissé en débat, ouvert aux différentes élaborations théoriques. (Boutet et Varro 2007 : 8)

¹²⁵ Présentation de la revue *Semen* sur le site <https://semen.revues.org/>.

¹²⁶ Présentation de la revue *Langage et société* sur le site http://www.editions-msh.fr/revues/?collection_id=526 : « *Langage & Société* est une revue pluri-disciplinaire fondée en 1977. Son domaine est l'étude du langage, des langues et des discours en tant que phénomènes sociaux, situés historiquement et socialement. Elle diffuse des connaissances en analyse de discours, sociolinguistique, sociologie du langage, étude des interactions verbales. » (Consulté le 13.03. 2017).

¹²⁷ http://www.revues.msh-paris.fr/Modele1/perbook2.asp?id_perio=61 (consulté le 13.03. 2017).

Du point de vue des rapports de l'analyse de discours avec la linguistique, on peut rajouter qu'à côté d'une ouverture pluridisciplinaire de la revue, Boutet et Varro (*ibid.*) soulignent cependant une place importante toujours accordée à la linguistique proprement dite :

La revue a largement contribué à éviter la réduction de l'analyse de discours à une simple analyse de contenu, a concouru à diffuser des notions issues des linguistiques de l'énonciation /.../ ; à faire sa place aux analyses syntaxiques là où les sciences sociales tendent à appréhender le langagier sous le seul angle des mots et du lexique ; enfin, à faire toute sa place à la description des conversations et des interactions. (Boutet et Varro 2007 : 9)

Comme les sections thématiques ne sont dans une telle perspective évidemment pas distinctes, j'ai composé un tableau indicatif des thématiques et des types de sources traités dans les CRs :

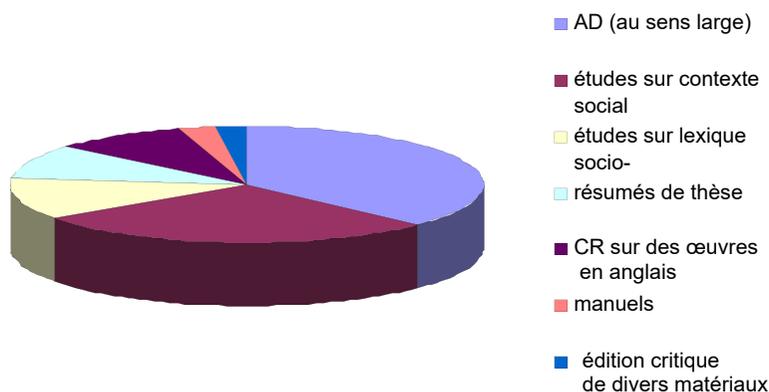


Figure 4. Distribution indicative des thématiques et des types d'ouvrages traités dans les CRs de *Langage et Société* (2004–2006).

La revue LS propose donc des CR sur des **thématiques** en partie semblables à la revue estonienne KK : les études du lexique, sociolinguistique, publications de divers matériaux, manuels et dictionnaires spécifiques. La part que j'ai catégorisée comme relevant de l'analyse du discours au sens large constitue certes le point de divergence, mais ceci est justement indicatif, vu l'articulation des sciences du langage dans cette revue et dans l'espace discursif français en général au pôle social. Ce rapport contrebalance ainsi symboliquement, dans le contraste sur lequel je vais revenir encore dans 2.4.3, la part des études littéraires dans KK estonien.

Vu que KK estonien fait paraître douze numéros par an et LS trimestrielle seulement quatre, avec 3–4 CRs par numéro tout comme KK, **le nombre des CRs** en tout est inégal. Le nombre total des CRs par an dans LS correspond cependant plus ou moins au nombre des CR en sciences du langage dans KK (12 CRs dans le domaine de langage dans KK au cours de l'année 2005 et 11 CRs en tout dans LS en 2005).

La longueur des CRs est par contre nettement inférieur dans LS (3 à 5 pages (4,4 pages en moyenne) dans KK contre 1 à 3 pages¹²⁸ dans LS). Une question à poser est alors de savoir si cet écart est seulement formel ou bien se reflète-il également au niveau des pratiques discursives de fond. Dans les analyses par contre où l'étendu de la masse textuelle est importante, le corpus de référence de LS sera complété des CRs des années d'avant et d'après¹²⁹.

2.4.2. Histoire – Tuna. Ajalookultuuri ajakiri et Annales. Histoire, Sciences Sociales

Dans le choix et les profils des revues en sciences du langage, une série de contrastes se signalaient déjà dans les articulations matérielles et catégorielles. Dans le cas du domaine d'histoire, les contrastes se signaleront davantage au cours de la lecture et des analyses textuelles. Les effets de la taille et les écarts dans les présentations matérielles s'y présentent certes toujours, mais plus que dans le domaine des sciences du langage, où l'analyse du discours se situe aussi en partie, je prends une position d'observateur externe dans le domaine d'histoire, où je laisse notamment les manifestations discursives m'amener à des lectures interprétatives ultérieures de ces effets.

Le corpus du domaine d'histoire **dans l'espace discursif estonien** se construit dans un premier lieu en fonction de la disponibilité et puis en fonction du contraste notamment. En Estonie de 2015, peut-être la revue à considérer serait *Ajalooline ajakiri* ('Revue historique'), davantage spécialisée en publications scientifiques en histoire, mais cette revue historique (parue 1922–1940 et refondée en 1988) avait cessé de paraître entre 2002 et 2007, et même si la plupart des numéros y comporte désormais des CRs, leur présence n'est cependant pas toujours le cas dans la revue. En 2005, en tous cas, c'est la revue de la « culture d'histoire » (*ajalookultuuri ajakiri*) *Tuna*¹³⁰ qui présente régulièrement (3 ou 4

¹²⁸ Calculé en pages comparables en étendu.

¹²⁹ Pour « équilibrer » les étendus de nos sous-corpus dans l'analyse, dans chapitre 4, je présenterai les matériaux d'analyse en « pages type » –1800 caractères par un page type –, modèle utilisé comme référence en traduction technique, soit l'étendu total en caractères divisé par 1800.

¹³⁰ Si jamais proposer une traduction indicative à ce nom de revue, ce serait 'Jadis' tant pour son évocation de ce mot du passé lointain tant pour une connotation un peu poétique, mais ni l'une ni l'autre connotation ne correspond de fait aux sujets et types de traitements abordés par cette revue indexée au premier rang des revues scientifiques par ERIH.

fois par an) des CR sur les ouvrages d'histoire, et cette régularité est toujours le cas.

Tuna est éditée par les Archives Nationales de l'Estonie et selon l'éditeur en chef de la revue Eero Raun¹³¹, la présentation des publications des archives est en effet l'une des missions de la revue, mais il fait remarquer aussi qu'ils ont « l'accord de ne pas forcer cet aspect » et de présenter et de privilégier même plutôt des analyses et des approches innovantes. **Dans le rubriquage de *Tuna***, une preuve en est par exemple la publication de courts textes d'essai (un genre considéré en Estonie comme très libre quant à sa présentation et en même temps très exigeant au niveau de contenu) sur diverses problématiques historiques par sémioticiens, anthropologues ou des spécialistes d'autres domaines avoisinant l'histoire. Outre cette tentative d'interdisciplinarité, *Tuna* s'efforce à présenter aussi des textes de base théoriques de la discipline d'histoire elle-même, l'aspect auquel les autres revues d'histoire « n'ont pas accordé trop d'importance » selon Tamm (2008).

Quant à la présentation **des CRs dans *Tuna***, il faut aussi souligner une variation en ce qui concerne la forme d'un CR concret. Dans chaque numéro de cette revue trimestrielle plus ou moins 10 pages (sur 160 pages du numéro en tout) sont consacrés aux CRs, mais ces pages de 4000 caractères environ peuvent contenir de 2 à 6 CRs. En 2005, les numéros 1 et 3 comportent respectivement 5 et 6 CRs, les numéros 2 et 4 comportent par contre chacun deux CRs plus longs. En 2015, la variation est moins grande, le nombre de CRs s'alterne de 2 à 3 par numéro. Quant à la mission de rapporter sur ce qui est paru ailleurs indiquée comme saillante dans KK 2005 et pas tellement dans KK2015, on peut observer un rapport semblable : les 4 numéros de *Tuna* rapportent en 2005 sur 5 publications parues ailleurs alors que les CRs en 2015 traitent presque tous des publications parues en Estonie, excepté un CR présentant une thèse soutenue en Suède. Trois thèses estoniennes se présentent en 2005.

Je commenterai l'évolution des types de publications dans 7.2., dans les premières analyses, je vais me concentrer sur les variations du genre de CR comme texte et comme matérialité discursive reflétant des aspects transversaux aux commentaires.

Les thématiques dans les ouvrages commentés et dans les commentaires concernent en grande partie l'histoire estonienne, même si les thématiques précises, les époques et les manières de les aborder varient certes. A quel point ces éléments constituent une culture discursive commune, on pourra le voir seulement dans les analyses. Pour commencer, voici une présentation des missions de la revue à ses débuts par son rédacteur en chef en 1998 :

Tuna kannab alapealkirja ajalookultuuri ajakiri. Miks just nii? Tunal on ambitsiooni vaadata asju laiemalt, ühendada samade kaante vahele arhiivmaterjalid (dokumendid, mälestused, kirjavahetused), arhiivindustooria, analüüsid ja poleemilised artiklid, ajaloofilosoofia, esseistika, alternatiivne ajalugu jms. Nii

¹³¹ L'interview avec Eero Raun, l'éditeur en chef de la revue *Tuna*, le 29.11.2010.

originaalkäsitlused kui ka tõlked. Inglisekeelse ülevaatega varustatud ajakiri **tahab olla nii teaduslik kui ka loetav**. Tundus, et peale juhuekskursside ajalukku, mida teevad mitmed perioodilised väljaanded, oli vaja üht, mis püüaks teha seda järjekindlamalt ja sünteesivamalt. (Raun 1998)

/Tuna porte le sous-titre revue de la culture d'histoire. Pourquoi ainsi notamment ? L'ambition de Tuna est d'apporter un regard élargi, de faire rejoindre, dans les mêmes volumes de publication, les matériaux d'archive (documents, mémoires, correspondances), théorie sur les archives, articles d'analyse et de polémique, philosophie d'histoire et essais, histoires alternatives, etc. Aussi bien des originaux que des traductions. La revue, fournissant également les résumés en anglais, **veut être aussi bien scientifique que lisible**. Il semblait bien qu'en dehors de petites plongées dans l'histoire qu'offraient plusieurs périodiques, il y avait besoin pour une qui tache de le faire de manière plus régulière et synthétique./

Du point de vue de l'écriture scientifique, retenons de cette présentation en particulier l'idée qu'en fixant ses objectifs, la revue veut être « aussi bien scientifique que lisible ». On pourra demander dans les textes si et comment on trouve des éléments de cet objectif posé. En tout cas, même si la revue est donc relativement jeune (fondée en 1998) et d'une orientation institutionnellement 'poussièreuse', elle témoigne donc d'une ouverture d'esprit d'une part et d'une stabilité de fonctionnement d'autre part, comme on l'a vu, et peut ainsi bien représenter un état des lieux de la discipline d'histoire en Estonie.

Dans **l'espace disciplinaire d'histoire français**, la revue choisie n'est certainement pas la plus proche dans ses orientations à celles de *Tuna* estonienne, mais elle est certainement la plus connue en Estonie. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, fondée en 1929 (sous le nom d'*Annales d'histoire économique et sociale*) par Marc Bloch et Lucien Febvre et devenue célèbre comme porte-parole de l'école des historiens « annalistes ». Et « /a/u-delà de la discipline historique, les *Annales* jouent un rôle important dans le champ des sciences sociales et sont le lieu privilégié d'un dialogue raisonné entre les différentes sciences de l'homme »¹³².

Dans la revue, « une large place » est faite à l'examen de la production scientifique récente sous forme de comptes rendus (**200 CRs par an**) et d'analyses approfondies des ouvrages les plus marquants¹³³. Si la revue estonienne *Tuna* comportait de deux à six CRs **par numéro**, les **dossiers de CRs** de la revue française *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (désormais abrégée en An) contiennent une trentaine et davantage de CRs par numéro. C'est pourquoi déjà au préalable, dans les analyses élaborant les pistes, l'année entière de 2005 ne sera pas étudiée dans le cas de cette revue mais seulement un dossier d'une thématique de la culture et histoire générale plutôt proche au contexte français

¹³² Présentation de la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales* sur cairn.info, https://www.cairn.info/en-savoir-plus.php?ID_REVUE=ANNA, consulté le 5.02.2017.

¹³³ *Ibid.*

(« Éducation et enseignement », 3/2005, vs par exemple à 2/2005 « Histoire de l'Inde »). L'optique sera élargie dans le chapitre 7 tant à l'échelle de temps qu'en ce qui concerne les thématiques, mais, toujours est-il que déjà ce dossier de ca 50 pages comporte un nombre supérieur de CRs (25 CRs) à celui de *Tuna* (15 CRs en tout en 2005). Les CRs de *Tuna*, d'autre part, sont plus longs que ceux des *Annales*¹³⁴, où c'est sans doute la masse de publications à commenter qui a ses influences sur les manières de les traiter (cf. chapitre 3).

Du point d'articulation des communautés de communication translinguagères (cf. 1.1.3), s'il y a jamais eu une médiation des idées des historiens français en Estonie, où généralement le faire des français n'est pas très connu, c'est, dans une certaine mesure, pour cette école (Kivimäe 2011), ce qui justifie peut-être l'intérêt de la mise en contraste notamment avec cette revue. D'autant plus d'ailleurs que selon l'éditeur en chef de *Tuna* Ott Raun,¹³⁵ au moment de fonder la revue en 1998, l'une des variantes discutées pour nommer la nouvelle revue était de l'appeler *Annaalid* ('*Annales*'), notamment à l'exemple de la revue réputée française.

2.4.3. Les articulations génériques des champs disciplinaires : la culture générale, les SHS et les « sciences importantes pour la culture nationale »

Après cette première présentation de revues principales dans les comparaisons, il convient de faire quelques remarques d'ordre généralisant sur les « séries en parallèle », et c'est dans ce cadre que je présenterai aussi encore deux revues culturelles « généralistes » qui servent de corpus de référence dans des analyses qui élaborent et cernent des pistes d'étude (chap. 3 ; 5.1 ; 6.1) mais qui seront écartées lors de se concentrer sur les fonctionnements plus précis des pratiques discursives des champs disciplinaires particuliers.

À l'issue de la présentation du terrain d'étude disponible en revues disciplinaires, on pourra constater que si les regroupements des champs disciplinaires sous des termes généralisants ont certes des bases ontologiques, relevant de la nature et des objets d'étude de ces disciplines, tout comme les disciplines elles-mêmes, encore davantage leurs regroupements sont sujets aux dispositions historiques, idéologiques, etc. (cf. Foucault 2005 [1971] : 25–29), ne coïncidant donc pas forcément d'un pays à l'autre (même si la globalisation s'y invite).

D'une part, à regarder à la lumière de l'ensemble des revues présentées le contexte français, on pourra « arracher » à sa « quasi-évidence » (cf. Foucault dans 1.2.4) ici le cadre général de **la configuration des disciplines regroupées en français sous le sigle SHS**, représentant

¹³⁴ En pages « types » comparables de 1800 caractères, la longueur de CRs est en moyenne 5,6 pages dans *Tuna* 2005 et 4,2 pages dans *An* 2005-3.

¹³⁵ L'interview avec Eero Raun, l'éditeur en chef de la revue *Tuna*, le 29.11.2010.

cet ensemble des disciplines que l'on dit « académiques » et que l'on a pris depuis peu l'habitude d'appeler, avec la force tranquille que procure l'évidence, « sciences humaines et sociales », ou « sciences de l'homme et de la société » si l'on préfère la version CNRS.
(Boure 2007 : 6).

D'autre part, on pourra observer que ce pôle « social » dans le regroupement des sciences concernant la société n'est pas aussi évident dans le contexte estonien qu'il est dans l'espace discursif français.

L'articulation de la réflexion sociale et des humanités en disciplines spécifiques au cours du 19^{ème} siècle en France a été problématisée par Foucault lui-même dans *Les mots et les choses* (1966), l'ouvrage sous-titré *Une archéologie des sciences humaines*. Il y questionne les transformations des épistémè (ou des conditions de dire) des savoirs, en défaisant des articulations ordinaires (dont le concept de l'Homme) pour en indiquer la formation des entités discursives nouvelles¹³⁶ (le savoir sur le langage étudié comme grammaire générale se transforme en linguistique, l'histoire naturelle se transforme en biologie, une sorte de savoir sur les « richesses » donne naissance à l'économie moderne). Boure (2007), qui étudie le cours « social et cognitif » de l'institutionnalisation en France des disciplines SHS, montre (2007 : 43 et ailleurs) en effet que la philosophie, qui est la « science-mère » classique des sciences naturelles ainsi que des Humanités au niveau institutionnel, ne fait que difficilement place, au cours du 19^{ème} siècle, à la configuration aujourd'hui courante des *sciences humaines et sociales* (les SHS). Il montre toutefois que c'est déjà depuis le XVI^e siècle que creuse en France tant bien que mal son sillon l'idée que « le fait humain est social » (Boure 2007 : 58–63). D'où se développera la compréhension de la nécessité de la professionnalisation des hommes éclairés qui s'en occupent, et du rapport reliant la science du social à « l'art du social » – la politique –, ce dernier étant en quelque sorte la mise en pratique des connaissances théoriques fournies par la première. Dans le corpus de nos revues, on verra la manifestation de cet esprit d'engagement, de discussion des sujets concernant la société, dès les lignées éditoriales tant des *Annales. Histoire, Sciences Sociales, Langage et Société* que, certainement, dans les revues de la culture générale comme *l'Esprit* ou autres (voir ci-dessous).

En Estonie, la naissance réelle des sciences sociales ne date que depuis les années 1990, et à citer une prise de parole amère, toujours d'actualité, à ce sujet :

Aili Aarelaiu osutusele (Sirp 17. III), et sotsiaalia on ikka veel Eesti teaduse võõraslaps, pole keegi vastu vaielnud. (Lauk 2006)
/ Personne n'a contesté l'observation faite par Aili Aarelaid que *socialia* est continuellement un enfant adoptif [c'est-à-dire étranger à la famille proprement dite] de la science estonienne. /

¹³⁶ Voir chapitres 2 et 3 pour les définitions du concept de formation discursive et pour autre cadrage théorique.

Les études de la société sont désormais bien sûr nombreuses et multiples, mais la citation est indicative d'un contexte où les sciences humaines et sociales sont toujours plutôt en rivalité pour le financement en Estonie, même si le système national d'information sur la recherche ETIS (cf. 1.2.4. pour une discussion sur la classification de publications dans ce système) les englobe aujourd'hui dans la même catégorie *Ühiskonnateadused ja kultuur* ('Sciences sociales et culture').¹³⁷ Dans les structures universitaires, les sciences humaines et sciences sociales sont toujours regroupées dans des instituts ou de grands domaines différents. Du moins en ce qui concerne la plus grande université, celle de Tartu, les regrouper dans un domaine donnerait en effet un domaine énorme, mais pour le présent travail, il faut signaler qu'aussi bien l'histoire que les sciences du langage comme disciplines se trouvent regroupées dans les universités comme sciences humaines et donc pas comme sciences sociales avec lesquelles ces disciplines se trouvent au moins dans un dialogue déclaré dans les revues que nous avons choisi de traiter dans le contexte français. On a vu que la revue *Tuna* pose ce dialogue avec la société comme objectif, mais c'est à travers la notion de *culture* (*ajalookultuuri* ajakiri – revue de culture d'histoire) qu'elle le fait et pas forcément en terme de société à discuter. Et je rappelle que la revue estonienne observée pour les sciences du langage KK (*Langue et Littérature*) se posait comme lecture indispensable également pour les historiens estoniens, même si le concept de « philologie » sous lequel se basait cette revue venait d'être mis en question et discussion par les éditeurs de la revue elle-même.

Je pense qu'un concept qui symbolise, voire matérialise, ce rapport qui articule dans leur configuration propre les disciplines en question en Estonie, est celui des sciences dites 'nationales' (*national sciences* en anglais) pour traduire mot-à-mot le concept estonien *rahvusteadused* ou autrement dit plutôt **les sciences importantes pour l'Etat et sa culture**. Vu la petitesse de l'Estonie et le petit nombre de locuteurs de l'estonien, la mission constitutionnelle idéologique de l'université de Tartu est notamment d'être « l'université nationale » (*rahvusülikool*), pour préserver la langue et culture estoniennes et développer les sciences qui sont importantes pour l'identité estonienne (voir Sutrop 2012). Dans cet ensemble de sciences « constitutives pour la culture estonienne » les études de l'histoire, langue, littérature estoniennes ainsi qu'aux études de folklore et des arts estoniens. Si le concept a aussi ses implications pragmatiques¹³⁸, il est vrai aussi que s'il y a des sciences considérées comme missionnaires et engagées dans la culture et société estonienne et pour lesquelles il est important de garder par conséquent une arène de discussion en estonien, c'est plus ou moins cet ensemble de sciences. C'est notamment la raison pour la-

¹³⁷ Les catégories d'ETIS en estonien et en anglais : 1. Bio-ja keskkonnateadused (*Bio-sciences et Environnement*) 2. Ühiskonnateadused ja kultuur (*Culture and Society*) 3. Terviseuuringud (*Health*) 4. Loodusteadused ja tehnik (Natural Sciences and Engineering), [https://www.etis.ee/Portal/Classifiers/Details/fc5749cc-288b-4b00-9d7e-c33689567430?](https://www.etis.ee/Portal/Classifiers/Details/fc5749cc-288b-4b00-9d7e-c33689567430?lang=ENG) lang=ENG (20.08.17)

¹³⁸ En 2012, dix professorats nommés à cette fin ont été créés à l'université de Tartu, pour mieux financer les disciplines concernées.

quelle même ceux qui constataient plutôt une défragmentation générale du concept de philologie demeuraient d'avis de garder l'unité de la revue en question (KK) comme arène de discussion.

De fait les discussions alarmées sur le déclin du français comme langue de communication et des sciences rejoignent, en France, les mêmes thématiques et accents et l'unité des SHS n'est certainement pas aussi absolue non plus, mais je dirais que la confrontation des concepts des SHS et des 'sciences nationales' estoniennes fait ainsi voir des *formations discursives*¹³⁹ différentes où nos disciplines d'étude en tant que *figures discursives* sont différemment articulées dans un espace discursif et dans l'autre. La question pour les analyses à mener dans cette thèse sera donc de voir s'il y a des *positivités* (cf. 1.2.4) qui traversent ces formations au niveau du genre textuel en étude ou c'est plutôt la discipline comme cadre discursif translangagière qui emporte.

Pour évaluer les limites de la comparaison, j'ai voulu ainsi mettre au départ en parallèle avec des revues essentiellement disciplinaires aussi **des revues qui seraient d'une orientation culturelle généraliste**. En cherchant à confronter et articuler les formations discursives décrites, j'ai essayé de trouver des revues où le pôle social et le pôle littéraire s'articulent dans une forme pas très loin du contexte académique non plus. Après avoir considéré plusieurs parallèles franco-estoniennes, j'ai écarté de la comparaison la revue française plutôt littéraire consacrée entièrement à la fonction de la présentation, discussion et critique des ouvrages parus *Critique*, et la revue intellectuelle de commentaires plutôt très engagée aux sujets politiques et sociaux *Commentaire*.

J'ai trouvé qu'une revue culturelle généraliste française convenable qui présente bien, justement entre ses autres missions, la facette généraliste de la culture de présentation d'ouvrages académiques serait **la revue *Esprit***. Cette revue, qui se dit « un lieu indépendant, une pensée engagée dans son temps » de longue date (la revue est fondée dans les 1930),¹⁴⁰ a une rubrique fonctionnelle de comptes rendus d'ouvrages qui a entre autres la particularité d'englober dans ses présentations également quelques ouvrages littéraires, comme on trouve dans les revues estoniennes, tandis que le « projet intellectuel » de la revue est avant tout de donner place à une réflexion large, politique, historique et philosophique des évolutions de la société. La revue est certainement plus un lieu de débats que le savant *Akadeemia* que je présenterai pour le contexte estonien mais les deux ont en commun un caractère indépendant et un rapport réfléchi aux actualités des ouvrages parus.

Comme une revue estonienne bien engagée dans les débats sociaux et culturels, j'aurais pu choisir la revue intellectuelle *Vikerkaar* qui publie entre autres des articles et traités au sujet de la philosophie, l'histoire et la société mais aussi en grande partie des articles concernant des études littéraires, et il y a toujours également une partie consacrée à des poèmes, des morceaux de belles lettres et

¹³⁹ Au sens de systèmes de récurrences et en même temps de dispersions comme l'explique D. Maingeuneu (2011), en continuité de Foucault (1969).

¹⁴⁰ <http://www.esprit.presse.fr/whoarewe/manifest.php> (consulté dernièrement 20.08.17)

à l'art contemporain. La revue a sa particularité certaine et il aurait été très intéressant de l'englober systématiquement dans notre corpus, mais globalement ce sont plutôt les CRs sur des ouvrages littéraires qui prévalent dans sa rubrique de présentation d'ouvrages ; et comme l'annonce également la dénomination de cette rubrique, *Arvamus* ('*Point de vu*'), le style de ces commentaires est en général fort personnalisé, en s'écartant donc plutôt du principe du genre routinier.

D'autre part, pour ce qui concernait également la tentative de faire conjuguer le « sérieux » de l'histoire et l'intérêt culturel général, j'ai pensé alors de confronter *Tuna*, qui souligne dès son titre et dès son début (Raun 1998) en même temps une qualité d'être également une revue de culture d'histoire et une revue '**généraliste savante,**' *Akadeemia*, qui elle aussi publie, entre autres, beaucoup de matériaux sur des sujets d'histoire. Ou plus précisément, si *Akadeemia* en publiait beaucoup dans les années 1990, après la tombée des rideaux en fer (et réouverture des archives) où en général l'intérêt et la demande sociale pour combler les lacunes de l'histoire était énorme, aujourd'hui les sujets d'histoire partagent la place avec des analyses sociologiques et philosophiques de la société. *Akadeemia* se dit « une revue culturelle qui cherche à faire dialoguer différentes disciplines dans leur qualité académique actuelle et dans leurs évolutions ». ¹⁴¹ C'est donc sa mission de faire transmettre au public des discours académiques qui la caractérise.

Ces revues de cultures ne sont donc et ne peuvent même pas être comparables, mais ces parallèles supplémentaires peuvent donc tracer, au préalable, des éléments de repères, qui en soi seraient certainement des pistes à part entière à étudier. Dans ce travail, ces revues servent de corpus de référence notamment pour illustrer et tester les hétérogénéités des terrains au niveau macro, pour se concentrer sur les deux paires de terrains particuliers de travail au niveau micro. Car, c'est toujours la macrofonction de présentation d'ouvrages dans les textes désignés ici de manière générale justement comme comptes rendus de lecture académique (CRs) qui les relie.

¹⁴¹ « kultuuriajakiri, mis taotleb vahendada eri teadusharude tänapäevast taset ja arengut. », <http://www.akad.ee/> (11.07.2016)

3. ÉRIGER LES CONTRASTES. LES *INCIPIIT* COMME LES LIEUX DE SITUER ET D'ÉNONCER LES PARUTIONS

Les prochains chapitres d'analyse (les chap. 3–6) présentent les différentes pistes de travail abordées à la recherche des catégories à partir desquelles établir une vue contrastive sur mes terrains d'étude observés dans l'état de lieux de 2005. Je commence leur présentation par les débuts – par des séquences et éléments initiaux des CRs, pour présenter de premières hypothèses, à la manière d'une linguistique de discours comparée, sur les cultures discursives dérivables des observations du genre du discours en étude. D'une part, afin d'*ériger* une lecture contrastive de deux espaces discursifs mis en rapport, le terrain d'étude dans les deux espaces est alors volontairement étendu, d'autre part, plus qu'un recensement statistique, l'étude présente une typologie *heuristique* des types d'incipits observés. La piste développée en soi aurait pu certainement donner lieu à une présentation plus précise des tendances qu'indique ce premier sondage, mais dans l'ensemble des analyses présentées ici, la fonction de cette première étude est de cadrer, par des indications les plus manifestes, relevées d'un lieu textuel déterminé, ce complexe de particularités que les autres études vont préciser. Je peux dire en effet que les interprétations des analyses plus minutieuses sur des éléments de CRs que je vais présenter ultérieurement (les chapitres 5 et 6) n'ont pris la forme qu'à la lumière de ces lectures cadratives des corpus (cf. 1.1.3. pour le « va et vient » entre les matériaux d'analyse et leur questionnement).

En ce qui concerne la forme de la « coupe » effectuée dans les textes des CRs, les premières phrases ou paragraphes d'un texte – les *incipit* (du latin '(il) commence') – ont beaucoup été étudiées également dans des textes littéraires : on peut citer des incipit célèbres de Proust,¹⁴² de Camus¹⁴³ ou d'autres, et c'est notamment dans le cadre d'un projet¹⁴⁴ impliquant également des textes littéraires et des textes qui les introduisent – les préfaces – qu'a été menée l'analyse ci-dessous¹⁴⁵. C'est à cause de ce contexte de coopération interdisciplinaire qu'on voit dans l'analyse, d'une part, des questionnements des études littéraires, et, d'autre part, des observations fort linguistiques s'articuler et contribuer aux questionnements d'une analyse de discours linguistique. D'autre part, j'ai interprété ailleurs (dans Käsper 2014) les résultats de cette analyse également sous un angle plus particulièrement cognitif des modalités d'événements discursifs.

¹⁴² « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », *l'incipit* de *Du côté de chez Swann* (1913) de Marcel Proust.

¹⁴³ « Aujourd'hui, maman est morte. » l'incipit de *L'Étranger* (1942) d'Albert Camus.

¹⁴⁴ Le projet scientifique ETF7698 « Linguistique et sémiotique des préfaces et des comptes rendus. Textes liminaires estoniens et français dans une perspective contrastive », financé par la Fondation Estonienne de Sciences. Le projet a donné lieu à deux colloques mais pas à des publications particulières.

¹⁴⁵ Présenté au colloque "Préfaces et comptes rendus dans les sciences sociales et humaines. Pour une approche interdisciplinaire des textes et cultures", Tallinn, les 4–6 décembre 2008.

La présentation ci-dessous reprend, dans une présentation actualisée, l'état initial d'élaboration des catégories d'analyse pour une analyse à mener sur l'ensemble du genre de CR.

Les fonctions et les observables en étude

Disciplinairement, sont donc en étude dans cette analyse, en tant qu'échantillons des pratiques des sciences, les séquences initiales de CRs de deux revues d'histoire (*les Annales* et *Tuna*) et de deux revues de sciences du langage (*Langage et société* et *Keel ja Kirjandus*). Et, afin d'élargir l'optique vers un horizon culturel général, cette étude de cadrage implique aussi celles des CRs issus des revues « de culture générale » *Esprit* et *Akadeemia*.

A la différence des études littéraires, « /d'ébouter un article scientifique n'implique pas de créer un monde, » admet en provocation Thierry Herman (2009 : 216), pour discuter de la rhétorique des débuts des textes dans le domaine des discours académiques. Ces lieux textuels stratégiques n'en sont bien entendu pas un élément moins important pour ce domaine. Ces études débutent par analyser les « mouvements » fonctionnels (*moves*) des articles scientifiques (cf. 2.2.1), et Swales (1981) y propose un modèle toujours valable pour les consignes en écrits universitaires et académiques. Il décrit les introductions des articles scientifiques (sciences « dures » et humaines, en anglais) en trois étapes (établir un territoire dans la recherche – établir une niche – occuper la niche), résumées en sigle CARS (*creating a reserch space*).

Selon la typologie des incipit romanesques présentée par del Lungo (2003 : 154) – et évoquée également par Hermann (2009) –, tel modèle conjuguerait les deux fonctions « constantes » des incipit de **codifier** (justifier la prise de parole) et de **thématiser**. L'ensemble des fonctions décrites par del Lungo (2003 :154) comporte :

Des fonctions constantes

- Fonction codifiante (justifier la prise de parole)
- Fonction thématique (présenter le sujet du texte en établissant avec l'ensemble du récit soit une relation directe, soit une relation métaphorique, soit une relation de non-pertinence)

Des fonctions variables

- Fonction informative (mettre en scène la fiction, révéler/dissimuler ; informer sur le texte, sur le sujet du texte, sur le référent, sur l'univers fictionnel)
- Fonction dramatique (mettre en marche l'action, incipit *in medias res*/entrée progressive ; action immédiate/retardée)

Une fonction subjective centrale

- Fonction de séduction

En focalisant son étude des incipit des articles scientifiques sur une perspective rhétorique de l'établissement de l'*ethos* de chercheur qui va exposer et argumenter ses idées, Herman (2009) met l'accent sur la fonction **codifiante** des incipit. La fonction dramatique étant selon lui normalement absente des articles scientifiques, et la fonction thématique et la fonction informative relativement proches l'une de l'autre, Herman (2009 : 217) les considère de manière reliée.

Je proposerai que dans le genre de comptes rendu de lecture (CRs), ou du moins dans ma lecture contrastive des CRs estoniens et français, les fonctions décrites par del Lungo (2003) peuvent varier davantage et servir enfin de cadrage pour les différences que je vais cerner.

La fonction codifiante d'abord, qui justifie sa prise de parole en vue d'évaluer l'ouvrage à discuter, est certainement importante comme fonction dans son ensemble (outre une fonction éventuellement tout aussi importante de ce genre textuel de résumer l'ouvrage objet de commentaire). Je propose néanmoins qu'avant de résumer, de discuter ou d'évaluer, le CR comporte une fonction interlocutive de *situer* d'abord l'ouvrage traité pour ses lecteurs. A cet égard,

- on verra que la distinction indiquée par del Lungo (2003) entre la fonction **thématique** et la fonction **informationnelle** de l'incipit s'avère un élément pertinent pour notre propos contrastif. Je vais dresser une typologie de diverses manières de situer les ouvrages parus, mais c'est une dichotomie entre ces deux fonctions qui les traverse ;
- ce n'est qu'en deuxième aspect d'analyse dans ce cadre, mais en effet tout aussi important, que j'aborderai la question d'*ethos* ou, plus précisément, dans mon analyse la manière d'implication de l'énonciateur dans le texte du CR. A cet égard, la fonction **codifiante** peut s'imbriquer même à la fonction **dramatique** dans les incipits des CRs de mon corpus.

Sans prendre toutefois la typologie de del Lungo comme guide de lecture, je vais plutôt montrer à partir de quels indices je construis mes observations concernant ces dichotomies entre les fonctions constantes et les fonctions variables dans mes corpus.

Sur le plan conceptuel, le but de mon étude est toujours de déduire de la matérialité langagière des CR des modèles ou des éléments de **la conceptualisation cognitive de l'activité** discursive de présentation d'un livre dans l'un et l'autre espace discursif culturel. Comme **manifestations discursives** de ces conceptualisations, j'étudierai dans un premier temps comment l'objet de discours est introduit dans le texte du CR : quel est l'aspect évoqué en premier ? Dans ou par rapport à quoi s'ancre le CR ? Que l'on évoque des faits contextuels (le domaine, les qualités de l'auteur, les problèmes d'actualité), un aspect de la problématique traitée ou encore des propriétés du livre en tant qu'objet physique, c'est toujours un certain « éclairage » apporté au livre et au sujet qui « schématise » l'objet de discours d'une certaine manière (Grize 1997 ; cf.

1.4.2.) et offre au départ une image du livre et de sa parution. Dans les premières lignes du CR, il s'agit au fond en effet d'aménager un *seuil* entre l'espace d'un texte à construire et son extérieur : le contexte social, cognitif, référentiel, etc. par rapport auquel, dans ou par lequel on situe l'ouvrage. A cet égard, nous étudierons les débuts des CR d'une part en tant que générateurs de référence, des **seuils textuels** vers ce dont ils traitent, et d'autre part en tant que textes d'un genre particulier.

On sera amené à des aspects aussi divers que les adverbes cadres de discours, les temps verbaux, déictiques, et encore, si le texte le suggère, même des éléments paratextuels. Pour schématiser les usages de ces différents traits, dans une deuxième instance, nous nous focaliserons dans ces séquences initiales des CR sur la question d'**énonciation** – sur la manifestation plus ou moins explicite de l'énonciateur de son discours et sur les manières d'y être impliqué (cf. 1.2.2 ; ici dans l'optique particulière présentée par Adam et Lugin (2000) ci-dessous). Ces deux types d'observables constituent ainsi les deux entrées nécessaires et complémentaires de la perspective de la linguistique de discours comparée (cf. 1.2.1.) afin de pouvoir présenter une vue interprétative sur les deux terrains d'étude mises en contraste.

3.1. Les CRs estoniens : l'évènement de parution ancrée dans son contexte

Je présente d'abord un trait qui m'a paru particulièrement saillant à la lecture des CRs estoniens dans les corpus 2005 et ses variations – c'est un ancrage spatio-temporel et/ou actantiel du livre traité dans son contexte.

3.1.1. L'ancrage dans le contexte spatio-temporel

Voici comme exemple un incipit venant de la revue *Akadeemia*, où ce type d'ancrage est particulièrement fréquent :

[1] **Möödunud aasta lõpul üllitas kirjastus « Ilmamaa »** 20. sajandi viimase veerandi eesti ühe koloriitsema vaimuinimese, helilooja ja muusikateadlase professor /.../ artiklikogu. Selle on koostanud /.../
/A la fin de l'an dernier, la maison d'édition « Ilmamaa » a fait apparaître le recueil d'articles de /.../, professeur et chercheur en musicologie, compositeur et homme d'esprit estonien parmi les plus marquants du dernier quart du 20ème siècle. Le recueil a été composé par /...// (Ak 2005-5)

Comme ici « à la fin de l'an *dernier* », les indications temporelles de tels incipit sont le plus souvent des déictiques comme *récemment*, *désormais*, *maintenant*, etc., et il faudra connaître le contexte (la date de parution du CR) pour élucider leur référence. Vu que ces éléments sont toutefois présents dans le texte, ils doivent sans doute avoir un rôle textuel à remplir : celui de faire commencer le

texte en fournissant un « cadre de discours »¹⁴⁶ pour interpréter les propos qui suivent. Notons que ce cadre de discours est souvent conclusif à l'égard de la situation antérieure (*tänaseks* (jusqu'aujourd'hui), *juba* (déjà)), ou marque encore un point de départ pour situer le futur (*nüüd* (maintenant))¹⁴⁷.

L'autre élément évoqué est typiquement la maison d'édition qui a fait publier le livre, autrement dit celui qui a agi comme actant dans l'espace de production des objets de discours des CR. Informativement, tout comme l'évocation temporelle, cette indication textuelle n'est pas forcément nécessaire parce que les détails de publication sont fournis également par le paratexte (sur les traitements paratextuels des CR, voir ci-dessous). Cette évocation textuelle, elle aussi, contribue alors sans doute plutôt à introduire le texte de CR.

Et si encore la présence et la forme des repères spatio-temporels peut varier, un trait qui traverse presque tous les textes de CR estoniens, est l'usage du prétérit simple [*lihtminevik*¹⁴⁸ localisant une action perfective] pour les verbes (*üllitas* (a fait apparaître) ; mais aussi : *ilmus* (est apparu), *tõlgiti* (a été traduit), etc.).

L'évocation d'une action perfective, située par des indications spatio-temporelles, fournit une image au cadre actantiel et laisse entendre que, quant à la schématisation de l'objet du discours, c'est un **évènement de parution** accompli que l'on met en scène pour commencer les CR estoniens.

Telle présentation des évènements de parution introduits par le prétérit simple est fréquente également dans la revue d'histoire *Tuna* :

[2] **Mõni kuu tagasi ilmus** Tartus Johannes Esto Ühingu kirjastamisel raamat « ... », mis pole ajakirjanduses pälvinud peaaegu mitte mingit tähelepanu. Kummatitigi on tegemist mitmes mõttes olulise tähisega. /.../ **Il y a quelque mois a paru** un livre, édité par la Société de Johannes Esto à Tartu, « ... », auquel la presse n'a presque pas prêté d'attention. Il s'agit pourtant d'un signe important à plusieurs égards /.../ (T 2005-1-2)

Dans le dernier exemple, on voit bien aussi la justification de la prise de parole (fonction codifiante) – l'absence d'intérêt pour l'ouvrage dans la presse –, mais ce sont les indications sur le lieu et la maison d'édition qui ouvrent le texte.

Dans un autre exemple issu de *Tuna*, ces indications accompagnent la nominalisation explicite de l'évènement de parution, salué avec émotions :

[3] /A/ **raamatu ilmumine on rõõmus sõnum** kõigile keskaja ajaloo huvilistele. Intrigeival teemal kirjutatud teos põhineb 2000. aastal Kesk-Euroopa

¹⁴⁶ Un cadre de discours regroupe une ou plusieurs propositions sous un critère sémantique véhiculé par l'expression introductrice de ce cadre. (cf. Charolles et al. (2005))

¹⁴⁷ Pour des développements détaillés sur cet adverbe, voir Lõbus (2005) et Treikelder (2005).

¹⁴⁸ En estonien, ce temps verbal, le plus commun pour exprimer le passé, localise des actions perfectives ainsi qu'imperfectives. Ce sont les adverbes, l'aspect lexical du verbe ou d'autres indications contextuelles qui précisent l'aspect du procès.

ülikooli juures kaitstud doktoritööl. Samas uurimus, tõsiküll, võõramaise lugeja jaoks kohandatud kujul peaks peatselt ilmuma või on juba ilmunud inglise keeles.

/La parution de l'ouvrage de /A/ est un message de joie pour tout intéressé de l'histoire médiéval. L'ouvrage rédigé sur un sujet intrigant se base sur une thèse soutenue en 2000 auprès de l'Université de l'Europe Centrale. Il est vrai, l'ouvrage ne devrait pas tarder à paraître ou est déjà paru, sous forme adaptée pour un lecteur étranger, aussi en anglais. / (T 2005-1-3)

Une variation plus thématissant de ce schéma est de présenter d'abord l'état de lieu du domaine ou la thématique et de n'arriver à annoncer la 'parution' qu'à la fin du premier paragraphe (l'ex. 4) ou encore après plusieurs paragraphes de présentation de la thématique, mais toujours en fait accompli (l'ex. 5) :

[4] Meie linnade ja kohtute arhiivid sisaldavad arvukalt varaloendeid. ... Ilmunud on I osa, / .../

/Nos archives municipales et judiciaires comportent en grand nombre d'inventaires de propriété /.../ le volume I est paru, /.../ (T 2005-1-5)

[5] Taani keeles on sõnal 'kroonika' [...] laialt levinud lisatähendus. /... [Eesti vanemas ajaloos, eesti kroonikad].../ Enam kui neljasajandilise hilinemisega jõudis eestlaste lugemislauale /A/ tõlge.

/En danois le mot 'chronique' /... [sur l'état de lieux pour l'histoire estonienne, pour les chroniques estoniennes] .../ Avec plus de quatre siècles de retard, il est arrivé sur la table de lecture des Estoniens la traduction de /A./ (T 2005-1-1)

3.1.2. L'ancrage dans le contexte situationnel

L'indication des faits de parution est tout aussi présente dans la revue des sciences du langage KK, où là aussi on parle d'« événements de parution » :

[6] Aasta 2004 läheb läänemeresoome keelte uurimislukku kahtlemata sellega, et **ilmus** "Läänemeresoome keeleatlase" (ALFE) I köide. Läänemeresoome keelte sõnavara kohta on vähe üldistavaid uurimusi. ALFE kirjeldab esmajoonnes sõnavaranähtusi, **seega on** ALFE ilmumine tähelepanuväärne ja väga tere-tulnud **sündmus**.

/L'année 2004 s'incrina sans doute dans l'histoire par le fait qu'**a paru** le tome I de *l'Atlas des langues de la Baltique* (ALFE). Il y a peu d'études de synthèse sur les lexiques des langues de la mer Baltique. ALFE décrit avant tout des faits de lexicque, la parution de l'ALFE est donc **un événement** qui mérite attention et doit être grandement salué. / (KK 2005-12, CR intitulé (« Ilmuma hakkas suurteos ») (Parution d'une œuvre monumentale fut initiée)

On note ici toujours la nominalisation de l'événement de parution et le verbe au passé. Mais comme dans les exemples 4 et 5 ci-dessus, on observe aussi ici et le plus souvent dans KK, au second plan, une contextualisation par indication

d'état de lieu du domaine thématique qui se fait logiquement au présent générique – *on vähe* (il y a peu d'études) dans l'exemple 6.

Je donne un autre exemple, du domaine littéraire de KK :

[7] /A/ **on eesti kirjanduses olnud juba hea mitu aastakümnet** ja teab mis suuri pöörakuid ega muutumisi pole tema loomingus ette tulnud. Ta on järjepidevalt olemas, ikka tema ise, justkui mingi stabiilsuse musternäide ja kehaalus. /.../

/A/ **est inscrit dans le monde littéraire estonien depuis déjà plusieurs décennies** et il n'y a pas eu de changements ou de déviations importantes dans son œuvre. Il est continuellement présent, toujours lui-même, tel l'exemple par excellence et l'incarnation de stabilité. /.../ (KK 2005-3)

Le temps employé dans l'incipit, dans ce cas, évoque toujours le passé, son sens étant une combinaison du passé et du présent. C'est le parfait [*täisminevik*], comparable à *Present Perfect* en anglais, et ce temps verbal marque ici la continuation au présent d'une situation qui a commencé dans le passé. Sa portée sémantique est de mettre au point une durée, faire le bilan d'une situation qui a duré afin de toujours fournir un repère pour le commencement.

3.1.3. L'ancrage par des auteurs actants

Enfin un trait observé encore en particulier dans KK est le fait d'invoquer, pour commencer le CR, l'auteur comme actant actif de l'évènement :

[8] « Uue raamatuga » on /A/ **naasnud luulesse pärast ligi kolmekümneaastast vaheaega**.

/Avec le « Nouveau livre » /A/ **fait son retour** dans la poésie **après une pause de presque trente ans**. (KK 2005-3)

[9] [Autorit] ei pea Keele ja Kirjanduse lugejale tutvustama. /.../ kuuekümnenda sünnipäeva künnisel /.../ **võttis kätte**, kogus ühtede kaante vahele huvipakkuvaima osa oma nimeuurimisalaseid kirjutisi ning andis juubeli eeli Läti Ülikooli Läti Keele Instituudi abiga välja.

/ A ne doit pas être présenté pour les lecteurs de KK /.../ à l'arrivée de ses soixante ans, /.../ il **a pris l'initiative** d'assembler ses études les plus intéressantes au sujet des noms et il les a fait publier lui-même, avec le soutien de l'Institut de Langue Lettone de l'Université de Lettonie. (KK 2005-4)

L'exemple 8, du domaine littéraire, fait un effet même en partie dramatique, dans la mesure où le domaine de poésie et la vie de son auteur s'articulent dans l'ouvrage, mais dans la dichotomie de fonction thématique ou informationnelle, l'indication de la durée de la pause est toujours informationnelle.

Tels les auteurs-actants commentés dans les exemples 8 et 9, on peut noter ce traité déjà également dans les exemples 1 et 7 ci-dessus. On dirait que dans le petit espace discursif de l'Estonie, l'auteur n'est guère mort, il est bien un des

actants (souvent bien connu) dans l'espace interpersonnel des discours, et ses qualités, ses titres, son nom même peut bien être un point d'ancrage pour faire débiter un CR. Et, il me semble que situer l'œuvre par son auteur fait toujours partie du contexte informationnel de parution de l'ouvrage.

En cherchant une dénomination commune à ces types de commencement estoniens, je dirais que c'est en effet le **contexte informationnel de l'évènement de parution** qui sert d'ancrage dans les CR estoniens. Ceux-ci s'efforcent d'élucider le maximum de questions primaires : Quand ? Où (dans quelle édition) ? Par qui ? Pourquoi ? etc. Sociologiquement parlant, la schématisation de l'objet de discours comme évènement n'est pas tellement étonnante : dans le petit espace discursif estonien, les chiffres de parution sont de loin beaucoup moins élevés qu'en France (cf. 2.3.1.) et au sein d'une discipline ou d'une thématique la parution d'une œuvre considérable peut en effet bien constituer l'évènement.

Une autre explication à donner serait par contre de l'ordre énonciatif, liée plus particulièrement aux stratégies d'écriture du texte, mais c'est la considération de la continuation des incipit ou de leurs variations qui le mettra en relief, mais voyons d'abord quelle typologie se dessine à la lecture des CRs français.

3.2. Les CRs français : l'objet livre enchaîné discursivement

Les types d'incipit ne manquent certes pas non plus dans les CRs français mais un ancrage type d'un CR français n'explicite d'habitude dans son texte ni l'éditeur ni le fait de parution. Des indications sur l'auteur sont un peu plus usitées, mais l'ancrage type des CR français de notre corpus serait un « incipit zéro » qui se présente le plus souvent sous forme de

« **Cet ouvrage** est/ traite / porte sur ... ».

C'est en particulier *Langage et société*, la revue la plus spécialisée de notre corpus, qui se caractérise par de tels ancrages pragmatiques :

[10]

- Cet ouvrage complète un cycle de descriptions
 - Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2001 à ..., se donne pour ample tâche d'esquisser ...
 - Cette étude, version remaniée d'une thèse très riche, porte sur des données
 - L'ouvrage est construit sur une introduction ...
- (LS 2004–2005)

Techniquement, on trouve également des indications spatio-temporels ainsi que du passé dans ces exemples (les participes de : le doctorat *soutenu* quand ? le séminaire ou colloque *tenu* quand et où ?), mais ces indications ne servent pas d'ancrage au CR. Elles font plutôt partie de l'information apportée (souvent dans la subordonnée) alors que la thématisation de l'objet de CR se fait rapidement par le schéma d'un **ouvrage-objet** (le démonstratif *ce*) qui va être caractérisé.

Je commente ce schéma et ses variations en fonction des revues de référence, où les variations se dessinent de manières différentes.

3.2.1. L'enchaînement paratextuel (*Langage et société*)

Du point de vue de la construction de la référence, il y a deux manières d'interpréter le démonstratif *ce* de tels incipit. Au premier abord, ce démonstratif est déictique, renvoyant à l'objet livre présent dans l'espace de l'énonciateur et cette option sera effectivement traitée dans la dernière partie de cette analyse. En même temps, si on élargit un peu les frontières du « seuil » d'ouverture du texte et on pratique une « segmentation péritextuelle » (Adam (2004 [1999] : 79) du texte de CR, ce même démonstratif peut être interprété comme anaphorique, renvoyant au titre de l'ouvrage donné en tant que titre du CR, le CR n'ayant pas de titre particulier. Jean-Michel Adam admet (*ibid.*) :

En fait, un grand nombre d'éléments jouent un rôle de transition tant à l'ouverture qu'à la fermeture du texte du corps proprement dit d'un texte. Il est nécessaire de considérer ces éléments péritextuels comme des parties de l'unité complexe texte.

A la base, c'est Gérard Genette (1987) qui a proposé d'appeler « paratexte » tout élément ou catégorie textuelle qui entoure ou présente le texte, soit intégré au corps du livre (péritexte), soit extérieur à celui-ci (épitexte¹⁴⁹). Le titre fait partie de ses catégories péritextuelles.

Plus particulièrement, dans sa description de la variété des titres, Genette propose une distinction entre les « titres thématiques », qui ne marquent que la progression en série (comme les titres des chapitres I, II, III), et « les titres rhématiques » qui avancent une information nouvelle. Ce détail paratextuel qu'est le titre nous permet alors de révéler une différence conceptuelle entre les deux terrains discursifs. Il faut savoir qu'alors que les CR de *Langage et société* et des *Annales* n'ont pour titre que la mention de l'ouvrage commenté, les CR estoniens de notre corpus sont toujours titrés en plus de l'indication du titre de l'ouvrage commenté. Dans le corpus français, les CR ne sont titrés que dans *Esprit*. Les CR français des revues spécialisées sans titre particulier révèlent ainsi une conceptualisation de l'ouvrage comme un énième objet dans la série alors que les CR titrés comme dans *Esprit* et dans les revues estoniennes suggèrent plutôt un point de vue particulier sur l'œuvre.

¹⁴⁹ Dans la typologie de textes, le genre de CR entier pourrait au fond être considéré comme épitexte, mais Genette ne lui accorde pas de mission paratextuelle parce que pour lui la « volonté de l'auteur » impliqué est nécessaire. Notre point de vue est que même si le CR reste en effet un peu éloigné pour la pragmatique d'énonciation et peut de ce fait être exclu de la catégorie de paratexte, vu la pratique de lecture du CR anticipant le livre, pour la pragmatique de réception, le CR fonctionne bien tout au moins en tant que « seuil » à l'égard de l'ouvrage traité.

En ce qui concerne la progression en série, une forme minimale de CR à considérer à cet égard dans les revues spécialisées françaises, voisine du CR, serait par ailleurs la rubrique de la publication des « **listes des ouvrages recensés** ». Cette pratique essentiellement française dans notre corpus renforce encore l'image de la revue submergée de parutions à commenter et s'oppose nettement à la conceptualisation estonienne du CR comme commentaire de la parution-événement.

Il est vrai que si on se demande enfin où se place le seuil cognitif de repérage, qu'est-ce qui situe au fond l'ouvrage discuté ? Il faudra considérer encore d'autres catégories paratextuelles comme le titre même de la **revue**, qui indique le domaine concerné, ou encore le titre du « **dossier thématique** » comme le pratique l'autre revue spécialisée de notre corpus *les Annales* (tout notre échantillon d'étude relève par exemple du dossier thématique « Enseignement et école »). Le trait même de '**la revue spécialisée**' est important dans le corpus français : les ancrages zéro de type « Cet ouvrage ... » caractérisent avant tout les CR de la revue de (socio)linguistique *Langage et société* et ils sont relativement nombreux également dans la revue d'histoire *Les Annales* tandis que dans la revue de culture générale *L'Esprit* on voit des incipit plus élaborés. (Toujours est-il que la séquence initiale terminée ou au sein de cette séquence, la première évocation de l'ouvrage traité se fait normalement sous forme de « cet ouvrage ... ».) Dans le corpus estonien, où les profils des revues sont moins clairs et restreints, le cadrage paratextuel n'est certes pas anodin non plus, mais la pratique des « titres rhématiques » rend les CR moins cernables dans une série : les différents CR d'une seule et même revue peuvent être très différents et présenter des formats bien variés, de sorte que les CR types par revue ne sont pas vraiment cernables.

Ainsi, afin de franchir le seuil entre l'extérieur et l'intérieur du texte, aussi bien les CR estoniens que français font-ils appel à des éléments dont la référence est à élucider en dehors de l'incipit proprement dit du CR. Or, alors que dans les CR estoniens les repères sollicités par des déictiques (ou explicités textuellement) étaient liés au contexte extérieur du CR (la temporalité immatérielle de la rédaction et de la publication du CR), les CR français font appel à des catégories ou éléments qui s'enchaînent plus clairement dans la matérialité textuelle. Comme c'est notamment la linéarité textuelle qui fournit la réponse de référence, je proposerai de parler dans ce cas – pour bien faire la différence avec les ancrages dans un moment événementiel ou une durée déterminée des CR estoniens – de « l'enchaînement » textuel. Les « incipit zéro », avec leur cadrage paratextuel, seraient donc des exemples de « l'enchaînement paratextuel ». Or, le terrain d'étude français nous offre encore d'autres types de variations discursives de cet enchaînement.

3.2.2. L'enchaînement méta- et prédiscursif (*Esprit*)

Si les CR des revues spécialisées se caractérisent par des incipit s'attaquant subitement à l'ouvrage-objet, la revue dont les CR donnent dans leurs incipit le plus d'éléments d'ancrages concernant le contexte est, dans mon corpus français, logiquement la revue de culture générale *Esprit*, étant donné que son public est le plus élargi.

L'indication de contexte s'y fait toutefois un peu différemment des ancrages estoniens : le focus est toujours ciblé sur l'ouvrage-objet (« cet ouvrage ... »), tandis que les indications fournies sont insérées dans des constructions adverbiales (développées souvent encore par des propositions subordonnées) en tête de phrase, en constituant ainsi des cadres de discours pour la(les) phrase(s) à suivre¹⁵⁰. Thématiquement, je diviserai ces cadrages en deux sous-catégories en fonction de l'étendue des indications fournies : elles concernent soit l'ouvrage en tant que livre (*l'enchaînement méta-informationnel*), soit le contenu de l'ouvrage traité (*enchaînement prédiscursif*).

L'enchaînement méta-informationnel ressemble le plus aux débuts type indiqués des CR estoniens mais ce n'est pas l'évènement de parution mais toujours l'ouvrage-objet qui est caractérisé, soit en rappelant des faits déjà connus (ex. 11), soit en apportant de l'information sur le peu des faits connus, de sorte toujours à relier l'ouvrage au connu (ex. 12). La différence avec les CR estoniens – et c'est la raison pour laquelle je parle « d'enchaînement » informationnel – est que les indications données ne sont pas tellement déictiques et ponctuelles mais tentent d'inscrire l'ouvrage paru dans une série de parutions (ex. 11), dans un courant disciplinaire (ex. 12) ou dans quelque autre continuité connue (ou présumée connue).

[11] *Avec l'Avenir des langues* de Pierre Judet de La Combe et Heinz Wismann, et *Que reste-t-il de l'éducation classique ?* de Jean-Marie Pailler et Pascal Payen (deux **ouvrages présentés dans le précédent numéro de la revue**), cet essai s'interroge sur notre rapport aux classiques en se démarquant de la thématique de la « défaite de la culture ». Au contraire, l'auteur commence par mettre en garde contre des références trop récurrentes aux Anciens s'il s'agit de tomber dans un jeu postmoderne de citations ou dans la révérence pour un fonds de valeurs vues comme fondatrices, mais comprises de manière schématique, instrumentale, appauvrie. [...] (E-05-3)

[12] **Écrit par deux jeunes théologiens, cet ouvrage constitue la première présentation en langue française d'un courant théologique anglo-saxon dont la première expression publique remonte à 1999, date de publication d'un ouvrage collectif à caractère de manifeste par une dizaine d'auteurs principalement an-**

¹⁵⁰ Un cadre de discours est introduit par une expression introductrice de cadre, un adverbe situé à l'initiale de la proposition, généralement en position détachée. Il encadre alors la proposition ou regroupe plusieurs propositions sous un critère sémantique véhiculé par l'expression introductrice du cadre. (cf. Charolles et al. 2005)

glicans (parmi lesquels les deux principales figures du mouvement, John Milbank et Catherine Pick-stock). (E-05-1)

Ce que j'appelle « **enchaînement prédiscursif** » se fait au niveau du contenu, le CR entre tout de suite dans la discussion sur l'objet du livre. Or, dans l'économie de moyens pour la création d'une image dans laquelle ancrer le CR, ce type d'incipit est souvent contraint (ou est-ce par préférence?) à recourir à des formulations qui font appel à ce que Paveau (2006) appelle des « prédiscours » – des vérités préconçues, évoquées de manière de présumer qu'elles sont partagées par les interlocuteurs (cf.1.4.1).

En ce qui concerne le sujet même de la discussion, il y a des variations sur la façon de thématiser : l'ex. 13 thématise le sujet du livre en l'inscrivant d'abord dans un champ d'études plus vaste (l'école), pour se recentrer ensuite sur un sujet particulier (les études classiques), tandis que l'ex. 14 met d'abord en scène son propos, le rhème de la proposition (« prendre au sérieux ») et ne donne qu'ensuite le thème (« adhésion religieuse »). Mais pour nous, il est intéressant qu'il y ait des vérités à propos de ces sujets qui peuvent être évoquées comme « déjà là » et « déjà admises ». Ainsi les énoncés synthétiques comme « *dans la grande cohorte des déplorations dont l'école fait souvent l'objet* » ; « *dans des sociétés sécularisées* ») font entendre des vérités admises telles /on déplore souvent que l'école .../ et /admettons que les sociétés sont sécularisées/.

[13] **Dans la grande cohorte des déplorations dont l'école fait souvent l'objet**, on trouve en bonne place, à côté des regrets sur l'autorité perdue et de l'effacement devant l'illettrisme, la lamentation devant la perte de la culture, et plus particulièrement le déclin des études classiques. Le premier mérite de l'ouvrage publié par Heinz Wisman et Pierre Judet de La Combe, *l'Avenir des langues*, est de tourner le dos à ces postures : /.../ (E-05-3/4)

[14] Prendre au sérieux la question de ce que devient l'adhésion religieuse **dans des sociétés sécularisées**, c'est s'inscrire d'emblée dans une vision complexe de la sécularisation, [...] En effet, dans le monde contemporain, /.../ // D'où l'intérêt de ce débat entre deux philosophes contemporains, qui [...] (E-05-2)

Il semble en fait que c'est notamment le caractère préconçu de ces vérités prédiscursives qui les rend pratiques à employer lors de la création de cadres de référence, pour en prendre ensuite distance. On s'en sert également au niveau méta-, de manière rapportée, comme le montre l'ex. 15 ; et pour aller vite, les prédiscours sont à cet égard comparables à des formules et à des citations elles aussi effectivement préconçues, celles-là même textuellement.

[15] Quelques thèses sur les causes de la révolte étudiante en Mai 68 font partie **des vérités reçues** : /.../ // Non sans panache, il faut le dire, et en emportant la conviction, L. Gruel met fortement en question leurs théories. /.../ (E-05-3/4)

3.2.3. L'enchaînement intertextuel (*les Annales*)

Dans le numéro des *Annales* de notre corpus, l'usage des citations comme technique d'approche pour débiter les CR est la caractéristique la plus saillante (même si les ouvertures « cet ouvrage ... » sont toujours fréquentes) : citation de l'œuvre en question, de manière directe ou rapportée, citation des sources complémentaires, etc.

[16] « De toutes les révolutions pédagogiques du siècle, écrit Antoine Prost, la mixité est l'une des plus profondes. » Si l'histoire nous permet /.../ L'immense intérêt de ce volume collectif réside dans le fait que ...

(An 2005-3-578 ; *La mixité dans l'éducation*)

[17] En 1965, Alfred Sauvy estimait que /.../ Dans cet ouvrage issu d'une thèse d'Etat, A répond clairement à cette opinion /.../

(An 2005-3-618 ; *Le juste ou le Riche*)

Puisque c'est un moyen de créer des dialogues entre les textes, de situer un texte par d'autres textes, j'appellerai ce type de démarche « **l'enchaînement intertextuel** ».

Tous ces types intéressants d'incipit mériteraient sans doute d'être étudiés de manière plus systématique, mais ce qui nous importe de noter à présent, pour conclure cet aperçu quant aux manières de débiter les CR français, c'est que tous ces ancrages français qui commencent par évoquer le contexte (soit le contexte informationnel concernant le livre, soit le contexte social ou autre constituant la problématique du livre, soit le contexte littéraire et scientifique) se servent toujours d'une discursivité « déjà là ». Que ce soit un ancrage symbolique en regard de textes antérieurs par un enchaînement intertextuel, un ancrage dans la problématique par l'usage d'images conçues prédiscursivement, ou encore un ancrage dans la matérialité péritextuelle, l'incipit semble toujours chercher à inscrire le livre dans une continuité discursive.

3.3. Variations et plans énonciatifs différés

Je viens de tracer les types d'incipit saillants dans les deux ensembles de corpus d'après les aspects les plus marquants. On ne peut certes pas dire que les manières de construire les incipit décrites dans les corpus français manquent dans le corpus estonien et vice versa (cf.7.1.). J'indique maintenant quelques variations qui toutefois m'amèneront aux constats qui s'articulent bien aux précédents du point de vue d'analyse énonciative.

D'abord, il faut noter une grande variation en stratégies d'écriture dans les corpus estoniens. Par exemple, si après un « incipit zéro » ou une expression cadrative rapide évoquant des images préconstruites, le CR français passe normalement à la discussion ou au résumé de l'ouvrage, sans autres tournures d'introduction, l'incipit d'un CR estonien n'est pas encore forcément terminé à

cette étape. Après avoir situé l'ouvrage dans son contexte spatio-temporel et interpersonnel, le rédacteur du CR estonien peut bien mettre en scène également sa propre personne. Cela peut aller jusqu'à raconter un épisode de la vie personnelle comme dans l'ex. 18 :

[18] See [ülikool, õppetool] õppetooli juures valminud väitekiri oli kaitsmisel [kuupäev]. Oponeerisid /.../

Milleks see eeljutt? Aga sellepärast, et saanud teose, asusin seda õhinal lugema. On ju tore meenutada aegu ja töid, kus ise oled ääri-veeri osalenud, inimestest rääkimata. Kas saavad ununeda õhtupoolikud sadamas ootamas [...], kes saabus piiripunktist tohutute pakkidega viimasena, näol rahulolev muhelus. Mõistagi oli üks pakk alati täis raamatuid, /.../

/ La soutenance de cette thèse de [université, département] a eu lieu [date]. Les rapporteurs furent /.../

Pourquoi telle introduction ? Mais, parce que, ayant reçu l'ouvrage, je me suis mis à le lire avec intérêt. Il fait certes bien plaisir de se rappeler les temps et les entreprises auxquels on est en parti impliqué, sans parler des personnes à se rappeler. Puis-je oublier les soirées dans le port où j'attendais [...], qui sortait du contrôle frontière en dernier, avec un sourire tout content. L'un de ses bagages était bien sûr toujours rempli de livres /.../ (KK 2005-4)

Dans la revue généraliste *Akadeemia*, telle épisode personnelle peut bien servir déjà d'ancrage de l'incipit :

[19] **Kohtusin hiljaegu ülikooliaegse sõbraga**, kes /.../ Jutuajamise sees päris ta muu hulgas, et kas siis nüüdseks on ilmunud **keegi, kes /A/ asja jagab**, /.../ Ja ma ei mõistnud teisiti vastata, kui et päriselt ikka vist veel ei ole. /.../. Nüüd, kus *Kõivu* laia jälgitavust ja üldhuvi võimaldavad tekstid ei ole enam üksikutena laiali, /.../

/J'ai rencontré récemment un ami de jeunesse de l'époque de l'université, qui /.../ entre autres m'a demandé si désormais il y avait **quelqu'un qui saurait traiter A** ? Je n'ai pu répondre que non, pas vraiment. /.../ Désormais où les textes sont parus en un ensemble /.../ (AK 2005-7)

Dans les deux cas, on observe une mise en scène quelque peu dramatisante de la thématique, et en même temps, les personnalisations remplissent la fonction codifiante de l'incipit – le premier détaille les modalités d'évènement de soutenance et raconte ses souvenirs enthousiastes afin de créer un contexte pour sa forte critique ensuite, le deuxième travaille plutôt un ethos d'intellectuel qui fait entendre qu'il ne saurait pas présenter une vérité sûre et certaine. L'un commence néanmoins par le fait de parution et l'autre ne tarde pas à l'évoquer comme la raison propre pour la prise de la parole.

Dans la revue d'histoire *Tuna* on ne trouvera pas de personnalisations aussi individualisées en ce qui concerne les auteurs de CR, mais la fonction dramatique s'y présente facilement en ce qui concerne la communauté collective de chercheurs. C'est le contexte situationnel qui sert d'ancrage, par moyen d'appel

aux prédiscours notamment, dans un incipit qui évoque les conditions de recherche pour les thématiques aux temps du régime soviétique pour annoncer la parution d'une traduction d'un historien en exil :

[20] Ajal, mil Nõukogude Eesti ajaloolased pidid suuremal või väiksemal määral tegelema materialistliku klassivõitluse temaatikaga, oli väliseestlastel võimalus pühenduda ajaloo vaimsemale küljele, sealhulgas kirikuloole. /...[lõigu lõpus :] / **Nüüd on valminud uurimus tõlgitud** ka eesti keelde. /Aux temps où les historiens de l'Estonie Soviétique devaient s'occuper de manière plus ou moins intensive de la thématique de lutte de classes matérialiste, les Estoniens en exil avaient la possibilité de se consacrer aux facettes plus spirituelles de l'histoire, dont l'histoire de l'Église. /...[à la fin du paragraphe :] **Maintenant l'étude assemblée est traduite** également en estonien. / (T 2005-1-4)

Ce qui relie les exemples présentés, c'est une énonciation clairement présente de la part du rédacteur du CR. Dans les exemples 18 et 19 l'énonciateur se met en scène par « l'appareil formel de l'énonciation » – le pronom *je* –, dans l'exemple 20 c'est un ethos collectif de *nous* qui se crée par le fait de représenter la communauté d'historiens d'Estonie des temps évoqués, présumés partager ainsi l'image dans un sentiment de *nous* collectif. Le *nous* collectif de la communauté de chercheurs se rencontre aussi de manière explicite, dans des évocations moins dramatisantes mais qui se conjuguent d'autre part alors avec le trait signalé au début de cette analyse, à savoir une personnalisation des actants de l'évènement de parution par leur caractère, qualités ou activité remarquable.

[21] **Meie tuntud** nimeurija ja keeleteadaja, /amet, autori nimi/ doktoritöö on mahukas ja mitmekesine monograafia, mille keskmes on võõrkohanimed.

/ **Notre bien connu** chercheur en noms et conseiller de langue, le directeur du secteur de grammaire de l'Institut de l'Estonie, A, sa thèse de doctorat est une monographie ample et diversifiée, au centre de laquelle sont les noms des lieux étrangers. / (KK 2005-12)

Dans ce contexte, il convient de revenir sur les données françaises pour demander comment se présente dans les incipit des CRs français l'énonciateur ? J'ai montré la forte présence des repères discursifs et (para)textuels, de sorte de donner une interprétation anaphorique au démonstratif *ce* qui introduit presque toujours l'objet de discours dans les formulations schématisées en « Cet ouvrage ... ». L'interprétation tout aussi valide de « *cet ouvrage* » serait toutefois de dire qu'il s'agit d'une indication déictique de la part du rédacteur du CR envers son objet de travail. Des exemples qui confirment la possibilité d'une telle interprétation et s'y inscrivent sans aucun doute sont de quelques incipit qui comportent des déictiques de lieu *voici* :

[22] **Voici un livre** qui est sans doute l'ouvrage d'une vie, [...] Un livre attendu, comme **on** dit, et **depuis** longtemps **maintenant**. La [Y au même sujet] date de plus de trente ans. [...] ce qui est pour les demi-connaisseurs que **nous** pouvons être les uns ou les autres, un entendement et un bonheur, la satisfaction d'avoir désormais sous la main ce savoir. (E-05-2)

Voici indique une forte présence de l'objet livre dans l'espace cognitif de l'énonciateur (< le rédacteur du CR). On dirait que c'est l'image d'une *découverte* dans le tas des livres à commenter. La question de l'implication du public ne s'y pose tout simplement pas. Certes, dans l'élaboration de la description de la découverte, les déictiques de temps rentrent dans la configuration que nous avons décrite dans le corpus estonien comme contexte situationnel, comme mise au point de la situation qui a une durée (ici celle d'attente) et les « on » et « nous » introduisent même un contexte partagé d'enthousiasme. Mais ce qui semble plutôt différent, c'est l'image d'un objet livre cognitivement bien présent, que l'on pourra sentir dans les CR français même, littéralement parlant, « sous la main » (l'exemple 22).

L'« énonciativité » des deux terrains discursifs semble ainsi différente. Tandis que, dans les CR estoniens, l'énonciateur se met en scène pour préciser son point de vue ou personnaliser son approche par d'autres moyens, dans les CR français l'énonciateur ne se fait normalement pas voir. Ou, si jamais le texte présente des déictiques qui désignent un lien avec l'énonciateur, c'est toujours l'objet livre qui est au premier plan.

Il convient d'invoquer à cet égard les résultats de l'analyse de l'usage des temps verbaux sur un échantillon du même corpus par Anu Treikelder (2008)¹⁵¹ qui, elle aussi, note une présence centrale de l'objet livre dans les CR :

Qu'il s'agisse de la description du livre ou des activités de l'auteur, ces procès servent à **présenter** le livre, qui est toujours **présent comme objet matériel** dans la situation de communication. Il faut constater qu'il n'y a pas de dimension temporelle dans cette présentation, les procès au présent ne s'organisent pas chronologiquement les uns par rapport aux autres. L'auteur du CR présente les faits comme valables à n'importe quel moment temporel. Dans ce sens, il y a une affinité entre le présent de présentation des CR et le *présent générique*.

... et une présence moins forte de l'énonciateur (le rédacteur du CR) dans cette situation d'énonciation :

Il faut donc constater que, même si les procès au présent (ainsi que les autres éléments déictiques) sont généralement repérés à partir du moment d'énonciation de l'auteur du CR (le repère principal), leur lien avec la source énonciative reste souvent faible. Ce plan d'énonciation se rapproche plutôt de celui

¹⁵¹ Treikelder, A. 2008. « Le jeu des temps verbaux et les plans énonciatifs dans les comptes rendus des ouvrages sur l'histoire ». Le texte présenté pour les actes du colloque « Préfaces et comptes rendus dans les sciences sociales et humaines. Pour une approche interdisciplinaire des textes et cultures », Tallinn, les 4-6 décembre 2008.

du *présent générique*, c'est-à-dire du plan **conjoint** à la situation d'énonciation, mais **distancié** par rapport à l'énonciateur, c'est-à-dire de l'auteur du CR.

Le système des plans énonciatifs différés en fonction (1) du lien de l'énoncé avec la situation d'énonciation (énonciation conjointe/disjointe par rapport aux paramètres de la situation d'énonciation) et (2) de la prise en charge de l'énoncé par l'énonciateur (énonciation impliquée/distanciée) proposé par Adam et Lugin (2000) pour étudier les temps verbaux comme marqueurs discursifs signalant l'ancrage énonciatif des procès dans le texte confirme alors la lecture que j'ai faite de l'énonciativité dans les CR français et préciser enfin ce que j'ai trouvé dans les CR estoniens. Dans les CR français, l'énonciateur n'est normalement pas impliqué de manière explicite (présence déictique) mais il est conjoint à l'énoncé par ses énonciations même au présent générique. Je dirais que c'est une prise en charge **implicite** qui n'est pas affichée, qui va de soi. Les énonciations s'ancrent dans le tissu discursif du texte (le livre comme objet de discours et son commentaire). Dans le corpus estonien, par contre, nous avons noté l'usage du passé composé pour annoncer l'évènement-parution ou pour résumer une situation qui a duré. Dans les termes d'Adam et Lugin, c'est une énonciation « disjointe » par rapport à la situation d'énonciation et « impliquée » quant à la prise en charge de l'énoncé. Je dirais alors que c'est une prise en charge **explicite** dans la situation d'énonciation qui ne s'inscrit pas vraiment dans la textualité de son objet mais se rapporte au contexte extérieur (les conditions de parution de l'ouvrage ou le propre rapport de l'énonciateur avec cet évènement).

Conclusions et discussion de l'analyse

Le petit espace textuel en début de CR a donc été étudié dans cette première lecture principalement dans deux aspects : les différentes manières de faire ancrer le texte dans son contexte soit extérieur soit cotextuel, le caractère énonciatif de ces départs. À résumer les aspects relevés, deux conceptualisations respectivement différentes de l'activité de la présentation de livres et de l'opération discursive de les faire situer se dessinent dans les corpus d'étude de l'année 2005.

En ce qui concerne le seuil textuel par lequel se crée l'ouverture du CR **dans les sous-corpus français**, nous avons trouvé que généralement, mais surtout dans les revues spécialisées françaises, les ouvrages traités sont situés par un cadrage paratextuel (titre, dossier) avant même que l'incipit commence, ce qui permet de commencer souvent par un « incipit zéro » (*Cet ouvrage ...*). Quant aux ancrages thématiques (la fonction thématique de del Lungo), si le contexte thématique de l'ouvrage est évoqué, les manières de le faire dans le corpus français l'enchaînent dans une discursivité antérieure soit en créant un dialogue avec d'autres textes (une pratique observée en particulier dans les *Annales*), soit en évoquant des discours ou des idées préconçues (la pratique observée avant tout dans la généraliste *Esprit*). De même, l'information apportée sur l'ouvrage

en tant qu'objet (méta-information) s'efforce de l'inscrire dans une continuité liée aux paramètres discursifs (le courant d'idées, la série de parution, etc.). Que le rapporteur de l'ouvrage ne se mette pas au premier plan est logique parce que la conceptualisation de l'activité de la présentation d'ouvrage qui ressort de cette analyse met au premier plan l'ouvrage en tant qu'objet de discours très présent (1) dans la situation d'énonciation et (2) dans ses rapports avec son contexte discursif (des paratextes aux courants d'idées). Situer une œuvre consiste alors en la mise en rapport de cet objet avec d'autres objets discursifs.

Dans les corpus estoniens, l'objet de discours des incipit de CR semble être plutôt l'évènement de parution. Les ouvrages sont traités plus à l'unité et les ancrages les situent dans leur contexte spatio-temporel et interpersonnel, ce qui marque, dans les termes d'Adam et Lugin (2000), une énonciation distante par rapport aux paramètres d'énonciation. Or, outre une personnalisation concernant les ouvrages et leurs auteurs (une mise en avant des expériences professionnelles et de la portée de l'auteur pour la discipline), on peut noter également une forte personnalisation de l'énonciation. Situer une œuvre consiste alors en la mise en rapport de la parution avec son contexte extérieur, tout en précisant l'angle de rapport du rapporteur lui-même vis-à-vis de ce contexte.

En m'appuyant sur une **distinction des plans énonciatifs** différés en fonction du lien de l'énoncé avec la situation d'énonciation et de la prise en charge de l'énoncé par l'énonciateur proposée par Adam et Lugin (2000), j'ai proposé alors comme caractérisation énonciative des CRs confrontés un modèle de la prise en charge implicite dans les CR français et le modèle d'une prise en charge explicite de l'énonciation dans les CR estoniens.

Comme les textualisations et les présentations générales des CRs fournissent des éléments des éclairages différents sur leurs objets de discours, les accents dans les fonctions de l'incipit se révèlent également différents en ce qui concerne les fonctions des incipit décrites par del Lungo (2003). Dans les CR français, les deux fonctions « constantes » sont au premier plan. La fonction codifiante (justification de la prise de parole) se conjugue avec la **fonction thématique**, caractérisée par del Lungo comme une présentation du sujet en établissant avec l'ensemble [du récit] soit une relation directe, soit une relation métaphorique, soit une relation de non-pertinence. Abstraction faite ici du caractère narratif des ouvrages (en histoire en particulier), on peut dire que les manières d'enchaînement discursif décrites établissent toutes une *relation* avec la thématique de l'ouvrage soit en indiquant une relation directe (succession dans une série thématique), soit une relation plutôt symbolique par des moyens d'inter-textualité (citations), soit une relation de non-pertinence par une mise en rapport avec des prédiscours évoqués à cette fin. Dans les CR estoniens par contre, c'est plutôt l'une des fonctions « variables » – la **fonction informationnelle** (annoncer la parution) qui s'articule à la fonction codifiante de l'incipit. Ou encore, dans les cas où l'énonciateur se met personnellement en scène, on pourra dire que la fonction codifiante a cédé la place ou s'articule à une autre fonction « variable » – la **fonction dramatique**.

Du point de vue de conditionnements de la taille de l'espace discursif, vu que les chiffres de parution sont en Estonie bien moindres qu'en France (cf. 2.3.1), toute parution peut en effet constituer un événement à commenter sur le terrain discursif estonien. Je rappelle que dans les revues concrètes, la question n'est pas seulement en nombre de parutions dans le pays. Alors qu'une part importante des CR dans KK présente des parutions dans les domaines concernés également en Finlande et en Lettonie, dans la revue française LS une petite part seulement était constituée des CR portant sur des ouvrages publiés en anglais, au sein de la mission générale de la revue de faire dialoguer les disciplines et les idées dans la société française (2.4.1). C'est par ailleurs en particulier une soutenance et la publication d'une thèse en Estonie, au moins en 2005, qui semble constituer déjà en soi une sorte d'évènement discursif, personnalisé et situé dans l'espace-temps (voir 7.2. pour ces évolutions), alors qu'il faut rappeler, d'autre part, un effet relié sans doute encore à la taille de l'espace discursif – ce que les revues françaises ne peuvent publier que des CRs sur des ouvrages *issus* des thèses ou des *résumés de thèse*, la soutenance n'étant qu'étape de passage avant la publication au grand public (cf. Dardy et al. 2002).

Quant aux différences, d'autre part, entre les **différentes disciplines**, une dramatisation des thématiques observées par Bondi et Silver (2004) dans les débuts des articles de recherche d'historiens en comparaison avec ceux du domaine de l'économie (plus explicitement argumentatifs), peut s'observer peut-être dans le jeu de citations dans le corpus des historiens français des *Annales*. Les historiens estoniens semblent thématiser leur sujets dans un premier lieu par les indications spatio-temporelles d'évènement ou d'état de lieu du domaine de parution. En termes du modèle de Swales (1981), les incipits de CRs en sciences du langage français passaient le plus rapidement à « occuper la niche » d'informer sur l'ouvrage en question, sans autre création de niche que le cadrage paratextuel. Les incipits des CRs de la revue estonienne englobant ce domaine employait certes normalement moins le récit d'évènement de parution mais, soit ils indiquaient toujours ses détails, soit dépeignaient l'évènement même par une forte personnalisation de ses actants ou du rédacteur lui-même du CR.

Il faut souligner en effet une forte **variation** surtout dans les styles des CRs estoniens. Si dans les corpus français, une discursivité élaborée (*Annales*) ou très directement fonctionnelles (*LS*) font penser à une forte « technologie discursive » (Paveau 2006 : 130–134) entraînée et appropriée de manière implicite, en Estonie chaque évènement de parution semble constituer une raison et un prétexte (obligé) pour réinventer les règles. On pourrait dire que c'est une « insécurité discursive » ressentie à l'égard de la tâche de rédaction qui encourage, d'une part, à recourir à un plan distancié par rapport à la situation d'énonciation en indiquant très soigneusement les conditions de parution de l'objet à commenter afin de le *situer* de manière responsabilisée, et d'autre part, toujours pour se sécuriser dans la tâche, à faire preuve d'une posture énonciative explicite. Dans une interprétation différée en fonction des plans d'énonciation, on pourrait dire de fait qu'en cas de la prise en charge explicite ou

implicite de l'énonciation, il s'agit de deux manières différentes d'interpréter ou de textualiser la « fonction subjective centrale » de l'incipit (**fonction de séduction**). Il ne faut en effet pas non plus sous-estimer un effet ludique de la mise en scène d'une telle « insécurité discursive ». Sans devoir forcément être un défaut, telle modalité peut favoriser dans les textes par ailleurs une créativité qu'un genre bien instauré de CR français ne présente pas autant.

Pour conclure, je voudrais souligner que si les CRs français semblaient plutôt privilégier la fonction thématique dans leurs incipit en présentant par divers moyens discursifs l'ouvrage-objet et les incipit des CRs estoniens plutôt la fonction informative en mettant en scène l'évènement de parution dans sa spatio-temporalité et avec ses actants, ce ne sont toujours que des schématisations des éléments langagiers saillants observées. En dressant ces deux typologies à la lecture contrastive de mes corpus je voulais montrer justement aussi les variations qui se présentent (surtout dans les corpus estoniens) dans les stratégies d'écriture, que le chapitre prochain va étudier sous un autre angle.

4. SE CONCENTRER SUR LE CONTRASTE. LES ÉVOCATIONS ET LES USAGES DE LA LINÉARITÉ DANS LA STRUCTURATION

L'analyse suivante marque le passage du modèle d'analyse de la linguistique de discours à celui de **l'analyse du discours contrastive** quant à son départ. Dans les analyses qui aboutiraient à décrire les cultures discursives dans les pratiques et leurs représentations dans les genres du discours,

Le point de départ des analyses est toutefois toujours un « étonnement » de chercheur face à ses objets d'étude (« zone opaque », voire une « anomalie »), autrement dit une différence saillante remarquée dans la matérialité langagière, qui sera alors élucidé par la description de plusieurs variables croisées (Münchow 2015).

Dans le chapitre 3, l'analyse de la fonction discursive de *situer* les ouvrages a été menée dans l'esprit de la linguistique de discours comparative initiale (1.1.3) dans le sens qu'elle a fait un sondage rassemblant des séries de séquences textuelles pour relever des éléments récurrents qui donneraient matière aux hypothèses interprétatives construisant des schématisations différées de l'objet de discours et discutant des raisons éventuelles de ces récurrences. Dans l'étude qui suit, dans le chapitre 4, je partirai d'emblée d'une particularité observée, que je chercherai à cerner dans son fonctionnement élargi, toujours par des variables à croiser en fonction des espaces discursifs mis en contraste. Toujours est-il que dans l'ensemble de mes observations sur les CRs de mes corpus, cette étude constituera une deuxième piste, une manière possible d'aborder ce genre du discours, par une « coupe » cette fois-ci allant d'un texte et d'une particularité vers d'autres séries, sauf que ces séries ne sont plus topiques comme le lieu textuel d'incipit, je les construirai en fonction d'éléments de contenu, de lexique, et d'autres aspects (cf. 2.3.1).

L'« **étonnement** » **observé** concerne un cas de la progression textuelle extrêmement linéaire d'un CR dans le corpus KK2005, ce qui donne matière pour un questionnement approfondi des pratiques de la structuration, tant au niveau des textes de CRs qu'au niveau des ouvrages commentés. La problématique est resituée dans le cadre du schéma polémique marquant le début de la rhétorique contrastive (cf. 1.1.2) – Kaplan (1966) qui discute les « déviations » par rapport à la progression linéaire des textes – et arrivera à discuter, au cours de l'analyse, les usages de la linéarité textuelle comme pratiques textuelles d'jeux différents.

L'analyse établie concerne les revues de deux domaines spécialisés – les sciences du langage et l'histoire – dans leur état des lieux en 2005¹⁵². Cette

¹⁵² L'étude de 2005 s'est effectuée dans le cadre du projet « Linguistique et sémiotique des préfaces et des comptes rendus. Textes liminaires estoniens et français dans la perspective comparative » (ETF n° 7698 de la Fondation scientifique de l'Estonie).

étude a été présentée dans une version impliquant également les évolutions dans le temps dans Käsper (2016 b), mais tout comme pour le chapitre précédent, je présente ici l'élaboration initiale des pistes d'analyse et j'indique les évolutions dans la matière dans le chapitre conséquent (7.1.3).

4.1. Problématique

Dans la logique de faire montrer l'effet d'« étonnement », je présente d'abord le cas de figure relevé comme exemplaire, pour tracer ensuite la toile de fond d'études concernant aussi bien la rhétorique contrastive que l'analyse du discours contrastive.

4.1.1. Un cas de la linéarité « étonnante »

Voici une présentation sommaire du CR issu du corpus KK2005 estonien, au sujet d'une thèse soutenue en matière d'histoire de la langue estonienne :

L'exemple 1 (KK 2005–2–2)¹⁵³ :

[Autori] raamat "Eesti kirjakeele kujunemine ja kujundamine 16.–19. sajandil" on soliidne teos, mis võtab kokku autori enam kui kahekümneaastase uurijatöö

¹⁵³ Traduction sommaire de l'exemple 1 :

/C'est un ouvrage qui résume le travail de recherche de l'auteur durant 20 ans. Le livre se compose d'une **introduction très approfondie, assez indépendante dans son ensemble** des articles parus en 1982–2003, du résumé et des conclusions /.../ L'objectif : **tableau complet** de l'esprit de normalisation de la langue nationale durant ses quatre premiers siècles. L'ouvrage atteint son objectif déjà, de manière concentrée, dans l'introduction. Les articles qui suivent servent alors à renforcer les bases/.../

Dans le livre, il y a **seize articles**. Le sujet qui traverse le livre ..., un deuxième centre d'intérêt ... Encore un centre d'intérêt Le reste se classerait comme *varia*. **Les articles sont présentés dans l'ordre de parution, quoique cela aurait été plus agréable pour le lecteur et plus profitable que le contenu ait été ordonné thématiquement, avec des sous-titres conséquents.**

Le premier article ... /

/.../

Le dixième article ... //

Le 11e article /... //

Le dernier, 16e article ... //

[Les 15^e et 16^e assez éloignés de la thématique principale « auraient pu être écartés de l'ensemble déjà bien considérable. »]

Le livre qui conclut la recherche de [Auteur], « ouvre successivement de nouveaux sentiers » alors que « la direction principale » demeure la même et relie le travail en un tout. Il faut bien noter qu'en 20 ans, il n'y eut pas de malentendus dans le contenu ni de révision d'opinion. C'est une analyse approfondie qui met au point la situation dans ce domaine d'études. « C'est ainsi notamment, peu à peu, mais de manière d'autant plus solide, en se basant sur des sources d'archives et des propositions concernant le langage nouveau, que l'on complète aujourd'hui l'histoire de la langue écrite estonienne. »

Avec ce livre, [Auteur], a soutenu sa thèse de doctorat le 31 aout 2004.

tulemused. Raamat koosneb põhjalikust, **sisult üsna iseseisvast sissejuhatusest**, aastatel 1982–2003 ilmunud artiklitest, kokkuvõtete ja järelduste osast, viidatud kirjanduse nimestikust ning resümeest. /.../ Põhieesmärgiks on [Autor] seadnud eesti kirjakeele ajaloo ja keelekorraldusliku mõtte neljast esimesest sajandist **tervikpildi** loomise. Sellega on võetud mahukas ülesanne, millega on kontsentreeritult toime tulnud juba sissejuhatavas osas. Seejärel esitatud (ja varem kirjutatud) artiklid on aluse andnud selliste üldistusteni jõudmiseks ennekõike XIX sajandi esimese poole kohta, **ülejäänud osas** on materjal valdavalt refereeriv. /.../

Raamatusse koondatud **kuusteist artiklit**, mis on kirjutatud kahe aastakümne vältel, /.../ **Põhilise teemana läbib uurimust** /.../ Väitekirja teiseks sisuliseks **keskmeks** on /.../ (kokku viis artiklit). **Veel üks teemakeskmeid** on O. W. Masingu seisukohtade ja keelevaadete analüüs (kokku kolm artiklit), /.../. // Ülejäänud artiklid võiksid kuuluda n–ö varia–rubriiki. Sellised on /.../ Artiklid on esitatud ilmumisjärjekorras, ehkki **lugejasõbralikum ja sisuliselt ülevaatlikum oluks need järjestada teemakeskselt** vastavate alapealkirjade all.

Esimene artikkel /.../ //.../

Kümmes artikkel /...//

11. artikkel /.../ //.../

15. artikkel “Üks küsimus seoses tartu keelega” seondub väitekirja muude põhjalike teaduslike käsitlusega ehk kõige nõrgemalt, mistõttu võinuks see ortograafia–teemaline mõtteavaldus väitekirja soliidsest artiklivalikust ka välja jääda. /...//

Viimane, 16. artikkel on soomekeelne ning käsitleb /.../ Teemaatikal on seegi eraldi seisev käsitlus, olles samal ajal põhjalik ja teoreetilisele alusele toetuv katse põhjendada /.../

[Autori] raamatus avaneb lugejale eesti kirjakeele arenemise ja arendamise lugu uutes seostes ning sellisteski detailides, milleni jõudmine on mõeldav vaid aastatepikkuse sihikindla ja põhjaliku arhiivitöö tulemusel. Uurimus **avab meile järjest uusi haruteid, ehkki peasuund** – kirjakeele kujunemise alase mõtteloo tutvustamine — jääb samaks ja seob uurimuse **ühtseks tervikuks**. Märkimist väärib see, et ehkki artiklid on kirjutatud rohkem kui kahekümne aasta jooksul, **ei ole varasemates ja hilisemates töödes sisulisi vasturääkivusi ega seisukohtade ümberhindamist**. Tegemist on ka seni kokkuvõtlikema kirjakeele ajaloo ülevaatega ennekõike ideede arengu ja ühiskirjakeele kujunemist puudutavate seisukohtade tutvustamisel. Keeleväliste nähtuste tähtsustamine ja **põhjalik analüüs** on samuti üks [Autori] väitekirjaks koondatud uurimuste silmapaistvaid jooni. Just nii, vähehaaval, kuid seda kindlamalt, uutele arhiivandmetele ja keelealastele seisukohtadele tuginedes täiendatakse tänapäeval eesti kirjakeele ajalugu.

Vaadeldud raamatu põhjal kaitses [Autor] 31. augustil 2004. aastal edukalt filosoofiadoktori teadusliku kraadi.

Il y a une phrase pour présenter l’ouvrage, un paragraphe pour décrire sommairement la composition, un paragraphe pour cerner les axes de la problématique, et ensuite un résumé linéaire de **16 articles**, résumés un par un, suivi d’une petite conclusion soulignant « la complétude du tableau dressé »... Certes, le commentaire suit le fil du texte écrit et présente progressivement l’ouvrage,

mais une telle linéarité consciencieuse de la présentation m'a paru quand même exemplaire. C'est alors que la question s'est posée pour moi de savoir s'il s'agissait d'un cas hors commun ou plutôt « normal » dans la culture discursive estonienne / dans cette revue en particulier / dans le domaine disciplinaire ? Plus en particulier, c'est sans doute un contraste éventuel avec des corpus français qui a amené à demander :

Une présentation d'une telle linéarité serait-elle concevable dans l'espace discursif français ? Quelle serait, dans les pratiques, une 'perception française' en la matière ?

L'horizon de référence pour les questions posées est donc, d'une part, une hypothèse intuitive que la textualisation ordinaire de la présentation d'un ouvrage, qu'il soit une thèse ou un ouvrage quelconque, serait différente en français. Un moyen de conceptualiser cette question est de revenir sur les débuts de la rhétorique contrastive.

4.1.2. Linéarité idéalisée, contestée, questionnée

Si je parle de la linéarité dans un contexte contrastif, je ne peux pas ne pas évoquer le fameux schéma des « modèles de pensée » (*thought patterns*) proposé par Kaplan (1966).

Comme je viens de l'évoquer dans 1.1.2, dans le monde anglophone, le début des études des particularités d'écritures questionnées à partir de l'appartenance culturelle est généralement daté du premier article publié à ce sujet par Robert B. Kaplan en 1966, alors que l'étude concrète de Kaplan (1966) a toujours été critiquée et contestée. Publié il y a précisément 50 ans désormais, contesté et critiqué donc, l'article est cependant toujours souvent discuté et évoqué. Encore en 2008, une étude par Monroy-Casas (2008) dénonce l'idée d'une linéarité « brisée » (*broken structure*) émise par Kaplan (1966) pour caractériser la logique des langues romanes, alors qu'une autre (Takagaki 2009) en montre l'utilité pour étudier la particularité dans la perception des textes français par des Japonais.

Pour son intérêt historique, je reproduis donc le schéma de Kaplan (1966), représentant les différences qu'il avait notées en progression textuelle dans les écrits produits en anglais par des étudiants de langue et culture de provenances différentes (Figure 5) :

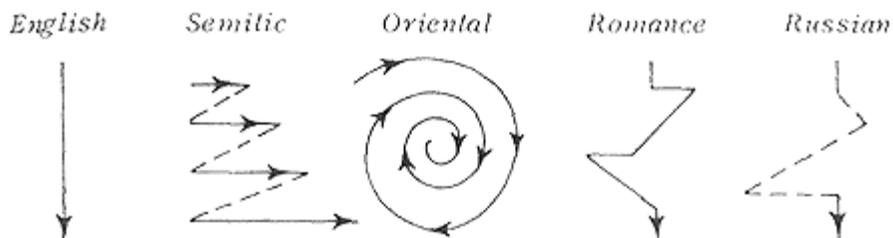


Figure 5. Les schématisations des modèles de pensée (*thought patterns*) indiqués par Kaplan (1966: 14).

L'intérêt heuristique du schéma est de visualiser ici une progression en zigzag (d'ampleur égal) un modèle « des langues romanes », quoique comme à l'époque, Kaplan propose ses observations concernant la mise en écrit des idées dans la langue seconde dans un genre universitaire, par un groupe d'étudiants choisis, comme « modèles de pensée » (*thought patterns*) généralisants. Je rappelle que le rapport déterminant établi ainsi entre la langue et la pensée fait bondir des critiques, qui contestent la généralisation quant au genre textuel et à la tâche communicative, et, entre autres, un positionnement fort anglocentriste : les récurrences notées étant décrites comme « erreurs » par rapport à l'organisation du discours en anglais. Les études se nuancent, Kaplan se dirigeant vers des explications plutôt cognitives – pour tout locuteur ce serait sa propre manière de parler et d'écrire qui paraît la plus naturelle (cf. Kaplan 2000 ; cf. 1.1.2.).

Pour mes études cadrées par un questionnement épistémologique dans le domaine d'analyse du discours française, il est intéressant que du point de vue historique, cet article, en proposant une ébauche heuristique schématisant des observations intuitives générales, a donc ouvert la porte aux études contrastives, de sorte que les chercheurs (américains) « découv[r]aient que le monde [était] plus compliqué qu'on ne l'avait pensé initialement.¹⁵⁴ ». Les études de la rhétorique contrastive et désormais interculturelle (Connor 2015) ont affiné ses méthodes et ont mené maintes recherches, de sorte qu'aujourd'hui, en présentant le domaine d'*academic discourse analysis* au sein d'autres études discursives, Hyland (2011 : 177) peut rapporter comme l'un de ses constats principaux que les groupes de langues différentes (*language groups*) ont des manières différentes de présenter leurs idées et de structurer leurs arguments.¹⁵⁵

Kaplan n'a donc que commencé, son apport est d'avoir relevé les contrastes et d'avoir indiqué la problématique. Comment toutefois préciser ces intuitions ? La première précaution à prendre est, comme nous l'avons vu en 1.1.2., de réduire de niveau de généralisation. A l'échelle de la comparaison des *genres* du

¹⁵⁴ Péry-Woodley (1993: 50) cité par Tréguer-Felten (2009).

¹⁵⁵ /*Language groups have different ways of expressing ideas and structuring arguments* (L'un des constats (*main findings*) en *academic discourse analysis* dans la présentation généralisante de ce champ d'étude par Hyland (2011 : 177)).

discours, nous avons un *tertium comparationis*, d'axe de comparaison invariant, dont les réalisations sont étudiées. Comment toutefois étudier la dite linéarité dans ces cadres ? Les méthodologies, la configuration précise des langues mises en contraste, et aussi les positionnements des chercheurs varient de celui de contester les différences à un autre d'en chercher. Par exemple, au moyen des observables comme *thematic unit*, *thematic progression*, *paragraph unity*, *personal tone*, *inter-paragraph cohesion*, *concreteness*, *sentence simplicity*, Monroy-Casas (2008) s'efforce à prouver qu'entre l'espagnol et l'anglais, en prose expositoire, les différences ne sont pas significatives (il s'agit de textes en forme libres, de 800 mots aux environs, rédigés par des étudiants hispanophones et anglophones d'Erasmus en Espagne avec la tâche communicative de caractériser respectivement l'une et l'autre communauté discursive). L'étude s'intéressant par contre à la perception du français au moyen de ce modèle par Takagaki (2009) fait l'usage de la structuration du paragraphe et des connecteurs dans des textes journalistiques français.

En discutant de la linéarité dans son rapport à la structuration, on a en effet d'une part les travaux (plutôt anglophones comme le premier des précités qui comparait l'anglais et espagnol) qui se focalisent, au sillon d'Halliday et Hasan (1976), sur la cohésion textuelle et ainsi sur la linéarité en tant que succession interphrastique (cf. 1.1.2). Alors que d'autre part, il y a la linéarité comme textualité organisatrice du contenu, que ce soit sous forme de paragraphes (Arabyan 1994), de listes ou d'autres moyens discursifs (Arabyan et Klock-Fontanille 2005).

J'ai trouvé que ces deux volets étaient bien articulés dans une des premières études francophones de « l'ethnolinguistique de l'écrit » (Beacco et al. 1992). Susanne Sachtleber (1992) y présente une étude contrastive sur la structuration des textes scientifiques (actes de congrès en linguistique) français et allemands. En analysant aussi bien **le marquage de la surface textuelle** (sous-titrage, conjonctions) que **la progression thématique** et **la nature des actes illocutoires dans les textes**, elle montre que le profil des textes est plutôt descriptif et linéaire dans les textes allemands, tandis que dans les textes français le déroulement linéaire est moins respecté, ce fait étant « compensé par une structuration plus explicite de la surface des textes » (Sachtleber 1992 : 94). Comme la culture discursive estonienne est historiquement dite de tradition allemande (cf. 2.2.4), cette confrontation peut nous servir d'un cadre de référence relatif, pour être mesurée à des données estoniennes empiriques à l'encontre des données françaises.

Comme Sachtleber (1992), je vais effectuer ci-dessous d'abord un balayage d'ensemble des marquages les plus explicites de la surface (le nombre des chapitres ou parties évoqués et les paragraphes qui y sont consacrés, mais aussi des commentaires explicitant les pratiques), pour les mettre en relation, dans un deuxième temps, avec la progression et les stratégies textuelles dans le cas des exemples les plus saillants.

4.2. Sondage : les évocations et le suivi de la structuration dans les CR

Pour mettre en contraste des données des espaces discursifs estoniens et français, nous avons donc comme *tertium comparationis* un genre fonctionnel qui présente une particularité intéressante : le compte rendu de lecture est d'une part un texte lui-même en sa linéarité et en sa structuration en séquences et paragraphes, et le lieu de commentaire d'autre part sur d'autres écrits linéaires et structurés. Ma question dans ce contexte est, d'une part, très matérielle et d'autre part cognitive : comment se figure, **dans l'activité discursive de résumer un livre, la matérialité même de ce livre**, qui se présente sous forme de pages, de chapitres, de lignes qui se suivent ?

Les questions posées plus précisément dans ce premier sondage sont :

- A quel point les CR signalent la structure de l'œuvre (c'est-à-dire la décrivent par chapitres ou par articles) au détriment ou au lieu de le décrire par le contenu (progression thématique), le synthétiser ou encore l'évoquer autrement ?
- Dans le cas où les unités textuelles de l'ouvrage-objet seraient mentionnées, jusqu'où serait tolérée la linéarité de la présentation, sans que le texte de CR ne regroupe et/ou ne ré-agence problématiquement le propos ?

La solution de se concentrer sur les *évocations* de la structure des ouvrages commentés permettra de mettre en rapport les deux terrains discursifs et mener la comparaison même si les types d'ouvrages commentés dans les CRs sont fort différents (cf. 2.4.2. et 2.4.3.). Dans le cas d'entrée de l'analyse, on présente en effet une thèse qui vient d'être soutenue en Estonie, alors que dans les revues françaises, les thèses soutenues ne peuvent se présenter que sous forme d'un résumé court d'une page¹⁵⁶ ou par des CR sur des ouvrages *issus* des thèses, où la présentation doit être adaptée au public élargi (cf. 2.3.2.) et, de ce fait, sans doute retravaillée aussi au niveau de la structuration. A ce point, le contraste dans les cultures discursives concernant un genre d'ouvrages à commenter est donc déjà évident et je vais en préciser les formes et évolutions dans 7.2. Ce qui sera par contre au centre d'intérêt de cette étude, c'est notamment une culture discursive générale de la **macrofonction de présentation d'ouvrages** dans les deux espaces discursifs.

Pour préciser la nature des sous-corpus en étude, quant à la **variable disciplinaire**, un survol des CR de la section des études littéraires englobées dans la revue estonienne KK du cas premier attestait en général que ces derniers faisaient bien moins usage d'indications chiffrées et suivaient beaucoup moins les ouvrages dans leur déroulement linéaire. Comme c'est notamment le fonctionnement de la linéarité qui m'intrigue, dans l'analyse des indications génériques

¹⁵⁶ Cf. LS 2005-1 p. 156 pour une thèse de 845 pages soutenue en études politiques.

de la structure, où je mets en général en rapport les sous-corpus KK2005 et LS2005, je vais me concentrer plus particulièrement sur les CRs relevant du domaine des sciences du langage proprement dit. Dans les indications automatisées pouvant concerner l'ensemble des CRs dans la revue KK, je reprends néanmoins en compte le sous-corpus entier de KK2005. En ce qui concerne le domaine d'histoire, son intérêt est déjà dans le fait qu'on pourrait dire que la linéarité en soi – dans le sens de la progression temporelle – y est l'objet même de l'étude. Etudier à cet égard les usages de la linéarité textuelle dans ce domaine serait d'autant plus intéressant. Une lecture parallèle est donc donnée des corpus An2005 et Tuna2005, mais tel le CR d'entrée de l'analyse dans KK qui concerne de fait *l'histoire* de la langue estonienne, ce domaine étant en effet l'un des domaines de référence également dans KK (cf. 2.4.2.), quelques références données sur le domaine relèvent même des publications du terrain de la toile de fond (2.4.4.). Outre les deux langues, je vais donc mettre en contraste ces deux champs disciplinaires, pour observer leurs pratiques discursives respectives.

Vu l'optique de se concentrer sur les contrastes et variations, dans la présente confrontation, ce n'est même pas tant le but de démontrer des cultures discursives différentes en fonction des communautés ethnolinguistiques mises en parallèle qui est en jeu mais plutôt un but général de montrer **la variabilité des pratiques** en ce qui concerne la perception, la conceptualisation et l'usage de la linéarité textuelle. Même si j'indique de même quelques données chiffrées, c'est plutôt pour illustrer des tendances qui se signalent en tant que contrastes. Ce sont en effet des formes possibles de la manifestation de la linéarité dans son rapport à la structuration, et surtout son usage en tant qu'outil discursif fonctionnel qui m'intéressent dans cette étude.

4.2.1. Les énumérations et les ensembles des linguistes

A l'examen du corpus de CRs en sciences du langage estonien KK2005, un schéma général se dessine : dans un paragraphe introductif, on annonce d'abord le nombre de chapitres, les thématiques et le cadre général, après quoi on procède à une présentation rigoureuse des chapitres successifs sans trop de commentaires critiques. Dans le texte de CR, soit chacun des chapitres de l'ouvrage commenté constitue un paragraphe dans le CR, soit certains chapitres sont englobés dans le même paragraphe et des chapitres au choix font l'objet d'un paragraphe à part. Le nombre des chapitres évoqués est généralement de 6–7 jusqu'à 10. Les 16 chapitres énumérés dans l'exemple d'entrée d'analyse constituaient le maximum attesté.

Tous les CR ne sont évidemment pas aussi explicites dans le suivi de la structuration du livre-objet. Le résumé peut être précédé d'une mise au point plus ou moins développée de la situation dans le domaine traité, d'autres CRs résument le sujet thématiquement (dialecte x ; dialecte y, etc.), faisant dans la progression textuelle moins appel à la structure de l'ouvrage.

Comme chez les linguistes estoniens, l'articulation sommaire de la structure est presque toujours donnée également dans le corpus des sciences du langage français (LS 2005), mais il est très rare de trouver énuméré plus de 4–5 chapitres. En cherchant le nombre maximum de chapitres en mention, nous avons toutefois trouvé jusqu'à 11 chapitres (l'ex. 2 ci-dessous). Or, ces chapitres sont déjà hiérarchisés dans le livre : l'œuvre est dite 'comporter 4 parties' et ces parties ne sont que mentionnées entre parenthèses dans le texte, alors que le traitement résumant le livre se fait, à son tour, en *trois ensembles*, en fonction d'une autre grille que celui du livre exposé.

L'exemple 2

Ce livre de 11 chapitres comporte 4 parties (/.../). On y voit s'enchevêtrer des thèmes variationnistes classiques (/.../) et des thèmes plus nouveaux dans leur potentiel exploratoire (identité, récit, intertextualité, mémoire, idéologies...). Avec pour objectif la compréhension de ce que font les humains quand ils parlent, /.../

La réflexion critique fait de cet ouvrage un événement dans l'histoire récente du variationnisme, /.../ Malheureusement, tous les auteurs n'ont pas joué au même titre le jeu de la réflexion critique (approfondissement et interrogation sur les fondements). Aussi a-t-on l'impression que se côtoient trois objectifs distincts.

Un premier ensemble d'articles s'inscrit /.../

Un deuxième ensemble /.../

Enfin un dernier groupe d'articles /.../

(LS 2005/112–143)

Normalement, la structure de l'œuvre est donc annoncée en début de texte et c'est d'habitude en 3, ou maximum 4 parties ou sections que le matériel est organisé dans le livre-objet. Or, le traitement textuel résumant ces parties dans le CR n'est point aussi systématiquement linéaire que dans les CR estoniens, ce sont les thématiques choisies que l'on présente.

De même la longueur des CR est moindre. Alors que les CR dans KK estonien comptent en moyenne 8–10 paragraphes, ceux de SL comptent en moyenne 7–8.

4.2.2. Les chiffres et les chronologies des historiens

Chez les historiens, les éléments de la structure (*dans l'introduction, un bon chapitre* etc.) sont souvent mentionnés, mais il n'y a pratiquement pas d'indications systématiques quant au nombre de chapitres dans le corpus français Annales 2005.

Quoiqu'une entrée par mot-clé ne permette certes pas de repérer toutes les évocations de la thématique dans le texte, une telle approche peut donner des indications sur le problème qui nous intéresse. Ainsi, avons-nous effectué une

enquête par entrée lexicale du mot *chapitre*. Sur l'ensemble de 25 CR du corpus An2005/3, le mot était présent 30 fois. Or la plupart de ces occurrences se trouvaient dans trois CR (11, 5 et 4 occurrences, soit 20 occurrences sur 30) qui tous étaient fort critiques en ce qui concernait la structure du livre-objet. Nous les étudierons plus en détail ci-dessous. Dans d'autres CR, le mot n'était jamais présent plus de deux fois, n'étant donc qu'un outil ponctuel dans les discussions généralement sur la portée du livre.

Pour donner une indication sur les manières de discuter la problématique d'organiser la linéarité temporelle dans cette communauté discursive disciplinaire, un commentaire attesté à ce sujet nous explicite les normes discursives en vigueur ainsi :

L'exemple 3

Il faut dire que l'articulation du débat pédagogique à la réalité concrète des écoles est un des nœuds irrésolus du livre, comme on peut s'en apercevoir au long des divers chapitres ordonnés de manière chronologique, où l'auteur se mesure à la question du cadre institutionnel. Non que /A/ ne puisse prétendre restituer, selon un mode limpide et linéaire, une histoire caractérisée par la complexité et la multiplicité d'écoles disparates. Mais un matériel aussi hétérogène impose à qui veut l'étudier d'opérer une recomposition des éléments singuliers en une fresque globale.

(An 2005/3–2)

La même nécessité de *recomposition des éléments* est par ailleurs, dans une revue culturelle généraliste d'esprit décidément ouvert, saluée dans un commentaire estonien (rédigé par un historien ayant étudié et travaillé en France et donc apparemment d'une socialisation discursive française). Or la démarche est évoquée de manière à faire entendre qu'il s'agit d'une grille autre que *traditionnelle* :

L'exemple 4¹⁵⁷

/O/ma ligemale 500 leheküljega kirjutab uus "Eesti kunsti ajalugu" varausaja kunstielu sisuliselt esimest korda Eesti kunstiajalukku. Võrreldes eelkäijatega

¹⁵⁷ /avec ses près de 500 pages, la nouvelle « Histoire de l'art estonien » inscrit les activités artistiques de la modernité précoce pour la première fois sérieusement dans l'histoire de l'art de l'Estonie. Outre un **approfondissement intense**, l'ouvrage possède encore d'autres valeurs. Ainsi a-t-on rejeté **la traditionnelle périodisation par styles historiques** (Renaissance, maniérisme, baroque, rococo), **pour préférer l'articulation fonctionnelle, reliée au contexte originaire de l'œuvre artistique (ville, manoir, ferme, église)**. On n'a pas non plus cherché à présenter un narratif cohérent, qui donnerait une image vainement téléologique de l'histoire de l'art. **L'ouvrage est construit sur des mini-études dont chacune traite un sujet concret. Telle construction thématique, par problèmes, a certes ses dangers**, – redondances dans le contenu et hétérogénéité stylistique – dont n'est pas non plus entièrement à l'abri le présent ouvrage, mais les avantages au niveau du contenu devançant clairement ces défauts formels. / (M. Tamm, *Vikerkaar* 2005-9)

on vastsel teosel lisaks käsitluse põhjalikkusele¹⁵⁸ teisigi voorusi. Nii on näiteks loobunud traditsioonilisest stiiliajaloolisest periodiseerimisest (renessanss, manerism, barokk, rokokoo) ning selle asemel eelistatud funktsionaalset liigendust, mis lähtub kunstiteoste algupärasest keskkonnast (linn, mõis, talu, kirik). Samuti pole sihiks võetud ühe sidusa narratiivi esitamist, mis looks petlikult teleoloogilise pildi kunstiajaloo edenemisest, vaid selle asemel on teos üles ehitatud eraldi miniuurimustena, millest igaüks käsitleb konkreetset teemat. Sellisel temaatilisel ja probleemikesksel ülesehitusel on mõistagi oma ohus, ennekõike sisulised kordused ja stiililine heterogeensus, mille eest pole päriselt pääsenud vaadeldavgi teos, ent sisulised võidud kaaluvad need vormilised vajakajäämised selgelt üles. (M.Tamm *Vikerkaar* 2005/9)

Même si la démarche est saluée par l'énonciateur, les concessions ('certes', 'pas entièrement à l'abri de') sur les dangers éventuels de la 'construction thématique' font entendre des représentations courantes dans la culture soit disciplinaire soit discursive générale¹⁵⁹.

A continuer avec l'ensemble des indications sur la structure évoquée et suivie dans les CR des historiens estoniens, dans le corpus *Tuna* 2005, la composition et l'organisation de la présentation de l'œuvre fait l'objet de commentaires avant tout quand il s'agit de la publication des sources (des registres de données, des lettres d'archives, etc.). C'est en effet l'une des spécificités du profil de *Tuna* (cf. 2.4.2.). Toujours est-il que la présentation se fait souvent en fonction des chapitres ou des parties exposés dans le livre commenté. Les indications chiffrées ne sont pas non plus la règle, mais on peut relever un suivi linéaire explicite dans le cas de la présentation d'un recueil de 6 articles, et d'une monographie de 8 chapitres énumérés. Ce dernier indique le suivi de la numérotation même typographiquement mais la raison en est peut-être le fait que la longueur du CR est de 8 pages :

L'exemple 5¹⁶⁰

/l'évènement de parution/

Uurimus jaguneb kaheksaks osaks. E s i m e s e s, sissejuhatavas peatükis antakse muu hulgas ülevaade juba ilmunud käsitlustest ja allikatest.

¹⁵⁸ Voir ci-dessous 3.2.

¹⁵⁹ L'on verra ci-dessous par contre que dans les polémiques suscitées en 2013 par un important ouvrage collectif sur l'histoire estonienne paru, la structuration ne fait plus autant parler que son approche générale.

¹⁶⁰ /l'évènement de parution/

L'étude se divise en huit parties. Dans le p r e m i e r chapitre introductif, on passe entre autres en revue les études et les sources déjà publiées.//

Le d e u x i è m e chapitre de la monographie ... /6 paragraphes/

/.../jusqu'à :

Dans le s e p t i è m e chapitre de l'étude, l'auteur tire ses conclusions.

Dans le h u i t i è m e chapitre, il y a la liste des sources et de la bibliographie utilisées, les index / .../

Monograafia teinek /6 paragraphes/

/.../

Uurimuse seitsmendas osas teeb autor kokkuvõtvaid järeldusi probleemistikust.

Kahesandas osas on esitatud kasutatud allikate ja kirjanduse nimestik,

/.../

(Tuna 2005/2–142)

4.2.3. Conclusion sur les évocations et le suivi de la linéarité

A l'issue du survol de quatre sous-corpus de 2005, les réponses indicatives à nos questions de départ se présentaient comme suit :

- La structure du livre-objet était dans le texte de CR davantage présente dans les CR de sciences du langage et moins dans les CR d'histoire. Les pratiques ordinaires de la structuration des œuvres étant d'autre part différentes en fonction des espaces discursifs, dans leur présentation le suivi de la linéarité était plus saillant et acceptable dans les corpus estoniens, alors que les corpus français privilégiaient les présentations en synthèse ou regroupées ('recomposition' en fonction d'une autre grille) ;
- Quant à la tolérance envers la linéarité, le 'maximum tolérable' sur le terrain français semble être de 3, à la limite 4 unités textuelles résumées de suite, alors qu'un CR estonien peut présenter une énumération d'unités autant qu'il y en a dans le livre-objet. Pour schématiser les procédés d'écriture en jeu : sur le terrain français le regroupement des unités se fait plutôt par des moyens lexicaux synthétisant et hiérarchisant (11 *chapitres* sont regroupés en 4 *parties*), sur le terrain estonien en revanche il peut se limiter à un regroupement (ou plutôt à une étendue) spatiale typographique où le cadre englobant est l'espace d'un paragraphe. On dirait une progression en boucles qui se succèdent dans les corpus estoniens *versus* une grille ordonnant les « zig-zag » dans les corpus français (pour reprendre la schématisation dessinée par Kaplan) ?

Je vais par la suite expliquer et relativiser cette image en faisant situer ces contrastes dans leur fonctionnement pragmatique-textuel, en n'étudiant les évocations de la structuration plus comme points d'accès aux principes de structuration d'ouvrages mais comme éléments d'argumentation stratégiques évoqués dans les textes de CRs.

4.3. Analyse des exemples saillants : les fonctions discursives de la linéarité

Nous pouvons analyser dans cette confrontation le fonctionnement de deux stratégies apparemment contraires (avant de les voir s’approcher).

4.3.1. Décrire la linéarité pour critiquer dans les corpus français

Si j’ai fait la conclusion que le maximum ‘tolérable’ des unités textuelles en mention consécutive était de 3 ou 4 pour le terrain discursif français, cette limite ne s’est pas dessinée seulement sur la fréquence.

Analysons l’exemple, issu du corpus français d’historiens des *Annales*, où les mentions du mot *chapitre* étaient les plus nombreuses (11 occurrences). La description linéaire s’accroît encore par d’autres éléments lexicaux faisant mention du suivi de la structure du livre-objet (*la première partie de l’ouvrage, une deuxième partie, le chapitre suivant, la troisième partie, un par un*) :

L’exemple 6

‘La première partie de l’ouvrage, composé d’un seul chapitre, examine /.../. Une deuxième partie passe ensuite en revue /.../. Le chapitre suivant, consacré à de telles écoles, occupe à lui seul cent trente pages. / 7 phrases de critique pour le traitement du sujet/ C’est en revanche au sein du bref chapitre suivant, /une section consacré à un cas x/. La troisième partie de l’ouvrage aborde finalement, un par un, différents genres de textes à visée éducative, dont certains avaient déjà été sollicités dans les chapitres précédents : /.../’.

On peut certes deviner l’orientation argumentative sur la base des éléments de la description (*seul, bref*) et de la critique d’ensemble, mais la stratégie est explicitée dans le paragraphe qui suit :

‘Ce parcours du contenu de l’ouvrage permet d’en faire ressortir sa double faiblesse. En l’absence de conclusions claires résumant ses différents développements, son caractère excessivement digressif le rend fort peu maniable, tandis que son ton inutilement polémique le conduit souvent à des spéculations fragiles. C’est que, de surcroît, ce travail brille par ses lacunes bibliographiques. Les longues pages qui commentent /.../’.
(An 2005/3–16)

On apprend ainsi que ce ‘parcours’ linéaire faisant suivre dans la présentation du texte de CR la structure du livre servait en fait à mettre en relief la ‘faiblesse’ de celle-ci (outre d’autres critiques qui ne concernent pas notre propos), et que la description révèle enfin l’argumentation pour la critique de la structure évoquée.

A regarder les deux autres cas dans le corpus An2005 où le mot *chapitre* s’employait plus de 3 fois, la démarche est semblable : la structure est décrite de manière linéaire pour être critiquée ensuite. Si dans le premier exemple c’est ‘le caractère digressif’ de l’ouvrage qui est ainsi critiqué, dans un CR où le mot

chapitre est mentionné 4 fois c'est la 'monotonie du plan' qui est ainsi mise en avant :

L'exemple 7

Il n'est pas aisé de résumer les objectifs de cet ouvrage. Comparer /.../: il semble que A ait voulu faire tout cela à la fois. Son succès, on ne s'en étonnera pas, est inégal.

Les deux premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à une mise en place – assez répétitive – de ce qui /.../

/.../ La monotonie du plan – tous les chapitres et, à l'intérieur des chapitres, toutes les sous-parties parcourent la période 1900–1960 dans l'ordre des régimes politiques successifs – rend la lecture assez fastidieuse, d'autant que les résultats sont, au total, sans surprise : /.../

(An 2005/3–25)

En plus de la description, dans le dernier exemple la voix de l'auteur est très présente non seulement par des évaluatifs forts (*répétitive, fastidieuse*) mais aussi par la mise en scène, dès le début du CR, du besoin ressenti de résumer une autre grille que celle de la structure évoquée (*les objectifs*).

La fonction polémique des CR a suscité de maintes études, y compris comparatives. Si Salager-Meyer et Alcaraz Ariza (2004) ont indiqué que les CR français seraient plus ouvertement critiques et personnalisés que ceux rédigés en anglais ou en espagnol, nos exemples confirmeraient ces tendances. D'autre part, rappelons que ces exemples ne sont que des cas saillants aux sujets de commentaires de structuration. Alors que dans le corpus *Annales*, la critique de la structure est très forte, dans un CR discutant de la structure de manière comparable dans *Langage et Société*, la critique est moins forte :

L'exemple 8

/après avoir décrit les sections et commenté le découpage en section/

Mais pourquoi – modeste éditoriale ? – le texte de /A + titre/ est-il relégué en Note, au lieu d'être classé dans la section "/.../" ?

(LS 2005/1-2-111)

Il est vrai, la critique n'y est pas très ouvertement formulée, toujours est-il que la description linéaire qui suit la structure du livre-objet se signale du moins comme une stratégie discursive de la critique dans la culture discursive de CR sur les deux terrains discursifs français. D'ailleurs, une éventuelle corrélation peut être proposée : plus le suivi linéaire est explicite par le commentateur, plus la critique est forte.

Une telle stratégie n'est certainement pas absente sur les terrains discursifs estoniens¹⁶¹, mais à l'examen de nos premiers résultats, un autre type de fonctionnement est plutôt saillant et mérite d'être élucidé.

¹⁶¹ On le verra davantage dans les relevés de 2013.

4.3.2. Pratiquer la linéarité pour ne pas critiquer dans les corpus estoniens

Reprenons maintenant l'exemple d'entrée de l'analyse, que nous avons décrit comme particulièrement linéaire. Il est vrai que la structure, ou plus précisément l'ordre de la présentation et le manque d'une re-structuration, y fait aussi l'objet d'une note critique à la fin du paragraphe introductif :

L'exemple 9 ¹⁶²

'./.../ Artiklid on esitatud ilmumisjärjekorras, ehkki lugejasõbralikum ja sisuliselt ülevaatlikum olnuks need järjestada teemakeskselt vastavate alapealkirjade all'.

Or, ce n'est qu'une réserve avant d'accepter, dans la rédaction du CR, l'ordre choisi. Après la présentation en fonction des articles successifs, le CR conclut :

'/A/ raamatus avaneb lugejale eesti kirjakeele arenemise ja arendamise lugu uutes seostes ning sellisteski detailides, milleni jõudmine on mõeldav vaid aastatepikkuse **sihikindla ja põhjaliku** arhiivitöö tulemusel. Uurimus avab meie järjest uusi **haruteid**, ehkki peasuund – kirjakeele kujunemise alase mõtteloo tutvustamine – jääb samaks ja seob uurimuse ühtseks tervikuks. Märkimist väärib see, et ehkki artiklid on kirjutatud rohkem kui kahekümne aasta jooksul, ei ole varasemates ja hilisemates töödes sisulisi vasturääkivusi ega seisukohtade ümberhindamist. Tegemist on ka seni kokkuvõtlikema kirjakeele ajaloo ülevaatega ennekõike ideede arengu ja ühiskirjakeele kujunemist puudutavate seisukohtade tutvustamisel. Keeleväliste nähtuste tähtsustamine ja põhjalik analüüs on samuti üks /A/ väitekirjaks koondatud uurimuste silmapaistvaid jooni. Just nii, **vähehaaval, kuid seda kindlamalt**, uutele arhiiviandmetele ja keelealastele seisukohtadele tuginedes täiendatakse tänapäeval eesti kirjakeele ajalugu. (KK2005-2-155)

Dans son ensemble, le CR donne ainsi raison à une 'linéarité sinueuse', en boucles successifs, qui progresse '*peu à peu mais de manière d'autant plus fiable*' vers le but en un tout.

Telle sinuosité pourtant linéaire expliquerait par ailleurs l'abondance dans les textes estoniens d'une **particule additive « ka »** ('*aussi, encore, égale-*

¹⁶² ./.../ Les articles sont **présentés dans l'ordre de parution**, quoique ce soit plus agréable pour le lecteur et plus profitable pour le contenu qu'ils aient été ordonnés thématiquement, avec des sous-titres conséquents.

./.../

Le livre qui conclut la recherche de A, il « ouvre **successivement** de nouveaux sentiers » alors que « la direction principale » demeure la même et relie le travail en un tout. Il faut noter que bien que le travail ait été effectué en 20 ans, il n'y a pas de malentendus dans le contenu ni révisions d'opinion. Une analyse **approfondie** met au point la situation dans le domaine d'études. C'est ainsi, peu à peu mais de manière d'autant plus fiable, en se basant sur des sources d'archives et des propositions concernant le langage nouveau, que l'on complète aujourd'hui l'histoire de la langue écrite estonienne.

ment’) qui sert souvent à résumer « encore une partie », « encore un aspect intéressant », etc.

Face à des équivalents lexicaux possibles en français – *aussi, encore, également* – ce « petit mot » estonien, commode par sa forme brève, est en soi très courant dans toute énonciation en estonien, sans pour autant marquer un effet de registre familier. Le corpus total de KK2005 en comporte 612 occurrences (sur 74 525 mots en tout). Dans le CR donné, la particule <ka> se présente 17 fois.

2 fois dans la construction <*kui ka*>, tels :

- Iga perioodi kirjeldatakse **nii** keele arengu **kui ka** sotsiokultuurilist seisukohast.

/Chaque période est décrite aussi bien du point de vue de l’évolution de la langue que du point de vue socioculturel. /

Il fait partie 3 fois d’une **concession**, tels :

- omaette vihkuna ilmunud publikatsioon võinuks selles raamatus **ka** uuesti esitamata jääda, kuid

/la publication déjà apparue à part sous forme d’un cahier aurait tout aussi pu rester dehors du choix présent/

Les autres 12 fois, l’articulateur *ka* sert à décrire l’ouvrage, les démarches, les contenus.

- Artikli lõpus on **sünteesivalt esitatud** 1830-ndate aastate alguseks kujunenud keelekorral-duslikud seisukohad ning käsitletud **ka** tartu kirjakeele hääbumist.

/A la fin de l’article, on présente **une synthèse** des points de vues sur la normalisation de la langue présents au début des années 1830 et on traite aussi de la disparition de l’usage actif de la langue écrite de la région de Tartu/

Dans le dernier exemple, on voit que même une synthèse présentée peut toujours être accompagnée d’un aspect rajouté en *ka*. Les concessions et la construction <*kui ka*> (‘aussi bien ... que ...’) envisage des progressions en « boucles » alternatives ou en parallèle.

4.3.3. Discussion des cadres de référence prédiscursifs

La description linéaire de l’évolution et de la richesse de l’ouvrage présenté se révèle donc finalement positive dans cet exemple. Comme explication pour le caractère non-critique, il faudra sans doute considérer entre autres un soin pragmatique de ne pas heurter la face positive du collègue. A la différence des CRs français qui *décrivaient pour critiquer*, dans le cas estonien, il s’agirait plutôt d’une stratégie de *décrire pour ne pas critiquer*. A fortiori lorsque le CR traite

d'une œuvre couronnant une vingtaine d'années de travail, il est légitime de louer le fait d'avoir *travaillé dur* (pour ne pas critiquer le résultat du travail ?).

Un élément important qui soutient telle interprétation et cristallise ce modèle d'argumentation en référence dans ce CR est certainement l'**adjectif *põhjalik* ('approfondi')** qui se rencontre au cours de ce texte pas moins de 17 fois. Pour rappeler l'exemple 4 évoqué dans 4.2.2., où un ouvrage d'histoire estonien était salué pour le fait d'avoir recomposé la matière étudiée en fonction d'une grille autre que « traditionnelle » (chronologique), l'aménagement discursif de cet avis positif faisait appel à la même qualité, qui est évoqué comme par défaut positif :

/.../ lisaks käsitluse *põhjalikkusele* teisigi voorusi.
/En plus d'être bien approfondi, l'ouvrage a d'autres vertus/.

L'adjectif *põhjalik* (*approfondi*) me semble constituer en effet un indice assez clair d'appel à un cadre prédiscursif valorisant une image de scientifique qui travaille dur, creusant tous les détails pour aboutir au savoir le plus précis. C'est le modèle du savoir-faire scientifique associé à la tradition allemande que j'ai tracé dans 2.1.2. par des mots clé comme *rehtlich*, *treuherzig*, *gründlich*, *genau und tiefsinning* comme caractère distinctif de la culture allemande en générale (Muratori 2012 : 25) et évoqué dans une continuité historique comme modèle traditionnel de la culture savante estonienne (2.1.2.).

Le modèle s'opposerait à la tradition française¹⁶³ où une analyse scientifique serait plutôt une construction, à l'aide d'une **grille « claire »**, quasi-architecturale. C'est l'image qu'a fait voir le sondage effectué et que schématise au fond, dans une interprétation en « zig-zag » ordonné, également le schéma de départ des études contrastives de Kaplan (1966).

Pour démontrer toutefois une représentation trop facile en termes de *contrastés* volontairement dessinés, il est à propos de constater en comble que la même représentation suggérant une grille « claire » est en partie présente également dans le texte du CR estonien dont j'ai montré la progression minutieusement linéaire. Parmi les 17 extraits que j'ai relevés dans le but d'étudier le fonctionnement de l'articulateur <ka> dans ce CR, il y en a deux qui comportent également des déclinaisons de l'adjectif *selge* ('clair') qui renvoie lexicalement à la représentation dite française.

Le premier extrait montre que la démarche fournissant des boucles en parallèle par la construction <nii ... kui ka> est bien compatible avec l'idée d'une présentation claire :

¹⁶³ Sur la perception du modèle allemand par les universitaires français voir Gisèle Sapiro « Défense et illustration de « l'honnête homme » », *Actes de la recherche en sciences sociales* no 153 2004/3 ; et encore Christophe Charle, *La République des universitaires 1870–1940*, Paris, Seuil, 1994.

- Publikatsioon avab selgelt Faehlmanni keelevaated: ta kutsub üles uurima ja õppima eesti keelt ning seab kahtluse alla varasemad autoriteetid, **nii** piiblikeele **kui ka** Hupeli grammatika.
/La publication ‘ouvrir’ [présente] clairement les vues de Faehlmann sur le langage : il invite à étudier et à apprendre l’estonien et met en doute les références antérieures – **aussi bien** la langue de Bible **que** la grammaire de Hupel/.

Le deuxième extrait présente une note critique, qui regrette une présentation pas assez critique, mais reprend aussitôt une progression tranquille quant aux aspects à mentionner :

- Nende erinevate süsteemide olemasolu vajanuks artiklis selgemat eritlemist. Kirjutises on **ka** tõdetud, et /.../
/La présence de ces différents systèmes aurait nécessité une distinction plus claire. On constate dans l’article **également** que /... /

L’articulation des éléments relevant en apparence des cadres de prédiscours opposés doit faire nuancer ici une interprétation trop généralisante des cas saillants analysés. D’autre part, ces deux extraits d’orientation argumentative opposée font voir que les *topoi* – que sont au fond ces images prédiscursives – peuvent bien être insérés dans des argumentations de sens opposé¹⁶⁴. Alors que la présente étude a tenté de cerner des éléments des cadres prédiscursifs dans les terrains discursifs mis en contraste en ce qui concerne les représentations sur une progression textuelle linéaire et ses pratiques, le chapitre suivant présentera une étude augmentée entreprise pour cerner la présence, les contours et les usages de ces cadres à partir notamment des *topoi* reliés à la thématique de clarté.

Conclusion

A partir d’un cas d’« étonnement » relevé et de sa problématisation dans le cadre de la rhétorique contrastive, l’analyse a donc cherché à élucider les contrastes dans les pratiques et les représentations textuelles, sur les deux terrains d’étude, en ce qui concerne la structuration des ouvrages ainsi que des textes de CR mêmes. Un sondage dans les revues de deux champs disciplinaires (histoire et sciences du langage) a témoigné d’un suivi bien plus marqué de la structure de l’ouvrage-objet dans les sous-corpus estoniens et une présentation plus synthétisée sur le terrain discursif français. Dans un deuxième temps, l’analyse s’est concentrée sur des cas saillants par leur usage de la linéarité de description dans les textes de CR. On a vu comment sur le terrain discursif français, le procédé textuel permettant de décrire l’ouvrage dans sa progression linéaire peut fonctionner en tant que stratégie textuelle de *critique*, alors que sur le terrain

¹⁶⁴ De par leur caractère de se relever des sphères extérieures à la langue sur lesquelles l’argumentation ne fait que s’appuyer, les *topoi* constituant un type de prédiscours considéré par Paveau (2006) – cf. 1.4.3.

discursif estonien, textuellement, il peut être plutôt stratégique d'impliquer des références à des cadres prédiscursifs qui *valorisent* une description minutieuse, cette dernière pouvant fonctionner implicitement même comme une stratégie pour éviter de critiquer.

En cherchant à schématiser les modèles de présentation des ouvrages et d'organisation textuelles des CRs dans l'esprit de l'heuristique schéma de Kaplan (1966) présenté au départ, on pourrait donc schématiser une progression linéaire sinueuse, en boucles successifs, dans la culture discursive des CRs estoniens et une nécessité du travail analytique de recombinaison dans la culture discursive des CRs français (ce qui pourrait s'interpréter comme l'ordre *mesuré* dans les « zig-zag » contrebalancés représenté dans le schéma de Kaplan). Les éléments d'analyse faisant voir ces images étaient dans le cas des corpus français le vocabulaire ordinaire renvoyant à la structuration (*chapitre, partie*), qui a signalé des cas où a été critiqué une progression trop peu organisée dans les ouvrages ; le cas exemplaire estonien a témoigné de l'usage abondant d'une particule de valeur additive (*ka*) et d'un adjectif valorisant fortement le travail approfondi (*põhjalik*), profil de chercheur *travailleur acharné* schématisé comme représentant la tradition allemande. L'image d'un *travailleur acharné* expliquerait de même le suivi consciencieux de l'œuvre résumée lors de la rédaction du CR – tous les aspects traités méritent d'être exposés. Les schématisations ont toutefois été relativisées par une mise en regard des signaux du modèle relevé comme estonien avec le lexique du modèle de la « grille claire » dite française qui s'est présentée comme *topos* également dans le texte estonien.

L'enjeu de cette étude était de questionner, à partir d'un cas exemplaire et à l'appui d'un schéma de conceptualisation heuristique les moyens d'étude pour les variations dans les cultures discursives. L'approche permettant de repérer et de tester des éléments lexicaux comme signaux des cadres prédiscursifs s'est montrée comme une voie d'étude intéressante pour être poursuivie de manière plus systématique. Le chapitre suivant présentera l'étude entreprise pour me concentrer sur un signal lexical (le lexème *clair* et son équivalent le plus courant en estonien *selge*) signalant éventuellement des *topoi* reliés à la problématique de clarté pour cerner les contours de ce concept et étudier son usage discursif. L'expérience d'avoir « approfondi » les stratégies textuelles et les modèles de référence présentes dans le texte d'un cas de figure du corpus estonien a servi en outre à me mettre en garde des interprétations trop absolutisantes dans les cas à venir et a fourni cependant des éléments d'analyse et d'interprétation intéressants.

5. ENTRÉE LEXICALE POUR UNE « CLARTÉ » FRANÇAISE. LES USAGES ET LES SÉMANTIQUES DU VOCABLE *CLARTÉ* DANS LES CORPUS FRANÇAIS.

Les deux chapitres suivants présentent les étonnements, les données et les interprétations qu'a fournis, à la quête d'une *clarté française* et respectivement aussi *estonienne*, la voie d'étude par l'entrée lexicale. L'idée de fond dans les deux chapitres est d'explorer dans quelle mesure une entrée lexicale peut renseigner sur les cultures discursives de présentation d'ouvrages dans les comptes rendus de lecture (les CRs) des espaces discursifs mis en contraste par la variable de la langue. En partant d'un lexème français et de son correspondant estonien relativement comparable (entrée d'analyse du point de vue étique –cf.2.4.), je vais examiner les modalités d'insertion et les portées sémantiques de ces vocables, pour témoigner ainsi de leurs fonctionnements différents du point de vue discursif dans les espaces respectifs (le point de vue émique – *ibid*). Comme ces fonctionnements et les aspects à étudier seront vraiment différents, je vais présenter ces études même dans deux chapitres séparés, en ne traçant en introduction que quelques points de rencontre dans les questionnements. Je vais donc d'abord me concentrer sur le fonctionnement dans l'espace discursif français de la notion de départ de mes analyses – la /clarté/ – pour le mettre, dans la mesure du possible, en rapport avec les données estoniennes et présenter une interprétation qui « éclaire » leurs différences.

5.1. Construction de l'analyse

5.1.1. Problématiques méthodologiques

J'étais donc partie de l'observation que dans la culture française, la thématique de clarté constituait un concept emblématique, tant vantée que controversée (cf. Introduction ; 2.1.2.) mais cependant toujours pratiquée à dessein. Dans la rédaction académique, en effet, on témoigne d'une nécessité, mais aussi d'une volonté d'« être clair » (Reutner 2008). La consigne figure bien dans les objectifs (cf. 2.1.2), mais est-il toujours « clair » à quoi renvoie cette consigne d'« être clair » ? Les études en rhétorique contrastive (cf. 2.1.2), d'autre part, ont témoigné, par le fait même d'être nettement anglo-centriste au début (Kaplan 1966) mais surtout de par des approches plutôt compréhensives ultérieurement (dont Kaplan 2000), que la perception de ce qui serait un texte clair peut varier, entre autres en fonction du contexte culturel et linguistique (cf. Sachtler 1992). L'enquête de Reutner (2008), qui questionne les représentations des savants français sur la « clarté » de leur style, relève de fait du contexte germanophone (cf. 2.1.2), témoignant ainsi au moins d'un questionnement sur les éventuelles différences des pratiques par rapport aux pratiques germanophones. A partir des observations dans l'espace discursif estonien (cf. Introduction)

j'avais en effet fait l'hypothèse que la perception de la notion même de clarté dans les espaces discursifs français et estonien peut varier. Dans le chapitre précédent, j'ai présenté une analyse sur les pratiques et cadre de références pré-discursives en tant qu'élaboration des pistes d'étude en ce qui concernait plutôt les cadres de référence estoniens (valorisation de la qualité *põhjalik* ('*approfondie*'). Dans ce chapitre, je vais me concentrer, de manière « approfondie » ou du moins augmentée, sur une piste centrale concernant le contexte français.

Afin d'avoir une meilleure appréhension de la notion de clarté, mon idée était en effet de me renseigner sur ses schématisations (cf. 1.1.5 et 1.4.2) dans une matérialité langagière qui serait censée faire grandement usage de cette notion comme critère d'évaluation – le CR –, pour alors déduire sa définition de son usage. J'ai décidé de commencer par me concentrer sur une entrée lexicale unique, définie d'abord à partir du français – le vocable *clarté*. Certes, dans l'activité discursive qui est d'évaluer, la sémantique de /clarté/ peut être exprimée encore de maintes autres manières, mais à partir de « l'archive » général des énoncés conçus et concevables en français académique, cette entrée s'est présentée possiblement comme un « mot-pivot » (cf. 3.2.2) ou encore comme un nœud de concentration des prédiscours variés à mettre en lumière (cf. 3.3.1). C'est en contraste à ce mot-pivot français que j'entreprendrai, dans le chapitre suivant, une étude de son correspondant lexical en estonien, qui fera voir des représentations relativement différentes non seulement du point de vue du fonctionnement linguistique mais aussi du point de vue du signalement des cadres de références pré-discursives.

Les hypothèses « représentativistes », qui établissent les catégories d'analyse, sont ainsi :

- les textes de comptes rendus, qui décrivent et évaluent les productions académiques, leur rôle étant mot-à-mot de rendre compte de la présentation et de la portée des ouvrages, sont censés avoir comme sujet de discussion la /clarté/ comme critère, valeur, caractéristique, etc. ;
- l'un des moyens pour repérer ces discussions serait le vocable *clarté*, qui est censé renvoyer à cette thématique ;
- une comparabilité hypothétique est établie en amont de l'analyse entre les vocables *clarté* en français et son correspondant de traduction premier en estonien *selgus* ('clarté').

Techniquement, cette étude est née d'une première exploration de mes matériaux, depuis 2005 et complétée ensuite, avec un outil lexicométrique Lexico 3, logiciel qui indique des fréquences relatives des mots, leurs concordants, voire des cartographies de textes en cas des occurrences nombreuses. L'enjeu initial était alors de profiter de l'option de la visualisation délinéarisée rapide des séquences (voir Figure 6 ci-dessous) où se présentait le mot cherché – option qui illustre l'idée de base de l'ADF comme je l'ai expliqué 1.2.3. Le sondage a toutefois vite révélé que dans le cas de mes entrées d'étude (<clarté> et <clair>

dans les corpus français et <selgus> et<selge> dans les corpus estoniens) la quantité des résultats n'était pas énorme. D'autre part, la fonction d'un sondage étant d'indiquer les problèmes à élucider, j'ai constaté notamment des dissemblances étonnantes dans ces résultats, que je ne savais pas expliquer aussitôt. C'est alors que j'ai décidé qu'un retour au contexte élargi, tout en suivant la voie d'entrée lexicale, mériterait d'être étudié plus en détails. Je suis donc bien consciente qu'une entrée lexicale ne constitue qu'une porte ouverte extrêmement restreinte, la /clarté/ comme objet de discours pouvant se manifester dans ces textes encore sous formes fort variées, sans parler d'autres équivalences possibles également du point de vue traductologique en estonien. Plutôt que les points de convergence, c'est notamment les caractères singuliers de ces vocables, dans le cotexte (entourage syntaxique et lexical immédiat dans le texte) de leurs corpus de référence, qui sera mis en avant.

La constitution du corpus et ses premiers effets d'étonnement seront exposés ci-dessous. Avant de procéder à l'analyse, je voudrais souligner encore qu'ayant choisi ici la voie d'entrée lexicale, je vais donc délibérément me concentrer sur les mots choisis et sur l'usage discursif de ces vocables dans les cotextes donnés. Les considérations d'ordre lexicologiques (les rapports entre les différentes parties du discours, l'éventualité des collocations, la sémantique de ces lexèmes dans la langue) peuvent contribuer à cerner son sens et fonctionnement, mais ne seront certainement pas exhaustives, étant donné que c'est le contexte discursif d'un genre particulier (le CR), dans des domaines de référence spécifiés (l'histoire et les sciences du langage) qui est l'objet d'étude.

Pour cerner les fonctionnements des lexèmes en étude, j'étudierai dans les corpus retenus :

- les modalités d'insertion des vocables en question, à savoir les effets textuels et pragmatiques en ce qui concerne les interlocuteurs, et d'autre part les modalités d'énonciation du point de vue d'énonciateurs et de leurs repères de référence signalés ;
- le sens de ces lexèmes, dans la mesure où les usages discursifs des vocables renvoient aux prédiscours circulant dans les domaines quant aux manières de concevoir et de pratiquer la rédaction académique, présentation d'ouvrages ou la présentation des savoirs en général.

Méthodologiquement, j'avais trouvé comme défi pertinent de faire articuler dans cette étude deux sémantiques dites discursives (cf. 1.3.2 et 1.3.3. ; et 1.4.3 pour leur articulation). Dans un premier temps, en étudiant les modalités d'insertion du vocable dans les contextes textuels, l'objectif est de mettre en valeur, dans ses articulations syntaxiques, sa qualité d'*indice* de prédiscours au sens de Pêcheux et de Paveau (3.2.3). Etant donné que Paveau (2006 : 114) cite comme l'un des types de prédiscours parmi d'autres des *topoi*, j'utiliserai le cadre de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue d'Anscombe (1995, 1995b) et Ducrot (1987) et leur théorie des *topoi* comme moyen de cerner le

contenu des prédiscours en jeu. La sémantique du vocable *clarté* est alors étudiée dans la mesure où elle peut être déduite de l'usage discursif des *topoi* constituant la base d'argumentation des énoncés relevés. Le sens du vocable estonien sera indiqué en fonction des échelles argumentatives qu'il fera voir dans les usages. Toutes considérations assemblées me permettront enfin de schématiser les usages des deux termes dans le cadre d'une métaphore cognitive, outil faisant toujours partie de l'inventaire de Paveau (2006) pour concevoir les cadres prédiscursifs (1.4.1. et 1.4.3.), et expliquer ainsi les « étonnements » que fournissent au départ les étapes de la constitution du corpus.

5.1.2. Corpus de référence français

Avant de me concentrer sur les corpus d'étude centrale de la thèse – les revues des domaines d'histoire et des sciences du langage en Estonie et en France –, dans l'étape initiale de cadrage de problématique et de constitution d'un **corpus de référence**, pareillement à l'étude des incipit, j'ai examiné également la revue culturelle généraliste *Esprit*.

Henri Mechonnic, l'auteur qui a démontré ailleurs les argumentations « obscures » de la clarté « du français » (Meschonnic 2002), y approuve la clarté d'un ouvrage avec une emphase (*jamais ... une telle clarté*) :

La cohérence de ce livre montre, par /.../, le lien entre l'histoire de l'éducation et « enseigner la liberté » (p. 55). On n'a, je crois, jamais jusqu'ici compris et exposé **avec une telle clarté**¹⁶⁵ la différence entre /... /
(*Esprit* 2004 mars-avril -2)

Un autre CR apprécie, entre autres qualités, la clarté du style d'une « somme qui pourtant se lit agréablement » :

Ce livre est une somme qui pourtant se lit très agréablement grâce à **la clarté du style**, à la précision des sources et /... /
(*Esprit* 2004–12)

Dans l'ensemble de CRs sur 2 années (2004–2005)¹⁶⁶, les trois autres occurrences se relèvent toutefois du discours rapporté (un auteur met en question « la fausse **clarté** des termes », un autre traite de « la **clarté** de la division du travail ») ou caractérisent les idées d'un poète-philosophe et ne concernent donc pas forcément l'expression académique ou savante.

Les résultats de ce premier sondage ont confirmé l'intérêt de la démarche dans le sens où la question de la « clarté » de style était évoquée. Le nombre des

¹⁶⁵ C'est toujours moi qui souligne dans les extraits par les mises en gras.

¹⁶⁶ A l'époque où le premier sondage a été effectué, en 2007, les deux années numérisées à la main constituaient déjà un corpus d'un étendu important, il n'était pas concevable de l'élargir davantage.

résultats à analyser était toutefois tellement petit qu’il aurait certainement fallu augmenter le corpus même pour une analyse qualitative.

Quant aux corpus des revues spécialisées – *Langage et Société* pour le domaine des sciences du langage et *Annales. Histoire, Sciences Sociales* pour l’histoire –, j’avais une hypothèse que dans les écrits spécialisés, la norme pour s’exprimer de manière claire sollicite de nombreuses évocations de la <clarté> également verbalisées par ce vocable dans les évaluations exprimées dans les CRs, de sorte à fournir un corpus analysable.

Il est vrai, les sous-corpus de deux revues spécialisées ont attesté des évocations un peu plus nombreuses, mais ces évocations n’étaient toujours pas en très grand nombre : le numéro 2005–3 de la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, a fourni 4 occurrences de <clarté> et un ensemble de CRs comparable en masse textuelle¹⁶⁷ dans LS en a fourni seulement 3 occurrences. Afin d’avoir un corpus d’études considérable, j’ai décidé alors d’élargir l’échelle dans les corpus de référence jusqu’à assembler au moins 10 occurrences du vocable <clarté> à analyser. Je présente la distribution de l’ensemble des occurrences assemblées en fonction de leur comparabilité en masse textuelle.¹⁶⁸

Tableau 1. Occurrences de <CLARTÉ> relevés dans les corpus français

<i>L’Esprit</i>		<i>Langage et Société</i>		<i>Annales</i>	
2004	3	2001–2003	1		
2005	2	2004–2006	3	2005–3	4
		2007–2008	1+4	2005–4	1
		2009–2010	0+2	2005–5	2
				2005–6a	2
				2005–6b	1
				2006–1	0
TOTAL :	5		10		10

¹⁶⁷ Voir la note ci-dessous.

¹⁶⁸ Pour évaluer les étendus de la masse textuelle des sous-corpus, j’ai calculé leurs étendus en ‘pages type’ : 1800 caractères par page type, modèle utilisé comme référence en traduction technique, soit l’étendu total en caractères divisé par 1800. Selon une telle évaluation, la masse textuelle des CRs de *L’Esprit* d’une année (les 10 numéros de *L’Esprit* de 2004) représente 150 pages à 1800 caractères, celle des CRs des 4 numéros par an sur deux années (LS 2004-06) représente 144 pages à 1800 caractères ; et un numéro seul d’un dossier des CRs (30 à 50 ouvrages traités dans 30–40 CRs) représente plus de 100 pages : An 2005-3 constitue en « pages type » 106,5 pages à 1800 caractères.

Dans LS, la quête pour le vocable <clarté> m'a donc finalement amenée à dépouiller 10 années de numéros de LS autour de l'année de départ en 2005 (les numéros de 2001 à 2010). Outre les 3 occurrences de <clarté> dans le LS 2004–2006, les deux années suivantes des CR de la revue ont présenté encore cinq occurrences (1 en 2007 et 4 en 2008) alors que les deux années ultérieures n'ont donné que 2 occurrences en 2010, le 2009 n'en comportant aucune. Le regard en arrière (2003–2001) n'a donné qu'une occurrence en discours rapporté indirect. Un ensemble de 10 occurrences, pour mener une analyse qualitative, a néanmoins pu être atteint.

Dans les *Annales*, dont les dossiers de CR comportent une trentaine de CRs dans un seul numéro, chaque dossier n'étant qu'un peu inférieur en « pages types¹⁶⁹ » à la somme des CR de LS en deux ans, il ne fallait qu'élargir l'optique sur les numéros voisins du corpus An 2005–3 de départ. La fréquence du lexème n'était pas énorme non plus, quoique un peu supérieure à celle du LS. Et, dans *les Annales* aussi, il y avait bien des dossiers qui ne comportaient pas une seule occurrence de <clarté>, dans d'autres, c'était généralement 1 ou 2 occurrences.

En parcourant les terrains d'étude en vue du corpus supplémentaire pour les occurrences de <clarté>, j'ai noté par ailleurs également les autres formes d'emploi du lexème d'étude. Les emplois adjectivaux du lexème, les formes <clair>, étaient un peu plus nombreuses mais toujours pas abondantes. Le dépouillage de la même étendue des corpus de référence a donné 7 occurrences dans *l'Esprit*, 19 dans le corpus LS et 26 dans le corpus *Annales*.

Tableau 2. Occurrences de <CLAIR> relevées dans les corpus français

L'Esprit		Langage et Société		Annales	
2004	0	2001–2003	4		
2005	7	2004–2006	5	2005–3	4
		2007–2008	6	2005–4	2
		2009–2010	4	2005–5	3
				2005–6a	6
				2005–6b	8
				2006–1	3
TOTAL :	7		19		26

Les formes les plus nombreuses étaient les emplois adverbiaux : <clairement> : 7 dans *l'Esprit* 2004–2005, 7 dans LS 2004–2006 et 4 dans An 2005–3, jamais absent dans d'autres numéros, normalement 3–4 par numéro.

¹⁶⁹ Voir la note ci-dessus.

Outre les emplois présentés, le sens du lexème /clarté/ se manifeste certes encore dans le nombre de ses formes verbales en *éclairer* ou encore dans les déverbaux *éclairant*, *éclairage*, etc. (par exemple 25 occurrences de <éclair*> dans les deux années de l'Esprit (12 dans Esprit 2004 et 13 dans Esprit 2005) et 13 occurrences <éclair*> dans An 2005–3, qui comportait 4 <clarté> et 4 <clair>). Par exemple, comme l'extrait qui appréciait ci-dessus une *clarté de style* contribuant au fait que le livre soit *agréable à lire*, un extrait comportant le vocable *éclairant* évoque en mention toute une définition de ce qui constituerait le « plaisir de lire » :

Mon éloge est ici d'autant plus libre que je suis loin de partager toutes les prises de position et convictions de Julliard. Sur le journalisme politique par exemple : /.../

Mais ces réserves personnelles ne limitent en rien le plaisir de lecture. Si un bon livre est un livre **éclairant**, alors celui-ci est excellent.

(E 04-1-4)

Toutes ces variations seraient ainsi instructives à étudier du point de vue des prédiscours à détecter. Un focus sur les revues plutôt scientifiques, d'une part, et sur le concept de /clarté/ dans sa forme apparemment la plus évidente – la nominalisation en *clarté* –, d'autre part, m'ont conduit à me concentrer toutefois notamment sur les emplois du vocable *clarté* relevés dans les corpus de référence *Annales* et *Langage et Société*.

Le **corpus d'étude** ci-dessous sera donc les 10 + 10 occurrences relevées sur les terrains d'étude d'étendues et de profils différents décrits. Si l'analyse le demande (2.2.2), j'aurai toutefois un corpus de référence pour réélargir l'analyse. Les principaux points de l'analyse :

- comme la **nominalisation** a déjà été considérée par Pêcheux comme l'un des types de constructions faisant voir des « effets d'évidence » (1.3.3), dans la première partie de l'analyse, j'examinerai dans cet esprit les modalités d'insertion de <clarté> dans les (intra)discours, en cherchant à savoir si l'usage de ce mot est un signal de prédiscours ou s'agit-il de quelques autres modalités ;
- en deuxième point, j'analyserai la sémantique des prédiscours véhiculés par les énoncés comportant le mot *clarté*, en m'appuyant sur la théorie des *topoi* présentée dans 1.3.2.

5.2. Les modalités d'énonciation et les fonctions discursives des mentions françaises de CLARTÉ : de l'évaluation aux cadres socio-culturels dans l'énonciation

En tenant compte du cotexte entourant les mentions du vocable *clarté*, je vais analyser les **modes d'insertion** de ce lexème dans le CR français : d'une part je

vais cerner les modalités d'énonciation invoquant ce terme dans les discours, d'autre part je vais cerner son fonctionnement dans le déroulement textuel du CR.

Le terme de modalité ayant des acceptions multiples, il faut rappeler ici que dans une définition étroite de la modalité, qui se concentre sur les rapports de base des modalités logiques et sémantiques, les types de rapports discutés sous ce terme concernent avant tout les différents effets de sens de /possibilité/ et de /nécessité/ des dires (Lareya 2004 ; van der Auwera et Plungian 1998 et maintes autres ; et aussi Käsper 2016). L'analyse discursive, cependant, a pour but d'étudier les processus langagiers dans leurs manifestations discursives possiblement diverses. Ci-dessous je vais adopter ainsi une **définition large de la modalité**, où « les modalités sont des facettes d'un processus plus général de modalisation, d'affectation de modalités à l'énoncé, par lequel l'énonciateur, dans sa parole même, exprime une attitude à l'égard du destinataire et du contenu de son énoncé » (Maingueneau 2002c : 384).

Si un vocable est inséré dans le discours, il est en effet toujours caractérisé par un mode d'énonciation (un rapport de l'énonciateur à son énoncé) et une portée pragmatique reliée (l'énoncé a une fonction dans le texte où il se présente)¹⁷⁰. Dans les usages de ce vocable, je vais alors essayer de distinguer, suite à Kerbrat-Orecchioni (1980), si l'usage du lexème dans l'énoncé est **clairement axiologique** (s'agit-il d'un jugement de valeur, ou de la modalité appréciative ? (Le Querler 2004 : 647), ou bien l'usage du lexème est **plutôt descriptif**, dans lequel cas il s'agit d'une affirmation, d'une constatation des faits. Comme je voudrais insister sur le fait que l'énonciateur est toujours présent dans son énoncé, je ne prétendrai pas chercher une objectivité et neutralité de l'énonciation ; ce n'est pas tant le degré de conviction du locuteur (toujours présent) qui nous importe dans ces assertions, mais plutôt leur portée pragmatique (ce qui se définira en termes d'une intensité de la présentation).

D'autre part, les traces de l'interdiscursivité, des discours « déjà là », sont toujours à remarquer. Après avoir analysé ces deux types d'usage principaux du lexème en ce qui concerne avant tout le point de vue de l'énonciateur, je vais décrire en dernier les énoncés où sont au premier plan les aspects qui se regrouperaient généralement sous terme de modalité d'énonciation « **implicative** » (Le Querler 2004), ou de « médiativité » – ce sont les énoncés qui font clairement appel soit à la dimension intersubjective soit au monde de référence com-

¹⁷⁰ Nous considérons que ces deux aspects ne peuvent pas être séparés. Si par exemple, dans une perspective centrée lui aussi sur les actes discursifs reliée aux textes, Charaudeau propose de distinguer le « mode descriptif » (textes narratifs) du « mode énonciatif » (texte argumentatif), S. Moirand, dans sa perspective dialogique propose de parler de « mode discursif » des textes pour montrer l'hétérogénéité de leur constitution. Or, si nous n'avons pas affaire aux textes entiers mais à des extraits, nous avons choisi de parler des « modalités d'énonciation » (et des « modes d'énonciation » aux cas des énoncés concrets) pour resouligner l'appartenance des segments en étude aux situations d'énonciation, où le rapport de l'énonciateur à son énoncé se définit tout aussi bien de sa conviction que de son intention discursive.

mun comme source d'information. C'est dans cette modalité où l'on voit le mieux les « effets d'évidence » ou les prédiscours reliés au concept de *clarté*.

5.2.1. Les emplois de modalité appréciative (9 cas)

La modalité appréciative s'annonce clairement si l'évaluation en termes de *clarté* est accompagnée de verbes axiologiques qui qualifient eux-mêmes leur énonciation positivement (*saluer, louer*) ou établissent une **évaluation** de l'objet de discours comme notable (*se démarquer par*). Dans tous ces exemples, le lexème <clarté> se présente avec l'article défini qui lui seul peut être vu comme un indice de prédiscours, attestant du préconstruit (cf.1.3.3), et actualisent ainsi en effet un concept de */clarté/*, par rapport auquel l'évaluation est présentée. En outre, certains exemples imbriquent dans l'énoncé également des épithètes antéposées (*la remarquable clarté, sa grande clarté*), ce qui suggère en préconstruit que la *clarté* a une qualité admise d'être *remarquable*.

1. Enfin, on **saluera la remarquable CLARTÉ** et accessibilité des contributions ici regroupées (LS 2006-115-p158)
2. **On ne peut que louer la CLARTÉ** de la démonstration et du propos de M. [A] dans un domaine [l'histoire des banques] où cette vertu est rare, ainsi que la netteté de ses prises de position dans un débat hautement polémique, autre vertu tout aussi rare. (An 2005-6-210 conclusion)
3. **L'O se démarque donc par** la large vision du courant qu'il représente, mais également par l'inventivité des méthodologies **et la CLARTÉ** des théorisations proposées (LS 2010-3-41 conclusion)

Tels énoncés condensés sont sollicités en particulier dans les conclusions et dans les introductions. 4 occurrences (2An+2LS) sur les 9 relevées font partie des formules conclusives et 1 (An) sert d'introduction. (Dans la modalité descriptive, l'on trouvera encore une occurrence dans une conclusion (An)). D'une part, tel positionnement textuel réfute notre interprétation de <la clarté> comme préconstruit : la compréhension de la *clarté* évoquée peut alors avoir été exposée au cours du texte et dans ce sens le préconstruit n'intervient pas hors du texte mais se construit au cours du texte. D'autre part, il est toutefois à souligner que l'on recourt à ce concept dans les conclusions comme à une qualification *méritée*, comme à une appellation qui couronne la présentation, et dans ce sens il s'agit toujours d'un enseigne prêt à être *attribué* comme axiologique.

La seule occurrence où le lexème apparaît dans l'introduction témoigne justement de cet usage recourant à une qualification à attribuer, quoiqu'ici en concession, en tant que formule qui ne sert qu'à introduire les réserves :

4. Comme l'annonce d'emblée l'auteur, son propos visait plus à faire un bilan des travaux passés qu'à apporter des éléments nouveaux. De ce point de vue, **la CLARTÉ de son exposé et l'exhaustivité de son information** font de cette entreprise **une belle réussite**. *L'unique reproche de forme*

qu'on peut lui adresser est d'avoir inutilement italianisé quelques noms d'auteurs français ou allemands. *Sur le fond, on peut regretter que /.../* (An 2005-3-121 /introduction)

Outre les clôtures et les attaques, il y a certes aussi des mentions positives de <clarté> qui font partie de l'élaboration de l'argumentation en cours. Leur portée pour l'argumentation est alors plutôt localisée sur un élément de rédaction, mais la stratégie de se référer à la dimension prédiscursive est comparable. Par exemple, une subordonnée axiologique incise dans un passage descriptif où une démarche est ainsi caractérisée en termes de « mérite » :

5. Pour retracer cette genèse, [A] a choisi le parti le plus simple : suivre pas à pas, régime après régime, l'évolution des relations entre les confessions religieuses et l'État. D'un chapitre à l'autre, selon un procédé dont **le principal mérite est la CLARTÉ**, elle expose les conditions institutionnelles qui président à ces relations, avant de montrer l'écart qui s'instaure entre le droit et les faits, puis de mettre en évidence, dans cet écart même, le moteur essentiel du développement de l'idée de séparation. (An 2005-4-§18)

5.2.2. Les emplois descriptifs (6 cas) et une sémantique de l'intensité des constructions adjectivales

La fonction descriptive est au premier plan dans les emplois où les verbes (tels *apporter ainsi, exposer, présenter, montrer, etc.*) décrivent l'activité de présentation de la recherche, de sorte que le point de vue de l'énonciateur n'est pas au moins au premier plan. Sauf un cas, ces énoncés ne se placent pas dans les introductions ni conclusions, ils font généralement partie de l'activité discursive qui est de **résumer**. Toujours est-il que ces emplois se réalisent tous dans la construction adverbiale <avec + clarté>, qui sert à caractériser les faits énoncés, de sorte que l'énonciation prend toujours une coloration axiologique.

Les modalités se mélangent surtout si la construction engage un complément adjectival comme épithète : *avec une grande clarté* peut bien également être classée comme de la modalité axiologique évaluative.

6. dans les trois premiers chapitres, les auteurs **exposent avec une grande CLARTÉ** et transparence leur procédure de recueil des textes, le traitement des SMS et la constitution d'un corpus exploitable. (LS 2008-2-§25)

Il est de même dans les cas où le cotexte immédiat crée une orientation argumentative, soit de manière explicite (une *bonne* contribution), soit par des caractéristiques associées (*avec ordre et clarté*) :

7. L'auteur **apporte ainsi, avec CLARTÉ et souci du détail, une bonne contribution** à la compréhension des problématiques sociolinguistiques,

communicationnelles voire sémiotiques de l'écriture d'une langue de France. (LS 2008-4-18 en conclusion)

8. La démarche est **exposée avec ordre et CLARTÉ** en six chapitres thématiques, dont la citation, qui sert de titre, annonce le contenu. (An 2005-3-§131)
9. Les répercussions de ces événements dans le pays sont **certes montrées avec CLARTÉ, mais** (An 2005-5-§205)

Ce n'est que dans deux extraits demeurant qu'il n'y a pas d'autres indices explicites de l'évaluation de la présentation que le vocable CLARTÉ lui-même. De ce fait, ces énoncés, sont-ils les plus descriptifs ? D'autre part, la question se pose : la construction adverbiale <avec clarté> est-elle commutable – et si, dans quelle mesure ? – avec l'adverbe CLAIREMENT pur et simple ?

10. Comme les précédents, le chapitre VI I aborde l'importante question des conflits religieux de la première moitié du XVI^e siècle. J.-M. Sallmann **présente avec CLARTÉ/<clairement>** ? une synthèse de la Réforme, sous ses aspects théologiques (doctrine de Luther), politiques et sociaux (de la Réforme populaire à celle des princes de l'Empire) et géographiques (l'impact des différents mouvements de réformés dans le reste de l'empire). (An 2005-5-§25)
11. C'est-à-dire à ce point stratégique où l'accumulation d'un capital humain important par les femmes risque de les mettre en concurrence sur le marché du pouvoir et du travail avec les hommes. *Plus de différences nettes* ici entre protestants et catholiques : le récit des résistances particulièrement violentes opposées dans l'Écosse victorienne à la présence des femmes dans les universités **l'atteste avec CLARTÉ/<clairement ?>**. (An 2005-3-§16)

Afin de comprendre la portée discursive du descriptif <avec clarté>, il conviendra alors de le mettre en contraste avec les emplois recourant à l'adverbe *clairement*. J'ai approfondi un peu l'analyse, parce que la question d'orientation argumentative des adverbes et des constructions adverbiales touche aussi au corpus estonien.

Une recherche rapide, au moyen de Lexico 3, sur le corpus LS 2004–2006, nous confirme que, comme c'était le cas pour la plupart des constructions *avec clarté*, l'adverbe *clairement* sert toujours de complément (même aux phrases d'exemple) aux verbes de présentation : *préciser*, *apparaître*, *expliquer*, *s'inscrire* (=dire son affiliation), *insinuer* (=laisser entendre), *dire*...

de discours (Courtine) . . . **Précisant clairement** les rapprochements et les différences - objet de discours **apparaît** dès lors **clairement** : l'objet donne sens (dans tous les sens n , le travail de lexique s ' **inscrivant clairement** dans l'aspiration identitaire , territoriale e petite phrase, sur la phrase « Jean a **clairement insinué** qu ' il croit Paul antisémite » alité sodale? Comme l'**explique très clairement** C.Mo? se (p. 57), une autre sociolinguistique istoire et les pratiques **décrites disent clairement** qu ' il y a un « noyau » dur de Y AD . L nd des options tout à fait explicites et clairement argumentées, en lien avec des questions

Figure 6. <CLAIREment> dans LS 2004-2006 par Lexico 3

Les deux formes sont-elles alors substituables l'une à l'autre ou y a-t-il des différences sémantiques ?

Dans tous les extraits de la modalité dite descriptive analysés ci-dessus, la construction *avec clarté* est en effet plus ou moins commutable avec l'adverbe *clairement*. Certes les syntagmes où *clarté* entre en série avec d'autres qualités nominales (*avec ordre et ... ; avec ... et souci du détail*) seraient boiteux en rythme, et à *grande clarté* il faudra rajouter l'intensif <très> *clairement*, mais le sens des phrases ne serait pas trop altéré.

La substituabilité dans le sens inverse est par contre plus délicate. Les extraits trop courts de Lexico3 ne permettant pas de l'analyser, élargissons alors à nouveau notre optique. Une étude élargie sur LS 2002-1 et 2 ; 2003-4 et sur A 2005-3 nous fait voir qu'outre les cotextes avec des verbes avec le sens proche d'/**exprimer**/ - *montrer, énoncer, indiquer, dire* -, il y a toutefois des cotextes où le lien avec la mise en scène de l'expression est un peu moins directe. La dimension de **/dire par le texte/** est toujours présente (c'est la *formule* qui *construit* ; et la *description* qui *permet de distinguer*) mais

- 1) le focus de la phrase n'est pas sur les modalités de la présentation, c'est le *fait* de présenter qui est plutôt actualisé dans les extraits ci-dessous;
- 2) la présentation que qualifie **CLAIREMENT** *distingue, décèle* ou *construit* un espace *partagé*. Sémantiquement, ces emplois actualisent plutôt un effet de sens **/analyse/** de la notion de *clarté*.

Et, ce sont notamment les exemples de ce type-là où la substitution *clairement* < *avec clarté* serait, semble-t-il, le moins envisageable.

12. Dans le septième chapitre est introduit un espace de postures énonciatives *construit* par l'énoncé (espace noté Ic) ; par exemple, **une formule** telle que « on sait que ... » *construit* un espace où chacun (ou presque) «sait», alors qu'un « nous, on sait que ... » **construit un espace CLAIREment partagé** /< *avec clarté >/ entre «ceux qui savent» et «ceux qui ne savent pas». Cette différence est repérable dans la matérialité textuelle de l'énoncé (indépendamment de la prise en compte de quelque situation que ce soit), d'où l'idée de *construction* d'un espace d'énonciateurs – fictifs – *par l'énoncé* ne préjugant pas de son effet «réel». (LS 2002-2-32)

13. En 1965, Alfred Sauvy estimait que le désastre économique des années 1930 était en partie attribuable à l'inexistence d'un enseignement sérieux de l'économie politique en France. Dans cet ouvrage issu d'une thèse d'État, Lucette Le Van-Lemesle **répond CLAIReMENT/ < * avec clarté >** à cette opinion teintée de positivisme **en décelant trois** étapes entre le début du XIXe et le milieu du XXe siècle. (An 2005-3-164)
14. **Cette description** des lieux d'enseignement permet ensuite de **distinguer CLAIReMENT/ < * avec clarté >** deux cycles de formation. (An 2005-3-119)

Deux cas dans les cas où c'est toujours l'effet de sens /**exposer**/ qui prévaut, deux cas où la substitution serait encore trop gênante sont les cas de discours rapporté (direct et indirect), focalisant dans leur contenu sur le fait de /laisser entendre / :

15. **L'article** de Jean-Pierre Faye **met au jour** la déchirure yougoslave, à savoir l'impossibilité du « dire ensemble ». À la République fédérative fondée sur la coutume anglaise de la négociation, a succédé le dire de la violence **qui laisse entendre ce qu'on ne peut dire CLAIReMENT/ < * avec clarté >**. La portée narrative d'un épisode du conflit, celui du camion des pierres, se manifeste dans une phrase de Milocevic : « Plus jamais les Serbes ne seront battus » (LS 2002-1-38)
16. L'intégralité du neuvième chapitre est consacrée à l'étude de l'énoncé : « Jean a **CLAIReMENT/ < * avec clarté > insinué** qu'il **croit** Paul antisémite ». Les deux verbes en présence (“insinuer” et “croire”) étant **susceptibles d'introduire un discours**, nous effectuons un “calcul” d'interprétations possibles, par combinaison des branches interprétatives ouvertes par ces verbes. (LS 2002-2-35)

Les cas restants toléreraient déjà la substitution, mais

- dans la syntaxe, la négation (ou le *fait* de la négation qui renvoie à une norme non-respectée d'ordre de prédiscours) la rend un peu douteuse :

17. Si ce livre est inégal, en particulier parce que **les postures méthodologiques ne sont pas toujours CLAIReMENT exposées/ < exposées avec clarté ? >**, du moins il a le mérite d'analyser les conséquences de la déstabilisation des normes d'emploi à deux niveaux rarement articulés : celui, global et historique, des effets sociaux sur les autres sphères d'activité (la famille, la citoyenneté), et celui, intime et biographique, des processus identitaires et de l'expérience subjective. (LS 2003-4-5 conclusion)

- en compréhension sémantique, les éléments de présentation évoqués dans le texte semblent un peu trop ponctuels pour justifier la substitution :

18. Comme **l'indique CLAIReMENT/ < avec clarté ? >/ le sous-titre**, le livre publié par l'équipe de Montpellier présente lui aussi une seule approche – celle de la praxématique – pour qui la représentation linguistique du

monde n'est possible qu'en prenant en compte l'actualisation du sens à travers la langue. (LS 2002-2-16)

19. Le propos de l'auteur, CLAIREment/<avec clarté> ?/ énoncé en préambule, est de prendre (An 2005-3-9)

Le cas où la substitution semble le plus à propos est l'extrait qui justifie la qualification précédente « *particulièrement suggestif* ».

20. Mis à part ces réserves, le propos de M. Zimmermann est **particulièrement suggestif**. Il montre CLAIREment/<avec clarté ?/ avec une **grande clarté ?> combien** l'étude des pratiques de la culture écrite n'atteint sa pleine et entière signification que lorsqu'elle est mise en relation avec (An 2005-3-109)

Je propose que la substitution semble envisageable parce que

- le focus de la phrase n'est pas sur le fait de montrer mais sur le *décrire* comment il est montré ;
- la *CLARTÉ* n'est pas attribuée à l'un ou l'autre élément de présentation mais à l'ensemble de *l'analyse* ;
- l'énoncé se situe dans une longue introduction (voir l'annexe pour l'extrait du paragraphe d'introduction entière), contexte des emplois tels que *proposer une grande clarté ...*

Des arguments par contre qui ne favorisent pas la substitution, même en <avec une grande clarté>, seraient selon moi :

- le sème de l'intensif de la *grande clarté* est déjà exprimé par <*particulièrement*> *suggestif* ;
- le verbe *montrer* peut tout aussi être interprété comme ponctuel, rébalançant le sens de l'énoncé vers /faire/, plutôt que sur /exposer/.

En conclusion de l'analyse, on peut noter sur ce point d'abord l'importance de la nature des verbes lorsqu'il faut nuancer les effets de sens du lexème en étude. Si les verbes clairement axiologiques sollicitaient, en débuts et en fins des CR, des références éloquentes à la *clarté* comme valeur préconçue en soi, dans les passages plutôt descriptifs qui rapportaient sur /exposer/, on a pu distinguer encore des qualités différentes de verbes dans la description. L'adverbe *clairement* avait sa place dans le voisinage des verbes de présentation en compréhension /dire, faire/ (<*indiquer, énoncer, préciser*> etc.) tout au long du texte, mais quand il a fallu résumer, dans les cas où la description de l'analyse était particulièrement étalée (<*exposer, présenter*> etc.), son sens était voisin à la construction adverbiale *avec clarté* qui sert donc de **l'intensif** par rapport à *clairement* d'usage plus neutre.

L'image d'étalement l'analyse/ peut par ailleurs expliquer aussi le collocatif <grande> vu dans de nombreux extraits accompagnant la *CLARTÉ* (*exposer avec*

une **grande clarté**, proposer une **grande clarté**, outre sa **grande clarté**) : les œuvres qui ont été jugées mériter cette qualification, prennent soin de détailler, justifier etc., bref, d'*étaler* l'analyse. Voici la description d'un ouvrage qui a doublement été évalué de la **GRANDE CLARTÉ** dans le corpus LS :

21. Comment accéder à des pratiques sociales ? Quelles ressources méthodologiques privilégier à cette fin ? / ...// Outre sa grande CLARTÉ et l'abondance des illustrations empiriques proposées, on saluera dans cet ouvrage /.../

Un deuxième point de discussion que nous souhaiterions ici introduire concerne le traitement réservé dans cet ouvrage à des notions telles *l'objet de savoir* et *l'objet de discours*. Sur ce point également, l'ouvrage propose une grande CLARTÉ /.../ (LS 2006-115-p150*¹⁷¹)

Il est à constater ici que notre analyse empirique se trouve confirmée par des études linguistiques qui « depuis une dizaine d'années, se multiplient » en touchant au phénomène d'intensité (*Travaux de linguistique* 2007/2 (n° 55)) et de l'intensification (*Langue française* 2013). En passant en revue une grande quantité des noms de propriété dérivés des adjectifs qui se prêteraient en français à décrire une intensité tels *beauté*, *gentillesse*, *laideur* et *méchanceté*, Sunniva Whittaker (2013) fait en effet remarquer que la nominalisation « chosifiante » d'une propriété permet de concevoir cette chose comme étant pourvue d'une étendue spatiale. D'où, selon elle, en effet la possibilité d'employer l'adjectif « intensificateur pur » *grand* comme modificateur d'un grand nombre de tels noms et d'y employer des intensificateurs déverbaux comme *remarquable*, *notable* etc. Elle fait aussi remarquer que la « nominalisation chosifiante » d'une propriété, malgré son statut de nom, est dans la plupart des cas imbriquée dans un prédicat attributif (*La grande beauté de X*), ayant peu de chances de remplir la fonction de sujet¹⁷² et adoptant ainsi plutôt un effet de sens axiologique¹⁷³. Whittaker en conclut qu'en position prédicative, l'effet d'intensification du nom de la propriété est le plus grand. En revenant à Pêcheux, pour qui le mode de donation des prédicats à attribuer à un objet de discours est le lieu crucial pour l'analyse des préconstruits d'évidence, on pourrait

¹⁷¹ Ce compte rendu ne se trouve pas mis en ligne sur cairn.info, mais il a fait partie de notre corpus numérisé au départ à la main.

¹⁷² Sur son grand corpus composé en faisant croiser *Frantext* et *google*, elle n'en a trouvé que rares exemples où le nom de propriété fût un sujet. Cette tendance se confirme également dans notre corpus : le seul exemple où la <clarté> axiologique est techniquement du moins dans la position du sujet est déjà moins intense par le fait de ne pas comporter d'intensificateur *grande*, et il imbrique toujours un attribut en *de...* : *la CLARTÉ de son exposé et l'exhaustivité de son information font de cette entreprise une belle réussite* (l'ex 9).

¹⁷³ Whittakar 2013 : « En effet, un Npr intensifié a une forte tendance à faire partie **d'un prédicat attributif**. Les diverses constructions d'intensification qui ont été identifiées (dont certaines sont transformables en structures adnominales) sont plus ou moins spécifiques aux Npr et vont, en termes sémantiques, de l'intensification pure à l'inférence, en passant **par les procédés dans lesquels s'imbriquent intensification et effets axiologiques**. »

dire qu'à un point d'intensification maximale de la propriété « chosifiée » on touchera notamment au « préconstruit » de Pêcheux.

En ce qui concerne les autres moyens syntaxiques pour exprimer l'intensité, Whittaker admet néanmoins une faible aptitude des noms en comparaison à ce propos avec des adjectifs : « L'absence de mots outils spécialisés dans l'expression de la haute intensité des Npr /noms de propriété/ est sans doute révélatrice du fait que l'intensité est un trait moins saillant pour la catégorie des Npr que pour les adjectifs correspondants. » Sans prétendre que de telles observations soient facilement transposables d'une langue à l'autre, notons que dans le corpus estonien, nous allons faire face à une quasi-absence de la forme nominale (une absence du concept qui serait « chosifié » ?) et à une variété des formes adjectivales et adverbiales tendant à exprimer une intensité d'énonciation.

Si les emplois de modalité clairement axiologique faisaient l'usage du lexème *clarté* pour évoquer une propriété déjà conçue comme préconstruite (*il faut louer la grande clarté de...*), dans les emplois descriptifs on voit en fait cette propriété 'au travail' d'évaluation – les emplois descriptifs nominaux la construisent et le moyen de le faire est de mettre l'accent sur un effet d'intensité dans la présentation.

5.2.3. Les emplois implicatifs : l'injonction et les normes décrites (5 cas)

Enfin, les exemples les plus explicites d'appels à ce qui serait un concept pré-discursif de la clarté comme /norme/ sont les cas qui déplorent du manque de la clarté (l'ex 23, 24) ou en demandent (l'ex 22).

Formellement, comme dans les emplois descriptifs analysés, la fonction syntaxique du syntagme comportant le mot <clarté> est à nouveau comparable à l'adverbe *clairement*, mais, comme l'analyse ci-dessus l'a également montré, c'est justement la forme nominale, « chosifiante » (Whittaker 2013), qui fait voir une norme abstraite à atteindre.

Une injonction sous forme d'*il faut...* en demande une quantité maximale :

22. « Entre tradition logique et norme linguistique : /.../ ? Les ouvrages modernes sont divisés, les traitements incertains. Si claire que soit l'analyse syntaxique, la terminologie est brouillée car le sémantico-référentiel résiste. Pour l'auteur, il faut garder les deux approches – **mais en toute CLARTÉ**. (LS 2008-4-48 CR sur un recueil de suite des articles différents)

Les constructions négatives signalant son absence (*pas avec davantage de ... ; (pas) plus de...*) l'exigent. L'effet de sens actualisé dans les contextes est /quantité insuffisante/ soit en distinction de style soit en matière de théorie.

23. les pages qui suivent ne posant pas avec davantage de CLARTÉ la distinction style philosophique / analyse du discours. (LS 2008-3 -§5)

24. Les jeunes de banlieue sont très médiatisés, ce qui les rend visibles sans que leur dimension sociale en acquière forcément plus de CLARTÉ théorique. (LS 2010-2-§12)

Selon Le Querler (2004), la modalité implicative marque « l'implication au sens large » aussi bien entre deux éléments de l'énoncé qu'entre la réalité objective et le contenu propositionnel de l'énoncé réalisée par des énoncés¹⁷⁴. Dans les exemples ci-dessus, les signalements du manque de valeur appréciée et surtout la construction impérative *il faut que...* présentent en effet des implications assez directes au niveau de valeurs et de démarches qui auraient dû ou devraient être envisagés par l'interlocuteur concerné.

Or, une forme tout aussi implicative mais plutôt descriptive de présenter des injonctions est de les décrire sous forme de *Si X est conforme à ...* Ce sont les énoncés qui font appel à des normes à considérer sous forme d'évocation d'un savoir général qui présente alors des implications concernant le monde de référence. Ce savoir peut être évoqué par la nomination des « qualités que l'on peut attendre de ce type d'ouvrage » (l'ex 25) ou par l'évocation d'un « risque » à éviter (l'ex 26) dans l'exposition du savoir :

25. Il s'agit bien, en effet, d'une présentation, riche et documentée /.../ Sur cette question, l'ouvrage de [A] apporte une contribution significative, qui se situe d'ailleurs dans un double registre, car sa nature est hybride. D'une part, il s'agit d'un manuel du supérieur, avec les qualités que l'on peut attendre de ce type d'ouvrage en termes de CLARTÉ d'exposition et d'esprit de synthèse. D'autre part, l'information est souvent de première main, recherchée dans/.../ (An 2005-3-§2)
26. Le risque, que l'auteur n'évite pas toujours, était de privilégier l'érudition au détriment de la CLARTÉ d'exposition. (An 2005-6-b§109)

Telles mentions font voir, dans un « effet d'évidence », un interdiscours des ouvrages écrits et jugés antérieurement semblables. L'énonciation n'établit pas une « modalité d'évidence » comme jugement d'énonciateur (telles les évaluations de type adverbial *On voit clairement*), mais justement comme implication relevant du **domaine partagé** d'une part par la collectivité des chercheurs du domaine et d'autre part manifesté dans les ouvrages produits antérieurement dans ce domaine. (Il s'agit du savoir en cognition *distribuée*, la dimension rajoutée aux études du préconstruit par M-A Paveau (2006)). Si cette dimension est *évoquée* avec une évidence (*que l'on peut attendre de ce type d'ouvrages*), c'est dans ce sens qu'il s'agit d'un préconstruit.

Une voie intéressante aurait certainement été d'établir un catalogue d'indices, sans doute nombreux, faisant voir tels prédiscours dans l'ensemble du corpus de référence. C'est toutefois aux évocations du concept de /clarté/ comme signal des prédiscours qu'on va se concentrer encore par la suite, ce

¹⁷⁴ Deux exemples donnés par Le Querler (2004) sont de type *Il faut que ...* et *Si tu bouges, ...*

signal étant conçu alors comme un point d'articulation de divers *topoi* d'argumentation dans la discussion des ouvrages évalués. Pour cette étude sémantique du concept de *clarté*, il est à noter déjà que dans les deux occurrences de *clarté* faisant appel à ce concept de manière à évoquer les implications relevant du savoir partagé, la *clarté* sollicitée est accompagnée en préconstruit de la **qualité d'exposition**. C'est le caractère de *clarté* que nous allons analyser ci-dessous comme *clarté de MONTRER, de FAIRE VOIR*.

Pour conclure sur les formes d'injonction, on peut dire que l'analyse a montré que la norme peut donc se présenter soit dans une dimension attributive à acquérir (/il faudrait/ *davantage de clarté*) soit imbriqué dans un préconstruit (*clarté théorique, clarté d'exposition*), en faisant alors appel à des normes extérieures qui le demandent. Les deux nous renseignent sur le concept de *clarté* dans les pratiques discursives des terrains en étude et seront de ce fait impliqués dans l'analyse sémantique de ce concept ci-dessous.

En conclusion sur les modalités d'insertion aux textes des énoncés où s'était présenté le lexème <clarté> on peut dire qu'aussi bien les emplois axiologiques que descriptives nous renseignent donc sur le caractère du concept de *clarté* en étude. Dans les emplois de la modalité appréciative le concept est davantage subsumé, il sert comme un enseigne mérité ou attribué en concession au début ou à la fin du compte rendu. Les emplois descriptifs se présentent davantage au cours du texte de la présentation, en témoignant, dans une construction adverbiale en <avec clarté>, d'une fonction sémantique en vue d'intensifier la démonstration. En confrontation avec des formes adverbiales régulières, ces formes nominales de fonction adverbiale rejoignent ainsi en quelque sorte toujours la modalité appréciative. Les emplois axiologiques et descriptifs se rejoignent dans la modalité d'énonciation implicite, où les critiques déplorant l'absence de la *clarté* évaluent sa quantité par rapport à une norme subsumée et les évocations de ces normes en préconstruit la mettent en scène en décrivant des éléments de ces normes.

5.3. Analyse sémantique des *topoi* reliés à la notion de *clarté* en fonction des pratiques disciplinaires des communautés discursives

Après avoir étudié le fonctionnement énonciatif et pragmatique des appels au mot <clarté> dans les CRs de deux sous-corpus spécialisés, le but de ce sous-chapitre est d'étudier la sémantique de ces évocations du point de vue des représentations sur les manières de présenter la recherche soit comme pratique disciplinaire soit comme activité dans le but de l'évaluer dans un CR. Comme il s'agit d'évocations à caractère évaluative (même dans les cas où c'est l'emploi descriptif qui est au premier plan) et qu'en même temps ce sont toujours des évocations d'un mot, une approche de « linguistique instructionnelle » pour

identifier des représentations argumentatives reliées aux *mots* est la théorie de *topoi* d'Anscombe et Ducrot¹⁷⁵, pour laquelle « le sens d'un mot n'est rien d'autre¹⁷⁶ que le faisceau de *topoi* attaché à ce mot. » (Anscombe 1995). Comme je l'ai montré dans 1.4.3, les *topoi* peuvent être conçus comme l'un des types d'appel aux prédiscours (Paveau 2006), mais l'accent particulier dans cette théorie est mis sur la dynamique d'argumentation, les *topoi* étant des représentations qui orientent les argumentations sur les échelles plus ou moins positives ou négatives (cf. 1.3.2.).

Pour étudier le sémantisme du lexème CLARTÉ dans le corpus des évocations de ce mot dans les deux revues spécialisées, je vais considérer :

- d'abord, quel est le sujet (ou autre partie du discours) **qui se rapporte au vocable *clarté***. Du point de vue de la construction des énoncés, on remonte ainsi au fond dans l'opération langagière de prédication : en partant du prédicat (relevé comme signalant une image prédiscursive ou *topos* à la base de l'argumentation), on cherche le sujet qu'il caractérise. En partant des emplois les plus 'serrés', où l'évocation de <clarté> renvoie aux étapes ou démarches diverses du travail de recherche, je vais vers les emplois où <clarté> renvoie à l'ouvrage en entier, pour analyser ainsi quels sont les aspects que ce lexème permet de louer (ou disputer), et dénicher ainsi différentes significations que ce lexème peut actualiser. Ce faisant
- il faudra mettre la notion de /clarté/ **en relation avec d'autres valeurs**, évoquées de manière complémentaire ou en bloc avec <clarté>. Ce sont les échelles argumentatives (quant à l'interprétation du sens) et les constructions syntaxiques (plus ou moins figées¹⁷⁷). Aussi se dessinent-elles de différentes schématisations du concept de /clarté/ ainsi que des objets de discours sujets que la *clarté* caractérise (la théorie, l'analyse, les procédés de travail).

Mais dans ce travail d'analyse sémantique, une analyse du discours ne doit jamais oublier de

¹⁷⁵ Exposée plus en détails dans la partie théorique 1.3.2.

¹⁷⁶ A un niveau méta-discursif des sciences, notons que la formule « ne rien d'autre que » fait exactement partie des « lexicographismes » étudiés par M.A. Paveau (2013) comme moyens discursifs faisant intervenir des prédiscours présumer connus. Précisons alors que c'est dans le cadre de la théorie présenté par Ducrot et Anscombe précédemment et par nous dans la partie introductive que telle définition est adoptée.

¹⁷⁷ Par exemple l'absence d'article devant le nom (*avec ordre et clarté*) est une instruction pour interpréter le sens de la construction comme un tout alors que deux qualités évoquées de manière déterminée chacune ? argumente pour une interprétation 'individualisant' de ces qualités (*la CLARTÉ de son exposé et l'exhaustivité de son information*).

- tenir compte **des spécificités des domaines en étude**. Outre les prédiscours généraux sur la présentation de la recherche et le travail de rédaction, la linguistique et l'histoire ont chacune leurs propres matériaux et modes de travail, ce qui façonne respectivement, comme nous allons le voir, les effets de sens à actualiser par le lexème CLARTÉ.

5.3.1. Ces linguistes qui décrivent. Le corpus LS

Les occurrences de CLARTÉ les plus serrées en compréhension (et les plus instructifs sur le plan de la déontologie des sciences) sont les descriptions des démarches du travail des chercheurs. Les emplois les plus étoffées en association et finalement en effet les plus riches sur le plan sémantique sont les occurrences où le lexème caractérise l'ouvrage entier.

Voici d'abord les caractérisations du travail des chercheurs français en sciences du langage.

Présentation des données – le défi pour une lisibilité valorisée ?

Dans le corpus LS, d'abord, deux mentions de la <clarté>¹⁷⁸ nous explicitent le travail de base des linguistes : la collecte et l'organisation **des données** et l'annotation des matériaux. Les qualités évoquées en bloc avec <clarté> – celle de *transparence* (une grande CLARTÉ et transparence) et celle de *souci du détail* (avec CLARTÉ et souci du détail) déterminent ainsi la signification du mot <clarté> comme /avec précision, sans rien laisser dans l'ombre/.

5. Le très grand intérêt de ce livre est de nous fournir une analyse d'un grand corpus, et non pas de quelques SMS traités comme des exemples. /.../

Dans les trois premiers chapitres, les auteurs **exposent** avec une grande CLARTÉ et transparence leur procédure de recueil des textes, le traitement des SMS et la constitution d'un corpus exploitable ; /.../ l'analyse de 30 000 SMS. La difficile question de la transcription de ces textes (pourquoi ? comment ?) est largement débattue. Le logiciel *permettant* à d'autres chercheurs une exploitation ultérieure du corpus est explicité, justifié (dont exemples pp. 26 à 29). Ces chapitres constituent à la fois **une présentation précieuse** de la démarche des auteurs, mais aussi une sorte de petit précis de méthodologie *qui devrait intéresser* chercheurs et doctorants, et que complète l'annexe d. (LS 2008-2-§25)

¹⁷⁸ Note typographique. En général, au cours du commentaire :

<...> le mot en tant qu'unité relevé au flux de texte,

/.../ marquent le sens sémantique,

le **gras** met en relief l'aspect commenté et

l'italique pour marquer le caractère autonymique du mot (pour la plupart pour renvoyer aux mots exacts des extraits commentés, mais parfois aussi pour mettre en relief l'apport du mot lui-même dans l'argumentation).

6. Si les motivations militantes de défense de la langue et de la culture sont communes à toutes les publications étudiées, la construction d'un lectorat est **un défi** récurrent. Enfin, **grâce à des graphiques, des statistiques et des illustrations**, *le lecteur s'approprie facilement* la réalité de l'écriture et de la diffusion de la langue d'oc. *Pour le lecteur francophone*, les énoncés occitans **sont fournis avec traduction** en français, ce qui *facilite la saisie* du travail discursif. L'auteur apporte ainsi, avec CLARTÉ et souci du détail, une bonne contribution à la *compréhension* des problématiques sociolinguistiques, communicationnelles voire sémiotiques de l'écriture d'une langue de France. (LS 2008-4-18 en conclusion descriptive)

Dans le souci de la présentation des détails, on dirait que l'on reconnaît le modèle discuté dans le cas de l'adjectif estonien *põhjalik* ('de manière approfondie' – cf. chapitre 4). Une différence à noter cependant est le fait que dans ces deux exemples, il s'agit d'une clarté *adressée* – présentation approfondie en vue du lectorat : les deux exemples évoquent un lecteur modèle à qui cette présentation *permettra* de suivre la méthodologie ou *facilitera* la lecture des données. Ce qui n'était pas vraiment le cas dans le corpus estonien.

Le même « souci d'explicitation », ou d'« étaler/ le travail » est évoqué dans les trois exemples où la *clarté* s'applique à un ouvrage entier. Dans le deuxième des exemples ci-dessous (l'ex. 30) c'est l'arrière-plan épistémologique que l'on explicite, dans le troisième (l'ex. 31) c'est *l'abondance des illustrations empiriques* qui est complémentaire de la *grande clarté*, et dans le premier (l'ex.29), comme dans les deux précédents, c'est toujours la constitution et le traitement des corpus qui sont explicités avec *rigueur*.

Or, outre le souci d'explicitation qui argumente pour un sens /« étaler/ » (un topos « *Plus les données sont étalées, plus c'est clair* »), les commentaires vantent aussi une *lisibilité*, *accessibilité* et une non-lourdeur aboutie grâce à un *talent pour la présentation*. C'est un topos de facilité de compréhension (« *Clair est facile à comprendre* ») qui dans l'ex 30 s'associe à la clarté tout naturellement (l'association en bloc : la remarquable clarté et accessibilité), alors que dans les deux autres extraits, ce topos est évoqué sur une échelle d'argumentation contraire (*pourrait alourdir*) ou même fortement opposée : l'expression « un équilibre rare *mais* tenu » met en scène deux échelles d'argumentation allant dans des sens différents – c'est la *possibilité*, ici réalisée, de leur agencement qui est introduit par *mais*.

7. La force du travail d'[A] réside dans l'articulation d'une analyse de la formule /.../ prise dans ses contextes, celui des discours sur la guerre yougoslave (Première Partie) et de l'analyse chronologique de ses emplois (Deuxième Partie). Les deux parties sont traitées **avec la même rigueur, le même souci d'explicitation** du mode de constitution et de traitement des corpus et le même effort de mise en scène des résultats. Ces exigences sont rares et pourraient alourdir la lecture. Or, l'ensemble est écrit avec une telle CLARTÉ et un tel talent pour la présentation des concepts et des arguments que *l'attention est*, de chapitre en chapitre, constamment relancée. On retrouve là les précieux savoir-faire de la collaboratrice régulière à la revue « Sciences Humaines » dont les recensements *sont suivis par nombre de collègues*. (LS 2007-1-§31 –thèse)

8. Enfin, on saluera la remarquable CLARTÉ et accessibilité des contributions ici regroupées, qui d'une manière générale évitent le recueil de **la technicité et l'opacité des jargons**, en prenant un soin tout particulier à **explicit**er les arrière-plans épistémologiques dont ils émanent. De ce point de vue, on peut considérer cet ouvrage collectif non seulement comme *un livre de référence* dans le champ de la communication touristique, mais également comme *un excellent ouvrage méthodologique à l'attention des étudiants* en analyse du discours, leur *permettant de mieux comprendre* comment des instruments d'analyse émanant d'horizons disciplinaires variés sont mobilisables dans des corpus authentiques, et ce à propos d'une problématique sociale particulière. (LS 2006-115-p158)
9. Outre sa grande CLARTÉ et l'abondance des illustrations empiriques proposées, on saluera dans cet ouvrage un équilibre rare mais ici remarquablement tenu entre **rigueur méthodologique et lisibilité** (LS 2006-115-p150)

Donc, si ci-dessus nous avons relevé que le *souci du détail* contribuait à *faciliter* la lecture ou *intéresser* éventuellement le lectorat, l'on note aussi, surtout à la lumière de l'ex 29, une image, schématisation de l'éthos de chercheur comme /travailleur dur/ (l'éventuel topos « *plus on travaille dur, plus on est chercheur sérieux* »), labourant avec de la peine (*souci, effort* ; mais aussi ci-dessus *la difficile question*) et de la rigidité (*rigueur méthodologique, les exigences*).

C'est cette image qui est mise en contraste avec les attentes du lecteur modèle (*ces exigences /.../ pourraient alourdir la lecture ; rigueur versus lisibilité, accessibilité ; l'opacité des jargons évitée*). La grille de l'image de /travailleur dur/ vanté dans les deux derniers exemples fait par ailleurs remarquer que dès les premiers exemples, de profil plus descriptif, il y a la présence de tout un lexique de lutte : *défi récurrent*, la difficile question de /.../ est largement *débatue* dans les premiers extraits, *la force du travail, l'attention constamment relancée*, voire *l'accessibilité* ci-dessus

Or, c'est toujours une lutte pour être lu et suivi (*intéresser/ être saisi / lu et suivi / accessible*), avec l'objectif que l'œuvre devienne *une sorte de petit précis* ou *un livre de référence*. Dans cette lutte, la clé de voute est en effet le *talent pour la présentation* et les *précieux savoir-faire* qui font que *les recensements* par l'auteur en mention *sont suivis par nombre de collègues*.

L'analyse et l'apport de la théorie

Dans le corpus LS, il nous reste les extraits où la *clarté* caractérise l'essence même du travail des chercheurs – l'analyse – et l'outillage qu'ils ont élaborés : la théorie.

Le besoin de **la clarté d'analyse** est réclamé dans deux exemples de LS, dont l'un demande de *distinguer bien* deux types d'analyses (cf. également l'ex 23 sous la modalité injonctive), et l'autre, tout en évoquant par ailleurs le topos de la clarté comme facilité de compréhension (vu dans l'ex 30) en admettant la

« qualité pédagogique » de l'ouvrage, déplore le manque de la clarté dans la *distinction* des approches.

On aura alors une précision pour le *topos* de facilité : « *Plus c'est distingué, plus c'est clair= facile à comprendre* »

10. Ne cachons pas toutefois que la lecture de cet ouvrage, en dehors de sa qualité pédagogique, laisse songeur sur bien des points, et suscite l'intérêt par ce qu'il ne résout pas. À se trouver ainsi **confrontés** à d'autres disciplines, **les contours** de l'AD **semblent plus flous** : on ne sait plus vraiment à quel moment on quitte l'AD pour la sociologie, pour l'analyse de contenu, pour la rhétorique, pour la philosophie, ni à quel moment on y revient. On ne saisit pas non plus toujours la spécificité de l'AD par rapport à ce qui serait une analyse de style : « /.../ » (p. 160), **les pages qui suivent ne posant pas avec davantage de CLARTÉ** la distinction style philosophique / analyse du discours. (LS 2008-3 -§5)

La théorie soutient l'analyse. Selon les lieux communs sur la science, la théorie est certes forcément /confuse et ennuyeuse/. Les cas ci-dessus où *la terminologie* était *brouillée* (l'ex. 22) ou ses contours *flous* (l'ex. 32) rentrent en effet dans un tel *topos*. Dans l'ex. 33, par contre la *clarté* des théorisations complète *l'inventivité* des méthodologies et ne s'y oppose pas, cette *clarté des théorisations proposées* est complémentaire à *l'inventivité des méthodologies*. Les deux aspects se convergent alors dans un *topos* /*La théorie donne une ouverture, constituant une invitation implicite à étendre*/.

11. /*L'ouvrage*/ se démarque donc par la **large vision** du courant qu'il représente, mais également **par l'inventivité des méthodologies et la CLARTÉ des théorisations proposées**. Et si l'ouvrage est centré sur la situation britannique (contact anglais/gallois, langues d'immigration spécifiques), un tel cadrage en « cas d'étude » donne à la grande variété de littératies imbriquées ici une *unicité utile* ; il constitue également *une invitation implicite à étendre* l'exploration des littératies vers d'autres situations nationales ou géographiques. (LS 2010-3-§41 conclusion)

Une dernière occurrence de <clarté> dans LS exploite ce *topos* d'ouverture/ dans un sens un peu différent. Si dans l'ex 34, *une continuité forte* est envisagée entre les notions, c'est l'apport de la théorie au but de /faire comprendre/ les liens, les rapports. Le même extrait n'est toujours pas sans mettre en scène également le contraire de ce *topos* /la confusion, le brouillard de pas-clair/, sans pour autant quitter l'échelle positive où *du moins* est censé donner des instructions en allant vers /comprendre/ : *C'est du moins ce que laissent entendre certains passages*.

12. /.../ un équilibre rare mais ici remarquablement tenu entre rigueur méthodologique et lisibilité. /.../ Et de par son format et son style d'écriture, il reste néanmoins **remarquablement accessible à un vaste public** qui va bien au-delà du champ de la linguistique des discours et de l'interaction.

Un deuxième point de discussion que nous souhaiterions ici introduire concerne le traitement réservé dans cet ouvrage à des **notions** telles *l'objet de*

savoir et l'objet de discours. Sur ce point également, l'ouvrage propose **une grande CLARTÉ** dès lors qu'il envisage **une continuité forte** entre ces deux termes. **C'est du moins ce que laissent entendre certains passages** du chapitre 3, dans lesquels la problématique de l'émergence des savoirs **se superpose assez largement** à celle de catégories discursives : «/.../. » (LS 2006-115-p150-2.occurrence)

5.3.2. Ces historiens qui racontent. Le corpus *Annales*

Les finesses d'exhaustivité, l'ouverture et l'esprit de synthèse

Au *souci du détail* discuté auprès des linguistes concernant l'exposition de leurs données correspond chez les historiens le souci d'exposer leurs matériaux d'études, qui, selon la représentation commune sur le travail des historiens, proviennent des archives, ou d'autres sources à exposer. A ce propos, il y a un dilemme, ou en tout cas une problématique qui se crée autour des pôles topiques où la *clarté d'exposition* est reliée à ***l'exhaustivité et l'érudition*** et d'autre part elle est impliquée dans ***l'esprit de synthèse***.

Trois CR du corpus An exposent bien, tant en fonction du profil de l'ouvrage commenté que de son objectif, la complexité des articulations de ces faisceaux de *topoi* dans le sens du mot *clarté*. Nous avons analysé deux prochains exemples en ce qui concerne leurs appels aux prédiscours normatifs sous la modalité de l'injonction de la norme (les exemples 25 et 26 ci-dessus), l'extrait élargi dans l'ex 35 en expose même davantage, mais concentrons-nous ici donc sur les configurations de topos où se place le mot *clarté*.

13. (=l'ex. 26). La perspective locale a l'avantage de mettre à profit toutes les sources documentaires, bien plus que ne le peut une synthèse d'histoire nationale, obligatoirement plus sélective. Le risque, que l'auteur n'évite pas toujours, était de privilégier l'érudition au détriment de la CLARTÉ d'exposition. **Disposant à l'évidence d'une connaissance intime des archives dantzigoises,** [A] ambitionne en effet *d'offrir à son lecteur* une « histoire totale » de la culture historique de Dantzig, en intégrant non seulement l'historiographie savante et populaire, ainsi que la « politique de l'histoire » menée par les pouvoirs publics, mais aussi les débats du même ordre autour des monuments et des commémorations, les beaux-arts et, enfin, la littérature. **Son propos est d'analyser les réinterprétations et les usages successifs** de l'histoire de la ville à chaque nouvelle génération. (An 2005-6-b§109)
14. (=l'ex. 25) Il s'agit bien, en effet, **d'une présentation, riche et documentée,** du demi-siècle qui, entre la Convention et la loi Guizot, a vu l'émergence et l'affirmation d'un système éducatif d'État. Sur cette question, l'ouvrage de [A] *apporte une contribution significative,* qui se situe d'ailleurs dans un double registre, car sa nature est hybride. D'une part, il s'agit d'un manuel du supérieur, avec les qualités que l'on peut attendre de ce type d'ouvrage en termes de CLARTÉ d'exposition et d'esprit de synthèse. D'autre part, **l'information est souvent de première main,** recherchée dans les actes et débats officiels, les Archives nationales et départementales, d'où l'auteur a extrait quantité de rapports, d'états de si-

tuation ou de correspondances administratives. Un seul regret de ce point de vue : *les documents cités, intéressants en soi, permettent difficilement d'étayer des jugements globaux (abondance des « souvent », des « parfois » ou des « fréquemment »)* et il eût été bien venu de mieux s'appuyer sur la littérature existante, chaque fois qu'elle apportait une synthèse solide sur un thème ou une région, telle (An 2005-3- §2 après une brève introduction de la thématique, introduction sur l'ouvrage « manuel de supérieur »)

15. Comme l'annonce d'emblée l'auteur, son propos visait plus à faire un bilan des travaux passés qu'à apporter des éléments nouveaux. De ce point de vue, **la CLARTÉ de son exposé et l'exhaustivité de son information** font de cette entreprise **une belle réussite.** *L'unique reproche de forme* qu'on peut lui adresser est d'avoir inutilement italianisé quelques noms d'auteurs français ou allemands. *Sur le fond, on peut regretter que* la conclusion n'ait pas permis *de dessiner d'une main plus ferme des perspectives* de recherches nouvelles. Une fois dressé le tableau général du système éducatif franciscain, d'autres types de regards permettraient de renouveler certaines questions, par exemple en tentant d'appréhender de plus près la circulation des textes, des idées et des hommes au sein de ce réseau européen, ou en observant les croisements qui peuvent s'opérer avec les écoles des autres ordres mendiants et les milieux culturels locaux. *Il y aurait également lieu de mettre davantage l'accent sur* (An 2005-3-121 /introduction/, l'objectif de « faire le bilan »)

Dans les trois cas, il s'agit des « présentations riches et documentées » du travail soit avec des archives, soit avec une quantité de « travaux passés ». *Riche* (l'ex. 36) et *belle réussite* (l'ex. 37) accompagnant ces caractérisations posent les évaluations au départ définitivement sur une échelle d'argumentation positive. Il n'y a qu'un CR (l'ex. 35) qui évoque d'emblée une normativité présumée contraignant cet aspect, en disant qu'il y a un « risque /.../ de privilégier l'érudition au détriment de la CLARTÉ d'exposition », c'est-à-dire de raconter trop, de ne pas /effectuer un choix pertinent ou raisonnable/. Le CR admet même le péché de l'ouvrage dans ce sens (« que l'auteur n'évite pas toujours »), tout en admirant l'œuvre dans son ensemble et en soulignant, dans l'extrait ci-dessus, même l'étendu de l'information (*non seulement /.../ savante, mais aussi. /.../ et enfin ...*) et ailleurs dans le CR la « finesse » de telles présentations :

Avec beaucoup de finesse et de profondeur, l'auteur présente ainsi de **nombreux cas** limites de transmission de la mémoire, retraçant le remplacement de certaines traditions par d'autres récits « inventés », montrant comment les discours nationaux ont agi sur les identités locales.

Dans les deux autres CR, la /clarté d'exposition/ sert plutôt de concession avant d'introduire des critiques qui vont l'un vers le *topos* /ouverture/ (d'autres types de regards *permettraient*) et l'autre en revanche vers un *topos* de /bien argumenté/ ou /fondé/ (*s'appuyer* sur la littérature existante au lieu d'une *abondance* des « souvent », « parfois » etc.).

A cet égard, il faut noter en effet deux différentes manières d'imbrication dans la phrase de l'élément /clarté d'exposition/. Dans l'ex. 36, il forme un bloc

et de ce fait d'orientation unique avec *et d'esprit de synthèse* parce que les deux sont des compléments sous l'expression englobant « en termes de » (*en termes de CLARTÉ d'exposition et d'esprit de synthèse*). Dans l'ex. 37 par contre, *la CLARTÉ de son exposé et l'exhaustivité de son information* sont deux éléments distincts, coordonnés au pluriel, qui *font de cette entreprise une belle réussite*.

L'exhaustivité accompagne et cependant se distingue donc de *clarté* qui est plus appareillé à *l'esprit de synthèse*. Si dans le domaine de la linguistique, c'était un souci d'exposition minutieuse et exacte du travail à effectuer qui donnaient un profil de référence, l'utile en histoire se définit dans notre analyse par un « tableau général » dressé, une image générale /*claire*/ dépeinte de la thématique (qui serait à comparer, dans le chapitre suivant, avec une nécessité de *donner* un tableau clair 'selge pilt'). Telle image claire permettrait ensuite d'autres types de regards, ou des analyses qui se baseraient sur un choix effectué (la perspective locale). Que la connexion ne soit point directe entre /*un choix (pertinent, suffisant, etc.)*/ dans l'information et la crédibilité d'analyse, en voici un appel à la théorie ou plutôt à d'autres travaux dans l'ex 36 (*il eût été bien venu de mieux s'appuyer sur la littérature existante*).

C'est cet aspect de mise en discours, d'organisation de son propos autour duquel s'articulent toutes les autres occurrences de <clarté> dans notre corpus An.

Manière d'organiser le propos et la crédibilité

En fait, une dimension importante qui distingue les disciplines d'histoire et de linguistique est le fait qu'alors que dans la linguistique la présentation des données se fait par un méta-discours abondant (le *dépouillage*, le *traitement* etc.), dans le métier d'historien, la présentation des données c'est de *raconter* des événements et des aspects les caractérisant, et les manières de les organiser en récit, c'est déjà de l'analyse. Aussi s'explique de manière interne¹⁷⁹ le fait que l'on ne trouve pas d'occurrences de <clarté> dans ce corpus qui soient reliés aux questions théoriques. Mais il est alors d'autant plus important de considérer la fonction discursive des mentions de <clarté> dans les emplois de narration.

Aussi avons-nous plusieurs occurrences de <clarté> dans les méta-discours reliés aux manières de (re-)présenter les données en un *récit* qui en explicitent le schéma de la narration (les ex 38 et 39) ou en évaluent la réussite (les ex. 40 et 41).

L'ex. 38 nous fournit une association en bloc de <clarté> avec /*ordre*/ indiquant en explicit un topos sans doute très fort relié à *clarté* – /*organisé* /. S'il est probable que dans cet extrait l'argumentation déclenchée va tout naturellement vers le sens /*organisé de manière réussie*/, il n'en est pas sûr dans l'ex 39 où la *clarté* paraît encore une fois faire fonction de concession (*le principal mérite*

¹⁷⁹ Nous n'allons pas approfondir les bases d'une idéologie spécifique des *Annales* succincte à cette tendance qui pourrait en fournir une explication externe.

qui s'avère, comme *le seul regret*, une approche *strictement* politique orientée négativement) :

16. La démarche est exposée avec ordre et CLARTÉ en six chapitres thématiques, dont la citation, qui sert de titre, annonce le contenu. (A 2005-3-§131)
17. Pour retracer cette genèse, /l'auteur/ a choisi le parti le plus simple : suivre pas à pas, régime après régime, l'évolution des relations entre les confessions religieuses et l'État. **D'un chapitre à l'autre, selon un procédé dont le principal mérite est la CLARTÉ, elle expose les conditions** institutionnelles qui président à ces relations, **avant de montrer l'écart** qui s'instaure entre le droit et les faits, **puis de mettre en évidence, dans cet écart même**, le moteur essentiel du développement de l'idée de séparation /.../ dans la conclusion : On la suivra volontiers sur ce point, et le seul regret que l'on éprouve à la lecture de ce bel ouvrage tient peut-être au choix qu'elle a fait de s'en tenir à une approche strictement politique. Mais ce choix a sa contrepartie positive, dans la manière dont (A 2005-4-§18)

Puisque nous venons de discuter la structuration de textes et de discours et l'aspect de la linéarité dans ce rapport dans le chapitre précédent, arrêtons-nous sur la description des démarches qui sont toutes les deux qualifiées de « claires ».

Le cas de *six* chapitres s'écarte en apparence du modèle de 3-4 parties que j'ai constaté dans mon sondage sur les structurations évoquées en général (4.2). Toujours est-il que ce n'est qu'une évocation sommaire, qui ne détaille pas, et ce sont des chapitres *thématiques*, donc organisés selon une grille autre que chronologique, qui se présentent, selon le CR, selon un schéma réfléchi – *la citation, qui sert de titre, annonce le contenu*.

Quant au second exemple, au premier regard, elle semble souligner la linéarité : *de suivre pas à pas, régime après régime, d'un chapitre à l'autre* mais vu de manière plus précise, c'est l'organisation chronologique « régime après régime » qui est qualifiée de légèrement simpliste, « le parti le plus simple » alors que le « procédé dont le principale mérite est la clarté » consiste à exposer l'évolution toujours **selon le même schéma** (*les conditions – avant de montrer l'écart – puis de mettre en évidence le moteur essentiel*), donc de manière /organisée/ et /cohérente/ pour faire voir. Sauf que la /clarté/ touche à un topos de /simplicité/ qui déclenche une orientation éventuelle en *trop*.

L'ex. 40 relate les différentes manifestations décrites dans l'ouvrage contre la présence des femmes au marché du travail. Ce que *le récit atteste avec clarté*. Si la fonction de la construction adverbiale AVEC CLARTÉ (/clairement) est de servir d'intensif au verbe, soulignant le travail et l'étendu de l'analyse (cf. 5.1.2), alors la CLARTÉ sert à l'intensifier encore, à confirmer le sens du verbe *attester*, ayant le sens de /sans laisser des doutes/, voire /rendre ou présenter comme **évident** /.

18. La première surprise vient du caractère souvent très pragmatique de la mise en place au XIXe siècle, mais aussi dans la seconde moitié du XXe siècle, de la mixité dans les établissements scolaires./.../. C'est-à-dire à ce point stratégique où

l'accumulation d'un capital humain important par les femmes risque de les mettre en concurrence sur le marché du pouvoir et du travail avec les hommes. *Plus de différences nettes* ici entre protestants et catholiques : **le récit** des résistances particulièrement violentes opposées dans l'Écosse victorienne à la présence des femmes dans les universités **l'atteste avec CLARTÉ**. (An 2005-3-§16)

Pour terminer, un exemple de <clarté> où elle porte sur l'ensemble du travail effectué par un auteur, sur la *démonstration* faite (récit des faits et des rapports entre eux) *et* sur le *propos* exposé (l'axe de l'analyse), qualifiés d'une « vertu » « rare » dans le domaine (l'histoire financière), actualisant ainsi le même sens de la /présentation convaincante/, voire de la /crédibilité/ de la présentation. Sur la même échelle d'argumentation positive, est en outre présenté un synonyme proche¹⁸⁰ de *clarté* – « la netteté » - , ce qui rajoute à la *clarté* reformulé ainsi une nuance de /trancher/ dans les polémiques (pour faire de bons choix et bien exposer ce choix adopté).

19. On ne peut que **louer la CLARTÉ de la démonstration et du propos** de /l'auteur/ dans un domaine *où cette vertu est rare*, ainsi que **la netteté** de ses prises de position dans un débat hautement polémique, *autre vertu tout aussi rare*. (2005-6-a§210 §conclusion (sur quatre études regroupés)

Le commentaire de l'ordre de prédiscours suggère, par une imbrication déictique étudiée par Paveau (2006) – domaine *où ...* – que de telles qualités soient à considérer plutôt comme rares chez les historiens des finances du moins. En tout cas, le commentaire pose telle qualité comme *norme* idéale de la présentation des faits historiques¹⁸¹.

¹⁸⁰ Ce mot de sens proche de <clarté> est d'ailleurs indiqué parmi les réponses le plus fréquemment associées au mot-stimulus <clair> par Le *Dictionnaire des associations verbales du français* réalisé par Michèle Debrenne (consulté le 01.10.2010) et le *Trésor de la Langue Française* l'apporte en effet comme quasi-synonyme de la <clarté> dans le domaine de la vie intellectuelle. La définition fournie par le TLF - « Qui comprend et analyse bien » - confirme en outre la dimension d'/analyse/ dans le champ sémantique de ces mots et les relie explicitement au sens de /comprendre/ que nous avons indiqué comme sème dans le tout premier exemple d'analyse (celui de H.Meschonnic).

¹⁸¹ Notons cependant que le CR lui-même est remarquable de par sa propre clarté de présentation, telle une réalisation de son propre modèle prédiscursif évoqué et ainsi, tel un exemple à conseiller pour s'exercer à cette tâche. Je résumerai en points suivants cette remarquable /clarté/ :

- quant à la rédaction du CR, l'usage efficace et abondant (et cependant pas surabondant) du métadiscours pour articuler son propre propos (« au cœur de polémique », « pour expliquer », etc.) ;
- une distinction très claire de la voix rapportée (fréquentes citations exactes des jugements ou des formulations émises par l'auteur rapporté) de celle de l'opération de résumer ;
- au niveau du contenu rapporté (« quatre études portant sur /.../»), l'articulation du commentaire autour d'une grille proposée de « trois grands axes » ;

5.3.3. Conclusion sur l'étude des *topoi* formant le sens du mot *clarté*

Je résume mon analyse des *topoi* faisant voir des représentations sur le travail de la recherche et de sa présentation dans les évocations du vocable <clarté> dans un tableau schématisant en fonction des critères que j'ai marqués au départ de l'analyse comme nécessaires à tenir en compte :

- l'objet de discours que caractérise dans l'argumentation le mot *clarté* (l'ouvrage entier, ses étapes, démarches d'analyse, etc.) ;
- j'indique des valeurs complémentaires ou contraires possiblement articulées avec *clarté* dans les argumentations ;
- et je distingue les *topoi* relevés en fonction de deux disciplines.

Dans la mesure où les *topoi* relevés résument l'analyse des extraits des usages dans la langue naturelle, cette schématisation des données peut être interprétée aussi au sens grizien du terme (1.2.1 et 1.4.2) et donner ainsi des renseignements sur les représentations sociales sur la recherche et les manières d'en parler, à l'exemple de deux communautés discursives disciplinaires, dans la culture discursive française.

Dans l'esprit plus particulièrement de la théorie des *topoi*, la présentation tient toutefois compte du caractère plutôt abstrait des *topoi* qui peuvent se prêter, en fonction des instructions relevant de l'ensemble de l'énoncé, à des échelles d'argumentation contraire. Cette présentation essaye de tenir compte du fait que les extraits relevés par le mot-pivot posé ne sont que des exemples saillants selon ce critère-là. Pour en tirer des interprétations englobant l'ensemble des terrains discursifs, j'ai figuré les exemples analysés comme les cas de figure saillants sur les échelles de sens contraire où les chercheurs doivent justement se balancer pour arriver à un juste milieu où les deux pôles positifs seraient contrebalancés. L'intérêt de la présentation est notamment d'indiquer des éléments lexicaux ou sémantiques qui orientent, par leur co-présence dans l'énoncé, le sens à donner aux énoncés concrets dans l'un et l'autre cas.

-
- le contenu historique bien rapporté en faisant l'usage efficace des temps verbaux (passé simple, passé composé, présent historique) ;
 - l'élégance de quelques commentaires critiques (« /.../, terme mieux approprié, nous semble-t-il » ;
ou personnels – clairement distincts du propos rapporté – (/les sujets d'études/ « n'ont certes pas su » /.../ « même si d'autres, notons-le au passage, ont fait pire... »)

Tableau 3. Les *topoi* analysés comme garants des argumentations dans les corpus d'étude assemblés par les évocations du vocable <clarté> relevés dans les corpus de référence LS et An.

LS		AN	
<p>Les données</p> <p>A. /plus c'est étalé, plus c'est clair/</p> <p style="text-align: center;">↕</p> <p>B. /plus c'est étalé, moins...c'est clair/</p>	<p>A. - précision (<i>souci du détail</i>), - critères explicites (corpus) ; - transparence des choix < EXPLICIT, PRÉCIS, TRANSPARENT</p> <p>B. LISIBLE ; SIMPLE</p>	<p>Les données</p> <p>A. /plus c'est exposé, plus c'est clair/</p> <p style="text-align: center;">↕</p> <p>B. /plus c'est exposé, moins c'est clair/</p>	<p>A. <i>exhaustivité, érudition, finesse</i></p> <p>B. <i>risque pour la clarté d'exposition ; choix tranché pour la synthèse</i> < TABLEAU CLAIR</p>
<p>Analyse</p> <p>A. /plus...c'est distingué, plus c'est clair/</p> <p style="text-align: center;">↕</p> <p>B. /plus...c'est distingué, moins...c'est clair/</p>	<p>- <i>rigueur</i> méthodologique - <i>distinction</i> nette</p> <p>- confus - difficile de comprendre les liens</p>	<p>Analyse</p> <p>A. /plus...c'est organisé, plus c'est clair/</p> <p style="text-align: center;">↕</p> <p>B. ? /plus...c'est organisé, moins c'est clair/</p>	<p>- <i>Avec ordre</i>, - cohérence</p>
<p>L'Apport dans l'ensemble</p>	<p>A.pertinent B. confus</p>		<p>A. Propos clair, <i>éclairant</i> B. ?</p>
<p>Macro-critère pour l'ensemble</p>	<p>LISIBILITÉ - style limpide, transparent, ...</p>		<p>CRÉDIBILITÉ -Convaincant, - (<i>/?tableau clair, ÉVIDENT ?</i>)</p>

En partant des emplois les plus serrés en compréhension, où l'évocation de <clarté> renvoyait aux étapes ou démarches plutôt initiales du travail de recherche (exposition des données quant aux linguistes, assemblage des sources quant aux historiens), le tableau progresse vers les évaluations concernant les ouvrages dans leur ensemble, pour mettre en évidence enfin ce que j'appelle un

macro-critère pour l'un et l'autre champ disciplinaire : **lisibilité** pour les sciences du langage et **crédibilité** pour le domaine d'histoire. Le travail de recherche des sciences du langage se schématise dans ce contexte en effet comme exposition des données concernant le langage alors que les historiens chercheraient plutôt à présenter des synthèses des sources rassemblées. A quel point est-ce une schématisation qui représenterait également les critères d'évaluation et les cultures discursives estoniennes dans des champs disciplinaires correspondants ? Une échelle d'évaluation qui reste un peu en suspens concerne par ailleurs l'évaluation de l'apport de l'ensemble de l'ouvrage chez les historiens. Ce sont les questions sur lesquelles je vais me concentrer dans le chapitre suivant.

6. CLARTÉ COMME ÉVIDENCE ? LE LEXÈME SELGUS/SELGE+ DANS LES CORPUS ESTONIENS EN COMPARAISON AVEC LES CORPUS FRANÇAIS

Dans ce chapitre je présente les étonnements et les explications possibles concernant les données estoniennes assemblées en contrepartie de l'analyse de l'entrée <clarté> en français.

A la lumière de l'analyse effectuée dans le chapitre 4 et des observations générales, j'étais partie de l'hypothèse que le concept de /clarté/ ne serait peut-être pas forcément central parmi les valeurs de l'espace discursif estonien. La relative comparabilité, voire une abondance considérable par rapport aux données françaises a fait voir, toutefois, du moins une présence notable du lexème en question au sein des corpus estoniens. Les questions se sont posées toutefois sur les caractères des usages de ce lexème dans le discours et sur son articulation au concept français. Une analyse approfondie de la polysémie de ce lexème a trouvé enfin une interprétation dans la lecture des données à la lumière d'une métaphore conceptuelle cognitive.

6.1. Présentation des données estoniennes et de l'estonien

Je donne d'abord un aperçu des données, pour expliquer et affiner leur portée par la suite.

6.1.1. Remarques sur les formes estoniennes

Avant de commenter les données concrètes, quelques notes générales sur le caractère de la langue estonienne et ses catégories s'imposent.

L'estonien, langue de groupe finno-ougrien, est une langue agglutinante, c'est-à-dire que les formes des noms ainsi que des adjectifs présentent des variations en déclinaisons, les morphèmes correspondants se greffant sur le lexème noyau. Les verbes, tout en variant en conjugaisons et en temps verbaux, peuvent à leur tour former des locutions verbales avec les formes déclinées, de sorte que ces dernières acquièrent une fonction adverbiale. Dans les énoncés, les fonctions grammaticales sont toujours distinguables, mais

- 1) il fallait donc certainement relever tout le paradigme de variation du lexème, et
- 2) considérer que les formes peuvent bien coïncider.

D'abord, il fallait considérer que

- sous l'effet de variation en formes, le procédé de déclinaison s'articule aussi bien avec celui de dérivation que de composition et il y a **une forte continuité de sens entre catégories** Nom – Adverbe – Adjectif – Verbe :
 - la forme nominale SELGUS peut s'avérer un adverbe en comitatif : SELGUSEGA ('avec clarté');
 - l'adjectif SELGE, décliné en translatif, peut se présenter également comme formant de la locution verbale '*devenir clair*' – SELGEKS SAAMA ;
- au sein de la même catégorie, il peut y avoir aussi de la variation :
 - il y a une variété de formes adverbiales (SELGELT 'clairement' ; SELGESTI 'de manière claire,') qui sont dérivées de l'adjectif SELGE ('clair');
- Enfin, il y a une **coïncidence formelle entre la catégorie de Nom et celle d'une forme de Verbe** :
 - la traduction directe du signifiant principal du concept de *clarté* en français, le nom CLARTÉ se traduit en estonien SELGUS, en effet une forme nominale (le suffixe *-us* forme les noms de qualité), mais également la forme homographe du prétérit du verbe *selguma* ('apparaître, devenir clair') où *-s* marque le passé alors que le morphème *-u-* marque un sens réfléchi.
Par exemple :
 - Kontrollimisel **selgus**, et ...
 - En contrôlant, **il est apparu** / il est devenu apparent que ...

Ces cas d'homonymies de forme entre le nom et le verbe <selgus> n'étaient néanmoins pas très nombreux (4 formes verbales sur 11 occurrences en tout dans KK, 4 sur 9 dans AK et 1 occurrence dans Tuna), ladite forme elle-même étant déjà peu fréquente dans le corpus. Comme les fonctions syntaxiques de ces formes sont nettement différentes, il était bien facile de les distinguer dans les cotextes. Comme je n'avais pas englobé dans le corpus d'étude français des formes verbales, fort nombreuses dans ces corpus de référence-là, je n'ai pas non plus englobé dans le corpus d'étude final estonien des formes verbales simples. Cependant, il faut considérer que

- le composant verbal demeure présent dans l'ensemble du corpus estonien dans la mesure où la forme adjectivale SELGE déclinée en translatif SELGEKS peut s'avérer faire partie de la locution verbale SELGEKS SAAMA ('devenir CLAIR' ou '*apprendre*', '*comprendre*', etc.) ;

- si dans les corpus français, la base *-clair-* s'actualisait, abondamment également sous forme verbale indépendante (*éclairer*), il est à retenir que dans les corpus estoniens le lexème de correspondance heuristique s'actualise donc peu sous forme verbale indépendante¹⁸² ;
- le caractère général des verbes de référence est différent : en français, il s'agit d'un verbe actif transitif, qui demande un sujet et un complément d'objet direct, alors qu'en estonien, pour *selguma*, **il s'agit d'un verbe réfléchi** (marqué par le morphème spécifique à ce propos en estonien *-u-*) qui ne demande pas de préciser le sujet et se traduirait littéralement '*s'éclaircir*'.

Hormis les différences formelles indiquées, le fonctionnement général des catégories de la phrase est toutefois comparable à celle du français et pour commencer à analyser les modalités d'insertion des vocables à étudier dans différents discours, je vais maintenant au départ ce cadre de référence formel (repérage et analyse par catégories grammaticales).

6.1.2. Les données estoniennes par rapport aux données françaises

Pour le versant estonien du corpus, la quête pour le lexème SELGUs/E+ a été menée également dans les deux revues spécialisées centrales de l'étude, *Keel ja Kirjandus* (KK) en ce qui concerne les sciences du langage et *Tuna* (T) pour le domaine d'histoire, et, comme corpus de référence pour un regard plus généraliste, dans le corpus *Akadeemia* 2005 (Ak).

A la lumière des difficultés rencontrées dans la constitution du corpus d'études français, il est notable que les corpus estoniens, par contre, ont fourni facilement des données abondantes, sans besoin aucun d'aller élargir le corpus de référence. Il est vrai, la longueur généralement bien plus importante des CR estoniens (voir 2.3 et 2.4) fournit une masse textuelle¹⁸³ d'étendue fort supérieur au sein d'une année, mais le nombre de CRs y était beaucoup moindre.

Les deux sous-corpus spécialisés de l'année 2005, tout seuls, ont déjà fourni des ensembles considérables à analyser : 68 occurrences de <selgu/e*> en « expression rationnelle » selon Lexico3 (c'est-à-dire toutes formes confondues) dans KK2005, et 23 occurrences dans les numéros de Tuna en 2005 ; 61 occur-

¹⁸² Il est à préciser que la base demeurant inchangée, l'enquête par <selgu*> aurait dû faire relever toutes les occurrences de ce verbe, pas seulement celles du passé accompli.

¹⁸³ La somme des CR de KK2005 se mesure presque égal de deux périodes d'études assemblées dans LS : KK2005 - 283,2 en pages *1800 vs 144,6 pages *1800 de LS 2004-2006. L'ensemble des CR d'une année de Tuna 2005 sera notre échantillon le plus petit dans cette étude (84,4 pages *1800 vs 106,5 pages* *les Annales* 2005-3) mais nous l'avons estimé suffisant parce que les types d'emplois commençaient déjà bien à se dessiner.

rences dans Akadeemia 2005. Voici les données chiffrées, en reprenant également les données françaises :

Tableau 4. Les occurrences des lexèmes <clarté/clair*> et <selgu/selge*> relevés dans les corpus de référence français et estonien.

	En Pages types	Nombre de CRs	Noms	Adjectifs	Adverbes	Total
Esprit 2004–2005	300		5	7	7	19
An 2005–2006	600	ca 180 (6x30)	10	26	21	57
LS 2001–2010	720	ca 120	10	19	28	57
Les corpus français						133
KK 2005	283	45	7	25	36	68
Tuna 2005	85	13	0	17	6	23
Ak 2005	248		5	37	19	61
Les corpus estoniens						152

Le tableau fait donc voir d’abord une différence énorme dans les étendues de masse textuelle desquelles proviennent les occurrences relevées, mais c’est l’ensemble des occurrences en soi (133 dans les corpus français et 152 dans les corpus estoniens) qui instaure une comparabilité en aval de l’analyse, pour aller décrire le fonctionnement de l’un et l’autre lexème dans leur système respectifs (perspective « émique », qui fera suite, dans l’analyse, à la perspective « étique » d’une comparabilité hypothétique).

Si l’hypothèse de départ laissait attendre à une présence éventuellement moindre du mot-concept sur les terrains discursifs estoniens, les données lexicales semblent donc plutôt inverser le rapport – le lexème en question est bel et bien présent dans les CRs estoniens, et si le lexème estonien était doté de la même portée sémantique et pragmatique que le mot-pivot étudié en français, on pourrait dire que les CRs estoniens sont extrêmement vigilants en ce qui concerne la /clarté/. Les portées des lexèmes et surtout leur articulation à des concepts véhiculés ne se correspondant toutefois jamais exactement d’une langue à l’autre, je propose que la même abondance d’évocation du lexème estonien dans un ensemble de CRs où les ouvrages présentés sont même moins nombreux que dans les échantillons français indique plutôt que le lexème doit avoir, outre la fonction d’évaluation ou description de la présentation des ouvrages, d’autres fonctions ou sens dans ces textes. D’une part, je vais donc me concentrer sur les exemples saillants d’usage de ce lexème dans les évaluations de la présentation d’ouvrages, qui sont toujours présents dans le corpus. D’autre part, je vais me

concentrer sur ces autres usages, qui vont me renseigner d’abord sur les facettes des cultures discursives reflétées dans les revues, mais aussi, dans une interprétation ultérieure, sur une particularité de ce lexème en estonien qui se dessine par rapport aux exemples d’usage du lexème français.

Je donne une visualisation indicative de la problématique que je me suis posée et que j’expliquerai dans cette étude :

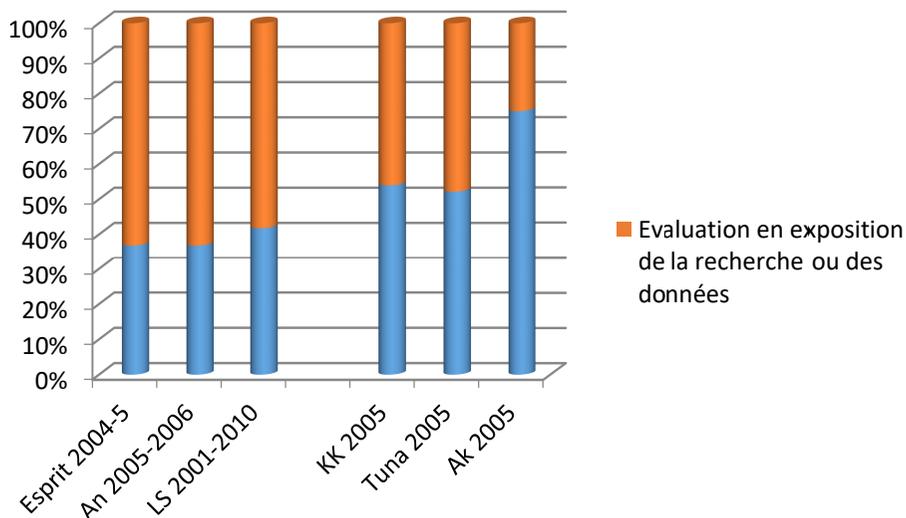


Figure 7. La part proportionnelle indicative de l’évaluation de la présentation dans les corpus d’étude français et estoniens.

Dans cette présentation, je schématise le fait que dans les corpus français, j’étais partie de l’étude d’un mot-pivot – *clarté* – désignant éventuellement un concept de référence prédiscursive dans sa forme nominalisée et servant à évaluer les ouvrages (le rouge sur la figure). Dans une certaine mesure, j’ai mis cet ensemble d’exemples en rapport avec les emplois adverbiaux (en bleu sur la figure), davantage descriptifs, quoique toujours en partie évaluatifs, et j’ai présumé que les adjectifs (englobés en rouge) se situent aussi plutôt sur les échelles d’argumentation autour des *topoi* reliés aux mentions de <clarté>. Dans les corpus estoniens par contre, il faudra décider de la fonction d’évaluation à la lecture des extraits, les catégories des parties de discours pouvant se comporter de manière assez différente en fonction des revues, des extraits, des thématiques. La dimension d’évaluation de la présentation des ouvrages est tout à fait présente dans une certaine mesure (les proportions en rouge), et je vais la présenter au fur et à mesure de l’analyse. Mais il y a également d’autres usages (les proportions en bleu) sur le fond qui émergent et qui méritent d’être exposés,

pour donner à la fin une schématisation précisée de la portée de ce lexème en estonien et de son articulation au concept véhiculée en français par le nom *clarté*.

Pour commencer, je pose donc des ensembles de données plus ou moins comparables et un critère clairement identifiable est de les organiser en fonction des parties du discours :

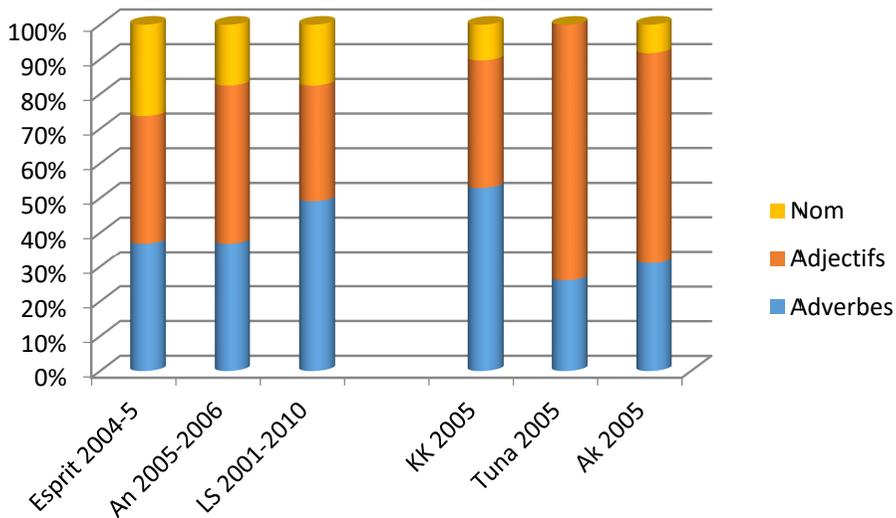


Figure 8. Représentation proportionnelle des données des corpus français et estoniens en fonction des parties du discours.

La représentation proportionnelle fait voir une distribution plus ou moins comparable des catégories de données dans les deux revues de sciences du langage LS et KK. C'est en effet dans cette revue que je pourrai analyser, parmi le peu d'évocations de la forme nominale la présence du concept étudié dans les corpus français. Les revues d'histoire par contre, les deux ressemblant davantage aux profils des revues de culture générale de leurs espaces respectifs, se montrent bien différentes entre elles. Dans le premier cas, il y a lieu de se demander si la ressemblance est réelle – quelles dissemblances peuvent faire voir les exemples concrets ? Dans le deuxième cas, vu surtout les ressemblances aux revues généralistes de référence, il peut y avoir lieu de faire des hypothèses sur les cultures discursives différentes, mais surtout – il faudra élucider ces fonctionnements différents.

D'une part, il faudra se renseigner sur l'apparente absence, ou du moins sur la carence de la catégorie du nom en estonien – dans le peu d'occurrences rele-

vés, y a-t-il possiblement quand même des traces d'évocation d'un concept comparable à celui désigné par *clarté* en français ? D'autre part, il faudra élucider le fonctionnement de différentes formes d'actualisations des adjectifs et des adverbes en estonien. Ce qui va me conduire, après une analyse diversifiée des modalités d'énonciation, à un autre type de répartition des données. Dans ces analyses, si la nécessité se présente, nous allons effectuer également des retours sur les corpus français pour couvrir ainsi d'une vue d'ensemble la totalité des données relevées.

Comme le comparable concerne avant tout l'exposition de la recherche, nous allons nous concentrer avant tout sur les deux corpus spécialisés, l'analyse des résultats du corpus de référence, le généraliste *Akadeemia*, sera exposée dans la mesure où elle complète l'analyse ou témoigne des tendances particulières.

6.2. Les emplois adjectivaux entre évaluation et évidentialité

Je commence par les emplois que je n'ai pas analysés dans le chapitre précédent et où cependant le contraste se montre le plus fort entre les revues estoniennes et françaises dans la représentation proportionnée – les emplois adjectivaux. Leur proportion est impressionnante dans *Tuna* des historiens estoniens et considérable dans la généraliste *Akadeemia* alors que dans les *Annales* la proportion des adjectifs n'est que légèrement supérieure par rapport aux autres sous-corpus français et plutôt moindre dans *l'Esprit*.

6.2.1. Les adjectifs d'évaluation dans les corpus français et estoniens

Pour continuer l'analyse amorcée dans l'étude des *topoi* et cerner la propriété de /clarté/ dans sa qualité de prédication par rapport aux autres adjectifs employés dans les argumentations, à partir du corpus français, j'avais l'idée d'établir des tableaux des occurrences axiologiques précises de <clair> et de <selge> dans les corpus spécialisés français et estoniens. Telle présentation synthétique aurait dû faire voir quels étaient les objets de discours que la qualité de *clair* / *selge* venait prédiquer (introduction, structure, etc.) et quels étaient les effets de sens qui s'y actualisaient sur les échelles d'argumentation autour des *topoi* analysés dans le chapitre précédent.

La méthode fonctionnait bien pour les corpus français, où il s'est avéré intéressant de relever des cooccurrents et d'en préciser le rapport avec *clair*. Par exemple, au moyen de la conjonction *et* <clair> se trouve en rapport avec <détaillé> et <solide> dans un cas postposé et dans l'autre antéposé.

- en choisissant comme angle d'approche la « culture historique », qu'il prend soin, **dans une introduction théorique à la fois CLAIRE et dé-**

taillée, d'opposer à l'image historique et à la conscience historique avant de la définir, en suivant Jörn Rüsen, comme « /.../ » (An 2005-6b-108)

- L'ouvrage s'ouvre sur **une solide et CLAIRE présentation**, indispensable avant tout voyage dans le riche univers des textes administratifs /.../. Elle comprend une excellente mise en garde concernant l'interprétation de ces textes -/.../ Les choix opérés parmi les textes sont justifiés -/.../ Ont été laissés de côté /.../ (A 2005-3-16)

L'inspiration prise de la théorie des échelles argumentatives de Ducrot et Anscombe (...), la prise en compte du cotexte élargie dans ces énoncés nous révèle deux manières d'éclaircir le concept de /clair/ :

- (a) complémentaire d'orientation argumentative semblable parce qu'antéposés et englobés dans une seule et unique entité de discours (une « association en bloc ») : *une solide et claire présentation*, donc /< **solide** + **clair**/
- (b) complémentaire mais se composant de deux qualités postposées au nom prédiqué. Dans ce cas, les qualités sont d'orientations argumentatives différentes : *une introduction à la fois claire et détaillé*, donc /< **détaillé** et **pourtant**¹⁸⁴ **clair**/

Donc, ne serait-ce qu'une introduction d'un ouvrage peut être prédiquée en *clair* soit en plus d'une qualité comme *solide* soit en dépit d'être *détaillée*. On reconnaît les topos /Plus c'est exposé, plus c'est clair/ et dans l'autre cas /Plus c'est exposé, moins c'est clair/ (cf. 5.3).

On trouve en effet quelques exemples pour une telle analyse également dans le corpus estonien KK :

- la construction de l'analyse dans le cas d'une thèse en linguistique est présentée selon le *topos* /plus c'est organisé, plus c'est clair/ : où la conjonction complétive *ja (et)* articule les qualités /**clair**/ + /**logique**/ et, de manière un peu moins reliée mais toujours complémentaire (*ning*), le fait d'être illustré par des schémas :

Esitus on selge ja loogiline ning ilmestatud skeemidega
/La présentation est claire et logique et (en plus) accompagnée des schémas/
/Plus c'est organisé, plus c'est clair/

¹⁸⁴ Il faudra signaler ici les développements de la Théorie de l'Argumentation de la Langue vers les études des Blocs d'Argumentation par M.Carel et Ducrot, se concentrant notamment sur tels schémas (X pourtant Y), mais tout l'appareillage de cette théorie ne sera pas appliqué dans cette thèse.

- un **choix effectué** pour un recueil de textes active le *topos* arguant une exposition pas trop détaillée :

koostajad valinud kindlal käel ja selge plaani järgi
 /les éditeurs ont choisi de main ferme et selon un /schéma-vision/ clair/
 /plus c'est choisi ou : <moins c'est exposé, plus c'est clair/

Les exemples qui s'analysaient bien en termes de cooccurrents étaient des segments descriptifs qui portaient sur des éléments assez concrets comme introduction, choix des textes ou illustrations. Tels segments n'étaient toutefois pas très nombreux.

Comme dans les corpus français, on pouvait cependant constater une concentration de **l'emploi axiologique**, qui portant **sur l'ensemble de l'ouvrage**, au début ou à la fin des présentations d'ouvrages. A la différence de « LA CLARTÉ » comme attribution d'un enseigne mérité ou en concession à la fin des CR français, cet usage dans les CR estoniens analysés se présente plutôt au début, sous forme plutôt de toute **une liste de qualités d'excellence énumérées** au départ pour faire débiter le commentaire :

- dans l'introduction pour un recueil d'analyses littéraires effectuées sur un texte dont /le travail de traduction/ est remarquable : élégant, précis, clair et fluent.

töö on esmaklassiline : elegantne , täpne , **selge** ning ladus.
 /le travail de traduction/ est remarquable : élégant, précis, clair et fluent.

- 1^{ère} phrase d'une introduction éloquent en 4 phrases pour une thèse en littérature :

käsitluslaadilt põhjalik ja esituselt selge.
 /l'ouvrage est/ approfondi quant à sa manière de traiter le sujet et claire quant à la présentation

Le premier cas concerne donc les spécificités de juger une traduction, le deuxième le travail de la recherche lui-même. En tant qu'adjectif appréciatif évoqué de manière complémentaire dans la liste, on peut remarquer la réapparition de *põhjalik* (*l'approfondi*)¹⁸⁵ : une présentation *claire* va de pair avec une approche *approfondie*. Les qualités d' « excellence » (*suurepärase*), par contre, donnent à voir une construction parfaite de l'analyse où *selge* entre en série d'excellence avec les qualités comme : *täpne*, *elegantne*, *ladus* (*précis*, *élégant*, *et fluent*).

¹⁸⁵ Cf. le premier exemple en forme nominale.

6.2.2. Une forme de modalité d'évidence révélatrice des doxa – *on selge, et... ('il est clair/évident que...')*

Si les emplois évaluatifs ne sont pas courants, quelles sont alors ces autres emplois ? Ces emplois se regroupent en gros dans deux types :

- 1) les emplois dans le discours rapporté (les exemples ou le récit du contenu de l'ouvrage), et
- 2) l'activité de commentaire qui elle aussi porte plutôt sur les faits étudiés ou encore sur le contexte général de ces faits.

Quant aux **exemples en discours rapporté**, il y a juste à signaler ici qu'ils ne concernent pas la *présentation* de l'ouvrage mais les faits relatés. Dans **l'activité de commentaire**, il s'agit en général d'un cadrage contextuel, qui peut impliquer aussi un point de vue de l'énonciateur sur les faits, mais le commentaire ne concerne toujours pas la manière dont ces faits sont présentés dans l'ouvrage.

J'analyserai les emplois adverbiaux dans ces commentaires par la suite, mais quant aux adjectifs, il y a d'abord à décrire un segment répété particulier, très récurrent dans les corpus estoniens – *on selge, et... ('il est clair que')*. Dans cette forme précise <on selge, et ('il est clair que')>, le segment se présente 6 fois dans Tuna (sur les 17 occurrences adjectivales en tout), 4 fois dans KK et 13 fois dans Ak 2005, mais si on y rajoute les emplois qui sémantiquement actualisent le sens / X est/était clair/ dans le discours rapporté¹⁸⁶, ces emplois constituent plus ou presque une moitié des « autres emplois » dans Tuna et Ak et un quart des emplois adjectivaux dans KK. Même si dans KK, ces emplois sont donc les moins nombreux, je vais quand même les analyser ci-dessous en parallèle avec les exemples de *Tuna*, pour me concentrer toujours, plutôt, aux revues spécialisées. Les emplois dans *Akadeemia* se ressemblent aux traits communs que je vais dégager.

Davantage que 'il est clair que', une traduction plus explicite de ce segment serait 'il est évident que', car dans ce segment, le mot *selge* (*clair*) fait figure d'un **marqueur lexical de l'évidentialité**, pour constituer une **modalité implicative**, qui pourrait même se dire une **modalité doxique**.¹⁸⁷ Dans les énoncés où apparaît ce segment, on fait en effet appel à une vérité extérieure indiscutable, à un état des lieux présumé du monde – ce qu'on appelle depuis les philosophes grecques les *doxa*¹⁸⁸.

¹⁸⁶ Cf. Plus bas *siis oli pilt selge - alors tout était clair*.

¹⁸⁷ Pour un usage du terme 'modalité doxique' voir par exemple <http://www.aldobizzocchi.com.br/artigo38.pdf> (12.10.2013).

¹⁸⁸ La *doxa* (du grec δόξα, *doxa*, « opinion », « conjecture ») est une opinion qui se base à des préjugés populaires ou singuliers généralement admises comme tels, non soumis à un examen de leur vérité. Depuis le philosophe grec Parménide, qui s'est efforcé à montrer l'ambiguïté de raisonnement qui se base sur de tels opinions, et Aristote, chez qui *doxa* est un chemin dégradé de raisonnement qui sinon suit le *logos*, le concept a été exploité par de multiples courants d'étude de la parole (Perelman) et du social (par ex. Bourdieu 1979 : 267).

Alors que le *topos* est « un schème discursif caractéristique d'un type d'argument¹⁸⁹ », faisant partie d'un « art de collecter les informations et de faire émerger les arguments » (Plantin 2002 : 576), la *doxa* « correspond au sens commun, c'est-à-dire à un ensemble de représentations socialement dominantes, dont la vérité est incertaine, prise le plus souvent dans leur formulations linguistique courante, » c'est « la réputation, ce que l'on dit des choses ou des gens » (Plantin 2002 : 197). Les deux font voir des prédiscours circulant dans les espaces discursifs. Or, si dans le cas des *topoi* analysés dans les occurrences de <clarté> (cf. 5.3) et de certains adjectifs ci-dessus, il fallait *déduire* des argumentations construites des *topoi* sous-jacents à ces argumentations comme garants, l'argumentation par *doxa* évoque ces prédiscours en explicite, par un signalement de l'évidence présumée.

Dans un premier lieu, c'est le sérieux du travail scientifique qui est rappelé en préconstruit pour conclure. Ce travail est catégorisé ainsi indubitablement en termes d'une « entreprise qui demande du temps et de la peine » :

T 2005-1-2-142 conclusion

*/Les intéressés de l'histoire ont désormais à leur disposition une œuvre riche en information sur la formation d'une élite cultivée estonienne à St.Petersbourg. **Il est clair qu'en cas d'un tel livre**, le rédiger, ce n'est pas tout simplement de s'y mettre et l'écrire. Avec un tel sujet, il faut vivre longtemps avec et mûrir. /*

KK 2005-9 paragraphe de conclusion, avant de conclure :

***/Il est clair que** l'assemblage des indices de réception est une entreprise qui demande du temps et de la peine. Il est naturel alors que l'un ou l'autre détail puisse échapper et qu'un individu ne trouve même pas tous les textes concernant. *C'est pourquoi je voudrais signaler encore quelques sources, /...//**

On retrouve ici le vocabulaire de la richesse vu chez les historiens érudits français et celui d'un « travail acharné » et pénible dans le corpus du versant linguistique (quoique l'exemple concret relève plus exactement de la section d'études littéraires de la revue KK). Or, si dans le corpus français nous avons remarqué un ethos de /travailleur dur/ qui luttait pour sa lisibilité (LS) ou pour se buter à des contraintes d'exposition (An), déjà à partir de ces exemples-ci nous pouvons voir que dans les deux corpus spécialisés estoniens, il est question plutôt d'un /sérieux/ qui est essentiellement interne au travail du chercheur. Le chercheur est en effet censé *trouver* le savoir (la concession, s'il en faut, se fait *naturellement* sur quelques détails), et le livre est alors mis à *la disposition* des *intéressés*.

Et si, ci-dessus, c'est dans la revue des linguistes/littéraires, *quelques sources* comme supplémentaires ont été signalées avant de conclure, telle réfè-

¹⁸⁹ « Fondamentalement, un topos est *un élément d'une topique*, une topique étant une heuristique, un art de collecter les informations et de faire émerger les arguments. » (Plantin 2002 : 576)

rence est abondante comme fondement indiscutable de l'argumentation chez les historiens de T. Au cours d'une analyse, l'effet d'évidence peut être introduit par une certaine quantité numérique des données :

T 2005-4-143 : /**On peut demander si /.../ ? En cas de l'appartenance à /deux instance de mouvement de réveil national/ qui comptait chacun plus de 1000 membres, la chose est bien sûr claire. La base des données sur le Sud de l'Estonie est presque exhaustive selon l'auteur. Quant à la celle du Nord de l'Estonie, elle peut encore être significativement complétée. / ...//**

Du côté des linguistes de KK, une évidence assertée comme fondement d'argumentation présente plutôt un aménagement d'un espace discursif sécurisé en vue d'une fonction critique à mener, en dépeignant une évidence d'autorité du spécialiste dans le domaine :

KK 2005-12 : /**Il est assez clair/évident** qu'en Estonie il n'y ait pas de spécialiste comparable à A dans ce domaine. C'est ainsi que la discussion qui suit ne pointe que quelques problèmes d'ordre de normativité et/ou de didactique de langage ou encore n'ose discuter que quelques termes. /

On dirait qu'on voit ici explicitement asserté un effet de la **taille de l'espace discursif**. L'évocation de la **petitesse** de l'espace sert à ménager le fait de devoir évaluer le spécialiste unique dans le domaine, l'auteur du CR se met en scène de manière explicite pour adoucir son devoir discursif de présenter un commentaire critique, qu'il ne veut point menaçant pour la « face » de l'auteur en question.

Un autre effet de l'espace discursif, cette fois-ci **mémoriel**, est le fait que l'on a trouvé en mention des appels à des prédiscours portant à des possibilités de (non-)dire et de (non-) faire à l'époque du régime soviétique.

Un exemple très éloquent à ce propos explicite d'une part bien les ruses menées à l'époque pour aménager des étiquettes et des cadres théoriques obligatoires pour les faire signifier ce qui était plus dans les intérêts des chercheurs, qui, dans l'ensemble, étaient bien assujettis à l'idéologie donnée - l'extrait ci-dessous signifie : /si on ne pouvait pas choisir le cadre théorique, du moins, on étudiait l'histoire du peuple estonien/. Le même exemple fait d'autre part mention même de l'ironie¹⁹⁰ que les « assujettis » trouvaient dans le jeu de redéfinir de manière informelle, dans leur *jargon*, leurs objets de discours sous des étiquettes qui en faisaient voir des aspects autrement non mises en avant (« l'histoire de crottes »).

¹⁹⁰ Pour une étude de l'usage de l'ironie semblable dans un corpus de presse estonienne de 2005, voir Käsper (2009) où j'ai décrit les deux côtés de ce phénomène sous le nom d'*éclatement de signifiante*, d'une part, et par l'effet de souligner des « contextes inappropriés », d'autre part.

T 2005-4-145 ¹⁹¹: /A l'intérieur de la grille théorique extraite du marxisme (les notions d'infra- et superstructure de la société, de lutte de classes, etc.), on s'occupait de manière intensive des relations socio-économiques, en cas de sociétés prémodernes essentiellement de l'histoire du peuple paysan. **Non que** tel travail ait toujours été fait de manière mauvaise et opportuniste, **mais il est clair que** /A/ voulait faire autre chose et plus qu'une « histoire de crottes » (« sõnniku ajalugu ») comme on l'appelait dans le jargon des historiens russes. /

Dans KK, dans un commentaire à une prise de position concernant la méthode « narrative au sens large » de l'auteur étudié, le CR admet bien cette méthode dans la mesure qu'« /il est tout à fait logique que l'enthousiasme pour des archives en favorise un profit pour l'histoire culturelle et il est bien si telle attitude n'est pas disparue aujourd'hui /» Et poursuit :

KK 2005-5 : /**Quoiqu'il soit clair/évident que** les années de jeunesse de /A/ et les soirées avec /un autre chercheur dans le domaine/ l'ont favorisé davantage. /

Suit un commentaire développé sur l'état des lieux dans les années 1980 où s'articulaient de préférence une démarche ironique et, selon un article cité dans le passage, les explorations des archives.

Dans les deux cas, l'évidence assertée porte sur la connaissance des états de lieux présumée partagée dans la mémoire discursive. Or, il est peut-être significatif que dans KK cette assertion se situe dans un passage de la discussion de la méthode, alors que dans Tuna elle relate, en discours rapporté, en fait l'histoire de la discipline elle-même. (Les deux occurrences au passé de la forme étudiée (<oli selge, et>) relatent en discours rapporté les événements d'histoire traités dans un ouvrage.)

Dans une dernière paire d'exemples à analyser se dessinent encore davantage les deux **manières de faire la science** un peu différentes représentées par ces deux revues.

KK 2005-8 conclusion

/La partie théorique se termine sur un développement intrigant des chansons-contes épiques finno-baltiques comme « redécouverte ». **Il est clair que** les principes de base dans la composition des épopées dites nationales « Kalevipoeg » et « Kalevala » étaient bien différentes de celles de l'auteur de ces chansons (de même qu'en outre le sexe des compositeurs) /les chansons sont imprégnées d'un savoir féminin que l'auteur voulait ne pas faire disparaître ?/ Que ces questions restent sans réponse ici. En tout cas, un champ non labouré est ouvert ici pour des études féministes pour un-e chercheur-e d'origine du coin. /

¹⁹¹ T 2005-4-145 : Marksismist välja kasvanud teoreetilise raamistiku (ühiskonna baasi ja pealisehituse, klassivõitluse jms. mõistete) sees tegeldi intensiivselt sotsiaalmajanduslike suhetega, eelmodernsete ühiskondade puhul peamiselt talurahva ajalooga. Mitte et seda tööd oleks tingimata alati halvasti ja oportunistlikult tehtud, aga SELGE on, et Gurevits tahtis midagi muud ja midagi enam kui « sõnniku ajalugu », nagu seda vene ajaloolaste slängis nimetati.

T 2005-1-2- 138 conclusion

/On ne peut pas dire que /les sources étudiées dans l'ouvrage n'aient pas été étudiées auparavant/ Mais il est clair que /les sources en question/ permettent une analyse approfondie de divers domaines de la vie humaine, ainsi que des comparaisons avec /.../. La publication des inventaires des biens des marchands tallinnois du XVIII^{ème} siècle en crée en tout cas des conditions favorables. D'autant plus que l'auteur a l'intention de publier aussi des inventaires semblables de la ville de Pärnu. /

Dans les deux cas, on pourra identifier un *topos* de la nécessité de travail qui ferait avancer les sciences (*/Plus on travaille, plus on saura sur le sujet/*), mais si dans KK, ce sont les nouvelles questions à aborder qui sont signalées avant de conclure, dans l'exemple de T on souligne des ouvertures « approfondies » (*sic !*) possibles plutôt à partir de nouvelles *sources*.

Pour mettre cette analyse en rapport avec l'analyse des *topoi* relevés dans les corpus français, un trait comparable à LS dans KK est le fait que le dernier commentaire, par exemple, envisage nécessairement une */distinction/* à admettre (*il est clair que les deux œuvres étaient bien différentes*). Dans *Tuna*, les prédiscours ne semblent pas douter de la nécessité d'exposer les sources. Certes, contrairement au caractère déclaré polémique des *Annales* française, *Tuna* est même institutionnellement éditée par les Archives Nationales. Mais les appels à l'évidence ne concernent pas seulement la nécessité d'assembler et d'exposer les sources mais aussi les états des lieux et les manières de faire et de raconter l'histoire en général. Le point commun pour les deux c'est que c'est le domaine de la mémoire historico-culturelle qui en fournit le lieu et les faits à ne pas douter.

Pour questionner et tester cette impression de la modalité d'évidence facilement possible qui se dégage des terrains d'étude estoniens surtout quant au domaine d'histoire, je vais examiner d'abord telle possibilité sur les terrains français et explorer ensuite son fonctionnement par un autre indice sur le terrain estonien.

6.2.3. Argumentation par /évidence/ dans les corpus français et estoniens ?

La modalité « doxique » mise en relief dans les corpus estoniens serait-elle une particularité de la culture discursive estonienne ? Un test par segment de traduction littérale <il est clair que>, pourtant bien concevable en français en soi, ne donne aucun résultat dans aucun des sous-corpus d'étude (LS 2004–2007 ; An 2005-3 ; E 2004–2005), sauf une occurrence altérée et en discours rapporté dans *Esprit* (*garantir les droits /.../ à condition qu'il soit bien clair que/*).

Une recherche par la sémantique d'évidence donne deux occurrences du vocable « évident » dans An 2005-3 et 5 occurrences de la locution *mettre en évidence*. Le verbe *mettre* rentre déjà dans le paradigme d'activité de */montrer/*. Comment fonctionnent les adjectifs ?

Dans un cas, le CR débute par une question de savoir /c/omment faire l'analyse d'un phénomène de la société chinoise « alors que les sources officielles disponibles demeurent limitées, peu fiables, et que l'étude d'un tel sujet est aujourd'hui encore seulement tolérée par les autorités chinoises ». Le CR juge que l'ouvrage « répond à ce défi avec succès » et décrit les sources utilisées (témoignages oraux, récits publiés, œuvres littéraires, articles de presse, statistiques officielles et les travaux récents, peu nombreux mais irremplaçables, menés par des chercheurs chinois). Sur ce fond, on trouvera :

/.../ Que des formes institutionnelles anciennes soient alors mobilisées avec des visées nouvelles **est d'autant plus évident** que la place du monde rural dans la société chinoise a subi de profondes transformations (An 2005-3)

Le deuxième exemple est une conclusion de la « démonstration » :

/l'Auteur/ démontre la prééminence occupée au sein des universités italiennes par la philosophie naturelle : préparation et complément aux études médicales, elle trouve une autonomie nouvelle avec l'étude amendée et enrichie du corpus antique. Ses maîtres, à l'image de Pomponazzi, occupent des positions de prestige au sein des universités. La fécondité intellectuelle et institutionnelle de l'étude renouvelée du corpus naturaliste d'Aristote est ici **évidente**. (An 2005-5)

Le verbe dans les deux cas est *être*, il s'agit alors au fond d'une acception de la construction /il est évident que/ illustrant donc toujours la locution **mettre en évidence** c'est-à-dire /montrer/ par la démonstration présentée.

Du point de vue de l'argumentation, un potentiel déclencheur des évidences serait peut-être aussi le < certes > de concession. A ce point, il y a, dans les corpus, des résultats comparables tant en quantité qu'en qualité : 6 occ. dans le corpus An 2005-3, 18 occ. dans Esprit 2005 et dans LS 2006 3 occ. et, par cette petite entrée, on retrouve bien par ailleurs les profils de praxis différents mis en relief dans l'analyse effectuée par l'entrée <clarté>.

Dans l'échantillon de LS, on voit une concession d'évidence professionnelle émise sur le dilemme de constitution des données (sur base d'entretiens, plus faciles à récolter, certes, mais dont la monotonie de situations offertes) et une autre, littéralement nommée, sur la nécessaire « distinction » :

Nous retrouvons alors le débat sur la contextualisation du discours **certes** sans a priori sur **la distinction entre** texte et contexte, mais sans que les auteurs aillent jusqu'à considérer que /.../

Dans l'échantillon An, un accord tacite admet comme *sympathique* la qualité d'*esprit critique*, le mode de *faire appel* à cet esprit étant toutefois critiqué dans cet extrait :

La méthode employée, /.../ la plus traditionnelle puisque l'auteur cherche à remonter à /.../ Or l'érudition déployée par l'ouvrage est de seconde main, ce qui empêche d'en faire l'usage critique qui la rendrait utile : l'analyse de /.../ est particulièrement décevante. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que l'analyse des manuels prenne souvent la forme de **la dénonciation, qui est généralement le moteur de ce type d'étude** ; rien d'étonnant non plus à ce qu'elle débouche sur une perplexité dont l'auteur ne peut sortir que **par un appel à l'« esprit critique »**, certes sympathique, mais laissé à la bonne volonté des enseignants en tant qu'individus, ce qui n'est pas exactement rassurant. (An 2005-5)

Tel outil d'évocation des prédiscours dans l'argumentation est en estonien un petit mot *ju*, une particule de valeurs multiples qui peut dépeindre l'accord présumé sur les états des lieux de sources ou sur les démarches à faire dans une analyse :

- Suureks probleemiks on olnud kohanimed, mis **ju** osalt kadunud
/Vu **qu'en** partie perdus de l'usage, les toponymes ont été un grand problème/
- Peab **ju** selgitama mõistet
/Il faut bien expliquer la notion/

... mais aussi sur un savoir commun sur le calendrier des fêtes populaires :

- Kuigi on ju üldteada, et *jaanipäev* ...
/Quoiqu'**il soit bien** connu que *le jour de S.Jean* .../

Et, dans une note critique adoucie en concession, toujours dans T2005-1, l'accord présumé sur la qualité par défaut d'« approfondie » :

- Käsitluse põhjalikkus ongi omadus, mis seda uurimust kõige paremini iseloomustab. Viimase tunnistuseks on **ju** seegi, et töö põhitekstis illustreerivad ja täiendavad rohkearvulised joonised : /.../ /uuest lõigust :/ Aga ...
/Le traitement approfondi est bien le trait qui caractérise le mieux cette étude. **En témoigne déjà** le fait que le corps de l'analyse est illustré et complété de nombreux figures présentant des chiffres : /.../ /début du paragraphe suivant: / Mais /.../ (T2005-1)

Sur 6 CRs dans T2005-1 on trouve 6 occurrences de *ju*, dans KK2005, on trouve 63 occurrences de *ju* sur 45 CRs. C'est donc un outil discursif assez courant, mais il convient de signaler que les types d'évidence signalés par ces quelques indices cernés sont légèrement différents. Qu'il s'agisse d'une concession avant critiquer ou d'un appel à l'évidence proprement dit, les extraits français se recentrent autour d'une argumentation en /crédibilité/ - (*démontrer*, *conclure des sources*, *esprit critique*) - le macro-critère cerné dans l'analyse des *topoi* dans les corpus français. Les évidences évoquées en prédiscours dans les corpus estoniens n'argumentent par contre pas vraiment une /crédibilité/ mais les faits ou manière de faire en soi (on *sait par savoir commun*, *il faut bien*, la qualité d'être approfondie *est bien* ...).

Pour conclure et pour passer à l'analyse des adverbes, qui va cerner encore ce différent rapport aux prédiscours (1.4.3) dans les corpus contrastés, un exemple dans KK qui comporte un *ju* dans le contexte d'appel à la mémoire socio-culturelle, après un incipit fort personnalisant l'auteur comme acteur de la recherche (cf. 3.1.3.), et avant d'employer un adverbe d'orientation que l'on va étudier par la suite.

/incipit:/ Eesti linnaajaloo teenekas uurija /Autor/ on jõudnud oma tööjärjega Neevalinna. See ei ole kindlasti juhus, oli ju Vene tsaaririigi pealinn Esimese maailmasõja aegu tõusnud eestlaste arvult teiseks linnaks Tallinna järel.

/.../ Ta keskendub ajavahemikule 1703-1917 ja toonitab, iseloomustades Peterburi eestlaste elukeskkonda, et tegu on küll paljurahvuselises linnaga (nagu nt Viin), ent **selgelt** vene metropoliga, kus domineerib vene elanikkond, keel ja kultuur.

/incipit:/ Le chercheur de mérites multiples en études estoniennes de l'histoire des villes, A, est parvenu à étudier la ville de Neva /S.Peterbourg/. Ceci n'est certainement pas un hasard, **on sait bien** qu'avant la guerre de 1916, la capitale de la Russie tsariste **était** devenue la deuxième ville en nombre d'estonophones après Tallinn.

/.../ Il se concentre à l'époque 1703-1917 et, en caractérisant l'environnement où vivaient les estoniens, il souligne que même s'il s'agissait d'une ville très cosmopolite (telle Vienne par exemple), c'était **clairement** toujours une métropole russe, dominée par une population, une langue et une culture russe. (KK 2005)

La particularité de raconter, dans le discours rapporté, et dans une modalité possiblement évidentielle les faits d'histoire peut donc expliquer en partie les inégalités dans la distribution des données estoniennes par catégories grammaticales entre les revues de disciplines différentes.

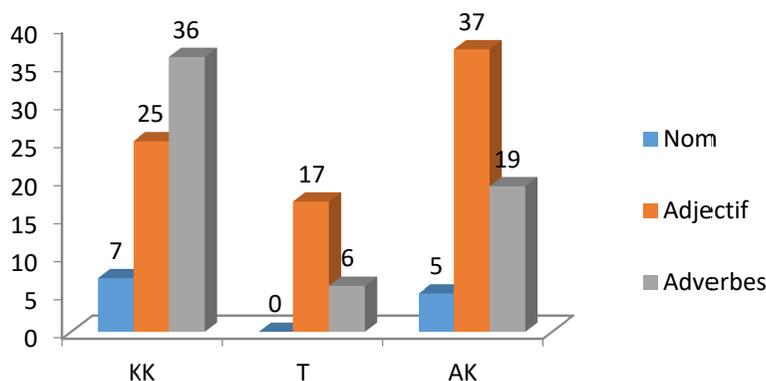


Figure 9. La distribution des données des corpus estoniens en fonction des parties du discours.

L'analyse a montré que, les adjectifs, sans être toujours évaluatifs, se trouvent aussi impliqués dans les constructions évidentielles <on selge et>, fréquentes surtout dans la revue d'histoire *Tuna* et dans la revue généraliste *Akadeemia* et dans une moindre mesure également dans KK. Or, KK, où les constructions évidentielles sont les moins nombreuses, comporte aussi des usages nominaux et adverbiaux qui du moins en proportions sont semblables à celles de la revue LS français.

6.3. Les emplois nominaux et adverbiaux dans l'évaluation de la présentation

L'analyse des adjectifs dans les corpus estoniens a donc révélé des sens et des fonctionnements assez dissemblant du cadre de référence des corpus français. Qu'en est-il des noms et des adverbes dont les proportions au moins se montrent semblables entre deux revues représentant les sciences du langage ? Comme pour les adjectifs, je vais d'abord examiner si je trouve quelque pertinence dans le corpus estonien pour le modèle d'analyse utilisé dans le corpus français, et je vais montrer les particularités du corpus estonien ensuite.

Comme *Tuna* n'a présenté aucune occurrence nominale, et que les adverbes constituaient le plus grand nombre d'usage du lexème selge* dans KK, il n'y a qu'à se concentrer sur les occurrences attestées dans cette revue.

6.3.1. Les quelques occurrences nominales dans KK

La *possibilité* d'une forme nominale comparable existe aussi bien en estonien qu'en français. Mais il faut dire que même parmi le peu d'occurrences de la forme nominale <selgus> trouvées dans le corpus le plus abondant KK, il n'y en a encore que deux ou trois qui se traduiraient en français comme *clarté* nominalisée.

Un cas comparable est un exemple d'une modalité expressément positive (modalité appréciative) en introduction de la présentation d'une thèse qui, cependant, sera décrite par la suite avant tout en termes de « l'approfondi » (cf. chapitre 4) :

- Väitekiri näitab autori **põhjalikkust, mõtteselgust**, allika-truudust ja täpsust ning head kultuuri- ja keeleajaloo tundmist
/La thèse montre chez l'auteur/ **l'approfondi, la clarté de raisonnement**, la fidélité aux sources et /la qualité de bien connaître la culture et l'histoire de la langue/.

Rappelons que dans les CR français, l'étiquette de « clarté » comme valeur méritée arrivait surtout dans des conclusions ou en aval de l'analyse, une occurrence dans l'introduction servait de concession. Dans l'exemple donné, il ne

s'agit pas de concession, mais la mention de *mõtteselgus* ('clarté d'esprit') fait en quelque sorte partie d'une liste établie, pour commencer, de toutes les bonnes qualités dont peut témoigner une thèse. A cet égard, il s'agit ici en effet d'un préconstruit qui surgit comme l'un des qualifieurs disponibles du discours académique. Or,

- (1) C'est le seul exemple de *selgus* dans KK2005 employé dans un acte discursif d'évaluation de la recherche,
- (2) même dans cet exemple-là le nom <selgus> est complété par un autre nom avec lequel ils forment un nom composé : <mõtte ('pensée, idée') + selgus ('clarté')>. Ce n'est qu'un seul exemple, mais c'est un premier signe qui nous indique un profil différent d'une /clarté d'exposition/ que nous avons décrite dans les corpus français spécialisés (Je signale que ce n'est que le corpus *Esprit* qui a présenté une occurrence de *clarté d'esprit* (cf. 5.1.).

Si dans le corpus français, j'ai catégorisé les exemples comportant la négation comme *injonction de la norme*, il est difficile de faire pareil dans le cas du premier exemple avec la négation en estonien. Vu le verbe descriptif qui introduit le discours rapporté dans l'exemple ci-dessous, l'apport général de l'énoncé est descriptif, mais il est vrai que la propriété *täpsus* ('précision') y est discutée comme l'une des conditions « (ne) pouvant garantir » (*ei tingi*) une *clarté*. De ce fait, un possible concept de clarté est présumé, et même son rapport avec /précision/ est envisagé mais c'est la négativité de ce rapport qui semble différente des exemples vus dans les corpus français :

- Samas **teab** /A/ **ka seda**, et taotletav (tunde)**täpsus ei tingi alati automaatselt selgust**, et suur väljendusvajadus ei pea kindlasti kulmineeruma otsesõnalistes osutustes. Aus ja mõjuv saab olla ka keerutades, sõnadega peitust mängides.
/Cependant **sait-il bien qu'une précision** (en perception) souhaitée **ne garantit pas toujours automatiquement une clarté**, qu'un empressement de s'exprimer ne doit pas forcément culminer en mots directement pointant (faisant voir). On peut être honnête et impressionnant aussi en n'étant pas direct, en jouant avec les mots./ (KK2005)

Il faut souligner certes que ce rapport un peu alternatif à la /précision/ et à la /clarté d'expression/ se situe dans un discours rapporté qui porte sur un poète et sur sa poésie – le type de contenu que dans les corpus de référence français, on ne trouve que, dans une certaine mesure, dans les corpus *Esprit* et pas ailleurs. (Notons en outre une certaine évidence soulignée dans cette prise de position quelque peu alternative (*teab ...*, et *ei tingi alati* (*sait que* /.../ *pas toujours*).) Et, il faut dire qu'en outre une autre occurrence de <selgus> se trouve dans le même texte, toujours en discours rapporté, évoquent la /clarté/ en préconstruit dans une construction nominale '*aux moments de clarté*' (*selgushetkedel*) et se ca-

ractérise par un sens comme /vague_{neg}/, (dont il est dit au prédicat par contre que /il y a tout en même temps dans la conscience/...). S'agit-il des descriptions d'une anti-norme ? Laissons les définitions des normes et de la *clarté* ici en attente, mais je peux indiquer d'ores et déjà que le placement **dans le discours rapporté** de ces occurrences s'avérera un trait fort caractéristique d'un grand nombre d'exemples dans tous les corpus estoniens.

L'exemple suivant comportant une négation peut toutefois bien être considéré comme représentant d'emploi normatif, vu que l'énonciateur constate un manque de clarté (par conséquent /nécessaire/) dans l'information :

- /... / Ei ole ka **selgust**, kes millise projektiga töötas
/‘**Il n’y a pas de clarté**’ / <**Il n’est pas clair** qui travaillait avec quel projet/

Un autre exemple normatif, tout comme l'occurrence précédente d'un sens qui s'exprimerait plutôt par l'adjectif en français, présente une injonction implicite : *selgus* est l'objectif d'une activité (toujours est-il que cette activité se présente en discours rapporté) :

- Orase põlvkonnale jäi ülesanne **selgust** tuua selles, mis aknast sisse tulvas
...
/La génération de Oras avait comme tâche ‘**d’apporter de la clarté**’ </de **rendre clair**, élucider, ‘faire le tri’/ dans tout ce qui arrivait ...

Les deux dernières occurrences (dont une dans le contexte littéraire et en discours rapporté que je ne vais pas traiter) de la forme nominale actualisent le sens qui en français serait plutôt adverbiale et on retrouve ici une description qui s'avère plutôt appréciative – ceci de par une sémantique d'intensité du nom qui est introduit par une évaluation en quantité/qualité ‘suffisante’ (*piisava selgusega*) :

- Need kolm paksu raamatut Ilmamaa kirjastuse väljaandel teevad heaks Ants Orast ja tema pärandit eesti kultuuris kaua varjutanud ülekohtu. Neist ilmub **piisava selgusega** Ants Oras (1900–1982) kui õpetlane, tõlkija, inimene, üks neid varasesse rahvuslikku vaimuelliiti kuulunuid, meie tõlkekultuuri alusepanijaid, kellela oleks raske ette kujutada Eesti kasvamisest kultuurrahvaks.
/Ces trois livres volumineux apparus dans l'édition Ilmamaa réhabilitent l'injustice dont a longtemps fait l'objet /A/ et son héritage dans la culture estonienne. De ces œuvres apparait ‘avec **une clarté suffisante**’ / **de manière claire ; de manière intense et convaincante**/ A comme savant, traducteur, individu, l'un des personnes ayant appartenu dans l'élite culturelle estonienne, l'un des fondateurs /.../

Nous avons donc retrouvé toutes les modalités retracées lors d'analyses des corpus français : l'emploi axiologique appréciative, l'emploi adverbial descriptif qui s'est avéré appréciatif par un sens d'intensité, et les emplois de type in-

jonctifs où *selgus* était suggéré (certes de manière un peu plus indirecte que dans les exemples français) par une notation de son absence ou impliqué par un objectif décrit. Or,

- Nous avons noté aussi des emplois autres (une anti-définition de la clarté, l'apparition de <selgus> en discours rapporté) dont il faut se demander s'ils sont occasionnels. Car,
- Les cas considérés ne représentaient qu'une partie minime des occurrences du lexème relevées dans les corpus estoniens. Nous allons donc élargir notre optique pour d'autres formes en estonien mais aussi par des retours par des constructions correspondantes sur les corpus français.

6.3.2. Les emplois axiologiques des adverbess estoniens

L'analyse du corpus français a fait voir que dans le cas des adverbess, les effets de sens sont plus précisément mis en valeur par les verbess.

Sur les 36 adverbess au total, quatre occurrences adverbessales portent plus particulièrement sur la présentation des travaux de recherche dans KK2005. Je distinguerais deux points de vue, qui représentent au fond les modalités d'énonciation différente selon la typologie élaborée dans 5.2.

Un point de vue plutôt extérieur, vers la fin du CR, donne une évaluation sur la présentation générale. Selon la typologie élaborée dans 5.2., ce sont les exemples **d'emploi axiologique** et en principe, on pourrait en effet les traduire par *avec clarté*. Et, si on n'a que deux exemples qui s'y regroupent, ces deux exemples s'enchaînent sur le même *topos* de manière contraire.

L'un véhicule le *topos* /moins on étale, plus c'est clair/ pour louer une conclusion courte et claire :

- töö lõpupeatükis võetakse töö **lühidalt ning selgelt** kokku .
/dans le chapitre final, le travail est résumé de manière courte et claire / ?avec clarté/

L'autre représente plutôt le *topos* /plus on étale, plus c'est clair/ :

- Raamatu tekst on igale soome keele valdajale hõlpsasti loetav ja mõistetav, vajadusel ülekoordav ja kokkuvõttev, selgelt liigendatud ning rikkalikult illustreeritud: /.../
/Le texte de l'ouvrage est, pour toute personne connaissant le finnois, facile à lire et à comprendre ; s'il y a besoin, on répète et on résume l'essentiel, l'ouvrage est **clairement structuré** / ?avec clarté/ et richement illustré : /... (KK 2005, début d'une conclusion)

Un point de vue interne au texte est celui **des emplois descriptifs** selon 5.2. au cours du travail où il est /montré/ ou /expliqué/ *clairement*. (Mais à vrai dire,

par rapport aux exemples que l'on va analyser ci-dessous, je catégoriserais ces emplois toujours clairement axiologiques en estonien, la dimension non exclue non plus dans l'analyse 5.2.2).

- Publikatsioon **avab selgelt** A keelevaated: ta kutsub /L'article 'ouvre' /montre/ clairement des avis de A sur le langage : il invite à ... / (KK)
- A **seletab** kõike **selgelt ja veenvalt**, ja käesolev arvustus ei hakka essee üllatuste mõnu siinkohal ära rikkuma. /A explique tout /de manière claire et convaincante/, et le compte rendu ci-dessous ne va pas /gâcher les effets de surprise de cet écrit/ (KK)

On trouve donc des emplois comparables aux emplois des corpus français. Et, comme dans le cas de la modalité descriptive des corpus français, c'est le sens des verbes qui renseigne le mieux sur les effets de sens du lexème *selge*+ actualisés sous forme d'adverbe. Mais en vue de saisir le lexème estonien dans ses manifestations multiples, il faut rappeler que les cas considérés ne constituent qu'une petite partie des occurrences adverbiales dans le corpus KK.

6.4. Orientations argumentatives dans les usages et dans la langue. Pratiques disciplinaires à la lumière d'une métaphore conceptuelle

Dans l'analyse de la construction adverbiale française *avec clarté* par rapport à l'adverbe *clairement*, nous avons vu que par rapport à l'adverbe, d'usage plus neutre, le sens de la construction adverbiale *avec clarté* servait de **l'intensif au verbe qu'elle accompagnait**. J'ai expliqué dans 6.1.1. que dans la palette de formes en estonien, de même les adjectifs peuvent être proches des usages adverbiaux. Les deux catégories peuvent actualiser, dans les corpus estoniens, un sens d'intensité/ du lexème *selge*+, mais différemment. Je proposerai de résumer la nature des verbes apparaissant dans ces constructions dans les corpus estoniens en termes d'une **métaphore conceptuelle de vision**. On peut en effet trouver aussi quelques autres lectures des discours académiques à la grille de métaphores (Crawford Camiciottoli 2005, Luodonpää-Manni 2009), mais à la différence de ces études, mon analyse n'est pas partie de la grille de métaphores, elle y est arrivée en résultat d'une analyse minutieuse de la polysémie du lexème SELGE ('clair') par des échelles d'argumentation (Ducrot 1984) sur lesquelles se situaient les énoncés comportant le lexème en mention. Mes interprétations étant donc issues des observations des matérialités langagières situées, elles interprètent aussi un peu autrement les schémas de métaphores conceptuelles proposées par Lakoff et Johnson (1985).

Lakoff et Johnson (1985) proposent parmi des schémas possibles pour une interprétation corporelle cognitive des idées des métaphores comme COM-

PRENDRE, C'EST VOIR ; LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIERE et LE DISCOURS VÉHICULE LA LUMIERE. Ces schémas sont notamment étudié par Luodonpää-Manni (2009) dans les articles de recherche des historiens et des linguistes français et finnois par des mots clé de vision (*point de vue, regard, etc*). Je saurais mettre mes résultats en rapport également par ces schéma, mais dans un premier temps, j'ai organisé mes observations selon une dichotomie entre VOIR et MONTRER (à la lumière ou par des résultats de la recherche). En étudiant le fonctionnement métaphorique d'une quantité de verbes dans les discours académiques anglophones à l'oral (in *academic lecture genre*), Crawford Camiciottoli (2005) ne considère même pas ce champ métaphorique de lumière, mais en étudiant les verbes qui accompagnent le lexème *selge* dans les textes de CRs estoniens et en français, ce schème d'image semble révéler une différence essentielle entre les deux terrains d'étude. Chaque revue du corpus estonien variera un peu les actualisations de l'image, toujours en fonction de profils disciplinaires ou des sujets discutés, mais dans une orientation argumentative générale des énoncés les schèmes d'image convergent presque toujours dans le même sens. Je vais montrer comment je suis arrivée à ces interprétations.

6.4.1. *Tuna* – une métaphore de base de VOIR ?

C'est le schème d'image VOIR qui nous fournit la clé pour interpréter presque tous les emplois adverbiaux de nature plutôt descriptifs et pour les emplois adjectivaux qui sont normatifs dans *Tuna*.

Soit un exemple qui s'étonne du fait qu'une source pourtant explicite (où on pourrait bien VOIR) n'a pas été utilisée pour trouver le savoir :

T 2005-1-1-134 : /Au début du 3^{ème} chapitre (pp 81–84), l'auteur se pose la question sur la durée de /.../ en notant que leur début ni leur fin ne peuvent pas être fixés selon ses sources. A ce propos, on ne peut que s'étonner pourquoi l'auteur n'a-t-il pas utilisé les /.../ où il **est** écrit ?clairement ? / à l'évidence, précisément/ (, kus **on SELGESTI kirjas**), à quels jours le conseil de ville s'est assemblé et /...//

Ainsi regrette-t-on, aussi dans un autre exemple, dans une conclusion qu'il y ait des faits qui /demeurent/ pas clairs. Pour commencer à conclure, l'auteur se sert par ailleurs d'une formule d'appels aux prédiscours disciplinaires selon lequel « un sentiment familier à *tout* chercheur en Moyen Age » serait le fait que « même s'il y a une base relativement grande de sources », il demeure toujours des questions...

T 2005-1-1-135 conclusion

Lõpetada tahaks aga *igale keskaja uurijale* *tuttava tõdemusega*, kuidas isegi suhteliselt suure allikabaasi olemasolu jätab ikkagi hämmastavalt palju vastuseta küsimusi. **Nii jäävad** ka kõnealuses uurimuses isegi täiesti elementaarsed

asjad, nagu jõulujuotude algus ja lõpp, papagoi laskmise toimumise aeg vms. informatsiooni lünklikkuse tõttu teadmata või **ebaSELGEks**. / Seda hinnatavamad on aga need teadmised, sealhulgas pisidetailid, mida /A/ raamat keskaja Liivimaa linnade peokultuuri kohta lugejani toob.

/On pourra conclure cependant par une sentiment *familier sans doute à tout chercheur* d'histoire médiévale que même avec une base de données aussi riche quand même tant de questions **restent sans réponses**. Ainsi, dans l'étude en question, tels détails aussi élémentaires que /.../ demeurent non connus ou vagues. On pourra d'autant plus apprécier les connaissances, y compris en détails minimales, que l'ouvrage de A apporte au lecteur sur la culture de fêtes dans les villes en Livonie médiévale.

Dans une autre conclusion, où l'apport de l'ouvrage considéré au savoir sur un secteur sinon mal connu est apprécié, on voit /apparaître/, à la lumière de l'étude effectuée, l'état des lieux modeste du secteur :

T 2005-3-145 :

Teisalt aga **tuleb üpris SELGELT ilmsiks** senine kahvatu uurimisseis kõnealuses valdkonnas

/En conclusion, notons que le volume apparu est une contribution considérable pour le savoir sur /.../. D'autre part, c'est l'état de lieux modeste en études de ce domaine qui apparaît.../

... alors qu'ailleurs on voudrait VOIR « une symbiose plus claire de la théorie et du sujet traité » (pour COMPRENDRE sans doute mieux) :

T 2005-1-2-141

Kahtlemata on teoreetiline pagas teritanud autori silma, nende mõju mõttekäigule ja järeldestele ei puudu. **Aga ikkagi tahtnuks teose põhiosas näha SELGEMat teooria** ja ainekäsitluse sümbioosi. Eessõnast tagapool me teoreetikute nimesid enam ei kohta.

/Sans doute les théories de fond ont contribué à trouver un regard averti, leur influence sur le développement d'idées et sur les conclusions ne manque pas.

On aurait voulu voir cependant dans le corps de l'analyse une symbiose plus claire de la théorie et du traitement de matériaux. Après l'introduction, les noms de théoriciens n'apparaissent plus.

Ce paradigme de sens s'oppose nettement aux 4 occurrences de <clairement> relevées en comparaison dans le corpus An 2005-3, où c'est le paradigme désignationnel de /dire/ qui est varié : *énoncé, montrer, permet ensuite de distinguer, répond, en décelant*, ainsi qu'à l'analyse générale effectuée des corpus français où l'analyse est CONSTRUITE (les THÉORIES ou les interprétations de l'histoire SONT DES BATIMENTS) et alors PRÉSENTÉE par les chercheurs. Alors qu'une préférence donnée aux sources qui donnent à VOIR la vérité représenterait une conception plus positiviste de la recherche chez les historiens estoniens représentés par *Tuna* 2005.

Quant à la revue généraliste *Akadeemia*, à laquelle *Tuna* s'est montrée similaire par certains usages (nombre des adjectifs et de constructions en 'il est clair que'), dans cette revue savante, on ne discute pas autant les sources mais on discute plutôt *l'essence* des choses. C'est ainsi que la métaphore de base véhiculée par *selge*+ est aussi toujours APPARAÎTRE ou VOIR et pas vraiment MONTRER : on peut *trouver* des preuves (*tunnistust leida*) et même dans un usage normatif, on souhaite qu'un réseau notionnel *se fasse voir* (*nähtuks*) :

Selle kohta võib Kõivult **selgesti** tunnistust **leida**, et nii vendlus
/A propos de cela, on peut bien **clairement trouver** des témoignages/des
preuves chez Kõiv/

[e] t kreeka mõistevõrgustik **selgemini nähtuks**" (lk 137 , märkus 35)
/pour que le réseau notionnel se fasse plus **clairement voir** » (p.137, remarque 35)/

Un profil de philosophie et d'histoire fait que l'on y trouve souvent également des œuvres portant sur l'histoire de l'Estonie. Dans ces CRs, les énoncés décrivant les positionnements ou les enjeux des œuvres qui peuvent bien se faire dans la forme qui imbrique des préconstruits : une politique qui est *clairement dirigée* contre l'Union soviétique, un livre qui est *clairement rédigé* pour un lecteur suédois, etc.

välispoliitika olevat lähtunud **selgelt** Nõukogude Liidu vastu suunatud
/la politique en affaires étrangères aurait été **clairement** dirigé contre l'Union
Soviétique/

Raamat on kirjutatud **selgelt** Rootsi lugejale, seetõttu selgitab
/Le livre est **clairement** adressée au lecteur suédois, c'est pourquoi /

Un autre aspect, plutôt lexical, qui montre encore une dimension d'évidentialité dans le lexème SELGE, relie cette revue, d'autre part, à la revue KK que l'on va analyser par la suite.

6.4.2. KK – les distinctions qui DEVIENNENT (même trop ?) CLAIRS

Dans KK, du point de vue de la description des analyses, on pourra toujours observer *le besoin de distinguer* et un topos /Plus c'est distingué, plus c'est clair/ et on pourra dire que c'est le descriptivisme ordinaire des sciences du langage, mais

- (1) Les choix dans les formulations descriptives qui font parler le texte et les données au détriment de l'énonciateur à l'origine de ces propos créent un schème d'image que les sujets étudiés DEVIENNENT CLAIRS en soi, de sorte qu'on puisse VOIR CLAIR ; par exemple :

paarisajaleheküljelist raamatut lugedes **saab selgeks**, kui vilgas ja mitmekülgne oli /En lisant ce livre de plusieurs centaines de pages, il devient clair combien était intense et divers.../

- (2) Une série d'emplois discursifs mais aussi figés dans la langue sous formes de mots composés invoquent une image négative de VOIR même (TROP ?) BIEN, ce qui rejoint encore une fois la dimension d'évidentialité.

Je montre d'abord comment se présente le premier vecteur de sens, pour revenir à ce type particulier d'évidentialité ensuite.

Déjà dans l'analyse ci-dessus quant aux adverbes dans la présentation de la recherche dans KK (6.3.2), dans l'extrait où le travail était /clairement / structuré (*liigendatud*) ou résumé (*kokku võetud*), un point passé sous silence était le fait qu'une traduction la plus naturelle en français aurait été de dire par exemple que l'ouvrage expliquait (*seletab*) ou présentait les vues de l'auteur étudié. Le verbe qui figurait dans le texte estonien figurait plus précisément était *avama* - 'l'ouvrage ouvre les vues.'

Publikatsioon **avab selgelt** Faehmanni keelevaated : ta kutsub /La publication ouvre (présente) clairement les visions de Faehlman:/

A la lumière de la métaphore conceptuelle indiquée, une traduction possible serait de même *l'ouvrage met à la disposition du lecteur pour voir*. La question n'est certes pas en traduction mais dans la schématisation de la manière de présentation. Parmi les autres usages, il y a encore un ensemble de 28 occurrences où, en discours rapporté ou en assertions autrement portant sur les faits, **les faits /deviennent clairs/**, de sorte que pour une étude discursive de la polysémie lexicale du mot *selge* on pourrait proposer un vecteur¹⁹² de sens qui irait d'une /distinction/ à peine visible vers une distinction de plus en plus visible

- en commençant par apparaître sur un fond (*ilmneb (devient apparent), selgesti tajutav (perçu clairement)*) ;
- constituant ensuite une distinction (3x *eristuma (se distinguer)*, 1x *erinema (différer)*, 1 *domineerib (dominer)*, 1 *tõuseb esile (se mettre en relief)*) ;
- pour enfin faire disparaître une ambiguïté totale des faits (*kuuluvus on selgeim, selge märk, selge eristus (appartenir de manière sûre, un signe clair, distinction sans ambiguïté)*).

¹⁹² Conception d'analyse de la polysémie représentée par J.Picoche, inspirée de G.Guillaume.

Exemples :

- /un phénomène devient apparent/ :
substraat, mis **ilmneb** eriti **selgelt** hääldust hõlbustava siirdevokaalina
/un substrat qui **devient** particulièrement **apparent** comme voyelle facilitant la prononciation/
- /la présentation matérielle fait distinguer/
osade kokkuvõtteid (need on selgesti **eristuval** hallil taustal)
/les résumés des parties (ils **se distinguent** bien sur un fond gris) et .../
- /il y a une frontière claire/
kõigil lingvistika aladel ei ole selgeid piire alati olemas.
/Tous les domaines de la linguistique n'ont pas toujours de frontières claires/
- /il y a un dominant/
toonitab, /.../ et tegu on küll paljurahvuselise linnaga (nagu nt Viin) , ent selgelt vene metropoliga , kus domineerib
/dit qu'il s'agit d'une ville certes multinationale (comme Vienne) mais clairement russe où domine .../
- /il y a même un dominant trop clair (dans le domaine de la poésie)/
ei doseeri üle, puudub vaatamata kõrgele lennule selge ja ülejäänud teksti kihistusi lämmatav dominant
/sait ne pas mettre de dose en trop, malgré les aspirations lointines il n'y a pas d'un dominant qui soit clair et opprimant pour le reste du texte
- /faire partie sans aucun doute/
analüüsil lausest—kõnekäänd kuulub selgelt reemade hulka .
/l'analyse qui montre que le dicton fait clairement partie des rhèmes.../

En correspondance à une logique de vecteur d'intensité dans l'étude de la polysémie des mots, dans des saisies les plus abouties¹⁹³, **l'adjectif peut prendre le relais**. Soit en forme simple ou encore en superlatif :

- /normes claires sont possibles/
et tartu keelele **ei** kujunenud **selget** normeeringut. Seegi on ilmselt
/que les normes pour le dialecte de Tartu **ne se soient pas clairement dessinées**, c'est sans doute/
- kõnekäändude suurim ning **vormilt homogeenneim ja selgepiirilisim alaliik** võrdlused .
/comparaisons, le plus grand sous-genre de dictons homogène par forme et avec des types **les plus clairs à distinguer**/
- domeeniline **kuuluvus on selgeim** substantiivide **puhul**
/l'appartenance par domaine est **la plus claire en cas de substantifs**/

¹⁹³ Conception de J.Picoche (pour étudier la polysémie lexicales à l'esprit de cinétismes qu'actualisent les effet de sens dans différents „saisis“ inspiré de G.Guillaume.

Soit en actualisant l'effet de sens /tout à fait clair/ de l'adjectif même de *selge* (*clair*) :

- **un souhait clair, /indubitable/** de devenir aussi autoritaire que la personne de référence
meenutagem näiteks seda, kuidas Eduard Männik ja Arthur Roose võtavad mõõtu Tuglase välimusest, **selge sooviga** sama "autoriteetseks" saada (lk 159);
- /l'étude confirme les forces des études littéraires locales ayant subi des changements de **paradigme clairs** dans les années 1990/
uurimus kinnitab 1990-ndatel **selgeid** paradigmamuutusi üle elanud kodumaise kirjandusteaduse tugevust seeläbi, et arutledes ekstra-polatiivse tulevikkirjutuse üle, tungib ta
- /l'étude soutient la **distinction claire** dans notre langue où l'appellatif est traduit comme/
ul toetab meie kirjakeele tava selget eristust, kus apellatiiv tõlgitakse

Pour interpréter ce composant sémantique de /distinguer/ de la notion *CLARTÉ* il convient de se référer aux pratiques disciplinaires des linguistes. Les cas (8 cas) de **l'injonction de la norme** véhiculent toujours le topos /Plus c'est distingué, plus c'est clair ; < pas suffisamment distingué, pas clair/. Dans ce cadre, par exemple :

...de olemasolu **vajanuks** artiklis **selgemat eritlemist**. Kirjutises on ka /l'existence de ... aurait dû être **présentée et distingué de manière plus claire** dans l'article/

/võiks/ lähtekeelega seotud tagamaid **selgemini esile tuua**. All - järgnevalt /pourrait mettre plus en relief les cause reliées à la langue de source. .../

mehhanismina, mis võimaldab luua kultuuris uusi vaatepunkte ilma **selge** oponentinguta vanadele vaatepunktidele
/en tant que mécanisme qui permette de montrer de nouveaux point de vue **sans s'opposer clairement** aux anciens/

Võiks arvata, et **niisuguste** (**ebaselge** etümoloogia või onomatopoeetilise /on pourrait croire que tel cas (d'étymologie **pas claire** ou onomatopoeétique

Dans cet aspect, il n'y a qu'à confirmer qu'il y a en effet une transversalité dans la compréhension de la notion normative *CLARTÉ* dans ce domaine disciplinaire, vu une certaine ressemblance dans les manières de décrire les processus et les résultats du travail dans les corpus estoniens et français.

Or on peut se demander si ce composant ne se décline pas également dans son usage en même temps selon les cadres cognitifs plus généraux, dûs aux usages ordinaires de la langue. Il est à savoir d'abord que parmi les « autres emplois » les corpus KK et AK, les plus étendus en masse textuelle, font voir

une série de **mots composés** qui déclinent presque tous une idée de /**évidemment ou trop clair**/ :

KK : põimides juba teoste tekstisse **päevselgeid** allusioone ja avalikustades eeskju /allusions dans les textes qui sont 'aussi claires que la lumière de jour'/

KK : . Kuigi tegemist oli **sulaselge** propagandalehega , pöörati selles / même s'il s'agissait d'un journal **bien évidemment** propagandiste, ...

KK : päevikusissekanded Narva kohta on **ilmselgelt** empaatilised (lk 57 , 60 , 70 /dans les notes, dans ses cahiers, sur Narva il y a **bien évidemment de l'empathie**

Ak : ilmutas 17 . oktoobril 1944 **ilmselgelt** N . Liidu tellimusel artikli , /a fait publier, **selon toute évidence** par l'ordre de l'Union Soviétique, un article

Ak : dagi" ei kõlba . Kirjutada nii **ilmselgest** asjast poolteist lehekülge ja vahepeal veel küsida, kas see asi ongi « nii pikka arutlust väärt », kujutab endast vaimset mõnulist teiste arvel.

/Ecrire **sur un objet aussi évidemment clair** une page et demi et demander encore entretemps si la chose valait bien « une telle réflexion développée » fait bien figure d'une jouissance intellectuelle au dépense d'autrui./

Il est vrai, les corpus font voir aussi un mot composé d'orientation positive :

lingvistilise **asjatundlikkuse ja selgepilgulise** analüüsivõimega. /avec bonnes connaissances en linguistique et avec un regard clairvoyant (VOIR) en analyses/

Même dans le cas d'orientation positive on peut donc toujours faire voir un topos /plus on voit, plus c'est clair/¹⁹⁴, mais dans le cas des composés avec le sens /trop clair/, l'échelle d'argumentation semble être dépassée – sémantiquement, on est à nouveau sur la formule évidentielle /il est clair que/. Sauf que l'évidence concernée est plutôt négative. L'un des exemples (par un auteur certes fort provocateur par ses idées) résume la portée de ces constructions en insinuant l'idée que la chose est trop claire pour mériter d'être développée /étudiée/.

Il y a par ailleurs encore une dizaine d'occurrences de *selge* (sur les 25 adjectifs en tout) où le sens de cet adjectif est connoté plutôt négativement. Ce sont les emplois adjectivaux simples de l'adjectif *selge* + verbe ETRE qui s'accompagnent des particules ou d'autres éléments qui orientent le sens de l'énoncé négativement :

¹⁹⁴ De fait l'estonien comporte aussi un composé pour "dire de manière claire" : *selgesõnaline*, et même une formation peu usitée *sõnaselge* (Ploom 2017) qui pourrait dire (apparemment) 'en un mot', mais dans mes corpus, on n'en trouve pas.

KK: kultuuritähendusele , mis **on niigi selge** ? Siis arutleb Lange ühe oma võimaliku

Un sens culturel qui **de toute façon** est clair.

KK: **juba leitud** , ses mõttes kõik **selge** , ja ta suunab kogu oma energia ... **déjà** trouvés, dans ce sens, tout est clair, ...

KK: tunduvad olevat **juba a priori selged** ja küsimus on vaid selles , kuidas ... semblent être **a priori clairs**, et la question n'est que pour ...

KK: 1) /kui .../juurde , siis vanasõna tähendus on **selge** ning midagi millelegi projitseerida või üle kanda pole võimalik /Ensuite d'autres 3 points à analyser/
Le sens du proverbe est clair **et il n'y a pas à transférer** ou projeter quoi que ce soit

La notion de /clarté/ n'entraîne donc pas automatiquement une argumentation positive dans les corpus estoniens. Dans les corpus français, une piste à mettre en rapport à cet égard ne serait qu'un exemple de l'étape de la constitution du corpus de référence, où un extrait comportant une occurrence de <clarté> relevé dans *l'Esprit* discutait une « fausse clarté des termes », ce qui renvoie au fond aussi à une évidentialité mise en cause, mais dans les corpus estoniens, cet usage facile, d'une part, et une méfiance envers une clarté trop évidente, d'autre part, sont beaucoup plus saillants.

CONCLUSION

L'analyse du lexème SELGUs/SELGE+ dans les corpus estoniens, dans un rapport aux corpus français, a attesté, d'une part, du fonctionnement relativement comparable de la notion de /clarté/ en tant qu'outil d'évaluation de la présentation des ouvrages. Les *topoi* généralement véhiculés par ce type d'évaluations se retrouvent dans le corpus estoniens. Mais telles évocations de /clarté/ ne sont pas nombreuses, et, d'autre part, l'analyse a mis en évidence (*sic*) une dimension d'évidentialité dans les corpus estoniens, qui ne se retrouve que très peu dans les corpus français.

L'examen d'un type d'usage particulièrement fréquent de l'adjectif *selge* dans les corpus estoniens sous forme de construction < *on selge, et* > (*il est clair (évident) que*) a révélé la capacité de cette construction de mise en scène des prédiscours concernant aussi bien les évidences admises sur le plan des pratiques disciplinaires que sur le plan culturel et mémoriel des cadres de discours subsumés partagés par les interlocuteurs. Dans les corpus français, telle construction, quoiqu'en principe bien disponible dans la langue, ne se prête point à l'usage dans les corpus étudiés. Un examen de ce type d'argumentation par d'autres moyens (< *certes* >, < *évident* > dans les corpus français *pro* < *ju* > dans les corpus estoniens) a témoigné encore une fois de l'argumentation autour du macro-critère de /crédibilité/ de la présentation dans les corpus français, alors que les évidences signalées en prédiscours dans les corpus estoniens n'argumentaient pas vraiment pour une /crédibilité/ de la présentation mais évoquaient les faits ou manières de faire en soi. Tout en rapportant des faits présentés par les ouvrages (fréquence élevée du discours rapporté dans les corpus estoniens), le vocable < *selge* > servait au fond d'un signal lexical des prédiscours évoqués.

Un cadrage finale des terrains d'étude en termes d'une métaphore conceptuelle transversale aux emplois adverbiaux et adjectivaux dans les revues d'étude a fait voir qu'alors que les évocations de < *clarté* > dans les CRs français véhiculaient une image de MONTRER (de manière claire et crédible), le champ sémantique des mentions du lexème *selgus/selge+* dans les CRs estoniens se schématisent plutôt comme action ou résultat de FAIRE VOIR (de manière claire, pour comprendre avec évidence). Dans le domaine de l'histoire, les pratiques des communautés discursives française et estonienne sont plutôt différentes – pour *montrer clairement*, les historiens français s'efforcent de *construire* les analyses et la présentation claire contribue à leur compréhension et à la crédibilité de l'interprétation ; pour *faire voir* l'histoire, les historiens estoniens assemblent avec soin les sources et *racontent* les faits, pour comprendre avec évidence. Dans le domaine des sciences du langage, la conception d'analyse comme action de *distinguer* schématise les pratiques disciplinaires des deux communautés ethnolinguistiques, mais face à un besoin de *montrer* la distinction dans le corpus LS, une énonciation descriptive plutôt impersonnelle et le vocabulaire employé actualisaient plutôt un effet de sens de DEVENIR

CLAIR (VOIR DISTINGUER) dans KK, où s'est rajouté un effet de sens toujours évidentiel de /voir même trop bien, de manière évidente/.

Dans ce cadre, il est significatif que Luodonpää-Manni (2009), en confrontant les textes des historiens et des linguistes français et finnois aux conclusions relativement semblables par d'autres moyens de lexiques en ce que les deux disciplines véhiculent en finnois plutôt le schème d'image COMPRENDRE, C'EST VOIR alors que les corpus comparés en français n'actualisaient pas tellement cette métaphore, en actualisant plutôt la métaphore LES IDÉES SONT DES SOURCES DE LUMIÈRE dans le corpus d'historiens français. Dans le corpus de linguistes français, comme dans d'autres corpus, se décrit le schème d'image de voir, mais les moyens employés dans cette étude ne permettent pas de distinguer les contrastes que je viens de dessiner. Par contre, une discussion intéressante (du verbe en construction passive *nähdää*) fait voir qu'au niveau de lexique, le lexique finnois se prête un peu davantage au schème d'image visuel que le français. Dans mon corpus, je soulignerais en outre la tendance à dire que les faits *deviennent clairs* ou les différences *se dessinent* alors que dans le corpus français les collocations observées étaient la *clarté d'exposition et de présentation*.

Enfin, même si je me suis efforcée à décrire les contrastes, je proposerais que les représentations sur la notion de clarté véhiculées par les CRs des deux espaces et deux langues ne sont finalement, d'autre part, pas trop différentes non plus. Les discours à tenir à propos des ouvrages actualisent dans les deux cultures discursives, dans les langues différentes, des versants différents de la même image conceptuelle que je représenterais, de manière entrelacée, ainsi :

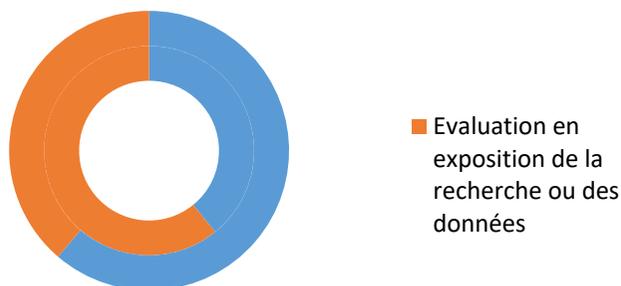


Figure 10. Les schématisations des notions de /clarté/ et /selge/ dans les corpus d'étude français (le cercle intérieur, avec des occurrences d'étude moins nombreux) et estoniens (cercle extérieur, avec des exemples plus nombreux).

Les emplois français (un peu moins nombreux, au centre) sont plus centrés vers l'ouvrage et sur l'évaluation de sa présentation vers l'extérieur, alors que les emplois estoniens font pareil de l'autre côté, en inscrivant les ouvrages dans l'extériorité du monde (les faits racontés avec des appels à l'évidence). C'est ainsi que la notion de /clarté/ s'y schématise dans un cas plutôt comme manière de MONTRER, dans l'autre comme manière de VOIR. C'est en particulier l'analyse (représenté en bleu) du fonctionnement des adverbes et des « autres usages » (segments répétés, orientations d'argumentation contraires) qui a contribué à dessiner ces contrastes.

Ce ne sont bien sûr que des contrastes schématisés, à partir certes de certaines occurrences signalétiques, dans des corpus mis en contraste notamment pour faire voir les différences et relativiser la traductibilité des concepts. Les terrains d'étude de référence sont, par exemple, certainement plus éloignés entre eux dans l'espace francophone que dans celui des revues estoniennes qui s'articulent davantage dans un petit espace discursif. Et, étant donné que dans les deux corpus, l'entrée ne se faisait que par un mot-pivot, dont les formes de présentation dans la langue n'ont été que peu à peu élargies, l'analyse ne couvre certainement pas toutes les acceptions du concept. Cette analyse n'a croisé que la sémantique et les modalités d'insertion d'une entrée lexicale. Le chapitre suivant, où l'analyse sera élargie et nuancée à l'échelle du temps, croisera un plus grand nombre de types d'observables relevés comme pistes, pour étudier toujours les manifestations langagières des cultures discursives estoniennes et françaises dans les CRs de revues académiques choisis comme terrains d'étude.

7. OUVERTURES EN DIACHRONIE. RELATIVISER A L'ECHELLE DU TEMPS

Les coupes effectuées dans les chapitres précédents dans les matérialités langagières des terrains d'étude comme pistes étaient fixées autour du point de départ en 2005. Or, cernées à un moment, les pratiques et les représentations sur les discours académiques changent sans doute aussi dans le temps. Le survol de l'introduction au champ d'études des discours académiques (2.2.) avait indiqué un intérêt croissant pour les changements des pratiques et des formats de ces discours. Nombreux chercheurs (dont Suomela-Salmi 2009) mettent aujourd'hui en effet l'accent également sur le fait que les genres discursifs ne sont pas des entités statiques mais évoluent en fonction des besoins de la communauté discursive et des contextes socio-historiques. D'autres soulignent les évolutions en fonction des dispositifs matériels (cf. Paveau 2012).

A l'heure de la virtualisation des savoirs, on s'étonnerait même que les publications en papier existent encore¹⁹⁵. Il reste que les livres, et les comptes rendus de lecture pour les présenter et les commenter persistent comme genre, de même que les revues choisies en 2005 comme terrains d'étude. Certes, les revues sont davantage consultées en ligne, mais leur importance comme dispositifs sur le « champ sociocognitif des sciences » (Collinet et al. 2005) ne fait que croître. J'ai évoqué dans 1.2.4 le fait que la publication d'articles dans des revues « indexées » était l'un des critères d'évaluation privilégié dans l'accréditation effective du travail des chercheurs estoniens (alors que la rédaction des CRs n'y était valorisée qu'en activité de surplus). Du point de vue d'acquérir les connaissances et d'avoir un aperçu de l'état des lieux du domaine, l'importance des CRs publiés dans ces revues n'est cependant certainement pas à négliger dans ce monde où les rythmes s'accélèrent (cf. Rosa 2012). Les revues avancent de nouveaux défis et discussions (voir en particulier le numéro 2015/2 « La longue durée en débat – Histoire des sciences » des *Annales. Histoire, Sciences Sociales* mais aussi *Keel ja Kirjandus* 2016 /8–9 « Filoloogია lagunemine » ('Défragmentation de la philologie') qui met en question l'existence même de son domaine – cf. 2.3.2.) ; elles changent de leur représentation visuelle (*Langage et Société*, unicolore en 2005, propose désormais des couvertures thématiques pour chaque numéro) ou modernisent leur sites web (*Keel ja Kirjandus* en 2012 ; *Tuna* en 2016.). Mais dans le rubriquage de leur contenu, les CRs ont toujours un rôle et ce genre de discours est (du moins) demeuré une forme de présentation du savoir importante.

Je vais croiser maintenant les pistes d'étude entamées dans les chapitres précédents pour relativiser les contrastes dessinés à l'échelle du temps et évaluer les évolutions qui se sont produites dans les corpus à l'intervalle de dix années

¹⁹⁵ Pour une mise au point des effets du « tournant numérique » pour la presse francophone, voir par exemple Sauneron Sarah, Winock Julien 2012. « La presse et le tournant numérique », *Annales des Mines – Réalités industrielles*, 4/2012 (Novembre 2012), p. 47-52.

depuis 2005 tant en ce qui concerne les modes d'ouverture, les modes d'évaluation que d'autres aspects observables dans les CRs des deux espaces discursifs mis en contraste.

Pour ne pas trop éclater l'étude, il s'agira toujours plutôt d'un repérage et d'une indication des éléments saillants, qui se signalent dans le contraste avec le cadre de référence de 2005. Les séquences initiales sont étudiées pour leur changement typologique, mais aussi pour le fait qu'ils nous renseignent par ailleurs sur les évolutions évoquées en prédiscours quant aux pratiques et valeurs privilégiées désormais dans les communautés discursives en question. L'un des aspects mis au jour par ces incipit est un changement qu'ont subi les formats de présentation de la recherche, que je vais exposer alors dans leurs évolutions quant aux formes et quant à leur perception. Comme une nouvelle piste d'observation des prédiscours faisant voir des changements sera proposé le lieu textuel de clôture des CR (*explicit*). Cette entrée est intéressante pour son potentiel de descriptions des changements dans les représentations du rôle du chercheur aussi bien comme objet de commentaire qu'énonciateur des discours à tenir à propos des travaux de recherche.

Afin d'arriver à présenter une interprétation des variables croisées sans pour autant trop multiplier les angles d'étude, on se focalisera plutôt dans ce qui suit sur une discipline – l'histoire – dont les contours sont d'une part plus facilement concevables à l'exemple des revues choisies (la revue estonienne de culture d'histoire *Tuna* et la revue française des *Annales. Histoire, Sciences Sociales*), et présentent d'autre part des évolutions intéressantes. Les revues de la culture générale respectives (*Akadeemia* et *Esprit*) ne seront pas considérées dans cette étude, et les évolutions sur le terrain des sciences du langage (localisés comme la revue estonienne *Keel ja Kirjandus (KK)* et la revue française *Langage et Société (LS)*) sont commentées en référence, de manière indicative par rapport au domaine d'histoire.

Il faut rappeler de même que les évolutions au sein d'une même discipline, l'histoire, ne peuvent être présentées de manière équilibrée sur les deux terrains d'étude localisés comme les deux revues de référence choisies. Sur le terrain français, on pourra confronter, dans la revue d'histoire des *Annales*, des dossiers accouplés même thématiquement : aussi bien le volume 2005-6 que le volume 2015-1 des *Annales* comporte un dossier des comptes rendus de lecture intitulé « Economie et société ». Dans ce cas, même une certaine quantification indicative est possible, sinon l'approche sera toujours qualitative, situant et interprétant des cas indicatifs. Dans le corpus estonien, plus petit, si jamais une quantification s'envisage, elle doit être étendue sur plusieurs années, mais en général ces évolutions valent plutôt d'être commentées dans leur variété de cas particuliers choisis. C'est pourquoi je ne chercherai toujours pas une représentativité absolue, mais des indices qui *signalent* des évolutions, soit plus explicites, soit plutôt tacites.

7.1. Indices d'une pragmatisation ?

Le regard actualisé déjà sur les ouvertures des CR de nos revues de référence témoigne qu'ils ont changé de caractère, sinon inversé de profil. Un constat semblable, quoique moins saillant, peut être fait en ce qui concerne la linéarité de présentation des ouvrages dans les CR. On dirait qu'une certaine inversion s'est produite dans les types d'incipit – les CRs estoniens font voir des effets divers d'interdiscursivité et les CRs français semblent signaler davantage les faits de parution, en plus on observe un signalement plus actif de la linéarité dans leur rédaction. Je commenterai les évolutions plus implicites sur le terrain d'étude estonien par la suite, je commence par indiquer quelques faits du terrain français, à l'exemple donc du domaine d'histoire et de la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales*.

Dans cette revue d'historiens français, les incipit semblent être en effet devenus plus directs et pragmatiques. Dans le numéro An 2015-1 (dossier « Economie et société »), 11 incipit sur 30 commencent par „**Cet ouvrage** .../ce volume.../ l'objectif de ce livre... / ou encore « Comme rappelé ..., cet ouvrage ... ». Certes, il y a toujours des ouvertures thématissant le sujet et l'enchaînement autrement discursif, mais il est notable que la thématisation du sujet est désormais souvent accompagnée d'une **référence temporelle** (*dans les années 1960-80 ; depuis la parution de ..., etc.*) et le fait que les modalités de la parution sont signalées à plusieurs reprises (« Ce volume est le fruit d'un colloque ... »). Hormis un enchaînement au niveau d'idées, les **évocations des cadres de travail** sont désormais également nombreuses : on commence par décrire le dynamisme de l'équipe qui aurait même déterminé la structure quelque peu inhabituelle de l'ouvrage (2015-1-10)¹⁹⁶, ou bien on apprend dans l'introduction que l'ouvrage est le fruit d'un cadre de coopération financé par un projet ou un autre. Ce sont en particulier les ouvrages collectifs (12 sur 30 dans le volume) sur lesquels on apprend qu'ils sont issus soit d'un colloque soit d'un projet finançant mentionné, mais c'est aussi en cas de monographies qu'on apprend qu'une histoire rédigée d'une banque est commandée par celle-ci (An2015-1-26), que les auteurs font partie d'un projet x. Sinon il s'agit d'ouvrages issus d'une thèse (4) ou d'un HDR (2). 6 CR rapportent sur des ouvrages traduits ou lus en d'autres langues, il n'y a enfin qu'une monographie

¹⁹⁶ « L'édition des actes du colloque de Cagliari de 2010 témoigne du dynamisme de cette université et des études sur la Toscane. Une telle entreprise souligne l'émergence d'une **nouvelle génération** de chercheurs travaillant sur le thème classique de la circulation des marchands toscans aux XIV^e et XV^e siècles. Il s'agit là d'un élément essentiel pour **comprendre le format de l'ouvrage**. Sans introduction, ni conclusion synthétique, ni titres intermédiaires, mais avec un index des noms de personnes, de compagnies et de lieux fort utile, il est quelque peu déséquilibré : les deux premiers tiers sont des synthèses issues de travaux d'ampleur – souvent des thèses –, servies par des sources exceptionnellement riches, quand le dernier tiers concerne des zones moins documentées ou des études de cas poussées. »

rédigée en français dont le CR n'expose pas d'autre raison pratique pour être rédigée que d'être apparemment d'une approche novatrice.

L'horizon français n'est donc pas dissemblant de celui des soucis de financement dépeint par des prédiscours dans le contexte estonien par le CR T2015-1-1. Comme dans les *Annales*, il est possible de comparer un nombre non négligeable de CRs, j'ai constitué un tableau d'indicateurs comparatifs dans deux séries de dossiers reliés de manière thématique

- les dossiers de CRs intitulés pareils « Economie et société » dans An 2005-6 et dans An 2015-1) ; et
- pour avoir un dossier plus ou moins comparable au dossier « Education et enseignement » (An 2005-3) étudié comme corpus central dans les chapitres précédents comme un corpus de référence pour la revue, j'ai complété ce sondage par un dossier de CRs de thématique « Histoire intellectuelle » (An 2015-3).

Le tableau indique en gras les évolutions notées en ce qui concerne certaines évolutions dans les types d'incipit et en ce qui concerne un observable facilement identifiable – les types d'ouvrages commentés dans les CR.

Tableau 5. Indices de pragmatismes relevés dans deux séries parallèles de CRs en 2005 et en 2015 dans la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales*.

	Total de CRs	Types d'incipit cernés				Total d'ouvrages présentés	Types d'ouvrages présentés dans les CRs			
		« Cet ouvrage ...»	Le fait de parution	Citation	Autres (f. thématique)		Monogr	Collectif	< these	Autres
2005-3 Education et enseignement	27	2	2	11	12	27	15	7	2	3
2005-6 Economie et société	30	2	2	5	21	30	21	3	2	4
2015-1 Economie et société	30	11	11	1	7	30	12	12	6	0
2015-3 Histoire intellectuelle	27	4	3	6	14	32	16	12	4	0

Quant à l'usage abondant d'abord des **citations** étudiées comme outil discursif saillant dans le dossier d' « Education et enseignement » dans An 2005-3 (chap. 3), cette caractéristique ne se retrouve plus sous cette forme précise, étant peut-être dans les autres dossiers englobée plutôt dans la fonction thématique générale où je n'ai pas distingué dans ce tableau d'autres types d'appels aux prédiscours. J'ai passé néanmoins en sondage encore deux dossiers de CR de l'an 2005 pour situer ce qui n'a pu être qu'un effet de thématique ou un pur hasard. Parmi d'autres dossiers de CR dans les *Annales* en 2005, un dossier de CR sur « Histoire de l'Inde » (An2005-2), fait en effet largement l'usage des images et/ou ensuite des textes ou concepts préconçus, tel un incipit en image préconçue :

L'image d'une Inde immobile, écrasée sous le poids de ses traditions séculaires, a longtemps prévalu dans la recherche occidentale. /2 auteurs antérieurs/ ont accredité cette conception en décrivant les villages indiens comme des « républiques » autonomes. De la même manière,... (An 2005-2)

Un autre dossier de CRs An 2005-6,¹⁹⁷ consacré à « l'Europe centrale » ne fait par contre voir que deux incipit thématissant le sujet de manière discursive (1 narratif, 1 question rhétorique). Les autres incipit introduisent les ouvrages comme

- fruit d'un colloque important,
- parce que l'auteur est déjà connu comme spécialiste du domaine
- ou encore l'évoquent parce que l'ouvrage est paru dans une série réputée et garanti ainsi d'être remarquable.

L'ensemble des CR dans ce numéro fait ainsi le point sur un champ d'études apparemment actif mais pas très connu pour le public français.

A l'exemple des dossiers recensés dans le tableau, telle indication des **faits de parutions** est devenue notablement plus courante en 2015. On voit une différence notable même entre les dossiers voisins thématiquement en ce qui concerne la part augmentée des incipit commençant directement sous le modèle « **cet ouvrage...** » ainsi qu'en ce qui concerne les incipit indiquant des **faits de parution** (référence temporelle, informations sur les auteurs ou éditeurs). Quant au premier type, il faut rappeler le mode d'enchaînement paratextuel (cf. 3.2.1) de ces CRs dans le dossier et par le titre, tel incipit rapide peut bien contribuer aussi à la **fonction informative** non seulement de l'incipit (cf. 3.1) mais aussi du CR et du dossier en général de faire le point sur une thématique traitée.

Quant à ces fonctions et aux types d'incipit recensés, je voudrais signaler en effet qu'il ne s'agit pas d'une typologie ni d'une distribution d'incipit complète, je n'ai noté que certains phénomènes saillants du point de vue d'une évolution vers les tendances pragmatiques en dehors de la fonction thématique principale

¹⁹⁷ Le volume 2005-6 des *Annales* comporte deux dossiers de comptes rendu de lecture : « Economie et société » pp. 1329-1388 et « Europe centrale » pp. 1391-1459.

(cf. chapitre 3), ces éléments pouvant se présenter de manière moins saillante dans d'autres CRs ou encore être reliés entre eux. Un élément par contre qui pouvait être assez clairement repérable était **le type d'ouvrage** commenté. On voit la part clairement augmentée des ouvrages collectifs, mais aussi une certaine croissance quant aux ouvrages issus des thèses soutenues. Je propose que surtout le premier de ces changements puisse être l'une des raisons sous-tendant aux évolutions également dans les cultures discursives reflétées par ces revues. Le deuxième fait partie de ces changements, en fournissant désormais un terrain pour mettre ces CRs en rapport avec le nombre de CRs sur thèses vus dans les corpus estoniens 2005. Le sous-chapitre suivant va donc se concentrer sur la façon dont ces évolutions se reflètent dans les CRs de deux espaces discursifs à l'échelle du temps.

Pour le contexte quant aux revues de sciences du langage dans les deux pays, on peut observer en général qu'il y a désormais moins de type d'incipit « zéro » dans LS français, où on thématise davantage, alors que dans KK estonien, on cadre désormais moins par des indications personnalisantes ou situationnelles, la part des incipit « zéro » étant même accrue. Le suivi linéaire des ouvrages se retrouve dans KK et est désormais de plus en plus pratiqué également dans les revues françaises. Suivre en explicit la structure de l'ouvrage peut en effet contribuer à l'efficacité et rapidité de la lecture. D'autre part, les thématisations servent à situer et informer sur le domaine.

Ce qui conduit vers une hypothèse générale de la croissance de la fonction informative du CR pour laquelle chaque revue élabore ses fonctionnalités propres. Par exemple, entre autres, une rubrique comme *Lühidalt* ('en court') apparue désormais dans KK qui se caractérisait en 2005, comme tous les sous-corpus estoniens, par des CRs bien plus longs que dans LS. Telle rubrique rentre sans doute bien dans l'observation d'une accélération des rythmes de vie générale (cf. Rosa 2012).

Les facteurs dans ces changements observés de manière générale peuvent bien entendu être multiples, j'en analyserai des manifestations discursives selon toujours mon point de vue double : d'une part les ouvrages commentés, d'autre part la textualité des CRs.

7.2. Changements de formats, ... persistance de critères ?

Le changement des pratiques d'écriture ne concerne en effet certainement pas seulement les CRs comme textes fonctionnels mais dépend bien des objets sur lesquels portent ces discours. Je vais me concentrer en particulier sur les présentations de deux types d'ouvrages dont les nombres témoignent des changements : d'une part les ouvrages résultats d'un travail de thèse et d'autre part une augmentation importante des ouvrages résultats d'un travail collectif. Dans les deux types d'ouvrage, je vais analyser dans les CRs les manifestations discursives des représentations concernant le format mais aussi les critères d'évaluation en général.

7.2.1. Les thèses estoniennes depuis et toujours « approfondies »

D’abord, si les présentations des ouvrages issus des thèses soutenues sont devenues relativement plus nombreuses sur les terrains discursifs de référence française en 2015 (10 CR présentant des ouvrages issus de thèse dans les deux numéros des *Annales* recensés en 2015 contre 4 en 2005), il convient de signaler que les CR présentant et discutant des thèses soutenues étaient abondants en 2005 dans les corpus estoniens. Alors qu’en 2015, on trouve quatre CR présentant des thèses soutenues dans *KK* et aucun dans *Tuna*, le corpus *KK2005* contient 9 présentations de thèse, *Tuna* en présente trois en 2005, ayant présenté cinq en 2004.

Une comparaison avec les années d’avant et d’après en ce qui concerne le nombre de CR publiés dans le corpus estonien sur des thèses soutenues¹⁹⁸ fait voir en effet que l’année 2005 reflète particulièrement bien les fruits du processus où « la chasse est ouverte aux thésards à vie » (Dardy *op. cit.* : 16–17). En contexte, il faut rappeler que tel le travail investi en France pour une thèse d’Etat, format supprimé dans les années 1980, jusqu’aux années 1990 encore, en Estonie le titre de docteur (appelé *candidat des sciences* [teaduste kandidaat] à l’époque soviétique) impliquait **un travail de recherche mené durant de longues années** et pour le travail d’enseignement universitaire, le grade ne pouvait être une condition préalable. Ce n’est que depuis l’ouverture et la restructuration de la recherche et de l’enseignement universitaire dans les années 1990 que le titre commence à devenir une condition sine qua non. D’où la pression commencée sur les universitaires de soutenir des thèses, dont le début du nouveau siècle voit des aboutissements¹⁹⁹. Si dans le chapitre 4 nous avons étudié une linéarité consciencieuse dans la présentation d’une thèse estonienne en

¹⁹⁸ **Tableau 6.** Nombre de CR par an sur des thèses soutenues dans les revues estoniennes en étude.

Nombre de CR par an	<i>Keel ja Kirjandus</i> (sur ca 12x3)	<i>Tuna</i> (sur ca 4x3)
2003	3	-
2004	2	5
2005	9	3
2006	5	2
2007	3	-

¹⁹⁹ Une référence explicite aux fruits de ce procès (création de la collection de publication de thèses dans les sciences humaines en 2000 auprès de l’Institut Pédagogique de Tallinn) est évoquée en introduction d’un CRT : T 04-1-p130 : « Aastal 2000 sai Tallinna Pedagoogika-ülikooli toimetiste *humaniora*- ehk A-seeria enda kõrvale humanitaarteadlaste väitekirjade sarja. Juba ilmunud sisukatele uurimustele (nt. [...] 2000) tuleb rõõmustaval kombel jätkuvalt lisa. » – « En 2000, la série A ou la série des éditions en sciences humaines de l’Université Pédagogique de Tallinn a vu la création d’une sous-collection : celle des dissertations en sciences humaines. Le plaisir est de voir s’ajouter encore un ouvrage à ceux de contenu important déjà parus, encore un. »

2005, cette thèse se caractérisait comme particulièrement « approfondie » (*põhjalik*), (l'adjectif descriptif se répétant dans les CR 17 fois), celle-ci était en effet soutenue au bout d'un travail d'une vingtaine d'années.

Autour de 2005, c'étaient donc des chercheurs de long terme qui soutenaient des thèses en Estonie. Ces thèses se décrivaient ainsi dans des titres des CR comme des thèses *vénérables* (*väärikas väitekiri*), *grand* (*suur raamat*), *ambitieux* et *complet* (*ambitsioonikas terviktõlgendus*) :

- **Väärikas** väitekiri eesti kirjakeele ajaloost
Une dissertation vénérable sur l'histoire de la langue estonienne écrite/

- **Väärikas** väitekiri nimeteemal
/Une dissertation vénérable dans la thématique des noms/

- **Suur** raamat soome perekonnanimedest
/Un **grand livre** sur les noms de famille finnois/

- Ambitsioonikas terviktõlgendus Eesti suure murrangu kohta
/Une interprétation complète et ambitieuse à propos d'un grand changement en Estonie/

D'autre part, tandis que les thèses de type à l'ancienne avait été travaillées autant, de manière « approfondie » et longtemps (pour n'être soutenue normalement qu'hors délai²⁰⁰), il commençait à y avoir également des thèses pour ainsi dire « modernes » qui s'adaptaient aux formes et aux aires du temps. L'un des indices les plus visibles était alors **le choix de présenter la thèse sous forme d'un ensemble d'articles de recherche** publiés dans des revues ayant attesté leur qualité scientifique. On dirait qu'il s'agissait alors d'un changement fondamental dans la logique générale de la recherche, où la thèse n'était plus un aboutissement mais devenait une étape de parcours, de processus, soit « un parcours initiatique dans la tribu des universitaires » comme elle l'était devenue en France déjà depuis longtemps (Dardy et al. 2002 : 27). Du point de vue d'un professeur représentant plutôt des valeurs anciennes, telle évolution est à l'époque commentée comme une « solution de facilité » :

on muidugi tore, et ülikool aktsepteerib artiklistest kokku pandud väitekirju: see on kaitsjale mugav ja kiire võimalus. (Paraku tähendab see ka vältimatuid kordusi. Parem olnuks artiklid enne avaldamist ühtlustada. Muidugi nõudnuks see aega, mida alati napib. Kuid lugejaid on ju eeldatavasti rohkem kui üks ja nendegi ajavõit on oluline.)

/il est bien sûr positif que l'université accepte des dissertations composées d'articles : c'est une solution rapide et pratique pour l'impétrant. (Cette

²⁰⁰ Selon un tableau disponible sur le site de l'université de Tartu encore en 2008, on voit que le taux des soutenances à temps ne commence qu'à dépasser le nombre de celles qui sont en retard avec le commencement du nouveau siècle. TÜ õppeosakond. http://raud.ut.ee/~elasn/DR_KRAAD_00.html Uuendatud: 07.03.2008 12:37

solution implique pourtant nécessairement aussi des répétitions. Il aurait été mieux d'unifier les articles avant de les faire paraître dans la thèse. Ceci aurait certes demandé du temps, qui manque toujours. Mais il est à supposer que le nombre de lecteurs serait quand même plus qu'un seul et leur économie de temps est aussi importante.) /

Selon des indices plus ou moins explicites tant parmi les doctorants présentant des thèses que des rapporteurs jugeant ces thèses on peut en effet distinguer à l'époque des profils qui se décriraient comme des Anciens et des Modernes. J'ai établi un graphe qui croise d'une part les indications données dans les CR publiés dans les deux revues autour de l'année 2005 (de 2003 à 2007) quant au format de la thèse et d'autre part, les caractérisations soulignant le fait d'avoir travaillé longtemps et de manière « approfondie » (*põhjalik*). (La durée n'implique certes pas de manière automatique un résultat « approfondi » mais si jamais la durée du travail est évoquée dans le CR, la présentation s'aligne sur le *topos plus c'est longtemps travaillé, plus c'est approfondi*.)

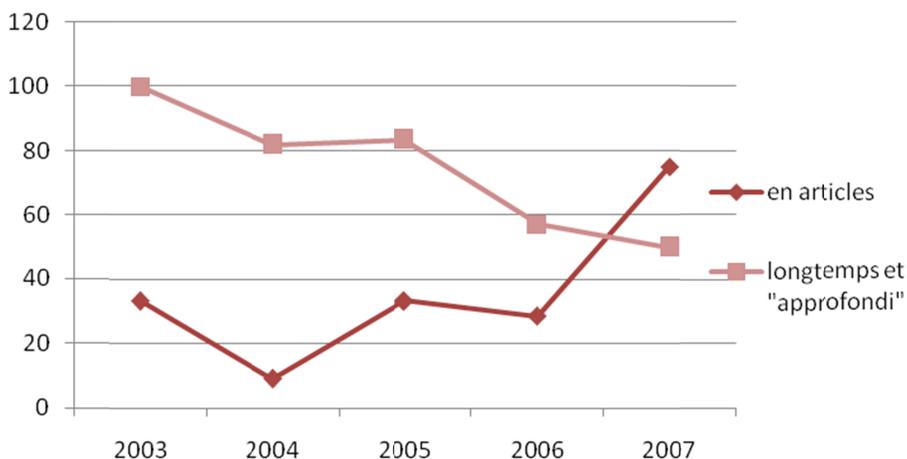


Figure 11. Le rapport (en pourcentage) entre les thèses commentées pour leur format de thèse en articles et les thèses caractérisées comme travaillées longtemps et de manière « approfondie (*põhjalik*) » selon les CR relevés des revues estoniennes *Keel ja Kirjandus* et *Tuna* de 2003 à 2007.

En face d'une progression en « thèse en articles », les caractérisations en sémantique d' 'approfondie' (*põhjalik*) se voit donc diminuer autour de l'année 2005. S'agirait-il d'un changement définitif dans les pratiques, qui finirait par faire perdre le qualificatif « approfondi » dans les temps à venir ? Le format de présentation en articles exclurait-il enfin telle qualification ?

D'abord déjà en 2005, ni « l'ancienneté » ni la « modernité » ne se définit pas seulement par le choix du format, les deux indices ne s'excluant pas : parmi les thèses 'vénérables' précitées, il y en a déjà une qui est une thèse en articles, caractérisée ci-dessus notamment 17 fois par le mot *põhjalik* (cf. le chapitre 4). Et, il y a bien entendu des thèses-monographies toutes novatrices et approuvées par leur approche dont les présentations seulement n'ont pas cherché à souligner leur caractère 'approfondie'. En décrivant une monographie comme une structure « non-traditionnelle », un CR fait voir des représentations en cours en 2005 sur ce qui serait une structuration traditionnelle et l'usage fréquent – trop abstrait – des théories :

[A] monograafia on pisut **ebatraditsioonilise** ülesehitusega: teoreetiliste osade vahele on põimitud ekskursid konkreetsete eesti luuletajate tekstianalüüsidega, kus rõhutatakse vastavat aspekti, mida teoreetilises osas käsitleti. Seega – kõigepealt spekulatsioon, siis selle tegelikuks tegemine, juurutamine. **Mainitud “ebatraditsioonilist” ülesehitust** tuleb igati tervitada, sest kahjuks on ju hulgaliselt n-õ kõrgteoreetilisi töid, akadeemilisi mõistemänge, mis ei ole konkreetsete näidetega ei kinnitatud ega kinnistatud. /.../

/La monographie de [A] se construit selon **un schéma quelque peu non-traditionnel** : /entre les partie théoriques, il y a des détours concrets avec des analyses textuelles des poètes estoniens./.../ Donc, d'abord spéculation, ensuite application. La dite construction non-traditionnelle est certainement à saluer, étant donné qu'on a plein d'ouvrages super-théoriques, qui ne se confirme point par des exemples./ (KK 2005)

La fin de l'extrait fournit encore un autre indice pour distinguer cette monographie du paradigme des thèses à l'ancienne : le traitement proposé est jugé par le CR « ne pas constituer un tout », soit une analyse complète et finalisée (*terviklik luuleanalüüs*) alors que l'auteur de la thèse prétendrait de le construire. En interprétation, en termes de métaphores de base, l'idée de CONSTRUIRE un ouvrage comme édifice entre en conflit alors avec l'idée du sujet d'étude comme CHAMP où le critère de jugement est toujours un topos normatif d'exhaustivité : *plus c'est creusé (et approfondi), plus l'étude est complet* (les « excursions » exposant des aspects choisis n'en explore certainement pas tout).

Le manque de complétude, auquel s'ajoute une incorrection signalée dans les détails (la présentation des noms, des titres, des institutions, etc. dans les processus culturels étudiés dans l'ouvrage) caractérisent selon un professeur représentant plutôt des valeurs anciennes en effet une thèse dont la valeur est mise en question dès le titre du CR qui la présente :

Kas tõesti väitekiri ?

/ Une dissertation doctorale, vraiment ?/

La mise en question de la nature de l'ouvrage rappelle en négative la schématisation indiquée par Dominique Ducard (2002, dans Dardy et al.) à l'étude des évaluations rencontrées dans les rapports de soutenance de thèse en France *Une*

thèse est une thèse qui est une thèse. Pour les évaluateurs, toute nouvelle thèse est en effet évaluée en fonction de la ressemblance aux cas précédents, qui constituent en somme la représentation cognitive de ce que serait une thèse comme modèle. En conclusion du CR en question, l'auteur expose en effet son embarras notamment par rapport à sa représentation de ce que serait une thèse :

Tõesti ei oska seda tööd väitekirjana kuidagi hinnata. Kas see ongi meie teaduse tulevik — sõnad²⁰¹, mitte faktid?
/ On ne saura vraiment pas apprécier ce travail comme dissertation. Est-ce ceci l'avenir de notre science – des mots mais pas des faits ?

Dans ce cadre, le même professeur accepte quelque mois plus tard le format de 'thèse en articles' – qu'il qualifie en soit toujours une « solution de facilité » – sous un titre de CR suivant : PIGEM POOL MUNA – Il vaut mieux la moitié d'une miche²⁰².

Qu'en est-il en 2015 ? Nous avons augmenté l'échantillon de quatre CR représentant des thèses dans KK 2015 de celle de l'année 2014, qui en présente trois. Trois thèses présentées en 2015 dans KK relèvent de la linguistique et une – rédigée en allemand – relève de la littérature, en 2014 l'une se situe en linguistique, deux autres représentent les études littéraires. Ces deux derniers CR font voir des variations, sinon les titres des CR sont thématiques, indiquant des objets d'étude précisés sans commentaires.

Uurimuse objektiks kollokatsioonid KK2015-12
/collocation comme objets d'étude/

Väitekiri saksa ja eesti keele värvingupartiklitest 2015-1
/Dissertation sur les particles de modalisation en allemand et en estonien/

Monograafia eesti kalanimetustest KK 2015-5
/Monographie sur les noms de poissons estoniens/

Ungari ja eesti kõrvallauset kõrvutav väitekiri KK 2014-10
/Dissertation sur la phrase subordonnée en hongrois et en estonien/

Kuidas kirjutada lõunaesti kirjanduslugu? KK 2014-10
/Comment rédiger l'histoire littéraire de l'Estonie du Sud ?/

Tähekleidis öö. Uurimus Põhja-Baltikumi naisluule kohta enne Koidulat KK 2014-1
/Nuit étoilée. Etude sur la poésie féminine estonienne avant Koidula/

²⁰¹ Autant qu'on apprend par le CR, il se peut que la méthode employée pour constituer les données soit de procéder par des entretiens de terrains et d'en proposer une interprétation discursive, sans notamment impliquer d'autres sources d'information.

²⁰² La traduction prétend évoquer, tout comme le titre original, l'énoncé proverbial « La moitié d'une miche vaut mieux que pas de pain », le proverbe en estonien étant « Pigem pool muna kui tühi koor – 'La moitié d'un œuf vaut mieux que la coquille d'œuf' »).

Quant au format, il est à signaler qu'aussi bien en 2015 qu'en 2014 ce n'est qu'une des trois thèses présentées qui est en format des articles pré-publiés, les autres sont des monographies. Et, du point de vue des variables étudiées, il est encore plus intéressant de signaler que 5 thèses sur 6 (dont les deux thèses en articles) sont caractérisées de manière à employer le mot *põhjalik* (approfondi).

Les évolutions qui pouvaient paraître indiquer un changement de paradigme n'ont donc pas été aussi définitives que l'on aurait pu le croire en 2005. Les monographies demeurent comme un format possiblement pratiqué et le format autre n'affecterait pas forcément les manières de travailler ni/ou commenter. Certes, toutes les thèses soutenues n'étant pas présentées en CR, il faut considérer que c'est surtout la culture discursive de CR qui se montre ainsi stable tant quant à l'objet de discours THÈSE à valoriser que quant aux discours à tenir à son propos.

Le seul CR de thèse dans les corpus KK 2014 et 2015 qui ne contient pas d'évaluatif *põhjalik* (*approfondi*), contient par contre un autre qualificatif significatif pour notre propos : c'est le mot *selge* (*'clair'*) qui se présente 3 fois comme évaluatif dans ce CR :

Väitekirja 3. ja 4. peatükis kirjeldab /Autor/ **selgelt**, milliste meetodite ja korpus-tega on tulemused saadud. /... / Lühikeses kokkuvõttes (lk 132–136) on nii kesksed tulemused kui ka järeldused esitatud **selgesti** ja lugeja saab hea üldpildi /Dans les chapitres 3 et 4 de la dissertation, /l'auteur/ décrit **clairement** avec quelles méthodes et par quels corpus les résultats ont été obtenus. /.../ Dans la courte conclusion (pp 132–136), aussi bien les résultats centraux que les conclusions sont **clairement** indiqués et le lecteur en aura un bon aperçu. (KK2015-12)

Il s'agit nettement d'une clarté de présentation que nous avons décrite majoritairement dans les corpus français, à savoir indiquer de manière claire et concise les assises et les résultats d'analyse. Or, dans le cas concret, la bonne lisibilité et la clarté soulignée se révèlent enfin une concession avant de finir par indiquer un manque de développement ou de courage dans les conclusions :

/Autori/ analüüsid on hoolikalt tehtud. Autor kirjeldab valitud materjale, programme ja meetodeid korralikult. Ta oskab siduda näiliselt erinevad peatükid nii, et järgmine põhineb eelmise peatüki tulemustel ja nähtuste analüüsid tugevdavad tervikut ja üldisi järeldusi. Mitmed tabelid ja joonised selgitavad enamasti hästi ja selgesti tulemusi ja on muidugi vältimatud. /Autori/ tekst edeneb sujuvalt, juhul kui muukeelne lugeja oskab seda piisavalt hinnata.

/.../ Kuna [autori] uurimus on rohkem kvantitatiivne kui kvalitatiivne, siis minu arvates seetõttu autor eriti ei arutle, mida tulemused ühiskonnast paljastavad. Keeleuurija on nendes kohtades üldse väga ettevaatlik, aga kaalutlevaid järeldusi on võimalik teha. Muidugi on valik autori käes; deskriptiivne uurimus on ju võimalik ja küllaldane. Aga ootas, et autor võtaks ajakirjanduskeele valikute suhtes natuke rohkem seisukohti.

/Les analyses de [l'auteur] sont effectuées avec soin. L'auteur décrit des matériaux choisis, les programmes et les méthodes comme il se doit. Il sait relier les chapitres apparemment différents de manière que le chapitre suivant s'enchaîne

sur les résultats du précédent et les analyses des phénomènes fortifient l'ensemble /... / Le choix est certes celui de l'auteur. Une analyse descriptive est toujours possible et suffisante. Mais j'attendais que l'auteur prenne un peu davantage de position quant aux choix effectués dans le langage journalistique/.

Tout comme je l'ai montré quant à l'usage extrême de l'adjectif *põhjalik* qu'il s'agirait d'une précaution rhétorique pour ne pas critiquer, louer la *clarté de présentation* est ici un moyen de présenter un côté positif, avant de présenter ici une critique qui concerne plutôt un manque d'interprétation.

La qualité d'effectuer et de présenter les analyses *avec soin* pourrait de fait toujours être interprétée comme un modèle d'*approfondie* qui n'est pas mot-à-mot évoqué ici. Or, il n'est peut-être pas anodin de préciser dans le cas de ce CR que l'auteur n'est pas coutumier de l'espace discursif estonien, le rapporteur le signalant lui-même dans son texte.²⁰³ De langue (finnoise) et de socialisation discursive culturelle donc possiblement différente, le rapporteur met en avant sans doute surtout sa socialisation disciplinaire. S'il est dit que « /les analyses sont effectuées avec soin », c'est la facette du sérieux d'un linguiste approfondissant minutieusement ses analyses.

Il va sans dire que la clarté de présentation comme norme n'est certainement pas absente de la culture discursive des rapporteurs estoniens. Dans l'échantillon considéré, c'est néanmoins dans ce CR que le discours qui met en valeur la présentation claire des analyses (ne serait-ce qu'en partie en concession) rejoint le plus le modèle de clarté du corpus français LS2005, où les présentations en sciences du langage s'acharnaient à décrire les données, les autres CR publiés sur les thèses soutenues en 2015 en Estonie valorisant toujours le modèle de l'étude « approfondie ».

7.2.2. La clarté et la présentation des thèses des historiens français

Avant de procéder à l'analyse des CRs présentant des ouvrages français issus des thèses, quelques cadrages en ce qui concerne la persistance du critère de clarté sur ces terrains sont nécessaires.

A la lumière des passages ironiques analysés dans le corpus estonien, d'abord une ironie forte sur une « clarté obscure », dont la présence toutefois présume la reconnaissance tacite du concept valorisé :

/fin de l'incipit/: ... le recours à ces concepts, dont l'utilité n'est pas alors à rapporter à leur force théorique mais à leur utilité située » (p. 9–10). **L'obscur clarté** de ces phrases programmatiques **pourrait décourager le lecteur à**

²⁰³ L'auteur (finlandais) souligne le fait d'être allophone et une possible influence de ce fait sur sa perception de texte : « [A] tekst edeneb sujuvalt, juhul kui muukeelne lugeja oskab seda piisavalt hinnata. »

poursuivre la découverte de ce qui est **pourtant un grand livre, attendu de longue date**, de [A]. (An 2015-3-15)

Telle ironie est toutefois plutôt rare comme tonalité dans le corpus français, et il n’y a certainement pas de raison de douter sur la persistance de la norme de clarté dans la culture discursive générale des CR français. Cette valeur se retrouve par exemple dans la conclusion d’une monographie commentée en sciences du langage dans LS2015 :

L’ouvrage se termine par une conclusion qui résume **de manière très claire** ce travail précis, rigoureux et bien documenté qui constitue une contribution importante aux perspectives des sciences de l’argumentation et du discours. (LS 2015-1 monographie)

... et en commentaire d’un volume collectif des historiens dans An2015-3 :

D’une grande clarté, l’étude de Maaike van der Lugt qui ouvre le volume constitue à la fois une introduction au problème et une présentation des contenus du recueil. (An2015-3-6)

Dans l’exemple de LS l’on retrouve le vocabulaire du *précis* et *rigoureux* trouvé valorisé dans le domaine des sciences du langage. Dans l’exemple du corpus An on retrouve le schéma de la construction de la clarté par des caractéristiques complémentaires équilibrées (*‘Œuvre, d’une grande clarté, est à la fois x et y’*).

En commentaires d’un ouvrage issu d’une thèse, on trouve réussie la dichotomie évoquée ci-dessous entre une clarté de présentation et le courage de traitement. Ce dernier se manifeste non pas dans la dimension de creuser de manière approfondie mais de CONSTRUIRE de manière étendue (« brosse/r/ un portrait *très ample* ») :

/incipit/Cet ouvrage de sociologie issu d’une thèse n’en porte aucunement les stigmates : **dans un style particulièrement clair, il brosse un portrait très ample** de la relation bancaire dans la France contemporaine. (An 15-1-29)

La négation qui introduit dans l’extrait le jugement fait voir un prédiscours concernant possiblement la représentation cognitive ordinaire sur ce champ discursif sur les ouvrages issus²⁰⁴ des thèses : les contraintes d’explicitier les choix méthodologiques (tout en approfondissant le sujet) feraient que normalement les auteurs des thèses n’arriveraient pas à en sortir de manière réussie quant à la

²⁰⁴ Il faut rappeler qu’en France, avant l’aire de dépôts numériques (par exemple <https://tel.archives-ouvertes.fr/>) et de possibilités d’autopublication, une thèse ne fait normalement l’objet de publication qu’après la soutenance, sous recommandation du jury. La publication commerciale d’une thèse implique en règle générale une réécriture du manuscrit soutenu qui appelle des modifications dans l’appareil critique et documentaire présenté («Recommandations pour publier un travail universitaire», <http://renatis.cnrs.fr/spip.php?article181> (consulté le 18.05.2016)).

lisibilité de l'ouvrage. La publication commerciale d'une thèse impliquant en règle générale une réécriture du manuscrit soutenu qui appelle des modifications dans l'appareil critique et documentaire présenté,²⁰⁵ les ouvrages en garderaient toujours de possibles *stigmates*. Les traits de thèse s'opposent à une lecture agréable également dans un autre CR, alors que deux autres cherchent à s'appuyer notamment sur des éléments structurants (grille de lecture, titres) pour se servir d'une lecture réussie :

- Issu d'une thèse de doctorat, **le livre en conserve certains traits**, notamment lorsqu'il explique longuement les pistes méthodologiques envisagées et finalement non retenues. **L'ouvrage est néanmoins de lecture agréable**, agréablement qui plus est d'une riche iconographie en couleurs, de belles cartes, de tableaux, graphiques et documents annexes. (An 15-1-18)
- « Cette grille permet **une lecture particulièrement convaincante** des résultats empiriques (quand l'auteure la perd de vue, dans les chapitres trois ou sept, le propos **perd d'ailleurs en fluidité**). » (An 2015-1-9)
- nécessairement à un livre dense, servi par **des titres peu amènes mais explicites** – ainsi, les trois parties qui en distribuent le propos : ... (An 2015-1-16)

Tous ces trois extraits du corpus An20015-1 soulignent ainsi la nécessité d'une lecture *agréable, convaincante et fluide*, dirigée de manière efficace (contraire de *peu amène*). Dans les CR de 2005 par contre, **tel discours d'efficacité** n'est pas autant au premier plan. Une critique touche à la répétitivité **de manière descriptive** (cf. l'analyse de la critique de la linéarité dans le chapitre). Dans un incipit de l'époque, on évoque par ailleurs encore le cadre prédiscursif des anciennes thèses, qui *décrivaient* essentiellement les objets d'étude. Dans un autre, on présente même un ouvrage issu encore d'une thèse d'Etat. Un troisième est dit juste *une entreprise ambitieuse* :

- **La démonstration est parfois répétitive, suite à une présentation qui envisage les deux groupes l'un après l'autre**, ne procédant que tardivement aux rapprochements qui s'imposent. Certains faits sont analysés d'une façon trop étroite, notamment ... (An 2005-6)
- /2^{ème} phrase de l'incipit/ **Pendant longtemps, à la façon des anciennes thèses** de droit ou des érudits locaux, **on s'est contenté d'en décrire** la création, la composition et les activités. Plus récemment, et l'approche est autrement stimulante, on y a vu des lieux d'expression des intérêts économiques locaux, le développement d'... (An 2005-6)
- Dans cet ouvrage issu **d'une thèse d'État**, [A] répond **clairement** à cette opinion teintée de positivisme en décelant trois étapes entre le début du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. (An 2005-3)
- Ce livre, issu d'une thèse de doctorat d'histoire, est une **entreprise ambitieuse** car l'auteur vise à faire comprendre comment s'est déroulée en Suisse la

²⁰⁵ «Recommandations pour publier un travail universitaire », <http://renatis.cnrs.fr/spip.php?article181> (consulté le 18.05.2016).

transition démographique, en lien avec la transformation profonde du statut de l'enfant. (An 2005-3)

Pareillement au terrain d'étude estonien, on trouve de fait des traits innovants confrontés aux exigences plutôt classiques de la discipline – de compléter (si non *épuiser*, en visant l'exhaustivité) le sujet par l'étude des archives – en 2005 dans le corpus An :

Il reste que ce travail, **s'il est convaincant par l'analyse des sources utilisées**, constitue **une approche qui n'épuise pas le sujet**. On remarque notamment ce qui apparaît comme un effet de source. Fondée dans sa quasi-totalité sur des « imprimés à caractère de source », la recherche de [A] a en grande partie **ignoré l'archive**. (An 2005-3)

La lecture *convaincante* des sources choisies se confronte donc ainsi à une norme idéale d'exhaustivité (*x n'épuise pas le sujet*) et à des pratiques ordinaires de la discipline de recours à l'archive.

Si la manière de travailler est commentée en rapport à la structure du travail en 2015, c'est à plusieurs reprises plutôt de sorte de témoigner des apports interdisciplinaires, soit de la sociologie wébérienne qui fournirait les thèmes clés des cinq parties de l'ouvrage, soit des études de droit dont les habitudes discursives se manifestent dans la structuration d'une thèse en histoire en deux parties, sous-divisées et titrées de manière symétrique :

/.../ De ce fait, les propos de M. Weber, notamment en ce qui concerne l'utilité des catégories idéaltypiques comme outils d'analyse /.../ ne s'en trouvent pas dénaturés. / Voilà un exemple de la méthodologie qu'un historien se doit d'adopter dans l'appréciation et dans l'usage des fondements théoriques de l'histoire économique antique. Les cinq parties qui suivent développent autant de thèmes clés de l'histoire économique de l'Antiquité :... (An 2015-1)

/fin 1 paragraphe/ Il a donc rédigé et soutenu une thèse dans cette discipline, dont ce volume est issu.

Le livre traite des « gens du commerce », qu'il envisage à travers le prisme de leurs rapports avec le droit. Il est structuré de façon très symétrique, se composant de deux grandes parties, de longueur équivalente et dont le titre est en apparence presque le même (« Commercialité et droit à Rome », « Commerce et droit à Rome »), et chacune est divisée en deux « titres », l'un portant sur les acteurs et l'autre sur les actes. Chaque partie aborde néanmoins un objet bien distinct. (An 15-2)

Si une thèse est commentée en CR quant à sa nature d'être en 2015, c'est par exemple une thèse distinguée par un prix de l'Académie française, qui « bouleverse les idées reçues » du domaine (la découverte des Alpes) en analysant, par une relecture des sources (récits de voyage) « le processus de construction du

savoir » (sur l'espace alpin de la Renaissance à l'aube du xviii^e siècle)²⁰⁶. Ou au contraire, une thèse qui parait un « joli livre » en ce qui concerne les illustrations mais « privé de toute réflexion sur le corpus, de toute critique des sources, et donc limité pour opérer une comparaison équilibrée avec d'autres études » est mise en question quant à sa nature (soit non aboutie soit non gardée) d'une thèse : « Plus que l'édition d'une thèse, on croit lire un ouvrage d'histoire régionale qui nous livre une vision générale assortie d'exemples ».

On voit donc, par ces quelques types d'indices indiqués, une certaine insistance agrandie encore à travailler la lisibilité des ouvrages publiés à partir des thèses en histoire, les construire de sorte à garantir une lecture efficace et agréable, alors que le dernier exemple en présente aussi des dangers (une vision générale assortie d'exemples, sans présentations critiques des sources).

7.2.3. Les défis des ouvrages collectifs

Le format d'ouvrages collectifs, relevé comme devenu particulièrement fréquent dans les corpus An 2015, conjugue en quelque sorte les deux défis discutés : telle une thèse en articles, l'ouvrage est censé explorer un champ d'étude (de manière possiblement complète ?) et de l'exposer de manière la plus agréable pour le lecteur. Ce dernier défi est explicite dans les deux numéros des *Annales* 2015 étudiés alors que les manières d'aborder l'ensemble laissent visiblement perplexes les CR :

/Incipit : / Ce livre est le fruit **d'un colloque dont on a du mal à saisir l'unité** tant les thématiques traitées, les époques prises en considération et les auteurs étudiés sont variés. /.../ /Explicit : / Ainsi, malgré la généralité annoncée dans le titre, **le lecteur se trouve reconduit** à ses spécialités thématiques et historiques – comme dans un colloque sans débats ni questions –, et en **est réduit à faire son marché** dans ces nouvelles formes de vide-greniers philosophiques. (An 15-3-10)

²⁰⁶ An 15-3-18 : « Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, a été justement distingué par un prix de l'Académie française tant il bouleverse les idées reçues sur la part de la science et celle de l'esthétique dans la découverte des Alpes. En effet, dans la foulée des recherches qui, depuis une vingtaine d'années, remettent en question la doxa sur la question, [A] se démarque de /.../ 'une chronologie qui attribue, suivant des critères purement esthétiques, au xvii^e siècle un désintérêt pour la montagne (les « monts affreux ») et au xviii^e siècle finissant sa valorisation (les « monts sublimes »). En relisant les sources, en particulier une soixantaine de récits de voyage, quelques soixante-dix cosmographies et ouvrages de géographie ainsi que d'innombrables documents cartographiques, [A] analyse le processus de construction du savoir sur l'espace alpin de la Renaissance à l'aube du xviii^e siècle. Pour lui, c'est la priorité de l'expérience qui fonde une relation à l'espace « ontologiquement liée à son parcours » par le voyage ; ou encore, comme il le dit dans une belle formule « l'espace et le pas, des lieux et des lieues » (p. 24), la genèse d'un primat du voir sur un savoir préexistant. »

/.../ cet ouvrage issu d'un colloque, qui est **divisé en une vingtaine de chapitres**. Même s'il est exigeant envers **son lecteur – qui aurait apprécié quelques morceaux de synthèse** –, il est très instructif sur /.../ (An 2015-1-17)

Parmi le peu de CR sur des ouvrages collectifs en 2005, on voit un incipit faire entendre déjà des prédiscours installés (*en dépit du caractère ...*, *toute édition de ...*) sur la (non-)capacité d'un ouvrage collectif issu d'un congrès d'aborder un sujet de manière intéressante :

En dépit du caractère composite dont souffre toute édition des travaux d'un congrès, les quatorze contributions de cet ouvrage ne manquent pas d'intérêt. (An 2005-6)

Les présentations des ouvrages collectifs en 2015 en offrent néanmoins des exemples positifs, soit en faisant entendre encore des prédiscours négatifs sur la capacité de synthèse des actes de colloque (plus que de *simples* actes de colloque), soit en décrivant des critères de composition réussie qui donnent un résultat en *trois parties et une articulation claire et pertinente des propos* :

Bien plus que **de simples actes de colloque**, les études réunies dans le présent volume constituent la première synthèse récente sur la philosophie de ... (An 2015-3-7)

/.../ **L'ouvrage se distingue par ses choix de composition**. /les éditeurs/ annoncent en introduction /qu'ils/ ont voulu éviter les comparaisons terme à terme entre les deux aires, afin d'accéder aux dynamiques de l'échange idéologique et de saisir les nuances et la variété des « expériences institutionnelles, juridiques, idéologiques » (p. 4). **Les trois parties correspondent** à l'élaboration d'un raisonnement dialectique, s'appuyant sur les mouvements de personnes et d'idées et les pratiques politiques. En combinant l'étude des comportements et des parcours liés au pouvoir à celle des constructions intellectuelles, sans réduire les premiers à l'illustration ou à la mise en application des secondes, le projet scientifique adopte un angle d'approche original sur la sphère idéale. /.../ Le cheminement logique de l'ouvrage part de l'idée de la perception d'une altérité politique entre Français et Italiens, qui croît au cours des siècles étudiés. Il s'appuie sur **une articulation claire et pertinente des propos** des auteurs de cette série d'études dont les objets sont très divers. Ainsi /.../ (An 15-3-13)

Si le résultat est réussi (une synthèse *riche* où les *différentes* interrogations *parcourent l'ensemble* ; une synthèse en un *vaste panorama* mis à la *disposition du lecteur*), on le rapproche d'un modèle idéal reconnu par *véritablement, réellement* et on souligne toujours la difficulté de résoudre les deux bouts (« chose rare ») :

/.../ Il convient de souligner la diversité des exemples envisagés, à la fois sur un plan géographique et temporel. /... / Le souci d'historiciser la notion d'« autobiographie » parcourt l'ensemble de l'ouvrage. Les articles réunis dans

ce volume se proposent d'interroger le sens de cette catégorie à différentes époques, en particulier /.../ /Explicit : / La force de ce livre tient au fait que **ces différentes interrogations parcourent véritablement l'ensemble des contributions**, jusqu'aux réflexions finales de [A] qui propose à dessein une **synthèse** ouverte plus qu'une conclusion à cette **riche** réflexion collective. (AN 15-3-12)

Enfin, **chose rare**, ce travail **est réellement** comparatif et collectif, réunissant des experts de différents pays européens qui sont conviés à explorer un ensemble de problèmes bien définis et partagés, en vue d'une **synthèse** à l'échelle nationale ou régionale. Moyennant quoi, les résultats de recherches difficilement accessibles, surtout pour des raisons linguistiques, sont **mis à la disposition du lecteur**, d'une part, et débouchent sur un **vaste panorama**, d'autre part, allant de l'Europe méditerranéenne à la Scandinavie, et comprenant aussi les réalités de l'Europe centrale et orientale, trop souvent omises. (An 15-1-15)

Dans le cas des ouvrages issus des thèses françaises, il s'agit donc normalement de jeunes chercheurs, qui s'initient encore aux normes discursives de la présentation de la recherche, dans le cas des ouvrages collectifs, qui seraient composés des travaux des chercheurs reconnus, le défi est semblable. D'une part, c'est la lisibilité des ouvrages conçus ainsi, d'autre part, c'est au fond la question d'arriver ou pas à approfondir l'analyse de la thématique abordée.

Et, si nous avons proposé que ce soit le changement de formats de présentation de la recherche qui avait induit un changement conséquent dans la culture discursive de présenter et d'évaluer ces ouvrages de recherche, on peut constater qu'un tel changement n'est du moins pas immédiat. Il est vrai que les formats peu communs font parler, tout comme les cas reconnus comme correspondant particulièrement bien à un idéal-type conçu par les normes discursives de référence. Par contre les critères à la lumière desquels on discute ces formats et structures ne sont (heureusement ?) néanmoins pas trop changés. Peut-on en déduire une persistance de la responsabilité du chercheur dans son travail de produire et de faire produire du savoir ? La réponse peut apparemment être oui en ce qui concerne le contenu de ce savoir, elle l'est peut-être moins en ce qui concerne le statut du chercheur en tant que producteur et évaluateur lui-même.

7.3. Chercheurs et prédiscours. Les engagements et images dans les incipit et dans les explicit

Pour étudier les effets de changement dans la textualité des CRs, je vais toujours me concentrer sur les lieux les plus parlants – les incipit *situant* les textes (cf. chapitre 3). A l'exemple d'un cas saillant, je vais discuter aussi les manières de situer les ouvrages de manière plus élargie dans le contexte estonien. Et, un lieu stratégique du point de vue de la manifestation des critères d'évaluation et des textualités mais aussi des prédiscours évoqués que nous n'avons pas encore considérés est aussi le lieu textuel correspondant symétriquement à l'incipit – *l'explicit* ou conclusion du CR. Je vais étudier alors les *explicit* pour les indices

de prédiscours qui s’y manifestent en ce qui concerne les changements dans le temps.

7.3.1. Discursivité et interdisciplinarité dans *Tuna* des historiens estoniens

Les incipit de CR estoniens se montrent désormais beaucoup plus enchaînés dans ce qui a été dit et écrit soit dans l’ouvrage, soit dans le domaine, soit dans la société. Le contraste est notable surtout dans le domaine de l’histoire. Si le corpus des incipit de *Tuna* en 2005 se caractérisait plutôt par des indications situant les parutions-événements et le corpus français des *Annales* 2005 par un usage abondant d’intertextualité et d’interdiscursivité, c’est au contraire la revue d’histoire estonienne *Tuna* où on trouve en 2015 des ouvertures textuelles discursivement les plus élaborées. D’autre part, vu sans doute la petitesse de l’espace discursif estonien, les incipit et les CR entiers se trouvent ainsi, du coup, imminemment ancrés dans les disputes d’actualité.

Pour indiquer un panorama des thématiques et des disputes tout en donnant un exemple bien précisément situé, voyons un numéro choisi, *Tuna* 2015-1, où chacun des trois CRs représente un cas de variation intéressant.

Un CR dans ce numéro qui représente plutôt l’ordinaire des études dans le domaine de l’histoire traite d’un ouvrage présentant des matériaux sur les partisans de l’indépendance estonienne anti-communistes cachés dans les forêts au début du régime soviétique (*Eesti metsavennad* 1944–1957). Le CR combine l’enchaînement méta- et prédiscursif (cf. 3.2.) – il débute par une mise en dialogue générique de la thématique avec d’autres chercheurs et ensuite en particulier avec un auteur de référence, ce qui peut être qualifié comme **enchaînement méta-informationnel** :

Mitmed ajaloolased on toonitanud sõjajärgse metsvendluse teema olulisust Eesti ajaloos. /X/ **on pidanud** seda lausa nimetatud perioodi tähtsaimaks ainevaldkonnaks./référence/ **Selle arvamusega tuleb nõustuda.** Tegutses **ju** sõjajärgsel ajal Eesti metsades 14 000-15 000 meest ...

Plusieurs historiens ont souligné l’importance de la thématique des partisans anti-communistes dans l’histoire de l’Estonie. /X/ a même jugé cette thématique la plus importante de toute cette période. /référence/. On ne peut qu’adhérer à cette opinion. Dans la période d’après-guerre, il y avait *bien* 14 000–15 000 hommes militants cachés dans les forêts estoniennes

Ensuite, comme je l’ai fait voir dans 3.3., c’est la suite de l’incipit qui fait voir l’énonciateur. L’auteur du CR exprime une nécessité d’adhérer à cette opinion (il *faut* adhérer), qu’il argumente **avec une évidence des faits**, signalée en estonien par la particule *ju* de fonction confirmative que j’ai explorée comme signal

d'évocation des faits présumés évidents également dans 6.2.3.²⁰⁷ (tegukses *ju* ... – Il y avait *bien* 14 000-15 000 hommes ...). La même particule se répète encore plus loin dans le texte, toujours dans la fonction de mise en avant des faits à admettre (« Ei saa **ju** eitada, et ... » – On ne peut *évidemment* pas nier que ...)²⁰⁸. L'ensemble de l'introduction est cependant censé insister sur le fait exprimé au début du 2^{ème} paragraphe que « pourtant », pendant toute la période soviétique, il n'était pas possible pour les historiens d'étudier « de manière objective » cette thématique (*Ometi puudus ajaloolastel terve Nõukogude perioodi vältel võimalus metsavendluse objektiivseks uurimiseks*).

Tel l'établissement parfait d'une niche d'étude (Swales 1981 ; cf. chap. 3), tout le premier tiers du CR dépeint ainsi le contexte où serait paru, en 2003, le premier ouvrage de l'auteur en question à ce sujet (la parution est évoquée à la fin de cette première partie). Ensuite, au moyen d'un procédé particulier de trois astérisques qu'on observera également dans un autre CR de ce numéro (cf. ci-dessous), on retrouve en revanche le modèle de **parution-événement** indiqué dans 7.3 comme typique dans les CR estoniens en 2005 :

Nüüd siis, 2014. aasta suvel, ilmus trükist A järjekordne allikapublikatsioon, **loogiline järg** 1941. a käsitlevale teosele.

C'est dans ce contexte où, en été 2014, est parue une publication suivante par A, suite logique à l'ouvrage traitant de l'année 1941.

Tout en annonçant la parution, cet incipit met toujours en valeur un enchaînement thématique « logique » en ce qui concerne l'avancement des travaux de recherche de l'auteur.

En ce qui concerne la particularité de doubles incipit articulés par les astérisques, ni les CR ni tous les numéros dans *Tuna* ne la pratiquent guère. Le premier des trois CR discutés ici articule son texte par des intertitres, la plupart des CR réguliers dans d'autres numéros ne fait intervenir ni l'un ni l'autre moyen textuel. De manière plus condensée, ils varient toutefois toujours entre les mêmes options : par exemple *Tuna* 2013-1 présente bien les types d'incipit recourants :

- un incipit de type **parution-événement**, cette fois-ci au sujet d'un recueil d'articles d'un projet interdisciplinaire,
- un incipit s'inscrivant d'emblée **dans la thématique** pour présenter une monographie particulière, l'incipit évoquant entre autres comme élément clé le titre de l'ouvrage en question,

²⁰⁷ EKSS: *ju* - 1. rõhutab kergelt lauses esitatut (vahel seetõttu, et öeldut peetakse endast-mõistetavaks v. tuntuks). *See on ju üldiselt teada*.

²⁰⁸ J'ai discuté l'apport de cette particule au sens d'évidentialité dans Käsper (2016), en s'appuyant sur des études contrastives sur des particules en estonien en comparaison à l'allemand par Kärk (2010).

- et un troisième CR présentant **une parution ailleurs qu'en Estonie** en commençant par commenter les manières de faire des historiens.

Quant à deux autres CRs de ce numéro, ils témoignent des effets d'interdiscursivité remarquables qu'il convient de commenter plus longuement. Le plus ressemblant au type que j'avais décrit, dans le corpus An2005, comme **enchaînement intertextuel** (cf. 3.2.) est le CR qui se présente en dernier des trois CRs dans *Tuna* 2015-1. Témoignant d'une ouverture interdisciplinaire de la revue, celui-ci est rédigé par un professeur de théories politiques²⁰⁹. Et, c'est sans doute par une socialisation disciplinaire de théories politiques que le CR commente (bien positivement) un ouvrage d'histoire récente à la grille du lexique et des concepts employés dans cet ouvrage et finit encore par des propositions des concepts d'analyse à développer²¹⁰.

L'incipit entre tout de suite en dialogue avec l'élément d'ouverture de l'ouvrage – le titre de l'ouvrage – et le commentaire d'emblée en termes de propositions à venir (les termes *signifiant*, *articulation*, etc. renvoient au cadre de référence théorique mobilisé dans l'analyse) :

[A] uurimuse pealkiri "...“ on intrigeerivalt valitud. Märgiliselt väga koormatud sildiga tahetakse korraga nagu öelda midagi iseloomulikku väga paljude asjade kohta ja samas teha seda võimalikult paikapanevalt. "...“ on muidugi katustähistus ja raamat uurimus. Töö tulemus aga sõltub paljuski sellest, kui edukalt selle metafooriga kaetav n.-ö. laiali lammutatakse (artikuleeritakse) ja taas koherentseks tervikuks kokku pannakse. (T2005-1-3)

/Le titre choisi à l'étude effectuée par A « /Les rouges/... » est intrigante. Avec un tel signifiant extrêmement chargé, on prétend caractériser à fond un nombre de choses, tout en prétendant le faire de manière possiblement pertinente. « Les rouges » est certes un signifiant généralisant et le livre un ouvrage de recherche. Le résultat du travail, lui, dépendra encore beaucoup de l'aptitude de déconstruire (ou d'articuler) ce que couvre cette métaphore, avant d'en composer une nouvelle formation cohérente. /

Si l'incipit fait ainsi insinuer une indirecte intertextualité inter-, voire transdisciplinaire, la fin du CR offre une formule élégante d'une intertextualité a-disciplinaire et a-temporelle. Jouant d'une parole biblique, l'explicit s'énonce : « 'Nouveau verbe dans le traitement de l'histoire récente de l'Estonie est là pour se faire chair.' – *Uus sõna Eesti poliitilise lähiajaloo käsitlemisel ootab lihaks saamist* »).

Le CR analysé entre quelque peu en résonance avec le CR qui est présenté en premier dans ce numéro. Ce CR est rédigé par un historien, l'auteur par ailleurs de l'ouvrage traité dans le CR précédent, mais le CR en soi est signalé-

²⁰⁹ L'Affiliation académique de l'auteur est dans *Tuna* toujours indiquée à la fin des CRs comme à la fin des articles.

²¹⁰ La proposition consiste à étudier des concepts (fort exploités en théorie politique) d'hégémonie (laclaudien) et de techniques manipulatoires du pouvoir répressifs (foucauldien).

tique par ce qu'il fait voir tout un horizon des **prédiscours** circulant aussi bien dans le domaine disciplinaire de l'histoire que dans les espaces académiques et dans la société en général. Le CR présente un ouvrage au sujet de l'Acte de déclaration de l'indépendance de l'Estonie en 1918. L'ouvrage en soi est approuvé, mais une polémique active fait s'enchaîner le CR avec les discours d'actualité, l'auteur du CR étant caractérisé par ailleurs comme un historien « d'esprit vif, qui, en outre de l'histoire passé en postérité, s'intéresse également au temps présent – *erksa närviga ajaloolane, keda huvitab peale ajalooks saanu väga ka meie endi aja lugu* » (l'interview *ibid.* par Raun 2015 : 139).

L'ouverture de ce CR est même doublement construite. Dans un premier temps, il s'agit d'un petit pastiche sur le style du président estonien du moment, connu comme intellectuel sophistiqué et rhétoricien habile. L'incipit constitue ainsi un cas de figure de la fonction dramatique (cf. 3.1.), créant une atmosphère d'entrer dans le sujet *in medias res* ... :

1988. aastal levisid Eesti Rahvusliku Sõltumatuse Partei ja Muinsuskaitse Seltsi poolt paljundatud 1918. aasta iseseisvusmanifesti koopiad, mida vabaduseihas kodanikud ahnelt lugesid, kuid seejärel kartlikult ära peitsid. /... 1 paragraphe/

/En 1988, se propageaient des fascicules de la Déclaration de l'Indépendance, photocopiées par le Parti de l'Indépendance Nationale Estonienne et par l'Association pour le Patrimoine National. Les citoyens aspirant à la liberté se jetaient pour les lire, mais se pressaient par la suite à les cacher aussitôt./

... alors que le récit est mis en abîme au début du second paragraphe – il s'agirait du début d'un discours imaginaire que le président en service aurait pu dédier à ce livre :

Nii võiks oma kõnet sellest raamatust alustada tänane Eesti vabariigi president. /.../

/C'est ainsi que pourrait commencer son discours sur ce livre le Président actuel de la République d'Estonie. /.../

Le dernier paragraphe de ce premier incipit dévoile l'enjeu de l'évocation de l'atmosphère historique d'il y a 25 ans : les rhétoriques et les intérêts sont beaux mais la réalité fait peur :

Ma ei tea, kes presidendile selliseid kõnesid kirjutab, aga ühes oleksin temaga küll nõus – raamat on tõesti ilus ja sisukas. Ent mingis mõttes on veerandsaja aasta tagune aeg oma kallutatud moel ikkagi tagasi : Eesti-keskse teemaga ajaloo uurimuste koostamiseks on raske saada teadusrahastust, raamatute kirjutamise asemel on soositud artiklite avaldamine kas või täiesti kõrvalistes ajakirjades, eesti keele kasutamine teaduskeelena on taas surutud soviestiaja tasemele.

/Je ne sais pas qui écrit pour le Président des discours pareils, mais il y a bien un point dans lequel je serais bien d'accord avec lui – le livre est vraiment beau et riche dans son contenu. Mais dans un certain sens, les temps de choix forcés d'il y a un quart de siècle sont néanmoins de retour : pour la recherche en his-

toire, il est difficile d'avoir du financement pour les thématiques centrées sur l'Estonie, au détriment de la rédaction de livres, c'est la publication d'articles, même dans des revues les plus inconnues, qui est favorisée, et l'usage de l'estonien comme langue de sciences est à nouveau réduit dans des limites qu'elle se trouvait à l'époque soviétique.

Ce sont donc les conditions de financement de la science en général qui préoccupent l'auteur. C'est sur cette toile de fond inquiétante, qu'il salue cet ouvrage « beau et riche dans son contenu » (*ilus ja sisukas*), et signale comme une particularité notable que

Sellest eestikeelsest ja Eesti-kesksest raamatust ei leia me viidet mingile teadusprojektile. Raamat on Rahvusarhiivi ja konkreetset /A/ algatus, millele Riigikantselei toetus saadud.

/Dans ce livre rédigé en estonien et centré sur l'Estonie, on ne trouve pas de référence à un projet de recherche particulier. Le livre est une initiative de l'Archive Nationale et plus concrètement de A, auquel la Chancellerie Nationale a donné son soutien. /

Après avoir signalé un tel horizon, dans un deuxième temps, le CR re-débute, avec une reprise typographiquement marquée par trois astérisques, encore par un autre moyen jouant sur l'interdiscursivité des dires. Ce deuxième incipit commence par des commentaires plutôt ironiques sur les manières de faire « européennes » :

Mingist esemest või tekstist uurimust kirjutada on trendikas ja võimalik mitmel kombel. Küllap oleks ka iseseisvusmanifesti sünniloost saanud kirjutada teisel, hoopis « euroopalikumal » moel, näiteks teksti erinevaid omadussõnu kokku lugedes. Ning manada oleks tulnud iseseisvusmanifesti autorite pimedat natsionalismi. (Tuna 2015-1: 123)

/Il est possible de rédiger une étude sur un objet ou sur un texte de manière trendy sous plusieurs formes. De même la Déclaration de l'Indépendance aurait certainement pu être traitée d'une manière autre, plus « européenne », par exemple en comptant des adjectifs différents dans le texte. Et les auteurs auraient bien évidemment dû dénoncer le nationalisme obstiné, fort peu éclairé des auteurs à l'origine de la Déclaration de l'Indépendance. /

L'introduction de ce deuxième incipit met en scène d'abord une série d'indices des prédiscours sur ce qui serait une bonne manière de faire – soit « européenne » – (*trendikas* 'trendy, branché', *küllap oleks ka...* 'aurait certes pu', *näiteks* 'par exemple'), alors que par le registre non-académique (*trendikas* – 'branché') et la modalisation autonymique par les guillemets pour « européenne », tout lecteur est censé identifier **une prise de position ironique**, qui est dévoilée par la suite dans le texte « *Õnneks pole raamatu koostajad /.../ seda*

teed läinud /.../ – ‘Heureusement, les auteurs de cet ouvrages n’ont pas emprunté ce chemin-là »).

Hormis de présenter ainsi une sorte de représentation populaire courante sur l’analyse du discours lexicométrique, sur le plan des pratiques disciplinaires des historiens, cette prise de position ironique met en scène une méfiance plutôt générale parmi les historiens estoniens traditionnels envers les théories « européennes », pour lesquelles un Foucault passe pour une référence générique (cf. 7.3.2. ci-dessous). Dans le CR en question, l’image de ce qui serait la manière de faire « européenne » se concrétise par l’invocation d’un terme provocateur (*nationalisme*)²¹¹ qui est qualifié d’une épithète péjorative (*pime – ‘obstiné’* (mot-à-mot ‘*aveugle*’)). La fin de l’extrait fait – pour tout historien estonien et pour tous les intéressés du domaine à ce moment-là – de manière très claire référence à un débat autour du traitement des identités nationales dans les ouvrages d’histoire, survenu dans la société estonienne lors de la publication d’une somme novatrice sur l’histoire de l’Estonie médiévale.

La polémique en question et le rôle de la revue *Tuna* dans cette polémique peuvent être analysés comme constituants d’un moment discursif (Moirand 2002 ; 1.3.1) indicatif des prédiscours de l’espace-temps considéré. Encore que ces éléments de discours peuvent par ailleurs être mis en relation également avec le moment discursif évoqué dans l’Introduction qu’a semblé constituer la quantité de parution en estonien au nom de Michel Foucault autour de 2005.

Pour situer la polémique en question, on peut citer notamment, entre autres matériaux, un CR du corpus même de *Tuna* d’il y a 10 ans où dans T2005-4, à l’occasion du tome I de l’œuvre *Histoire de l’Estonie* dont le tome II fait polémique en 2015, le rapporteur – après avoir commencé par annoncer la parution – explique :

/sous-titre :/ Veidi taustast

Taasiseseisvumise ajast peale lahvatab avalikkuses aeg-ajalt diskussioon eesti küsimuses, mis, tõsi küll, puudutab rohkem eestluse olevikku ja tulevikku, ent vaatluse all on ka minevik. “Rahvusfundamentaliste” oponeerivad “rahvuslikud nihilistid”, peamiselt noorematest põlvkondadest pärit radikaalsed müüdi purustajad ja välismaalased või muidu edevad pamfletistiili harrastavad õrritajad, keda ei kammitse mineviku enesekohased narratiivid, mis on küll “pühad”, ent sageli dogmaatilised ning ideoloogiliselt motiveeritud.

/sous-titre :/ Un peu sur le contexte

Depuis le rétablissement de l’indépendance, de temps en temps, une discussion sur la ‘cause estonienne’ fait l’actualité. Il est vrai, le plus souvent, que la dis-

²¹¹ Il convient d’expliquer ici que comme les Estoniens n’ont eu un Etat représentant des estoniens ethniques qu’en 1918 et comme ensuite cet Etat a été longtemps occupé (1940-1992), le concept de nationalité n’est en estonien historiquement pas lié à l’Etat mais à l’ethnique et au langage. Dans ce cadre, le mot dérivé de *rahvus (nation) rahvuslus* représente historiquement des valeurs positives de résistance au nom de la survie de la nation. Ce n’est que le terme d’emprunt en estonien, quoique équivalent traductionnelle de *nationalisme – natsionalism* – qui peut être associé aux excès des idéologies nationalistes.

cussion porte sur la définition présente et future de l'identité estonienne, mais les questions se posent aussi sur le passé. Aux « fondamentalistes nationalistes » s'opposent les « nihilistes nationaux », pour la plupart les jeunes radicaux de la génération qui veulent démonter les mythes, ou bien les étrangers ou autrement pamphlétistes provocateurs, qui ne se laissent pas guider par des narratives traditionnelles de l'auto-représentation de l'identité estonienne, sans doute « sacrées » mais souvent cependant dogmatiques et idéologiquement motivées.

Les traductions de Foucault parues vers 2005 font notamment partie de la lecture de ces « nihilistes nationaux », qui ont donc effectué un démontage des « mythes » reliés au passé de l'Estonie dans l'ouvrage polémique paru en 2013, présentant une interprétation inhabituelle de l'histoire pour le public.

Un aspect à signaler dans cette polémique du point de vue de rapports aux prédiscours (1.4.1) est le fait que quand les traductions de Foucault ont paru autour de 2005, elles étaient abondamment commentées dans la presse, dans un discours qui faisait d'autre part entendre qu'enfin arrivé en estonien, cet auteur avait déjà évidemment été connu et lu en Estonie même déjà avant (en russe, en anglais, en français en fonction de lecteurs). Pour illustrer ces discours, soit un incipit d'un CR sur la parution de *L'ordre du discours* de Foucault en 2005 :

Kui Foucault Eestimaale jõudis, oli tema diskursus juba alanud²¹².
/Quand Foucault arriva en Estonie, son discours avait déjà commencé/.
(Raivo Raave, EE Areen, 01.02.2006)

Je proposerais qu'un tel moment discursif intense ne serait-ce que de la circulation discursive en Estonie des textes invitant à « déconstruire les mythes » a pu créer un effet de croire que ces textes soient aussi plus ou moins lus et les idées plus ou moins admises dans la circulation des savoirs et dans les manières de les construire en Estonie. De sorte que quand l'ouvrage polémique paraît en 2013, on applique avec évidence des méthodes qui « déconstruisent » des mythes de l'identité estonienne.

Une série de réactions dans la presse d'actualité expriment pourtant des avis opposés, d'autres expliquent encore le problème, etc., en précisant chacun son point de vue particulier sur le sujet (celui d'un littéraire, d'un historien du domaine voisin, etc. – cf. par exemple Kroon 2013). Une particularité rédactionnelle à noter dans ce contexte est le fait que ces réactions (en effets des '*points de vue*' – de la rubrique *Arvamus*) se mettent clairement en scène dans leurs énonciations (cf. 3.3.) mais ne parlent pas beaucoup du contenu de l'ouvrage. La revue *Tuna* fait dans ce contexte publier un long CR résumant de manière

²¹² Outre faire voir les prédiscours de par son contenu, l'incipit recourt par ailleurs à une manœuvre textuelle particulière d'intertextualité : il fait référence à la citation qui peut bien être qualifiée comme la plus connue de la littérature estonienne. En 1912, O. Luts commence son roman *Kevade (Printemps)* ainsi :

« Kui Arno isaga ... »

Quand Arno avec son père arriva à l'école, les cours avaient déjà commencé. »

approfondie, dans sa progression linéaire l'ouvrage « approfondie » (cf. 4.3.2.), et présentant cependant aussi un point de vue bien analytique sur l'ouvrage et la polémique. Le CR signale par ailleurs que l'ouvrage novateur n'explique pas vraiment son approche dans l'introduction qui est extrêmement courte. Dans les commentaires des auteurs de l'ouvrage dans les disputes (cf. Sulbi 2013), on peut en effet relever des indices sur leur attente présumée de la connaissance et acceptation de leur approche, vu qu'ils en ont parlé souvent et ont publié de nombreux articles à ce sujet (cf. Puumeister 2014).

Le rôle de modérateur de la revue *Tuna* dans sa mission aussi bien professionnel que du point de vue de la revue de la culture d'histoire, l'objectif déclaré depuis ses débuts (cf. 2.4.2), n'est pas vraiment au premier plan dans les polémiques, mais la revue présente donc au moins l'ouvrage et en discute. L'autre question est certes de savoir si le long CR sera lu de fait, mais au moins une progression linéaire précisément indiquée, qui situe la thématique cependant à un niveau élargie (contexte scandinave) s'y prête comme outil fonctionnel pour avoir un aperçu de l'ouvrage en question.

Un facteur qui invoque les doutes est cependant un rapport général aux prédiscours qui se dessinent d'une part des éléments d'analyses discursives du domaine d'histoire effectuées et d'autre part d'un constat oral du domaine que les historiens travaillant sur des périodes ou des sujets différents ne se lisent pas vraiment. Une impression paradoxale à la lumière des CRs considérés est de proposer que même si les discours et avis très différents peuvent coexister dans l'espace même d'un numéro de la revue, chaque avis est plutôt, avec l'évidence signalée, bien convaincue de sa position (l'usage de la particule évidentielle *ju*) et ces différentes positions ne se discutent pas vraiment, même si toute contribution qui *informe* cette vérité est la bienvenue. Kivimäe (2011) trouve par ailleurs que si au début de la fondation de *Tuna* il y avait un espoir que la « culture d'histoire » que la revue voulait cultiver serait en partie également celle de l'école des *Annales* françaises, cette influence ne s'est réalisée que dans une moindre mesure et plus particulièrement seulement dans les études médiévistes, sinon un paradoxe de « la société postsocialiste, après la disparition du monopole de la vérité » (Kivimäe, M. 2000 in Kivimäe, J. 2011) serait toujours de chercher une « vraie histoire » comme vérité alternative qui représenterait une image adéquate de la société et du pays.

On trouve donc dans le corpus *Tuna* 2013–15 une introduction et une maîtrise (quelque peu polémiste) des types d'enchaînements discursifs qui n'étaient pas saillants dans *Tuna* 2005 (sans prétendre qu'ils ne s'y présentaient aucunement) et témoigne ainsi des engagements pour *discuter* les ouvrages dans leurs portées thématiques. Cependant on retrouve aussi le modèle de parution-événement et celui d'un appel à l'évidence des faits qui peut être relié avec l'idée schématisée dans 6.4.1 au moyen de métaphore conceptuelle proposant que les historiens estoniens chercheraient plutôt à VOIR clair alors que les historiens français se soucieraient davantage de MONTRER clair.

7.3.1. Les explicit : du plaisir de discuter au besoin de contribuer

Je vais mettre en rapport enfin les cultures discursives de présentation d'ouvrages académiques dans les CRs estoniens et français par le lieu textuel que je n'ai pas encore analysé comme piste d'étude mais qui s'y invite bien par un potentiel tout aussi riche que l'incipit pour indiquer des prédiscours circulant dans la société.

En conceptualisant les activités de (re)lecture, par exemple Wagner (2010) signale aussi bien les *incipit* que les *explicit* comme « séquences privilégiées pour leur importance stratégique » en ce qui concerne les récits. Dans les typologies littéraires, la question de fond est de savoir si la clôture a une fonction dramatique (portant sur le contenu) ou moralisante, autrement dite interprétative. Dans les études des genres académiques, Bunton (2005), Hewitt (2009) et autres ont posé la question d'articulation ou de distinction des espaces dédiés à rapporter et/ou à discuter les résultats d'une recherche dans la thèse (les chapitres distincts *Results* et *Discussion* ou une *Conclusion* représentant les deux). Je pose la question plutôt ici de l'articulation de ce travail de recherche à la société et à l'espace des discours entourant. Je ne discuterai donc dans ce qui suit pas tellement la fonction de *l'explicit* en ce qui concerne le genre textuel (résumé ou évaluation finale par rapport à ce qui a été présentée comme contenu thématique), je propose de focaliser le regard sur ce comment se présente dans ce lieu textuel l'image de chercheur tant comme auteur de l'ouvrage tant comme évaluateur qui conclut la portée de l'ouvrage commenté en vue des discours qu'il juge pertinents. C'est sous ce dernier aspect que les CRs des corpus 2005 et 2015 font voir des changements considérables.

C'est à la lumière d'une pragmatismation indiquée dans les corpus 2015 (cf.7.1.2), que l'on note dans les corpus 2005 tout un champ sémantique de **plaisir**. En particulier dans les corpus français, c'est un **plaisir de discuter** qui se manifeste dans les CRs du corpus 2005An

aussi bien dans les ouvertures...

- Paolo Güll **se propose d'envisager** le sujet sous un angle (2005-6b-2)
- Cet ouvrage de [A] **se présente** comme l'étude très complète d'un aspect d'histoire économique en Angleterre à la fin du Moyen Âge ; il est centré (2005-6b-3)
- Davantage que le pauvre lui-même, c'est la globalité des formes et des institutions d'assistance que laisse découvrir **l'étude proposée** (05-6b-8)

... que dans les clôtures :

- Le bilan des actes du colloque de Vincennes n'est donc pas mince : /.../ **Comment ne pas s'en réjouir ?** (An2005-6b-8)

- Le lecteur superficiel se croira revenu à la thèse de l'ouvrage célèbre de /.../. Cela n'est que très partiellement vrai. Car /.../ **L'auteur du compte rendu est heureux de constater** que l'approche de [A] converge, en les enrichissant, avec certaines hypothèses explicatives qu'il avait proposées sur les mécanismes de l'industrialisation occidentale – en particulier sur deux points. D'une part, /.../ (An 2005-6b-12)

Dans le même esprit, la qualité de raisonnement peut se décrire comme une raison seule pour lire :

- Une démonstration archéologique à la fois pointilleuse et limpide, riche en reconstitutions graphiques des fours et en photographies ou dessins d'objets, la **clarté du raisonnement**, des tableaux et des histogrammes, /.../ Astucieusement construit, l'ouvrage présente systématiquement des introductions et des conclusions de sous-parties et de parties qui synthétisent l'information et dont on ne peut que conseiller la lecture aux historiens de l'économie qui seraient soucieux, **une fois n'est pas coutume**, de prendre en considération les hommes de l'argile /.../ (An 2005-6-1-3)

Les *explicit* des corpus 2015, par contre, se démarquent dans ce contexte plutôt par **un vocabulaire d'utilité**, où l'individualité de chercheur qui *se propose* fait place aux intérêts collectifs et au besoin des *contribuer* aux projets. Dans un échantillon de 15 *explicit* du corpus 2015-1, 7 *explicit* se déclinent dans une tonalité d'utilité :

- Cet ouvrage, dont on peut souligner **l'intérêt scientifique**, a le mérite de **présenter au lecteur un large bilan** des remises en question et des avancées de la recherche en histoire économique et sociale de
- Deux **contributions** sur ... achèvent ce tour d'horizon des situations régionales, dont la **consultation est facilitée** par trois indices : des personnages et des peuples, des noms de lieu et des sources.
- Ces réserves mises à part, **force est de constater** que l'ouvrage apporte une **contribution** solide à des **débats** qui étaient considérés à tort comme clos. Ces **réflexions** viennent **utilement** s'ajouter aux travaux de
- Malgré ces lacunes, [...] est un ouvrage novateur qui souligne l'importance du transport maritime **pour mieux comprendre** la croissance de l'économie au début de la période moderne.

En dehors du paradigme d'utilité, on peut néanmoins toujours trouver du plaisir témoigné d'un *bel exemple* ou d'une *brillante* monographie qui *alimente* la réflexion ou est *stimulante* :

- Ce livre est donc **un bel exemple** de démarche collective qui incite à aller de l'avant dans une histoire renouvelée des pratiques sociales du travail. Il **alimente de façon plus large la réflexion** sur la refondation de l'histoire économique et sociale.

- Ce livre n'est pas un livre d'histoire économique « à l'ancienne », même s'il en hérite du sérieux, de la profondeur technique, d'une forme toute particulière d'érudition qui est essentielle dans notre métier. C'est avant tout **une brillante monographie** d'histoire culturelle (au sens large), dans la lignée des travaux d'Henri Pirenne : **solide, stimulante et fondatrice**.

Dans les corpus estoniens de 2005, dont j'ai schématisé les incipit comme annonces des parutions-événement, les *explicit* témoignent respectivement du **plaisir d'avoir paru**. Les conclusions témoignent de *l'intérêt* de l'ouvrage pour le grand public ou constatent l'apport (pour l'espace à combler encore ensemble) et font des projets pour l'avenir :

- On hea, et vähemalt Orase puhul on nüüd väga asjatundlikult seda puudust kõrvaldama asutud.
/... c'est bien qu'au moins dans le cas de cet /objet d'étude/ au moins on a commencé à combler la lacune. /
- Lõpuks veel kord: /.../ mälestused jäävad vaatamata oma ülepingutatud ülevaatlikkuse ja tõepärasuse pretensioonile ajaloolase jaoks **vajalikuks allikaks**, mitteajaloolasele aga muutlikku aega peegeldavaks huvitavaks lugemisvaraks.
/Encore une fois, pour conclure : /.../ les précautions et prétentions à la vérité mises à part, les mémoires restent une source nécessaire pour l'historien, et pour un non-historien une lecture intéressante reflétant les temps changeants./

En 2005, un *explicit* peut citer encore le plaisir de l'impétrant d'acquérir enfin le droit de son statut :

- « Ma tunnen end kui taksojuht, kes on aastaid taksot sõitnud, kuid kes alles nüüd sai load » Sellise mõttega lõpetas A oma magistriskraadi kaitsmise protseduuri /daatum/ ».
/ « Je me sens comme un chauffeur de taxi qui est dans les fonctions de son métier depuis des années mais qui n'a eu que maintenant son permis de conduire » Avec un tel constat a terminé la procédure de soutenance /A/ (T 4/2004)

En 2015, où « l'état de thèse » n'est plus un état à vie mais plutôt « un parcours initiatique dans la tribu des universitaires » (Dardy et al. 2002 : 27), on exprime dans les *explicit* plutôt des attentes pour l'avenir tant de la part de l'auteur qu'en ce qui concerne le domaine en général (et l'auteur se réduit à nouveau à un état de dispositif dans les projets) :

- Lõpuks panid oponendid tähele, et töö pealkiri on pandud kavalalt: siin räägitakse ainult loo võimalustest, mitte tegelikust kirjandusloost. Aga väitekiri ja väitlus tõstsid isu, **nii et ootame** [autorilt] seda „päristööd”. (KK 2014-10)

/A la fin, les rapporteurs se sont aperçus que le titre de la thèse était bien malin : on parle seulement des possibilités et pas de l'histoire littéraire en soi. Mais la dissertation et discussion ont donné envie, alors on attendra que l'auteur sortira un jour aussi ce « vrai ouvrage. »

/pour conclure une critique/ See ettepanek on loomulikult autori tulevase tööprogrammi jaoks.

/Ceci est bien sûr une proposition pour le programme de travail d'avenir pour l'auteur. (KK 2015-12)

Quant aux propositions ou souhaits exprimés pour le programme d'avenir, également Ryvityte (2015 : 157) note, sur un corpus de CRs en anglais et en lithuanien 2008-2014 d'avoir attesté d'une « étape supérieure » (*additional step*) dans les CRs lithuaniens en comparaison avec les CRs en anglais dont elle trouve qu'ils avancent plus directement leurs évaluations positives. Notamment, les CRs lithuaniens, déjà plus réservés dans l'expression de leur évaluation générale, concluent souvent par des souhaits concernant le travail à mener par l'auteur de l'ouvrage considéré encore dans l'avenir. Malgré la relative proximité de la Lituanie avec l'Estonie en comparaison avec la France, plus qu'à la proximité par l'espace géographique, on dirait qu'un tel constat renvoie plutôt à une culture discursive partagée par l'espace historique (soviétique ?), qui ne s'était peut-être pas démarquée dans les corpus 2005.

A la lumière des discours analysés dans les explicit ci-dessus, – et comme la Lituanie n'est pas un pays énorme non plus –, on dirait, d'autre part, que la contribution de tout chercheur est alors d'importance dans un petit espace, que ce soit pour le plaisir ou pour l'utilité de la constitution des savoirs. Dans un espace plus grand (anglophone pour Ryvityte (2015), francophone pour moi), les ouvrages s'insèrent en effet plutôt dans une circulation plus large des savoirs, où ces savoirs se discutent alors davantage de manière thématisée.

Dans la circulation des savoirs la linéarité de résumer et les cadrages thématiques contribuent à la fonctionnalité d'une efficacité rapide. Or, même si les dispositifs s'élaborent pour suivre les informations, les canaux de publications, les domaines, les formats se diversifient et il est de plus en plus difficile de s'attendre à ce que les ouvrages rédigés soient lus aussi. Enfin, on pourra proposer que dans la multiplication des sources, des points de vue, des publications, le CR comme outil discursif pour suivre les infos et les débats s'avérera d'autant plus fonctionnel que les sources elles-mêmes ne sont lues que par les rédacteurs des CRs.

Un constat d'une importance peut-être pas seulement émotionnelle est néanmoins de trouver qu'aussi bien dans l'espace petit que grand, dans un paradigme de pragmatisme, dans les énonciations des propos concluant le plaisir de discuter a fait place au besoin de contribuer et le chercheur comme constituant du savoir semble se réduire au contributeur des projets ou au mieux discutant de ces projets.

CONCLUSION

En partant des questionnements représentationnels sur les qualités et pratiques d'écriture académiques, d'une part, et des questionnements méthodologiques sur l'articulation des savoirs linguistiques et du contexte socio-culturel, d'autre part, cette thèse a posé la question de savoir si les pratiques académiques de présentation d'ouvrages sont plutôt disciplinaires et formatés par des conventions académiques générales ou peut-on parler aussi des particularités reliées à la langue et/ou à l'espace culturel défini par la variable de la langue. La thèse a étudié à cet effet de manière contrastive des comptes rendus de lecture (CRs) publiés dans des revues académiques de deux disciplines – histoire et sciences du langage – dans deux espaces discursifs – estonien et français. Pour les mettre en contraste, la thèse a travaillé une méthodologie diversifiée et a proposé un ensemble de pistes à considérer. Avant de présenter une synthèse de ces pistes, il convient de rappeler d'abord **le cadre méthodologique et le cheminement parcouru pour le construire.**

L'enjeu méthodologique de la thèse étant de partir toujours de la matérialité langagière et des approches possiblement linguistiques, **le premier chapitre** a commencé par passer en revue les apports et les critiques de la linguistique contrastive, d'une part, et de la conceptualisation de la culture par le langage dans la rhétorique contrastive et dans l'enseignement du français en général, d'autre part. Comme voie adoptée par la thèse s'est dessinée la linguistique de discours comparée (Moirand et Peytard 1992 ; Münchow 2001), avec ses évolutions vers une analyse du discours contrastive (Tréguer-Felten 2009 ; Claudel et al. 2013 ; Münchow 2014 ; 2015). C'est notamment la tension entre le besoin d'éviter les généralisations hâtives des premières études contrastives et le défi des études discursives d'articuler dans l'analyse de l'énonciation les textes et les lieux sociaux qui avait conduit cette approche à situer leurs études comparatives des pratiques discursives des communautés de communication strictement au niveau d'un genre du discours.

Pour l'analyse du discours contrastive, les genres discursifs constituent ainsi des plateformes d'entrée relativement comparables pour repérer, détecter ou inférer des indices langagiers sur les représentations schématisées des pratiques et des objets discursifs sociaux. Ces objets de niveau macro se reflètent, pour ainsi dire, dans la matérialité langagière de genres (niveau meso) analysables à leur tour par des observables langagiers choisis au niveau micro. Toutefois l'approche laissant libre le choix des pistes langagières à analyser au niveau micro, la requête pour les observables et les manières d'analyse à choisir m'ont conduite à une revue générale des méthodes employées en analyse du discours française. J'ai examiné cette discipline transversale et hétérogène principalement du point de vue de ses rapports à la linguistique proprement dite, et un souci épistémologique de comprendre en quoi consistait « le défi interprétatif » de l'analyse du discours a dirigé mes choix vers les méthodes les plus ancrées dans ses débuts et cependant ayant suivi les évolutions de la

discipline vers des acceptions nouvelles. J'ai montré d'abord que l'analyse du discours à entrée lexicale, représentant des études « contrastives » en analyse du discours dans ses débuts, a étudié ses corpus (pour la plupart au sujet des positionnements politiques) au départ de manière très « représentativiste » alors qu'avec le temps les études étaient évoluées vers une variété et hétérogénéité des corpus et vers une prise en compte de plus en plus importante du rôle constructionnel de la syntaxe dans la création du sens dans les discours. J'ai examiné alors également des approches qui s'étaient intéressées plus particulièrement à la syntaxe – les « sémantiques discursives » de Ducrot et de Pêcheux –, l'une se limitant à décrire le fonctionnement de la langue, l'autre plutôt l'inscription de l'idéologie dans les usages de la langue.

Sans prendre donc une position complètement constructiviste en ce qui concernait le sens à donner aux mots dans le discours, j'ai décidé de suivre dans mes analyses des approches qui laissent, dans les analyses de la matérialité langagière, la place également à un *préconstruit* de nature socio-culturel ou cognitive (ou au départ surtout idéologique chez Pêcheux). Dans les analyses centrées plus particulièrement sur la mécanique de la construction du sens dans les énoncés, j'ai appliqué la théorie de l'argumentation dans la langue (en particulier la théorie de *topoi* d'Anscombe et Ducrot 1983 ; 1995). Dans les autres analyses j'ai combiné deux types d'intégration des idées de Pêcheux dans l'actuel paradigme cognitif des études discursives. La perspective **signalétique**, s'appuyant sur la théorie de prédiscours de Paveau (2006), a proposé de se concentrer sur les *appels aux prédiscours* comme lieux d'observation pour repérer les images, croyances et idées « déjà-là » participant à la construction du sens et pour se renseigner ainsi, au fil des textes, sur les idées et images partagées de manière tacite dans les deux contextes socio-culturels en matière des discours académiques. La perspective **inférentielle**, décrivant les genres du discours pour en déduire des représentations sociales circulant dans les communautés de communication sur les objets et sur les manières d'en parler, a invité à « mettre en réseaux » à la fin les divers aspects langagiers étudiés, afin de les interpréter alors comme éléments d'une *culture discursive* traversant éventuellement les communautés de manière « mobile » (c'est-à-dire ne manifestant que *dans* des genres du discours divers et pas au-delà de ces genres).

Le cadre interprétatif pour « mettre en réseau », à la fin, les résultats de différentes analyses, en tant que *positivités* à articuler dans une configuration souple, sera fourni par l'auteur dont le statut polémique comme fondateur du champ de l'analyse du discours est traité également dans le chapitre premier – M. Foucault. Sa conception de la notion de discours, au sens épais d'espace configurationnel, plutôt au-delà du langage, dépasse le niveau des analyses particulières mais est d'utilité déjà dans **la présentation du champ d'étude et des corpus**, parce que dès que j'ai commencé à assembler les corpus d'étude, l'unité transversale théorique d'un genre de discours s'est dissoute et les matériaux demandaient à être situés dans leurs configurations discursives respectives. De ce fait, la présentation du champ d'étude thématique en analyse des discours académiques en général, en Estonie et en France, ainsi que la présenta-

tion des terrains d'étude (les revues d'étude et leurs champs disciplinaires), a été faite **dans le second chapitre**.

Ce chapitre a indiqué d'abord l'importance accrue des études des discours académiques anglophones et cependant une nécessité soulignée (dans l'hégémonie de publications par pragmatisme anglophones) d'examiner également des « modèles locaux ». Alors qu'on a pu relever, dans le contexte estonien, des recherches qui répondaient aux besoins d'une nécessité pragmatique pour réussir, d'une part, et à une normativité nécessaire face aux évolutions des savoirs et des discours, d'autre part, le défi à relever pour la présente thèse s'est avéré de questionner, sur le fond, les modes de construction des savoirs dans des contextes particuliers. Pour ce faire, j'ai examiné des études antérieures des genres, des pratiques et des normes académiques surtout dans l'espace de référence francophone (tout en les contextualisant par rapport aux études anglophones aussi), pour attester d'une évolution générale vers des études de variation, de modèles de référence positifs et vers une recherche de conceptualisation des pratiques académiques. L'intérêt du choix du genre de CR comme matière à observer résidait en effet pour moi dans sa particularité de constituer un lieu de commentaire privilégié des valeurs et pratiques en jeu dans la rédaction académique, et de représenter, en même temps, un lieu d'application de ces mêmes pratiques et valeurs (en tant que genre de discours plus ou moins déterminé). Si la culture discursive consiste dans les « manifestations discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée [ou une autre] sur les objets au sens large, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets, d'autre part » (Münchow 2012a, 2014[2011], Claudel et al. 2013), les deux facettes de la notion ont bien pu être étudiés dans les CRs, lieux de commentaire sur des ouvrages publiés et commentaires eux-mêmes.

Le terrain d'étude des pratiques et des représentations de présentation d'ouvrages était localisé essentiellement dans deux disciplines particulières – l'histoire et la linguistique –, dans la revue française *Annales. Histoire, Sciences Sociales* et de la revue estonienne *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri* ('Revue de la culture historique') pour l'histoire et, en ce qui concerne les sciences du langage, l'analyse a mis en contraste la revue française *Langage et société* et la revue estonienne *Keel ja kirjandus* ('Langage et Littérature'). Une contextualisation des espaces discursifs par le nombre de revues disponibles, la configuration disciplinaire représentée et les types d'arguments et raisonnements présents dans les discours comme références prédiscursives a permis de mettre en relief des caractères différents des revues mais alors d'autant plus intéressants à mettre en contraste dans les analyses langagières.

Les analyses ont développé différentes pistes pour décrire les cultures discursives française et estonienne dans les activités discursives de présentation d'ouvrages dans ces revues en effectuant diverses « coupes » de corpus d'étude sur ces terrains en fonction des pistes d'études abordées. Une première piste d'étude (chapitre 3) a proposé d'abord un cadrage des fonctions des CRs en étude à partir de leurs séquences initiales, les *incipit*, qui étaient étudiés dans leurs manières diverses de situer les ouvrages à présenter. Ensuite un focus sur

un « étonnement » qui s'est présenté en matière d'évocation de la structuration de l'ouvrage à présenter (chapitre 4) a ouvert le champ d'étude d'évaluations des ouvrages en fonction des cadres de référence prédiscursifs. Par la suite, mes analyses se sont concentrées sur les représentations de la notion de clarté, l'une des notions clés à la base des questionnements représentationnels qui ont enclenché cette thèse dans le contexte des parutions observées vers 2005. Le terme a été étudié d'abord (chapitre 5) par une entrée lexicale <clarté> dans les corpus français et ensuite (chapitre 6) dans une optique contrastive dans ses formes de manifestation lexicale un peu élargies, dans les corpus estoniens. Un dernier chapitre (chapitre 7) a croisé enfin les types d'entrées analysés dans un regard diachronique, en confrontant le contexte de départ (l'année 2005) aux indices des évolutions observables en 2015.

Pour croiser maintenant les résultats de ces analyses dans **une interprétation mettant en réseau les pistes étudiées**, je proposerai de les articuler dans un schéma qui, au bout de mes lectures, s'est montré étonnement pertinent pour conceptualiser de manière synthétisante les analyses effectuées. Dans la discussion des possibilités d'analyse des « faits comparatifs », M. Foucault (1969 : 209–210), dans son approche de la lecture « archéologique » de l'espace des énoncés qu'est pour lui le discours, propose notamment qu'il y a cinq tâches dans un exercice de décrire le « jeu des analogies et des différences, telles qu'elles se montrent au niveau des règles de formation ».

- a) Montrer comment des règles de formation se ressemblant peuvent donner lieu à des éléments discursifs différents sur les champs de discours différents, ce qui est de monter leurs *isomorphismes archéologiques*.

Nous avons constaté une **configurativité discursive** dans des aspects variés sur le terrain d'études français : un enchaînement discursif privilégié dans les incipit, une reconfiguration des propos relatés dans l'activité de résumer ; mais aussi une nécessité exposée de se balancer entre les *topoi* concernant la présentation des travaux de recherche qui peuvent bien se balancer entre les échelles d'argumentation contraire. D'autre part, nous avons constaté une tendance à **l'ancrage dans l'extériorité** dans les corpus estoniens : les incipit ancrés dans le contexte spatio-temporel, les résumés suivant la structure de l'œuvre de référence, et une acception de la /clarté/ qui fait facilement ou plutôt appel aux évidences ancrées dans l'espace discursif partagé. Quant aux régimes d'énonciation, pas seulement dans les incipit mais dans l'ensemble des CRs français analysés, l'énonciateur s'était réduit plutôt à la fonctionnalité du genre discursif dont il faisait partie alors que dans les corpus estoniens, l'énonciateur se mettait plus souvent en scène par ou pour son extériorité.

- b) Montrer comment et dans quel mesure les règles s'appliquent ou pas, dans quel ordre etc., ce qui aboutirait à définir le *modèle archéologique* de chaque formation discursive.

En étudiant le contexte des configurations disciplinaires, nous avons analysé dans l'esprit foucauldien comme « formations discursives » symptomatiques de deux espaces discursifs l'ensemble des sciences qui se regroupe sous le sigle de SHS (sciences humaines et sociales) en France et les 'sciences nationales', importantes pour la culture et l'Etat, en Estonie. Si par contre on tient compte du fait que la notion se prête souvent à des interprétations les plus diverses (Maingueneau 2011) et surtout que chez Pêcheux, la notion de formation discursive impliquait entre autres clairement aussi une dimension textuelle de genre comme contrainte, on pourra considérer comme un type de formation discursive particulière également tout aspect étudié au niveau de textes (incipit, activité de résumer...). Comme justement le caractère des formations discursives n'est pas forcément stable, certaines des tendances relevées dans les corpus 2005 se trouvent altérées dans les relevés de corpus en 2015. Voici néanmoins une schématisation des différentes réalisations, en différents *modèles archéologiques*, des isomorphismes archéologiques notés ci-dessus dans les corpus de 2005 :

- une variété des types d'**enchaînement discursif** de l'incipit par des moyens textuels ou paratextuels (enchaînement paratextuel, prédiscursif, intertextuel) dans les corpus français face aux **ancrages dans les faits de parution** (le moment de parution, maison d'édition, etc.) ou dans le contexte interpersonnel ou situationnel du domaine dans les corpus estoniens.
 - un ordre d'une **linéarité « sinueuse »** montrée dans la culture discursive estonienne dans l'activité discursive de résumer, qui pouvait aller jusqu'à la possibilité d'énumération des chapitres successifs, alors que le sondage quant à la culture discursive française a témoigné plutôt des grilles de **reconfiguration** et de lectures synthétisantes dans les corpus français.
 - au niveau d'**application des grilles d'analyse**, une grille d'analyse par *topoi* trouvée convenable pour analyser le fonctionnement de la notion de clarté dans le corpus français, mais une nécessité d'élargir le cadre d'analyse et d'explorer une dimension complémentaire dans les corpus estoniens pour étudier la dimension d'évidentialité, voire de *doxa* qui pouvaient être véhiculés par le lexème estonien *selge* dont le mot se présentait comme marqueur lexical.
- c) Montrer les places analogues de différentes notions dans les branches du système, ce qui serait d'étudier *l'isotopie archéologique*

La saillance montrée du vocable et du champ sémantique de *põhjalikkus* (*la qualité d'être /approfondi/*) dans les terrains d'étude estoniens a fait figure notamment d'une place analogue à la notion de **clarté** dans le « système » d'évaluation des ouvrages présentés dans les CRs français – les deux peuvent être interprétés comme outils employés dans le but d'argumentation valorisante

ou, plus particulièrement, comme outils d'une concession nécessaire avant d'exprimer les critiques ou encore pour les éviter.

- d) Montrer comment, inversement, une seule et même notion (que désigne vraisemblablement un seul et même mot) peut couvrir deux éléments archéologiquement différents, ce qui serait de montrer des *décalages archéologiques* :

L'étude des évocations du lexème <clarté> dans les corpus français et celles du lexème <selge> dans les corpus estoniens a montré justement un décalage en ce que ces mots peuvent véhiculer dans les CRs de deux espaces discursifs confrontés. L'analyse du lexème français a mis en relief son fonctionnement comme une **clarté de présentation** dans les corpus de CRs académiques français, alors que les corpus estoniens ont témoigné d'un usage fréquent de ce lexème comme marqueur lexical de l'évidence et ont ainsi fait voir la facette de clarté comme **voir clair**. Cet indice des rapports éventuellement différents aux évidences ou à leur expression me semble en effet un aspect important relevé en ce qui concerne également les styles d'usage des appels aux prédiscours dans les corpus considérés en général.

- e) Enfin, Foucault (*ibid.*) envisage d'étudier encore des *correspondances archéologiques*, qui seraient des relations de complémentarité ou de subordination entre des positivités.

Sous cet aspect, je catégoriserais enfin les évolutions qui se sont présentées à l'échelle du temps, où les terrains d'étude des deux espaces discursifs se trouvent changés dans certains éléments étudiés (les types d'incipit quasi-inversés, les formes d'ouvrages commentés altérées) mais aussi les non-changements qui s'y présentent quant à l'évocation des critères d'évaluation. L'analyse a constaté en effet que même si, dans une **pragmatisation des pratiques de la recherche**, les formats d'ouvrages avaient changé (des monographies aux ouvrages collectifs et aux recueils d'articles), la culture discursive des comptes rendus français considérait toujours leur *clarté* et celle des comptes rendus estoniens mettait en avant la qualité d'être « approfondi » (*põhjalik*). Dans leur ensemble, les changements montraient néanmoins de manières différentes et cependant semblables des logiques instaurées pour s'adapter au besoin d'une fonctionnalité efficace devenue de plus en plus importante pour les deux espaces. Dans ce cadre, si les CRs français semblent désormais être devenus plus « linéaires » dans leurs manières de résumer, d'une part, et les CRs estoniens, tout en gardant leur « linéarité sinueuse », s'enchaîner désormais davantage dans les antériorités discursives, d'autre part, on pourra proposer que telles correspondances complémentaires se présentent dans le but d'une efficacité devenue primordiale et commune pour les deux espaces.

L'analyse des évaluations, des perspectives et des prédiscours présentées dans les clôtures des CRs des deux époques a en effet témoigné d'un

changement dans la conceptualisation du travail de recherche et du statut de chercheur : chez les chercheurs de deux terrains d'étude, un plaisir présumé de discuter ou d'apporter du savoir s'était transformé plutôt en une considération de l'efficacité fonctionnelle, où le chercheur est davantage un dispositif ou discutant des projets qu'un lecteur de fond. Les modes de la construction des savoirs dans les deux contextes se trouvent donc modifiés, et cependant toujours fonctionnels dans leur but fondamental de créer et de transmettre le savoir.

Dans la perspective signalétique, les différents aspects analysés font ainsi en effet voir de différents « styles » en ce qui concerne l'évocation des prédiscours dans un espace discursif et dans l'autre mis en contraste par la variable de la langue. J'indiquerais un lien intrinsèque quant au rapport aux prédiscours entre l'emploi prédominant du lexème *clarté* comme MONTRER CLAIREMENT et l'isomorphisme archéologique d'une configurativité discursive cernée dans les CRs français, d'une part, et le cadre de discours schématisé comme VOIR CLAIR et l'isomorphisme archéologique d'un ancrage privilégié dans le contexte extérieur aux textes dans les corpus estoniens, d'autre part. Dans une telle schématisation, une présentation de Foucault par des faits biographiques, évoquée dans l'introduction, peut se décrire en effet comme « l'une des plus claires » et témoigner ainsi d'un usage pertinent d'un modèle archéologique bien en vigueur dans le contexte. Et, une présentation de l'histoire qui ne permet pas de *voir* l'histoire de manière habituelle se heurte aux évidences d'habitudes dans l'espace discursif estonien, alors que *discuter* d'une construction parmi d'autres serait une démarche plus habituelle dans l'espace français. D'autre part, comme les objets d'étude et ainsi de même les cadres de construction habituels des discours se sont montrés plus descriptifs dans les sciences du langage, les appels aux prédiscours concernaient moins l'objet langage et davantage encore les manières de faire et présenter la recherche dans ce domaine (nécessité de décrire à fond les données et de les présenter cependant de manière 'lisible' alors que les historiens se souciaient de la 'crédibilité' de leur présentation). Dans les deux domaines, les appels repérés aux cadres prédiscursifs, soit reliés aux manières de faire présumées communes dans le domaine, soit d'ordre plus général, étaient des lieux très instructifs pour confronter les modes de constitution des savoirs dans les contextes socio-culturels et disciplinaires mis en contraste.

Le fait d'être arrivée à une interprétation métaphorique illustratifs des cadres de discours de deux contextes langagiers en résultat d'une analyse minutieuse de la polysémie du lexème *selge* ('clair'), en décrivant les échelles d'argumentation des énoncés comportant le lexème en mention, confirme d'autre part cette interprétation du point de vue de la perspective inférentielle – la schématisation de la notion de clarté est déduite des usages langagiers mis en série.

Dans les cultures discursives de deux communautés de communication, les ouvrages parus se décrivent ainsi comme parution *pour* et *dans* un espace dans un ensemble de corpus et comme objet de discussion dans l'autre. De ce fait, les

discours à tenir à leur propos varient de même : on schématiserait la fonction discursive des CR estoniens comme *informer en situant* et celle des CR français comme *résumer en discutant*. Comme l'un des aspects expliquant ses différences nous avons considéré l'effet de la différence de taille des espaces discursifs – dans l'espace moindre toute parution constitue un évènement alors que dans l'espace plus grand son apport s'articule davantage aux ensembles déjà construits.

A l'issue de mes analyses, l'un des aspects à commenter serait enfin aussi le rapport des chercheurs eux-mêmes à la matérialité discursive qu'ils étudient, voire à la notion de culture en général et à la part d'interprétation à donner dans les études discursives à mener. A ce propos, en discutant des possibilités d'interprétation culturelle des données langagières, les chercheurs de référence considérés se déclarent bien conscients du fait que « Le regard du chercheur ne se manifeste /.../ pas seulement dans les interprétations qu'il avance, mais aussi dans la conception même qu'il se fait de la culture » (Claudel et al. 2013). Ils notent par exemple que le fait est particulièrement manifeste lorsqu'on met face à face les conceptions allemande et française de la culture, l'une « particulariste », s'intéressant plutôt centrée sur ce qui fait l'originalité d'une culture, et l'autre « universaliste », de tradition des Lumières. Ils admettent qu'« il est alors possible qu'un chercheur ayant été élevé en Allemagne n'aborde pas la recherche sur la/les culture(s) de la même façon qu'un analyste du discours ayant été socialisé en France ». Les chercheurs peuvent ainsi avoir différents positionnements présidents, ne serait-ce qu'inconsciemment, à l'analyse. Dans ces conditions, selon Münchow (2013) « //e mieux à faire pour prendre en compte et dépasser dans la mesure du possible son propre ethnocentrisme en tant que chercheur peut être de travailler avec une méthodologie qui n'est pas fixée d'avance sur l'universalisme ou le particularisme ». D'autre part, on peut aussi avoir conscience de son positionnement. Par exemple, si une orientation particulariste caractérise des écrits japonais répandus tels que les *Nihonjin ron* (« *Traité de la japonité* »), avec l'objectif de « témoigner des qualités uniques de la culture japonaise, de la société japonaise et des Japonais », une chercheuse française, Chantal Claudel (2010 ; 2013) entend montrer, de sa part, justement l'existence de phénomènes communs aux communautés françaises et japonaises. Sans pour autant nier l'évidence de différences linguistiques, discursives et culturelles, elle se dit ainsi ouvertement « contre le particularisme ».

J'ai indiqué aussi que sans prendre position ni quant à l'une ni à l'autre culture, la démarche d'un analyste de discours peut être aussi, comme le propose Geneviève Tréguer-Felten (2009), « celle d'un ethnographe dont le terrain de recherche serait le discours », pour « montrer le rôle déterminant de l'analyse de discours dans la compréhension de LA culture ». C'est dans cet esprit que j'ai essayé de mener ma recherche, avec ma particularité avouée, dans le contraste des espaces discursifs différents par la taille, de chercher à me concentrer sur la dimension spatiale de la culture et des discours. Ce faisant, par les domaines d'étude, la mission de la thèse était de *questionner* les modes de constitutions des savoirs. Pour la compréhension aussi bien de l'une que de

l'autre de ces sphères complexes, les études menées n'ont toujours constitué que des pistes à approfondir et à développer, mais, en positiviste heureux, on rajouterait que c'est désormais avec une conscience aiguisée par cette réflexion critique que l'on pourra aborder ces questions, avec plus d'« utilité », dans l'avenir.

RÉFÉRENCES

- Aavik, J. 1906. [Päevikulisi fragmente ('Fragments de journal intime')], VII 1906. Eesti Kultuurilooline Arhiiv [EKLA], f 275, m 28: 1.
- Adam, J.-M. et Lugin, G. 2000. Variations des ancrages énonciatifs et fictionalisation d'une anecdote d'Albert Camus. *Langue française*, 128, 96–112.
- Adam, J.-M. 1999. *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris : Nathan.
- Althusser, L. (1993 [1966]) *Ecrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan*. Paris : Le livre de poche.
- Amossy, R.; Herschberg Pierrot, A. 2016 [1997]. *Stéréotypes et clichés : langues, discours, société*. Paris : Armand Colin.
- Anderson, L. & Bamford, J. (eds.) 2004. *Evaluation in oral and written academic discourse*. Roma: Officina Edizioni.
- Angemüller, J., Maingueneau, D. et Wodak, R. (eds.) 2014. *The Discourse Studies Reader. Main currents in theory and analysis*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Anscombre, J.-C. et Ducrot, O. 1976. L'argumentation dans la langue. *Langages*, 10, n° 42, 5–27.
- Anscombre, J.-C. et Ducrot, O. 1983. *L'argumentation dans la langue*. Liège-Bruxelles : Mardaga.
- Anscombre, J.-C. 1995. La théorie des topoi : sémantique ou rhétorique ?, *Hermès, La Revue* 1995/1, n° 15, 185–198.
- Arabyan, M. 1994. *Le paragraphe narratif : Etude typographique et linguistique de la ponctuation textuelle dans les récits classiques et modernes*. Paris : L'Harmattan.
- Arabyan, M., Klock-Fontanille, I. (éds.) 2005. *L'écriture entre support et surface*. Paris : L'Harmattan.
- Atkinson, D. 2004. Contrasting rhetorics/contrasting cultures: why contrastive rhetoric needs a better conceptualization of culture. *Journal of English for Academic Purposes* 3 (4), 277–289.
- Authiez-Revuz 1982. Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours. *DRLAV*, n° 26, 91–151.
- Auwers, J. van der & Plungian, V. 1998. Modality's semantic map. *Linguistic Typology*, 2, 79–124.
- Bakhtine., M. M. 1984 [1952–53]. Les genres du discours. In *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard.
- Bayard, P. 2007. *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Paris : Les Éditions de Minuit.
- Beacco, J.-C. 1988. *La rhétorique de l'historien. Une analyse linguistique de discours*. Berne : Peter Lang.
- Beacco, J.-C. 1992. Les genres textuels dans l'analyse du discours : écriture légitime et communautés translangagières. *Langages*, 105 (« Ethnolinguistique de l'écrit » éd. Beacco, J.-C.), 8–27.
- Bellay, J. du 1549. *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Francis Goyet et Olivier Millet. Paris, Champion, 2003.
- Benveniste 1966. *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard.
- Benveniste 1974. *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.
- Benveniste, E. 1970. L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, n°17 (« L'énonciation »), 12–18.

- Bérubé, M. 2009. What's the Matter With Cultural Studies? The popular discipline has lost its bearings. *The Chronicle of Higher Education*, 14.09.2009. <http://chronicle.com/article/Whats-the-Matter-With/48334/> (Consulté le 19.02.2010).
- Blanchet, Ph. et Coste, D. (éds.) 2010. *Regards critiques sur la notion d'« inter-culturalité »*. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle. Paris : l'Harmattan.
- Boileau, N. 1674. *L'Art poétique*. Poésie française.fr. Recueil de poésies des meilleurs poètes français et étrangers d'hier à aujourd'hui. <http://www.poesie-francaise.fr/nicolas-boileau/poeme-l-art-poetique-chant-I.php> (Consulté le 30.03.2017).
- Bondi, M. & Mauranen, A. 2003. Evaluation in academic discourse. *Journal of English for academic purposes* 2 (4), 269–374.
- Bondi, M. 2007. Authority and expert voices in the discourse of history. In Flottum, K. (ed.) *Language and discipline perspectives on academic discourse*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 66–88.
- Bondi, M. 2009. Historians at Work: Reporting Frameworks in English and Italian Book Review Articles. In Hyland & Diani (eds.) *Academic Evaluation. Review Genres in University Settings*. London: Palgrave-MacMillan, 179–196.
- Bondi, M., Silmer, M. 2004. Textual Voices: A Cross Disciplinary Study of Attribution in Academic Discourse. In Anderson, L. & Bamford, J. (eds.) *Evaluation in oral and written academic discourse*. Roma: Officina Edizioni, 117–136.
- Bourdieu, P. 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1984. *Homo academicus*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Boure, R. 2007. *Les sciences humaines et sociales en France : une approche historique*. Cortil-Wodon : E.M.E & InterCommunications.
- Boutet, J. et Varro, G. 2007. La revue a 30 ans. Réflexions et perspectives de recherche. *Langage et Société*, 7–15.
- Brogie, G. de 2014. La beauté de la langue française. Conférence à l'Université de Pékin (BEIDA) le 15.12.2014, <http://www.academie-francaise.fr/la-beaute-de-la-langue-francaise> (Consulté le 3.07.2017).
- Bromley, P.; Scott, A.; Bonazza, R. 2015. Transatlantic perspectives on writing centers: surveying institutions and sharing practices to develop situated writing support. Presentation at 8th Biennial Conference of the European Association for the Teaching of Academic Writing, 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference Program, p 140.
- Brunner, P. 2011. *Le vague – De l'usage évaluatif d'un terme en français et en allemand à la reconstruction d'un concept*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Bunton, D. 2005. Generic Moves in Ph.D. Thesis Introductions. In Flowerdew, J. (ed.) *Academic Discourse*. Longman, 57–75.
- Byram, M. 2008. *From foreign language education to education for intercultural citizenship. Essays and reflections*. Clevedon/Buffalo/Toronto: Multilingual Matters.
- Cairn.info 2015. Les revues SHS et l'Open Access « L'Open Access et les revues SHS de langue française. *Tendances du secteur, évolution de l'environnement réglementaire et perspectives 2018* ». Etude IDATE / Cairn Info – Octobre 2015. <http://www.openaccess-shs.info/lopen-access-et-les-revues-shs-de-langue-francaise/> (Consulté 17.03.2017)
- Cavalla, C. et Loiseau, M. 2014. Scientext comme corpus pour l'enseignement. In : Tutin, A.; Grossmann, F. (éds.) *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de Scientext*, Presses Universitaires de Rennes, 163–182.

- CECRL 2001. Le Cadre européen commun de référence pour les langues - Apprendre, Enseigner, Évaluer (CECRL), Conseil de l'Europe / Les Éditions Didier, Paris.
- Celle, A. 1997. Linguistique *contrastive* et traduction. Numéro spécial, Etude *contrastive* du futur français et de ses réalisations en anglais. Paris : Ophrys.
- Chabrolle-Cerretini, A.-M. La linguistique cognitive et Humboldt, *Corela*, HS-6 [En ligne]. URL : <http://corela.revues.org/1476> (Consulté le 22.10.2015)
- Chalvin, A. 2008. Johannes Aavik ja prantsuse keel. *METHIS*, 1 / 1–2, 104–115.
- Chanlat, J.-F. 2013. Défense de la langue française comme langue scientifique. *le Libellio*. <http://lelibellio.com/> (Consulté le 20.08.2017).
- Charaudeau, P. 2009. Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique, *Corpus*, 8, 37–66.
- Charle, C. 1994. *La République des universitaires 1870–1940*, Paris : Seuil.
- Charle, C. 2010. Comparaisons et transferts en histoire culturelle de l'Europe. Quelques réflexions à propos de recherches récentes, *Les cahiers Irice* 1/2010, n°5, 51–73.
- Claudé, C. 2002. *Comparaison du genre interview de presse en français et en japonais : une approche énonciative et pragmatique à travers la notion translangagière de figure*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Claudé, C. et Tréguer-Felten, G. 2006. Rendre compte d'analyses comparatives sur des corpus issus de langues/cultures éloignées, Münchow et Rakotoelina (éds.) *Discours, cultures, comparaisons, Les Carnets du Cediscor*, n° 9, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 23–37.
- Claudé, C., Pordeus Ribeira M., Pugnère-Saavedra, F., Tréguer-Felten, G., Münchow, P. von (éds.) 2013. *Cultures, discours, langues. Nouveaux abordages*. Limoges : Lambert Lucas.
- Clyne, M. 2002. Contrastive Discourse Studies. *Cahiers de praxématique* 38, 59–84.
- Čmejková, S. 1996. Academic writing in Czech and English. In: Ventola, E., Mauranen, A. (eds.) *Academic writing. Intercultural and Textual Issues*. Amsterdam – Philadelphia: Benjamins, 137–152.
- Collinet, C.; Berthelot, J.-M.; Martin, O. 2005. *Savoirs et Savants. Les études sur la science en France*. Paris : PUF.
- Connor, U. 1999. How like you our fish? Accommodation in international business communication. In Hewings & Nickerson (eds.) *Business English: Research into practice*. New York: Longman, 115–128.
- Connor, U. 2002. New directions in contrastive rhetoric. *TESOL Quarterly* 36, 493–510.
- Connor, U. 2015. Intercultural Rhetoric in EAP/ESP Education. Keynote address at EATAW 2015 8th Biennial Conference of the Association for the Teaching of Academic Writing. 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference program, p. 17.
- Connor, U. M. 1996. *Contrastive Rhetoric: Cross-cultural aspects of second-language writing*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Connor, U., Nagelhout, E., Rozyski, W. 2008. *Contrastive Rhetoric. Reaching to intercultural rhetoric*. John Benjamins Publishing Company.
- Courtine J.-J. 1982. L'instituteur et le militant (Contribution à l'histoire de l'analyse du discours en France). In : *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, 2, 1–15.
- Coutinho A., 2006, Le rôle des discours rapportés dans l'organisation textuelle : le cas des comptes rendus, In Lopez-Muñoz, J.-M., Marnette, S. L. Rosier (éds.) *Dans la*

- jungle du discours rapporté : genres de discours et discours rapporté*, Presses de l'Université de Cadix, 227–236.
- Crawford Camiciottoli, B. 2004. Metaphor as evaluation in business studies lectures. In Anderson, L. & Bamford, J. (eds.) *Evaluation in oral and written academic discourse*. Roma: Officina Edizioni, 53–72.
- Culioli, A. 1978. Valeurs modales et opérations énonciatives. *Le français moderne* 46–4.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation* 1, Paris : Ophrys.
- Dardy C., Ducard D., Maingueneau D., 2002. *Le rapport de soutenance de thèse. Un genre universitaire*. Lille : Presses du Septentrion.
- Debono, M., Robillard, D. de 2010. L'interculturel au risque de l'herméneutique : faire droit aux autres ? *Regards critiques sur la notion d'interculturalité*. *Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle*, in P. Blanchet, D. Coste (éds.) *Regards critiques sur la notion d'interculturalité*. Paris : L'Harmattan, 173–190.
- Debyser F. 1970. La linguistique contrastive et les interférences. *Langue française*. 8, n°1 « Apprentissage du français langue étrangère », 31–61.
- Defays, J.-M. et Englebert, A. (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Tome I Paris : L'Harmattan.
- Defays, J.-M. et Englebert, A. (éds.) 2009b. *Acteurs et contextes des discours universitaires*. Tome II. Paris : L'Harmattan.
- Del Lungo, A. 2003. *L'incipit romanesque*. Paris : Seuil.
- Delcambre, I. ; Lahanier, D. 2010. Les littéracies universitaires : Influence des disciplines et du niveau d'étude dans les pratiques de l'écrit. [En ligne] Plate-forme internet sur la littératie, le numéro 3/2010 de forumlecture.ch.
- Demorgon, J. 2004. *Complexité des cultures et de l'interculturel : contre les pensées uniques*. Paris : Anthropos.
- Demorgon, J. 2005. *Critique de l'interculturel : L'horizon de la sociologie*. Economica – Anthropos.
- Dervin, F., Ljalikova A., 2007. *Hypermobilités. Synergies Pays Riverains de la Baltique*, Paris : Gerflint.
- Descartes, R. 1637. *Discours de la méthode. Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences*. La Haye. En ligne sur le site « Les classiques des sciences sociales », http://classiques.uqac.ca/classiques/Descartes/discours_methode/discours_methode.html (Consulté le 30.03.2017).
- Détourbe, M.-A. 2009. Discours sur la qualité et qualité du discours des universités britanniques du Russell Group. In Defays et Englebert (éds.) 2009b. *Acteurs et contextes des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 167–182.
- Ducrot, O. 1980. Analyses pragmatiques. *Communications*. 32, 11–60.
- Duff, P. A. 2007. Problematizing academic discourse socialization. *Learning Discourses and Discourses of Learning*. Marriott, H ; Moore, T. ; Spence-Brown, R. (eds.) Monash University, ePress 2007 Clayton, Australia, pp 1.1.-1–18.
- Ehala, M. 2016. Refiloloogija ja selle kolm komponenti, *Keel ja Kirjandus* 8–9/2016, 601–610.
- Ehala, M.; Kerge, K.; Lepajõe, K.; Sõrmus, K. 2010. Kõrgkoolide üliõpilaste eesti keele oskuse tase: Uuringukokkuvõte. Tartu: Tartu Ülikool.
- Ehala, M.; Kerge, K.; Lepajõe, K.; Sõrmus, K. 2015. Kõrgkoolide üliõpilaste eesti keele oskuse tase. Kordusuuring. Uuringu kokkuvõte. Tartu Ülikool.
- Fairclough, N. 1993. Critical Discourse Analysis and the Marketization of Public Discourse: The Universities. *Discourse and Society* 4 (2), 133–168.

- Ferguson, Ch. A. 1966. Introduction générale à la série d'études contrastives réalisées par Center for Applied Linguistics of Washington publiée par University of Chicago Press de 1962 à 1966.
- Fernandez, M. M. J. 1985. Analyse contrastive du discours et communication interscience : vers un modèle français vs finno-scandinave, *DISCOSS* 1, 3–20.
- Fløttum, K. 2001a. Etre discursif dans le résumé scientifique. In H. Kronning et al. (eds.), *Langage et référence*. Uppsala : Acta Universitatis Upsaliensis, 161–171.
- Fløttum, K. 2001b. Le résumé scientifique – texte monophonique ou polyphonique ? *Technostyle* 17 (1), 67–86.
- Fløttum, K. 2003. Personal English, indefinite French and plural Norwegian scientific authors? Pronominal author manifestation in research articles. *Norsk lingvistisk tidsskrift* 21 (1), 21–55.
- Fløttum, K. 2004. Traces of others in research articles: the citation cluster. A. Khurshid & M. Rogers (eds.) *New Directions in LSP studies. Proceedings of the 14 th European Symposium on Language for Special Purposes*. 18 – 22 August 2003, Communication, Culture, Knowledge. Guildford: University of Surrey (UniS), 153–159.
- Fløttum, K. 2006. The typical research article - does it exist? Plenary lecture at the conference *Perspectives inter-culturelles et inter-linguistiques sur le discours académique Cross-cultural and Cross-linguistic Perspectives on Academic Discourse*. Proceedings ed. by Suomela-Salmi, E. & Dervin, F. 2006. Volume 1. Finland: Department of French Studies, University of Turku. 16–44.
- Fløttum, K. (ed.) 2007. *Language and discipline perspectives on academic discourse*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing.
- Fløttum, K., T. Dahl & T. Kinn. 2006. *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Foucault, M. 1969. *Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. 1966. *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. 1971. *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.
- Foureau-Facques, B. 2001. *La variation temporelle entre langue et discours : étude des récurrences, alternances et ruptures temporelles dans les textes de reportage de la presse française*. Thèse de doctorat. University of Surrey & Université Paris 3.
- Galtung, J. 1981. Structure, Culture and Intellectual Style: An Essay Comparing Saxon, Teutonic, Gallic and Nipponic Approaches. *Social Science Information* 20 (6), 817–856.
- Gardin, B. et Marcellesi, J.-B. 1974. *Introduction à la sociolinguistique*. Paris : Larousse.
- Genette, G. 1987. *Seuils*. Paris : Seuil.
- Grabe, W., & Kaplan, R. B. 1996. *Theory & practice of writing*. New York: Addison Wesley Longman.
- Grize, J.-B. 1997. *Logique et langage*. Paris : Ophrys.
- Guespin, J. 1971. Problématique des travaux sur le discours politique. *Langages* n° 23, 3–24.
- Guilhaumou, J. 2002. Le corpus en analyse de discours : perspective historique. *Corpus*, 1. [En ligne] URL : <http://corpus.revues.org/8>. (Consulté le 13.03.2017)
- Guilhaumou, J. ; Mazière, F. 2010. Ainsi, nous sommes qui nous sommes dans le Mississippi. *Semen*, 29 [En ligne]. URL : <http://semen.revues.org/878>. (Consulté le 13.03.2017).

- Hall, E. T. & Hall, M. R. 1990. *Understanding Cultural Differences*. Yarmouth, ME: Intercultural Press.
- Halliday, M. A. K. and Hasan, R. 1976. *Cohesion in English*, Harlow: Longman.
- Harbord, J. 2010. Writing in Central and Eastern Europe: Stakeholders and directions in initiating change. *Across the Disciplines*. 7, 207–226.
- Haroche, C., Henry, P., Pêcheux, M. 1971. La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours. *Langages* 24, 93–106.
- Haroche, C. et Pêcheux, M. 1972. Manuel pour l'utilisation de la méthode de l'analyse automatique du discours (AAD). *T. A. Informations* 13 (1), 13–55.
- Harris, Z. S. 1952. Discourse Analysis. *Language*, volume 28, 1–30. Traduction française par J. Dubois dans *Langages* n° 13, mars, 1969.
- Hartmann, R. K. K. 1980. *Contrastive textologie. Comparative Discourse Analysis in Applied Linguistics*. Heidelberg: Julius Groos.
- Helsloot, N. et Hak, T. 2000. La contribution de Michel Pêcheux à l'analyse de discours. *Langage et société* 1/2000 (n° 91), 5–33. DOI : 10.3917/lis.091.0005.
- Hennoste, M. 1998. *Arukas arutleja*. Tallinn: Virgela.
- Hennoste, M. 2011 [2005, 2006, 2009]. *Täna kirjutame kirjandit* 2011. Tallinn: Argo.
- Henry P. 1977. *Le mauvais outil. Langue, sujet et discours*, Paris : Klincksieck.
- Herbert, Thomas (pseudonyme de Michel Pêcheux) 1968. Remarques pour une théorie générale des idéologies. *Cahiers pour l'analyse*, 2, 74–92.
- Hermann, Th. 2009. Rhétorique des incipit dans les articles scientifiques en sciences humaines et sociales. In Defays et Englebert (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 215–228.
- Hewitt, E. 2009. The University Discourse of Thesis Writing and the Case of the Disappearing Discussion Chapter. In Defays et Englebert (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 229–244.
- Hidden, M.-O. 2008. *Variabilité culturelle des genres et didactique de la production écrite : analyse longitudinale de textes narratifs et argumentatifs rédigés par des apprenants de français langue étrangère*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Hutchins E. 1995. How A Cockpit Remembers its Speeds. *Cognitive Science*, 19, 265–288.
- Hyland, K. 1996a. Writing without conviction? Hedging in scientific research articles. *Applied linguistics* 17 (4), 433–454.
- Hyland, K. 1996b. Talking to the academy: Forms of hedging in science research articles. *Written communication* 13 (2), 251–281.
- Hyland, K. 1998. *Hedging in scientific research articles*. Amsterdam: Benjamins.
- Hyland, K. 1999. Disciplinary discourses: writer stance in research articles. In Candlin, C. & K. Hyland (eds.) 1999. *Writing: texts, processes and practices*. London: Longman, 99–121.
- Hyland, K. 2000. Praise and criticism: interactions in book reviews. In Hyland, K. (éd.) 2000. *Disciplinary Discourses: Social Interactions in Academic Writing* New York: Longman, 41–62.
- Hyland, K. 2001. Humble servants of the discipline? Self mention in research articles. *English for specific purposes* 20 (3), 207–226.
- Hyland, K. 2002. Authority and invisibility: authorial identity in academic writing. *Journal of pragmatics* 34 (8), 1091–1112.
- Hyland, K. 2011. Academic discourse. In Hyland, K. & Paltridge, B. (eds.) *Continuum Companion to Discourse Analysis*. London: Continuum, 171–184.

- Hyland, K., Diani, G. (eds.) 2009. *Academic Evaluation. Review Genres in University Settings*. London: Palgrave-MacMillan.
- Hymes, D.H. [1967], en trad. fr. 1980. Modèles pour l'interaction du langage et de la vie sociale. *Etudes de linguistique appliquée*, 37.
- Jürine, A.; Tragel, I. 2017. Anni Jürine ja Ilona Tragel: keeleoskus ei ole kirjaoskus ja kirjaoskus ei ole kirjutamisoskus. *Postimees* (Arvamus), 15.03.2017.
- Kaivapalu, A. 2015. Keeltevaheline võrdlus: sarnasuse ja erinevuse konseptualiseerimine, operatsionaliseerimine, mõõtmise ja ilmnemise keelekasutuses. Matériaux de l'exposé à 3^{ème} journée d'études en linguistique contrastive, le 11.12.2015, à l'Université de Tartu.
- Kaplan, R. B. 1966. Cultural thought patterns in intercultural education. *Language Learning*, 16, 1–20.
- Kaplan, R. B. 2000. Contrastive rhetoric and discourse analysis: Who writes what to whom? When? In what circumstances? In Sarangi, S. & Coulthard, M. (eds.) *Discourse and social life*. Edinburgh: Person Education (Longman), 82–101.
- Karjahärm, T. 2001. Eesti intellektuaalide Euroopa identiteet 20.sajandi esimesel poolel. *Acta Historica Tallinnensia*, 5, 45–74.
- Kroon, K. 2013. Täna Eesti ajaloolaste rahvuslikust nihilismist võõra pilgu läbi. *Postimees*, (Arvamus), 29.01.2013.
- Kärk, J. 2010. Värvingupartiklid eesti- ja saksakeelsetes küsilausetes. *Eesti Rakenduslingvistika Ühingu aastaraamat* 6, 121–134.
- Kärtner, P. 2010. Üliõpilaste uurimistööde juhendamine ja tagasisidestamine. Tartu: Sihtasutus Archimedes. primus.archimedes.ee/sites/default/files/juhendamisraamat_naidis.pdf (Consulté le 13.03.2017).
- Kautto, V.; Talja, S. 2007. Disciplinary Socialization: Learning to Evaluate the Quality of Scholarly Literature, in Edward D. Garten, Delmus E. Williams, James M. Nyce, Sanna Talja (ed) *Advances in Library Administration and Organization (Advances in Library Administration and Organization, Volume 25)* Emerald Group Publishing Limited, 33 – 59.
- Kearns, J. & Turner, B. 2015. Weighing What Matters: a Generative Schema for Writing Assessment. EATAW 2015 8th Biennial Conference of the Association for the Teaching of Academic Writing. 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference program, p. 54.
- Kerbrat-Orecchioni, K. 1980. *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, K. 1994 [1990–1992–1994]. *Les interactions verbales*. Tome 3. Paris : Armand Colin.
- Kerge, K. 2011. Tekstikeskne keeleõpetus. Kadakas, M.; Nahkur, A (eds). Põhikooli valdkonnaraamat: EESTI KEEL JA KIRJANDUS. Tallinn: Riiklik Eksami ja Kvalifikatsioonikeskus, 15-xx.
- Kerge, K. 2012. Tekstitoimingute valdamine. Kadakas, M. (ed.) Gümnaasiumi valdkonnaraamat „Eesti keel ja kirjandus”. Tallinn: Riiklik Eksami ja Kvalifikatsioonikeskus.
- Kirikal, M. 2014. Johannes Semper ja prantsuse vaim. *Keel ja Kirjandus* 12 / 2014.
- Kirss, T. A. 2017 (ilmumas). Akadeemiline kirjutamine: oskused ja hädaohud. Tartu Ülikooli Eetikakeskus. Tartu: Tartu Ülikooli kirjastus.
- Kivimäe, Jüri 2011. Märkmeid teiselt kaldalt. Ajaloo talumatu kergus. *Tuna*, 5. 5–11.
- Kramsch, C. 1995. The cultural component of language teaching. *Language, culture and curriculum*, 8/2, 83–92.

- Kruse, M. 2017. La transferencia en personas plurilingües: sé quiénes son tus amigos. Propuesta pedagógica para el tratamiento de los falsos amigos léxicos y gramaticales. Doctoral thesis. University of Tartu.
- Künnap, A. (ed) 1999. Indo-European-Uralic-Siberian Linguistic and Cultural Contacts, Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Laane, M.-A, Tammelo, E. 2006. Rhetorical and Cultural Differences in LAP: English and Estonian. In *Proceedings of Teaching Writing Online and Face to Face (CD-Rom)*: 3rd Conference of EATAW (the European Association for the Teaching of Academic Writing). Athens, 22–24 June 2005.
- Laane, M.-A. 1997. Rhetorical and Cultural Differences in Academic Writing: An Estonian Experience. In *Proceedings of International Advanced Writing Conference*. Tallinn: The British Council and the Tallinn Technical University Press, 57–63.
- Swales, J.M. & Van Bonn, S. 2007. Similarities and differences in French and English EAP Research Article Abstracts. The case of Asp. In Fløttum, K. (ed.) *Language and discipline perspectives on academic discourse*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 260–276.
- Laanekask, H. 2004. Eesti kirjakeeles kujunemine ja kujundamine 16.-19. sajandil. Thèse de doctorat. Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Ladmiral, J.-M. 1975. Linguistique et pédagogie des langues étrangères. *Langages* n° 39, 5–18.
- Lado, R. 1957. *Linguistics across Cultures*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Laippala, V. 2010. D'abord... Troisièmement... : Marquage et non marquage de l'organisation du texte dans des articles de recherche. In Johansson, M. et Suomela-Salmi, E. (éds) *Regards croisés sur les études françaises*. Publications du Département d'Études Françaises 11, University of Turku, Finland. 37–56.
- Lakoff, G. & Johnson, M. 1985 [1980]. *Metaphores We Live By*, Chicago–London, The University of Chicago Press. – 1985. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Langemets, A. 2001. Prantsuse vaimustus. *Sirp*, Sotsiaalia, 27.04.2001.
- Larrea, P. 2004. L'expression de la modalité en français et en anglais (domaine verbal). *Revue belge de philologie et d'histoire*. 82 (3). Langues et littératures modernes - Moderne taal en litterkunde, 733–762. DOI : 10.3406/rbph.2004.4856.
- Lauk, E. 2006. Kuidas hinnata humanitaarteadusi? *Sirp*, Keele Infoleht 21.04.2006.
- Le Querler, N. 2004. Les modalités en français. *Revue belge de philologie et d'histoire* 82–3, Langues et littératures modernes – Moderne taal en litterkunde, 643–656. DOI : 10.3406/rbph.2004.4850.
- Lecavalier, J. 1998. Cohérence ou pertinence ? *Correspondance* 4 /12, en ligne sur www.ccdmd.qc.ca.
- Leijen, D. A.J. 2016. Advancing writing research: an investigation of the effects of web-based peer review on second language writing (PhD Thesis, Tartu Ülikool). Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Leijen, D.; Jürine, A.; Tragel, I. 2015. University Teachers and Students' Perspectives on Academic Writing: a Case From a University in Estonia. *EDULEARN15 Proceedings*, 7768–7776.
- Lenouvel, S. 2007. Des conflits culturels au cœur de la DLC : une dynamique de l'évolution. *Ela. Études de linguistique appliquée*, 145,1, 101–109.
- Léon, J. 2010. AAD69 : archéologie d'une étrange machine. *Semen*, 29. [En ligne]. URL : <http://semen.revues.org/8823>. (Consulté le 02.02.2013)

- Lepajõe, K. 2002. Kirjand kui tekst: infostruktuur. Kasik, R. (ed) *Artikleid teksti-analüüsisist*. Tartu ülikool: Tartu Ülikooli Kirjastus, 88–101.
- Lepajõe, K. 2011. Kirjand kui tekstiliik. Riigieksamikirjandite tekstuaalsed, retoorilised ja diskursiivsed omadused. Doktoritöö, Tartu ülikool. Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Lewis, Philip 2011. La question du global/mondial : The implications of current trends in higher education for transnational cooperation. Intervention préparée pour un colloque consacré à la « Coopération universitaire et scientifique transatlantique » (le 4 avril 2011, Montpellier), publié dans la rubrique *Inédit*, le site du mouvement *Transition*. <http://www.mouvement-transitions.fr/hospitalites/republications-traductions-inedits/sommaire-des-articles-deja-publies/641-la-question-du-global-mondial.html> (Consulté le 27.07.2015)
- Ljalikova, A. 2007. *Les Conflits de Valeurs au service ou au détriment de l'Évaluation Certificative en Langue-Culture Étrangère. Le cas de l'Estonie*. Thèse de doctorat. Université Jean Monnet, Saint Etienne.
- Lõbus, T. 2005. Ahora ja nüüd dans ilukirjanduslikus narratiivis. A.Lindgreni "Hulkur Rasmuse" tõlgete analüüs (Ahora and nüüd ('now') in fictional narrative. Analysis of the translations of "Rasmus and the Vagabod" by A.Lindgren). In Monticelli et al. (eds.) *Studia Romanica Tartuensia, IVb (De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis)*, 403–416.
- Longour, M. 2012. *Améliorer son expression écrite. Écrire pour être lu et compris*. Format Kindle. www.reussirmavie.net (18 mars 2012).
- Lorés, R. 2004. On RA abstracts: From Rhetorical Structure to Thematic Organisation. *English for Specific Purposes* 23, 280–302.
- Lorés-Sanz, R. 2012. Local Disciplines, Local Cultures: Praise and Criticism in British and Spanish History Book Reviews. *Brno Studies in English* vol. 38, 2, 97–116. DOI: 10.5817/BSE2012–2–6
- Louis, V. 2007. *Interactions verbales et communication interculturelle en FLE : de la civilisation française à la compétence (inter)culturelle*. Cortil-Wodon : E.M.E.
- Luks, L. 2005. Miks kõneleme muudkui seksist? *Postimees*. 30.07.2005.
- Luodonpää-Manni, M. 2009. Étude comparative des métaphores dans les articles de recherche en histoire et en linguistique du finnois et du français. In Defays et Englebert (éds.) 2009b. *Acteurs et contextes des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 237–248.
- Luuk, E. 2004. Foucault – hullumeelsuse arhitekt, *Postimees*. 05.03.2004.
- Maillard, P. 1996. La défense du français : un défi d'actualité. *Revue de deux mondes*. Disponible sur le site *Défense de la langue française*. http://www.langue-francaise.org/Articles_Dossiers/Arti_defi_actualite.php# (Consulté le 20.08.17)
- Maingueneau 2002c. Modalité. In Charaudeau et Maingueneau (éds.) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil, 383–386.
- Maingueneau, D. 1982. Un cas d'ambiguïté idéologique : la clarté du français, *Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage*, n° 2, 16–33.
- Maingueneau, D. 1985 (en collaboration avec C. Haroche). Du mythique au problématique : la clarté du français. In Auroux, S. et al. (éds.) *La linguistique fantastique*. Paris : J.Clims-Denoël, 345–357.
- Maingueneau, D. 1992. Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours. *Langages* 105 (« Ethnolinguistique de l'écrit » éd. Beacco, J.-C.), 114–125.
- Maingueneau, D. 1996. *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris : Seuil.

- Maingueneau, D. 2001. Archéologie et analyse du discours. Communication à une table-ronde sur Foucault, le 23.07.1998 à la 6^{ème} Conférence internationale de Pragmatique à Reims. Texte paru dans *Sociologie du travail*, 2001, 7/ 5. Disponible en ligne sur : http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Maingueneau_Archeologie.html. (Consulté le 22.08.2015).
- Maingueneau, D. 2002a. Discours. In Charaudeau et Maingueneau (éds) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil, 185–190.
- Maingueneau, D. 2002b. Hétérogénéité montrée/constitutive. In Charaudeau et Maingueneau (éds) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil, 292–293.
- Maingueneau, D. 2004. *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris : Armand Colin.
- Maingueneau, D. 2005. L'analyse du discours et ses frontières. *Marges linguistiques* n° 9, <http://www.marges-linguistiques.com>, 65–75.
- Maingueneau, D. 2009. Les discours universitaires, entre appareils et discours constituants. In Defays, J.-M. et Englebert, A. (éds.) *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 85–94.
- Maingueneau, D. 2011. Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours. *Langage et société*, 135, (1), 87–99. DOI : 10.3917/l.s.135.0087.
- Maingueneau, D. 2012. Que cherchent les analystes du discours ?, *Argumentation et Analyse du Discours*, 9. [En ligne]. URL : <http://aad.revues.org/1354>. (Consulté le 22.08.2015).
- Maingueneau, D. 2016. Énonciation et analyse du discours, *Corela*, HS-19. [En ligne]. DOI : 10.4000/corela.4446.
- Majchrzak, O., Salski, Ł., Molenda, M. 2015. Presentation at 8th Biennial Conference of the European Association for the Teaching of Academic Writing, 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference Program, p. 65.
- Malidier, D. 1969. Analyse linguistique du vocabulaire politique de la guerre d'Algérie d'après six quotidiens parisiens. Thèse de doctorat. Disponible sur : http://classiques.uqac.ca/contemporains/malidier_denise/analyse_linguistique/analyse_linguistique.html.
- Malidier, D. 1993. L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux. *Semen*, 8 [En ligne], URL : <http://semen.revues.org/4351>. (Consulté le 21.08.2017)
- Man, Paul de 1982. The return to philology. *Times Literary Supplement*, 20. XII, 1355–1356.
- Marandin, J.-M. 1979. Problèmes d'analyse du discours. Essai de description du discours français sur la Chine, *Langages* 55, 17–88.
- Marcellesi J.-Baptiste. 1971. Éléments pour une analyse contrastive du discours politique. *Langages*, n° 23 « Le discours politique », 25–56.
- Marcellesi J.-B., 1976. Analyse de discours à entrée lexicale (Application à un corpus de 1924–1925). *Langages*, 41, 79–124.
- Martin-Martín, P. 2003. A Genre Analysis of English and Spanish Research Paper Abstracts in Experimental Social Sciences. *English for Specific Purposes* 22, 25–43.
- Mauranen, A. 1993. *Cultural Differences in Academic Rhetoric. A Textlinguistic Study*. Frankfurt/ Main: Peter Lang.
- Mayaffre, D. 2005. De la lexicométrie à la logométrie. *Astrolabe*, 2005, 1–11.
- Mazière, F. 2005. *L'analyse du discours : Histoire et pratiques*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Meschonnic, H. 2002. *De la langue française, essai sur une clarté obscure*. Paris : Gallimard.
- Meyer, P. G. 1997. Hedging strategies in written academic discourse: strengthening the argument by weakening the claim. In Markkanen & Schröder (eds.) 1997. *Hedging and Discourse: approaches to the analysis of a pragmatic phenomenon in academic texts*. Berlin/ New York: de Gruyter, 21–41.
- Middell, M. 1999. La Révolution française et l'Allemagne : du paradigme comparatiste à la recherche des transferts culturels. *Annales historiques de la Révolution française*, 317 [En ligne]. URL : <http://ahrf.revues.org/266>. (Consulté le 12.01.2012)
- Miliste, M. 2011. Über Interaktionen von Muttersprache und anderen (Lerner) sprachen bei estnischen deutsch als L3+N-lernenden in der Anfangsstufe (Emakeele ja teiste varem õpitud võõrkeelte interaktsioon algasemel saksa keelt C- või D- keelena õppivatel eestlastel). Doktoritöö. Tartu Ülikool.
- Minaudier, J.-P. 2007. *Histoire de l'Estonie et de la nation estonienne*. Paris : L'Harmattan.
- Moirand, S. 1979. L'analyse pré-pédagogique des textes. *Situations d'écrit. Compréhension, production en langue étrangère*. Paris : CLE international, (chap. 1.5), 74–91 ; re-publié sur le site de Ch.Puren à l'adresse : <https://www.christianpuren.com/2015/03/12/publication-de-l-analyse-pr%C3%A9p%C3%A9dagogique-des-textes-de-sophie-moirand-1979/> (Consulté le 21.08.2017).
- Moirand, S. 1982. *Enseigner à communiquer en langue étrangère*. Paris : Hachette (coll. Formation).
- Moirand, S. 1992. Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative, *Langages*, 105, 28–41.
- Moirand, S. 2002. Moment discursif. In Charaudeau et Maingueneau (éds.) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil, p. 389.
- Moirand, S. 2005. De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? Colloque *Sciences, Médias et Société*, 15–17 juin 2004, Lyon, ENS-LSH, http://sciences-medias.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=59 (Consulté 03.02.2008)
- Moirand, S. 2007. *Les discours de la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Moirand, S. 2009. Qu'est-ce qu'un discours universitaire de recherche en lettres et langues ? In Defays et Englebert (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 95–109.
- Moirand, S. et Peytard, J. 1992. *Discours et enseignement du français*. Paris : Hachette.
- Monroy-Casas, R. 2008. Linearity in Language. Rhetorical-discursive Preferences in English and Spanish in the Light of Kaplan's Model. *International Journal of English Studies*, 8 (2), 173–189.
- Monticelli, D. 2009. Eesti keeleuenduse ja itaalia *questione della lingua* paralleelid ja põimumised. *Keel ja Kirjandus*, 2, 104–123.
- Monticelli, D.; Pajusalu, R.; Treikelder, A. (éds) 2006. *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis = Lausungist lausumiseni ja vastupidi. Multidistsiplinaarsed vaated deiksisele*. Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Moreno, A. I., Suárez, L. 2008. A study of critical attitude across English and Spanish academic book reviews. *Journal of English for Academic Purposes* 7, 15–26.
- Moretti, F. *Distant Reading*. London/New-York: Verso.
- Morin, E. 1990. *Introduction à la pensée complexe*. Paris : ESF.

- Morlton, W. G. 1962. *The sounds of English and German. The Contrastive Structure Series*. University of Chicago Press.
- Mourlhon-Dallies, F. 1995. *Une méthodologie pour l'analyse linguistique de genres discursifs produits en situation professionnelle : étude d'écrits touristiques sur Venise en quatre langues*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Münchow, P. von 2001. *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le genre journal télévisé français et allemand*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Münchow, P. von 2004. *Les journaux télévisés en France et en Allemagne. Plaisir de voir ou devoir de s'informer*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Münchow, P. von 2010. Langue, discours, culture : quelle articulation ? *Signes, discours et sociétés*, 4, [En ligne] <<http://www.revue-signes.info/document.php?id=1439>> (Consulté le 1.08.2014).
- Münchow, P. von 2012a. Cross-Cultural Discourse Analysis and Intercultural Education in Foreign Language Teaching and Learning. *Journal of Intercultural Communication*, 29, [En ligne] URL : <http://immi.se/intercultural> (Consulté le 30.03.2017).
- Münchow, P. von 2012b. Élever l'enfant entre tradition et modernité : une analyse du discours contrastive de guides parentaux français et allemands, *Langage et société*, 1 (139), 127–144. DOI : 10.3917/l.s.139.0127.
- Münchow, P. von 2014 [2011]. L'analyse du discours contrastive : comparer des cultures discursives. In Grezka, Leclère et Temmar (éds.) *Les Sciences du langage en Europe : tendances actuelles. Actes du colloque 2011 de l'ASL-Association des Sciences du Langage*. Limoges : Lambert-Lucas, 75–92.
- Münchow, P. von 2015. Catégories descriptives pour le non-dit : dialogue entre analyse du discours française, critical discourse analysis et analyse du discours contrastive. Exposé au colloque « Texte et discours en confrontation dans l'espace européen. Pour un renouvellement épistémologique et heuristique », les 15–18 septembre 2015, [En ligne] <https://videos.univ-lorraine.fr/index.php?act=view&id_col=206> (Consulté le 6.12.2015).
- Münchow, P. von et Rakotonoelina, F. (éds) 2006. *Discours, cultures, comparaisons. Carnets du Cediscor 9*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Muratori, C. 2012. The First German Philosopher: The Mysticism of Jakob Böhme as Interpreted by Hegel, *Archives internationales d'histoire des idées*, 217. Pisa: Edizioni ETS.
- Musselin Ch. 2008. *Les universitaires*. Paris : La Découverte.
- Née, É. & Veniard, M. 2012. Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ? *Langage et société*, 140, (2), 15–28.
- Née, E. 2012. *L'insécurité en campagne électorale*. Paris : Honoré Champion.
- Nemvalts, P. 2006. Sõnavõtud. Peep Nemvalts [Eesti teaduskeel teadmüühiskonnas]. Eesti teaduskeel ja terminoloogia – kuidas edasi? Tallinn: Eesti Teaduste Akadeemia, 34–37.
- Nemvalts, P. 2009. Kõrgharituks selges eesti keeles (Reet Kasik, Mati Ereht, Tiiu Ereht. Eesti keele väljendusõpetus kõrgkoolidele). *Raamatuid. Keel ja Kirjandus* 11, 869–872.
- Nemvalts, P. (ed.) 2011. *Eesti teaduskeel ja terminikorrastus*. Tallinn: Tallinna Ülikooli Eesti Keele ja Kultuuri Instituut.
- Odlin, T. 2006. Could a Contrastive Analysis Ever Be Complete? In J. Arabski (ed.) *Cross-Linguistic Influences in the Second Language Lexicon*. Clevedon: Multilingual Matters, 22–35.

- Odlin, T. 2015. Was there really ever a contrastive analysis hypothesis? In L. Yu, T. Odlin (eds.) *New Perspectives on Transfer in Second Language Learning*. Clevedon: Multilingual Matters.
- Omer, D. 2009. Les messages postés sur les forums de plates-formes d'apprentissage : émergence d'un nouveau discours écrit de l'étudiant. In Defays et Englebert (éds) 2009b. *Acteurs et contextes des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 63–74.
- Paveau, M.-A. 2006. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Paveau, M.-A. 2013. *Langage et morale. Une éthique des vertus discursives* Éditions Lambert-Lucas.
- Paveau, M.-A. (éd.) 2012. « Texte, discours, interactions. Nouvelles épistémologies », *Semen*, 34.
- Paveau, M.-A. (en ligne). http://marieannepaveau.over-blog.com/pages/1_mais_ou_est_donc_le_sens_-2866304.html (Consulté le 01.07.2010)
- Paveau, M.-A. et Rosier, L. 2008. *La langue française. Passions et polémiques*. Paris : Vuibert.
- Pêcheux, M. 1969. *Analyse automatique du discours*. Paris : Dunod.
- Pêcheux, M. 1975. *Les vérités de la Palice*. Paris : Maspero.
- Pêcheux, M., Fuchs, C. 1975. Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours. *Langages*, 37, 7–80.
- Péry-Woodley, M-P. 1993. *Les écrits dans l'apprentissage : clés pour analyser les productions des apprenants*. Paris : Hachette.
- Petrić, B. 2011. Scholarly criticism in a small academic community: a diachronic study of book reviews in the oldest Serbian journal. In: Salager-Meyer, F. and Lewin, B.A. (eds.) *Crossed words: Criticism in scholarly writing*. Linguistic Insights 104. Bern, Switzerland: Peter Lang, 309–337.
- Picoche, J. 1992. *Précis de lexicologie française*. Nathan : Paris.
- Plantin 2002. Doxa. In Charaudeau et Maingueneau (éds.) *Dictionnaire d'Analyse du Discours*. Paris : Seuil, 197–198.
- Ploom, Ü. 2017. « Sõnaselgelt » ja « selgesõnaliselt ». *Edasi.org. Innustav ja hariv ajakiri*. 17.02.2017.
- Pollet, M.-Ch. 2001. Pour une didactique des discours universitaires, Bruxelles, De Boeck Supérieur, « Pratiques pédagogiques ». DOI : 10.3917/dbu.polle.2001.01.
- Pordeus Ribeiro, M. 2015. « Droite » et « Gauche » dans les discours d'un événement électoral. Une étude sémantique et contrastive des presses brésilienne et française. *Les élections présidentielles de 2002 au Brésil et de 2007 en France*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Poudat, C. 2006. *Étude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres*. Thèse de doctorat. Université d'Orléans.
- Priimägi, L. 2016. Filoloogias, mida enam pole. *Keel ja Kirjandus* 8–9/2016, 584–600.
- Puren, C. 2008. De l'approche communicative à la perspective actionnelle, et de l'inter-culturel au co-culturel. www.christianpuren.com/mes-travaux-liste-et-liens/208e/ (Consulté le 31.05.2014).
- Puren, C. 2011. Modèle complexe de la compétence culturelle (composantes historiques trans-, méta-, inter-, pluri-, co-culturelles) : Exemples de validation et d'application actuelles. www.christianpuren.com/mes-travaux-liste-et-liens/2011j/ (Consulté le 31.05.2014).
- Puren, C. 2013 [1994 ; 1988]. *Essai sur l'éclectisme. Republié La didactique des langues à la croisée des méthodes*. 3ème édition électronique, octobre 2013. [1ère

- édition papier : Paris, Nathan-CLÉ international, coll. « Didactique des Langues Étrangères », 1988, 448 p.] PUREN_1994e_Essai_éclectisme_3e_ed_2013. <https://www.christianpuren.com/mes-travaux/1994e/> (Consulté le 21.08.2017).
- Puren, C. 2014. Approche communicative et perspective actionnelle, deux organismes méthodologiques génétiquement opposés... et complémentaires. Publication sur le site www.christianpuren.com : janvier 2014, (Consulté le 21.08.2017).
- Puren, C. 2015a. La réflexion méthodologique en didactique du FLE depuis la publication du CECRL, un domaine anémique en manque de saines polémiques. In : Defays, Hammami, Marechal et al. (dir.) *20 ans de FLES. Faits et gestes de la didactique du Français Langue Étrangère et Seconde de 1995 à 2015*. Vol. 1, EME Intercommunications, 195–216.
- Puren, C. 2015b. Théorie générale de la recherche en didactique des langues-cultures. Essai À propos d'un article d'Albert DAVID : « La recherche intervention, un cadre général pour les sciences de gestion ? ». PUREN_2015a_Théorie_recherche_DLC_v1.9.<https://www.christianpuren.com/mes-travaux/2015a/> (Consulté le 21.08.2017).
- Puumeister, O. 2014. Lõplikkusest. *Postimees*, (Arvamus), 28.09.2014.
- Raun, O. 1998. Pealelend: Ott Raun. *Sirp* intervjuu Ott Raunaga. <http://www.sirp.ee/archive/1998/04.12.98/Kirjand/kirjand1-6.html> (Consulté le 15.06.2016)
- Reinsalu, R. 2015. Viitamine iseendale teadustekstides: töös käsitletakse, töös käsitlen, töö käsitleb ... *Oma Keel*, 2, 72–77.
- Reutner, U. 2008. Le « bon usage » de l'écriture scientifique. Une enquête menée dans le domaine de la linguistique. In Reutner, U ; Schwarze, S. (éds.) *Le style, c'est l'homme. Unité et pluralité du discours scientifique dans les langues romanes*. (Sprache - Identität - Kultur) Peter Lang Frankfurt am Main, 250–284.
- Rinck, F. 2006. *L'article de recherche en Sciences du langage et en Lettres. Figure de l'auteur et identité disciplinaire du genre*. Thèse de doctorat. Université Stendhal, Grenoble.
- Ringbom, H. 2007. *Cross-linguistic Similarity in Foreign Language Learning*. Clevedon, UK: Multilingual Matters.
- Rivarol, A. de 1784. Discours sur l'Universalité de la langue française. Disponible à l'adresse : <http://www.pourlhistoire.com/docu/discours.pdf> (Consulté le 30.03.2017).
- Robert, J. 2009. Uniformisation des critères de publication et émergence de « nouveaux » discours dans le domaine des sciences de la gestion. In Defays et Englebert (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 267–282.
- Römer, U. 2005. This seems somewhat counterintuitive, though ... – Negative Evaluation in Linguistic Book Reviews by Male and Female Authors. In Tognini-Bonelli, E., Del Lungo Camiciotti, G. (éds.) *Strategies in Academic Discourse*. Amsterdam: John Benjamins. 97–115.
- Rosa, H. 2012. *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La Découverte.
- Rummel, K. 2010. *Creating Coherent Texts in English as a Foreign Language: Theory and Practice*. PhD Thesis, Tartu Ülikool. Tartu: Tartu Ülikooli Kirjastus.
- Ryvityte, B. 2015. Voices of reviewers: expression of evaluation in English and Lithuanian. Presentation at 8th Biennial Conference of the European Association for the Teaching of Academic Writing, 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference Program, p 157.

- Sachtleber, S. 1992. Vue contrastive sur un genre de textes scientifiques : les actes de congrès. *Langages* 105 (« Ethnolinguistique de l'écrit » éd. Beacco, J.-C.), 87–99.
- Salager-Meyer, F., Alcaraz Ariza, M. A., Zambrano, N. 2003. The Scimitar, the Dagger and the Glove: Intercultural Differences in the Rhetoric of Criticism in Spanish, French and English Medical Discourse (1930–1995). *English for Specific Purposes* 22/3, 223–247.
- Salager-Meyer, F., Lewin, B.A. (eds.) 2011. *Crossed Words: Criticism in Scholarly Writing*. Bern: Peter Lang.
- Sang, J. 2016. Laguneb ? Ei lagune ? *Keel ja Kirjandus* 8–9/2016, 577–583.
- Sapir, E. 2009. *Keel*. Avatud Eesti Raamat. Eesti Keele Sihtasutus.
- Sapiro, G. 2004. Défense et illustration de « l'honnête homme ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 153, 2004/3, 11–27.
- Sarangi, S. 1994. Intercultural or not? Beyond Celebration of Cultural Differences in Miscommunication Analysis. *Pragmatics*, 4(3), 409–427.
- Sardá, D. N. 2015b. Les discours des manuels de philosophie en France et au Brésil : une analyse contrastive. *Corela*, HS-17 [En ligne]. URL : <http://corela.revues.org/3706> (Consulté le 24.07.2015).
- Sardá, D.N. 2015a. *Les manuels de philosophie en France et au Brésil. Une analyse du discours contrastive de la prise en charge énonciative*. Thèse de doctorat, Sorbonne Paris Cité.
- Sauneron, S., Winock, J. 2012. La presse et le tournant numérique, *Annales des Mines - Réalités industrielles*, 4/2012, 47–52. DOI : 10.3917/rindu.124.0047.
- Saussure, F. de 1916. *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot. Coll. « Grande bibliothèque Payot » 1995 (1^{re} éd. 1916).
- Saussure, F. de 2002. *Ecrits de la linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Semper, J. 1934. *Prantsuse vaim*, Tartu: Noor-Eesti kirjastus.
- Shaw, P. 2003. Evaluation and promotion across languages. *Journal of English for academic purposes* 2 (4), 343–357.
- Shaw, P. 2004. How do we recognise implicit evaluation in academic book reviews ? In G. del Lungo Camiciotti/E. Tognini-Bonelli (éds.) *Academic Discourse: Linguistic Insights into Evaluation*. Bern: Peter Lang, 121–140.
- Sievers, F. de 1991. Filosoof-mässaja: Michel Foucault 1926–1984. *Akadeemia* 1991-6, 1240-1255.
- Sisask, K. 2006. Prantsuse keelest ja stiilist noor-esteetilisis unelmais. In Lindsalu, E. (eds.) *Noor-Eesti 100: kriitilisi ja võrdlevaid tagasivaateid*. “Noor-Eesti 100” = *Young Estonia 100: critical and comparative retrospectives*. Tallinn: TLÜ Kirjastus.
- Sooman. H. 2014. Ilus selge ametikeel. *Keel ja Kirjandus* 2/2014, 134–137.
- Sörös, A., 2008, *Typologie et linguistique contrastive. Théories et applications dans la comparaison des langues* 9/1. Berne : Peter Lang.
- Spillner 1992. Textes médicaux français et allemands. Contribution à une comparaison interlinguale et interculturelle. *Langages* 105 (« Ethnolinguistique de l'écrit » éd. Beacco, J.-C.), 66–75.
- Spillner, B. 2006. Analyse contrastive des textes multimédias : le cas de la nécrologie. Münchow et Rakotoelina 2006 (éds) *Discours, cultures, comparaisons, Les Carnets du Cediscor*, 9, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 23–37.
- Suárez Tejerina, L. 2005. Is evaluation structure-bound ? An English-Spanish contrastive study of book reviews. In Tognini-Bonelli, E., Del Lungo Camiciotti, G. (éds.) *Strategies in Academic Discourse*. Amsterdam: John Benjamins, 97–115.

- Suomela-Salmi E., Dervin F. 2006. *Perspective inter-culturelles et inter-linguistiques sur le discours académique. Cross-cultural and Cross-linguistic perspectives on Academic Discourse*. Vol 1. Département of French Studies, University of Turku. <http://www.doria.fi/handle/10024/69214>
- Suomela-Salmi, E. 2009. Résumés des articles scientifiques : conventions disciplinaires, langagières ou pragmatiques ? In Defays et Englebert (éds.) 2009a. *Principes et typologie des discours universitaires*. Paris : L'Harmattan, 297–311.
- Suomela-Salmi, E., Dervin, F. (éds.) 2009. *Cross-Linguistic and Cross-Cultural Perspectives on Academic Discourse*, John Benjamins Publishing Company.
- Suomela-Salmi, E. ; Gambier, Y. (éds.) 2011. *Hybridité discursive et culturelle*. Paris : L'Harmattan.
- Sulbi, R. 2013. Ajalookirjanduse aastapremia pälvis «Eesti ajaloo» II köide. *Postimees*. 15.05.2013.
- Sutrop, M. 2012., Rahvusteaduste professorid. *Tartu Ülikooli koduleht*. <http://humanitaarteadused.ut.ee/et/rahvusteaduste-professorid> (Consulté le 22.04.2016).
- Swales, J.M. 1981. *Aspects of article Introductions*. Aston ESP Research Reports, No 1. Language Studies Unit. The University of Aston at Birmingham. Republished University of Michigan Press 2011.
- Swales, J.M. 1990. *Genre analysis - English in academic and research settings*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Swales, J. 1998. *Other Floors, Other Voices: A Textographie of a small university building*. Mahwah, NJ: Erlbaum.
- Swales, J. M. 2004. *Research genres: Explorations and applications*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Swiggers, P. 1987. A l'ombre de la clarté française. In Wilmet (éd.) *Langue française*, 75 « La clarté française », 5–21.
- Takagaki, Y. 2009. La diversité des pratiques d'écriture du point de vue de la rhétorique contrastive : analyse de données d'une enquête auprès d'étudiants japonais et de francophones natifs. In : Dreyer & Juan (éd.) *Le français la francophonie et la francophilie en Asie Pacifique : spécificités et interrogations*, L'Harmattan, 361–378. [online] available <hal-00410045> (Consulté le 6.08.2015).
- Tamm, M. 2008. Tuna esimene kümnend. *Sirp*, 11.12.2008.
- Tamm, M. 2016. Tagasipöördumine filoloogia juurde: vaade Ameerikast, *Keel ja Kirjandus* 8–9/2016, 714–720.
- Traverso, V. 2006. Repères pour la comparaison d'interactions dans une perspective interculturelle. In Münchow et Rakotoelina 2006 (éds.) *Discours, cultures, comparaisons, Les Carnets du Cediscor*, 9, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 23–37.
- Tréguer-Felten, G. 2009. *Le leurre de l'anglais lingua franca. Une étude comparative de documents professionnels produits en anglais par des locuteurs chinois, français et nord-américains*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Treikelder, A. 2005. L'emploi anaphorique des déictiques temporels : le cas du passé composé 'historique' et ses équivalents estoniens. in Monticelli et al. (eds.) *Studia Romanica Tartuensia*, IVb (« De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis »), 347 -362.
- Treikelder, A. 2016. Eesti modaalverbi pidama episteemilistest kasutustest võrdluses prantsuse verbiga devoir. *Eesti ja soome-ugri keeleteaduse ajakiri. Journal of Estonian and Finno-Ugric Linguistics*, 7 (2), 159–186, 10.12697/jeful.2016.7.2.07.

- Treikelder, A.; Laanemets, A.; Tenjes, S. (éds) 2016. Modaalusesest soome-ugri ja teistes keeltes. On modality *In Finno-Ugric and other languages. Eesti ja soome-ugri keeleteaduse ajakiri. Journal of Estonian and Finno-Ugric Linguistics*. Tartu.
- Trudeau, D. 1992. *Les inventeurs du bon usage (1529–1647)*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Tuomarla, U. 1999. *La citation mode d'emploi : sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*. Tuusula-Helsinki, Academia Scientiarum Fennica.
- Tutin, A. et Grossmann, F. (eds.) 2014. *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de Scientext*, Presses de l'Université de Rennes.
- Vahing, V. 2003. Järelsõna. In Foucault, M. *Hullus ja arutus: hullumeelsuse ajalugu klassikalisel ajastul*. Tartu: Ilmamaa.
- Vassileva, I. 2000. *Who is the author? A contrastive analysis of authorial presence in English, German, French, Russian and Bulgarian academic discourse*. Sankt Augustin : Asgard-Verlag.
- Veniard, M. 2007. *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive : la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans Le Monde et Le Figaro*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Ventola, E. and Mauranen A. (eds.) 1996. *Academic Writing. Intercultural and Textual Issues*. Amsterdam: John Benjamins.
- Viik, T. 2006. Foucault' väljakutse ajaloolisele teadmisele. *Sirp*. 03.02.2006.
- Vollmer, H. J. 2006. Langues d'enseignement des disciplines scolaires. Étude préliminaire. Langues de scolarisation. *Division des politiques linguistiques, Strasbourg*, www.coe.int/lang/fr. (Consulté le 13.03.2017)
- Wagener, A. 2014. Le concept de culture : une nécessité absolue en sciences humaines ? *Signes, Discours et Sociétés*, 12 (« Sens et identités en construction : dynamiques des représentations ») [En ligne]. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=3294> (Consulté le 20.07.2017)
- Wagner F. 2010. Relire le temps (Sur l'expérience de relecture). *A contrario*, 1/2010, 13, 50–69.
- Whittaker, S. 2013. L'intensification des noms de propriété, *Langue française* 1/2013, 177, 127–140.
- Whorf, B.L. 2010. *Keel, mõtlemine ning tegelikkus*. Avatud Eesti Raamat. Eesti Keele Sihtasutus.
- Wierzbicka, A. 1991. *Cross-Cultural Pragmatics*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.
- Yakhontova, T. 2002. 'Selling' or 'telling'? The issue of cultural variation in research genres. In Flowerdew (ed.) *Academic Discourse*. Harlow, UK: Pearson Education, 216–32.
- Yallop, R. M. A. & Leijen, D. A. J. 2015. Reanalysing Revision in the 21th Century. Presentation at 8th Biennial Conference of the European Association for the Teaching of Academic Writing, 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology. Conference Program, p. 179.
- Zarate, G. 2004 [1995]. *Représentations de l'étranger et didactique des langues*. Paris : Didier.
- Zawacki, T. M. 2015. Engaging Conversation(s): Findings from three Multi-method Studies of Students and Faculty on the Challenges of Writing Across Texts and Contexts. Keynote Speech at EATAW 2015 15–17 June 2015, Tallinn University of Technology, Conference program p. 25. Disponible à l'adresse: <https://www.youtube.com/watch?v=oVrlu6Rtmf4> (Consulté le 13.03.2017).

RESÜMEE

„Akadeemiliste teoste tutvustamine sotsiaal- ja humanitaarteadustes. Kontrastiivseid analüüsivõimalusi eesti ja prantsuse diskursiivsete kultuuride uurimiseks“

Kuidas tutvustakse akadeemilisi teoseid Eestis ja kuidas Prantsusmaal? Mida ja kuidas neist kirjutatakse? Eesti ja prantsuse akadeemilistes ajakirjades ilmunud raamatuarvustuste põhjal uurib doktoritöö neis peegelduvat diskursiivset kultuuri. Ühe tekstizanri kaudu vaadeldakse sel viisil kõrvutatavalt kahe keelekogukonna sotsiaal- ja humanitaarvaldkonna akadeemilisi kaanoneid ja praktikaid. Peamisteks võrdlusvaldkondadeks on keeleteadus ja ajalugu, peamisteks võrreldavateks teadusajakirjadeks on eesti kontekstis *Keel ja Kirjandus* ja *Tuna* ning prantsuse kontekstis ajakiri *Langage et Société* ('Keel ja Ühiskond') ja *Annales. Histoire, Sciences Sociales* ('Ajaloosotsiaalteaduste Annaalid'). Töö metodoloogiline väljakutse on eri suuruse ja taustaga keeleruumide tekstides väljenduvate keeleliste ilmingute sidumine nende sotsiaalse lausumiskontekstiga. Kõrvutava ehk kontrastiivse perspektiivi sihiks diskursuseanalüüsis on erinevustele ehk kontrastidele keskendudes välja tuua erinevustes esilduvaid mustreid ning nende kaudu selgitada võimalikke ebakõlasid pealtnäha sarnaste teemade ja praktikate mõtestamisel eri keeleruumides.

Kriteeriumid ja praktikad erinevad üldiselt valdkonniti ja eri keeltes kirjutatud tekstid ühes valdkonnas võivad olla sarnasemad kui samas keeles kirjutatud tekstid eri valdkondades. Samas muutuvad kõik teadustekstid üha sarnasemaks üleilmastuva teadusmaastiku tingimustes. Kas saab selles kontekstis rääkida ka keelepõhistest eripäradest ja kuivõrd kultuuripõhised saavad olla need järeldused? **Akadeemiliste diskursuste valdkonda ja uurimisvälja täpsemalt tutvustavas peatükis (2.ptk)** näidatakse, et uurimused, nagu näiteks meditsiini-, majandus- ja keeleteaduse valdkonnas norra, inglise ja prantsuse keeles kirjutatud teadustekste kõrvutanud Norra KIAP projekt (Fløttum 2007 jm), on leidnud siiski ka keelepõhiseid ühisjooni tekstides. Mainitud väikese keelekogukonna kõrvutus suurtega kinnitab võrdluse võimalikkust ka eesti ja prantsuse keelekogukondade kirjutuspraktikate kõrvutuseks. Tavapärase inglisekeelse teaduskirjutuse õpetamise suunitluse asemel keskendub väitekiri niisiis võrdlevale perspektiivile ning prantsusekeelsete allikate panusele ja spetsiifikale akadeemiliste kirjutuspraktikate uurimisel. Eesti teadus- ja akadeemilise diskursuse uurimise konteksti jaoks pakub väitekiri uurimisteid autentsetes tekstimaterjalides peegelduvate kogemusemudelite uurimiseks ja kontseptualiseerimiseks.

Jättes teadlikult kõrvale tänapäevase teadusmaastiku *lingua franca* inglise keele, keskendub väitekiri sellele, et uurida kahes sellega paratamatult suhestuvas keeleruumis nende keeleruumide endi iseloomulikke praktikaid. Sotsiaal- ja humanitaarteaduste väljal on võrdluspunkt konstrueeritud Eestis rahvusteaduse hulka loetavate distsipliinide – ajaloo ja keeleteaduse – ümber. Nende distsipliinide

nide traditsiooniliselt erinev suhestumine ühiskonda analüüsivate uurimustega on võtmeküsimuseks uurimismaterjali määratlemisel. Kui eesti kontekstis esindavad uurimuses keeleteaduse ainevaldkonda ajakirjas *Keel ja Kirjandus* ilmunud arvutused, siis prantsuse kontekstis esindab valimis keeleteadust sümbolseelt ajakiri *Langage et Société* ('*Keel ja Ühiskond*'). Samamoodi on kõnekad uurimispraktikate erinevused ajaloovaldkonnas.

Laiem metodoloogiline väli, mida tutvustatakse 1. peatükis ja millest lähtuvalt analüüs teostatakse, on diskursuseanalüüs, määratletuna nii selle Prantsuse koolkonna juurte ja kui tänaste arengute kaudu Prantsusmaal.

Diskursuseanalüüsi valdkonnas pole ühest meetodit, oma materjalist ja lähtepositsioonidest sõltuvalt konstrueerib iga uurija sellest väljast tõukudes ise oma lähenemise. Kontrastiivse lingvistika ja retoorika pinnalt ning samas keeleõppe interdistsiplinaarsuse missioonist lähtudes on väitekirjas esitatud perspektiivi jaoks oluline, et prantsuse diskursuseanalüüsi koolkonnad rõhutavad keelematerjali olulisust uurimises, seades samas eesmärgiks seostada tekstid nende sotsiaalse lausumiskontekstiga. Metodoloogilistest lähtepunktidest ülevaadet andes jälgitakse, kuidas erinevad varasemad ideoloogilised liinid (Michel Foucault (1969), Michel Pêcheux (1969), Jean Dubois (1969) ja St.Cloud' leksikomeetria koolkond) keelematerjali sotsiaalse kontekstiga sidumise missiooni lahendavad ning määratletakse antud suundi analüüsides rakendatavad uurimisvõimalused uuritavas kontekstis (märksõnad kui lausujaprofiili määratlemise vahendid leksikomeetria koolkonnalt, süntaksi täpsem analüüs Michel Pêcheux' analüüsiraamistikust lähtudes, laiema lausumisvõimaluste ja -ruumi analüüs Michel Foucault'lt võimalike uurimiskorpuse määratlemiseks).

Täpsemaks raamistikuks on valitud traditsioonilisi liine prantsuse keele võõrkeelena õpetamise kontekstiga siduv koolkond, mis algselt keelekomponendi olulisuse rõhutamiseks analüüsis määratlebki end *võrdleva diskursuse-lingvistikana* (Moirand et Peytard 1992; Münchow 2001). Hilisemates arengutes on kasutusele võetud *kontrastiivse diskursuseanalüüsi* nimetus (Tréguer-Felten 2009; Münchow 2012; Claudel et al 2013), rõhutades tekstilist „üllatusmomenti“, mis annab täpsema ajendi kontrastiivseks võrdluseks. Mõlemal juhul on analüüsi eesmärgiks loomulikust keelematerjalist lähtudes uurida, kuidas kasutatakse keelematerjali ühes ja teises keeleruumis sarnastel eesmärkidel kirjutatud tekstides. **Diskursuselingvistika ja kontrastiivselt aluselt lähtuva analüüsi** erinevust on näidatud töös kahes esimeses, teineteisele järgnevas peatükis (3. ja 4. ptk.). Esimesel juhul määratletakse uurimismaterjal teksti väliste tunnuste järgi (alustused ehk *incipit*) ning tekstisisese meetodilise uurimise järel esitatakse võrdlev tüpoloogiline pilt materjalist. Teisel juhul on uurimise ajendiks üks tekstistruktuurilt „üllatav“ kaasus, millest lähtuvalt on koostatud uurimus struktureerimisvõtete kasutuse ja mainimise kohta arvustustes laiemalt. Järgnevalt esitatud peatükid (5. ja 6. ptk.) näitavad kontrastselt ühe temaatiliselt olulise märksõna erinevat toimimist kahes keeleruumis (*clarté* prantsuse keeles ja *selgus* eesti keeles). Viimane peatükk (7.ptk.) asetab vaadeldud aspektid võrdlusesse ajateljel, kõrvutades 2005. ja 2015. a. tekstimaterjali.

Ühisosa kõigi lähenemiste puhul on see, et tinglikult muutumatuks võrdlusplatvormiks (*tertium comparationis*), mis tagab võrreldavuse, on tekstizanr. Samas pole see žanr iseenesest uurimisobjekt, vaid üksnes pind selleks, et teostada võrreldavaid mikrotasandi uurimusi (sõnavaralised erisused, modaalsused, tekstikonstruktsioonilised mehhanismid ja -strateegiad). Nende omavaheline suhestamine makrotasandil on raam, milles võib rääkida tekstizanris peegelduvast „**diskursiivsest kultuurist**“. Mõiste ise hõlmab „ühest küljest ühes kogukonnas mingite objektide kohta ringlevate sotsiaalsete representatsioonide diskursiivseid väljendusi ning teisalt seda, kuidas arvatakse vajalik olevat neid objekte kujutada“ (Claudel et al. 2013). Kõnesolevad objektid on antud uurimuses eesti- ja prantsusekeelsetes teadusajakirjades tutvustatavad teosed. See, kuidas arvatakse vajalik olevat neid objekte kujutada, on sisu poolest vastavate akadeemiliste väljade uurimine nende väärtushinnangutes ja tüüpilistes praktikates, keelematerjali poolest ongi tegemist oluliste märksõnade, tekstistrateegiate ning (eelkõige) lausumismodaalsuste uurimisega.

Akadeemilise diskursuse uurimisel väga tavapäraseks saanud lausujapositsiooni markerite (« mina », « meie », « autor » jms) uurimise taustal on doktoritöö eripäraks lausumismodaalsuste uurimisel selleks väljatöötatud « **osundav** » **perspektiiv** (1.4. peatükis 1). Michel Pêcheux' süntaksipõhisest kõikedetermineeriva ideoloogia detekteerimise kontseptsioonist lähtudes on Marie-Anne Paveau (2006) klassikalist prantsuse diskursuseanalüüsi raamistikku kognitiivses võtmes uuendades loonud « eeldiskursuste » mõiste. See hõlmab evidentsiaalsete osutuste kaudu keelekasutuses nähtavaid kontseptuaalseid raame, mis ei viita otseselt ühelegi materiaalsele ega verbaliseeritud allikale, kuid millest eeldatakse, et need on niivõrd tuntud ja teatud, et piisab vaid nende mainimisest, ning uue olukorra kontseptualiseerimiseks on juba eeldatavalt olemas raam, mille kohaselt seda interpreteerida. Kontrastiivse diskursuseanalüüsi jaoks annab selline analüüsiiraam võtme kirjeldamiseks uurimisajendiks oleva „üllatusmomendi“ sisu (mida üldtuntud tõdedena eeldatakse?), eeldiskursustele osundavad „signaalide“ loetelu (jagatud ruumile apelleerivatest deiktelistest osutustest ja leksikaalsetest osundustest loetelude ning kontseptuaalsete metafoorideni) aitab kaasa nende eeldustena ringlevate veendumuste tuvastamisele.

Kuivõrd prantsuse kirjakultuuris on kartesiaanlikul mõtteselgusel (Descartes 1637; Boileau 1674) või hoopis prantsuse keele enda „selgusel“ (Rivarol 1784) teatav müütiline tagamaa (Meschonnic 2002; Maingueneau 1982, 1985; Paveau ja Rosier 2008; jpt), siis üheks taoliseks eelduseks, mida töös täpsemalt uuritakse, on **selguse-nõue**, mis vältimatult iga akadeemilise kirjutise hindamiskriteeriumite hulka kuulub. Prantsusekeelseid arvustusi uurides (ptk 5) ongi eesmärgiks selle mõiste eeldatavat olulisust testida ning analüüsida selle sisu ja toimimist. Kuivõrd analüüsi sisend on leksikaalne, siis eestikeelset materjali analüüsides (ptk 6) on eesmärk testida pigem märksõnade võrreldavust ennast ning välja tuua erinevused kahe lekseemi toimimises.

Prantsusekeelsete arvustuste tekstimaterjali analüüs näitab, kuidas see mõiste töötab argumenteeriva *toposena* nii nende kiitmisel kui kritiseerimisel prantsusekeelsetes arvustustes. Metoodikas kasutatakse Oscar Ducrot' (1983;

1985) ja Jean-Claude Anscombe (1995) „lingvistikasse integreeritud“ pragmaatika ja retoorika analüüsiraami, mille kohaselt annab lausungites sisalduv keelematerjal argumenteerivaid juhiseid tekstist tulenevate järelduste tegemiseks (tekstistrateegiad), samas kui argumentatsioon ise põhineb keelevälistel tavaarusaamadel *topostel* (kr k *topoi*). Ka Marie-Anne Paveau (2006) eeldiskursuste teoorias on *topose* kaudu argumenteerimine üks viise, kuidas nähtuvad keelematerjalis eeldatavad sotsiaal-kultuuriliselt eelkonstrueeritud arusaamad ja käibetõed. *Topose* kui argumenteerimisvahendi eripära on selle kahesuunalisus – näiteks teadustöö materjalide kirjeldamisel sagedasena tuvastatud täpse kirjeldamise *topos* võib esineda nii positiivse kui negatiivse järelduseni viivas argumentatsioonis. Iseäranis lingvistiliste uurimuste keelematerjalide tutvustamisel on see *topos* teadustöö täpsuse seisukohast baasargumendiks, mis juhib eeldatavale järeldusele /Mida rohkem kirjeldatud, seda selgem/. Samas juhib teisalt lugeja vastuvõtuvõimega arvestav vastassuunaliselt orienteeritud *topos* samamoodi positiivsele järeldusele argumentatsioonis /Mida valitumalt (s.o vähem) kirjeldatud, seda selgem./

Ka eestikeelsetes arvustustes on sama *topos* esindatud, kuid lisaks ja tähelepanuväärsel määral nähtub olulise argumenteeriva eeldiskursusena kuvand teadlasest, kes töötab *põhjalikult*. Eestikeelse sõna *selge* tähendusvälja uurides ilmneb olulisena aga selle märksõna seotus evidentsiaalsusega, mille leksikaalne marker on kõnealne sõna kõige selgemalt konstruktsioonis „on selge, et...“.

Raami nende argumentatsioonimehhanismide analüüsiks loovad kõigepealt arvustuse žanri eri aspektide toimimist käsitlevad analüüsid. **Arvustuste alguste analüüs** (ptk 3) osundab tüpoloogilistele erinevustele tutvustatava teose sissejuhatamisel: prantsusekeelsed arvustused seovad teose pigem eelnevate diskursustega ka eeldiskursustele viitamise, otsese tsiteerimise vm viisil, eestikeelsed asetavad (aastal 2005) teose pigem selle ajalis-ruumilisse konteksti või kõnelevad autorist. **Struktureerimise mainimise ja praktiseerimise analüüs** (ptk 4) näitab eestikeelses materjalis võimalikku lineaarset, tutvustavat teost järgivat kirjeldusviisi, millele vastandub prantsuse arvustuste teisestest analüüsikategooriatest lähtuv sünteesiv kirjeldusviis. Analüüs näitab mõlema kirjeldusviisi kasutust argumenteerimisstrateegiatena.

Uurides selles kontekstis **prantsuse „selgust“** selle ühe sõnalise markeri, märksõna *clarté* kaudu (ptk 5), näitab analüüs prantsuse arvustuses valdavat /selge esitamise, näitamise/ tahku, samas kui eesti arvustustes toob kõrvutatav analüüs (ptk 6) välja selle mõiste seondumise evidentsiaalsusega, nii et baasmetafooride tasandil on neis tekstmaterjalides prantsuse kontekstis selgus interpreteeritav kui (selgelt) NÄITAMINE, eesti kontekstis aga kui (selgelt) NÄGEMINE.

Vaadeldud analüüsiviise ajateljel kõrvutades (ptk 7) võib mõlemas keele-ruumis märgata muutusi vormilise funktsionaalsuse suunas, samas kui vähemasti märksõnalised kriteeriumid on endiselt samad. Eesti arvustused on muutunud eeldiskursustega suhestavamaks ja prantsuse arvustused lineaarsemateks resümeerimisel, samuti on muutunud tutvustatavate teoste vorm (vähem monograafiaid ja enam kollektiivseid artiklikogumikke). *Põhjalikkuse* hinda-

mine eesti arvustustes ja *selguse* hindamine prantsuse omades on aga endisel täheldatavad. Analüüsides aga nii arvustuste alustustes aga ka lõpetustes (*excipit*) jm tuvastatavaid viiteid eeldiskursustele võib täheldada teatavat muutust ilmumise- või diskussioonirõõmu mainimiselt funktsionaalse kasulikkuse rõhutamise poole, kus samas üha rikkalikumal ja laiemal avaldumismaastikul üha vähem saab eeldada varasemat lugemust.

Analüüsid osundavad niisiis **kontrastidele eesti ja prantsuse diskursiivsetes kultuurides**, mis nähtuvad kahe diskursiivse ruumi tekstimaterjalide kõrvutamisel, püüdes samas võrdlevast diskursuselingvistikast pärit mudeli kohaselt neid mitte absolutiseerida, ning interpreteerida neid vaid niivõrd, kui võrd vaadeldavad uurimisvõimalused omavahel suhestuvad või üksteist nüansseerivad. Algsed analüüsikorpused asetuvad aasta 2005 ümber (seondudes ühe kontekstuaalse ja samas „selguse“ mõistega seotud üllatusmomendiga, millest töö tõukub), sünteesiv käsitlus analüüsib arenguid diakroonias, kõrvutades 2015 tekstimaterjale varasematega. Varasemad uurimisteed on andnud alust ka eraldi avaldatud publikatsioonidele (Käsper 2014, Käsper 2016b), väitekirjas on need esitatud algsete versioonidena uurimisvõimaluste väljatöötamisel ning sünteesitud eraldi kõrvutuses ajateljel. Teised doktoritöös uurimissuundadena viidatud publikatsioonid kujutavad endast põhjalikumaid uuringuid doktoritöö metoodikast tõukuvat kas kontrastiivse lingvistika valdkonnas (Käsper 2005, Käsper 2016a) või kontrastiivse diskursuseanalüüsi metoodika rakendusi laiemate sotsiaal-kultuuriliste nähtuste uurimisel, olgu arvustustes leiduva diskursiivse kultuuri elemendi kinnituseks teostatud kõrvutuses teiste tekstizanritega (Käsper 2009) või akadeemiaga seotud situatiivses konteksti analüüsimisel, kus määravaks teguriks kirjeldatav diskursiivne kultuur (Käsper 2015).

ELULOOKIRJELDUS

Nimi: Marge Käsper
Sünniaeg: 15. oktoober, 1973
Kodakondsus: Eesti
Telefon: 55 938 075
E-post: Marge.Kasper@ut.ee

Õpingud:
2005–2016 Tartu Ülikool, doktoriõpe, germaani-romaani filoloogia
õppekava
1999–2000 Pariisi III Ülikool, DEA foneetikast (MA)
1992–1997 Tartu Ülikool, prantsuse keel ja kirjandus (BA)

Teenistuskäik:
2012– Tartu Ülikool, romaani filoloogia lektor (0,50)
2004–2012 Tartu Ülikool, romaani filoloogia lektor (1,0)
1998–2004 Tartu Ülikool, romaani filoloogia assistant (1,0)

Publikatsioonid:

- Käsper, Marge 2016a. 'Võima', 'saama' ja 'suutma' prantsuse modaalverbi 'pouvoir' vastetena. Võimalikkuse määratlemine ja rõhutamine eituses. *Eesti ja soome-ugri keeleteaduse ajakiri. Journal of Estonian and Finno-Ugric Linguistics (ESUKA – JEFUL)*, 7 (2), 75–92.
- Käsper, Marge 2016b. Structuration évoquée et pratiquée dans les comptes rendus de lecture. Les usages de la linéarité en perspectives contrastives. *Journal of Academic Writing*, 6 (1), 205–221.
- Käsper, M.; Tohvi, E. 2015. Georges Frédéric Parrot' prantsuse nimest, päritolust ja retoorikast: rektori tervituskõne keisrile ja selle lausumiskontekstid. *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri*, 1, 36–50.
- Käsper, Marge 2014. Les formes de «l'événement de parution» dans les comptes rendus de lecture dans deux espaces discursifs contrastés. Brunner, P., Elefante, C., Katsiki, S., Reggiani, L. (éds) *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas, 207–216.
- Käsper, M. 2009. Marx dans la presse estonienne « quinze ans après ». Citations non prises en charge, caractère d'étiquette et autres emplois « décoratifs ». *Carnets du Cediscor 11 « Le nom propre en discours »*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelles, 121–36.
- Käsper, Marge 2005. Deixis et anaphore dans la progression et la cohésion textuelles : différences d'emploi en estonien et en français. Treikelder, A., Daniele Monticelli, D., Pajusalu, R. (éds) *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis. Studia Romanica Tartuensia IV* Tartu: Tartu Ülikool, 383–401.

CURRICULUM VITAE

Nom : Marge Käsper
Date de naissance : 15. octobre, 1973
Citoyenneté : Eesti
Téléphone : 55 938 075
Courriel : Marge.Kasper@ut.ee

Etudes :

2005–2016 Université de Tartu, études doctorales (langues germaniques et romanes)
1999–2000 Université Pariisi III, DEA en phonétique (MA)
1992–1997 Université de Tartu, langue et littérature françaises (BA)

Expériences professionnelles :

2012– Université de Tartu, lectrice des études romanes (0,50)
2004–2012 Université de Tartu, lectrice des études romanes (1,0)
1998–2004 Université de Tartu, assistante des études romanes (1,0)

Publications :

- Käsper, Marge 2016a. 'Võima', 'saama' ja 'suutma' prantsuse modaalverbi 'pouvoir' vastetena. Võimalikkuse määratlemine ja rõhutamine eituses. *Eesti ja soome-ugri keeleteaduse ajakiri. Journal of Estonian and Finno-Ugric Linguistics (ESUKA – JEFUL)*, 7 (2), 75–92.
- Käsper, Marge 2016b. Structuration évoquée et pratiquée dans les comptes rendus de lecture. Les usages de la linéarité en perspectives contrastives. *Journal of Academic Writing*, 6 (1), 205–221.
- Käsper, M.; Tohvri, E. 2015. Georges Frédéric Parrot' prantsuse nimest, päritolust ja retoorikast: rektori tervituskõne keisrile ja selle lausumiskontekstid. *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri*, 1, 36–50.
- Käsper, Marge 2014. Les formes de « l'événement de parution » dans les comptes rendus de lecture dans deux espaces discursifs contrastés. Brunner, P., Elefante, C., Katsiki, S., Reggiani, L. (éds) *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas, 207–216.
- Käsper, M. 2009. Marx dans la presse estonienne « quinze ans après ». Citations non prises en charge, caractère d'étiquette et autres emplois « décoratifs ». *Carnets du Cediscor 11 « Le nom propre en discours »*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelles, 121–36.
- Käsper, Marge 2005. Deixis et anaphore dans la progression et la cohésion textuelles : différences d'emploi en estonien et en français. Treikelder, A., Daniele Monticelli, D., Pajusalu, R. (éds) *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis. Studia Romanica Tartuensia IV* Tartu: Tartu Ülikool. 383–401.

CURRICULUM VITAE

Name: Marge Käsper
Date of birth: October 15, 1973
Citizenship: Eesti
Phone: 55 938 075
E-mail: Marge.Kasper@ut.ee

Education:

2005–2016 University of Tartu, doctoral studies (Germanic and Romance languages)
1999–2000 University of Paris III, DEA (phonetics, MA)
1992–1997 University of Tartu (French language and literature, BA)

Professional experience:

2012– University of Tartu, Lecturer of French studies (0,50)
2004–2012 University of Tartu, Lecturer of French studies (1,0)
1998–2004 University of Tartu, Assistant of French studies (1,0)

Publications :

- Käsper, Marge 2016a. 'Võima', 'saama' ja 'suutma' prantsuse modaalverbi 'pouvoir' vastetena. Võimalikkuse määratlemine ja rõhutamine eituses. *Eesti ja soome-ugri keeleteaduse ajakiri. Journal of Estonian and Finno-Ugric Linguistics (ESUKA – JEFUL)*, 7 (2), 75–92.
- Käsper, Marge 2016b. Structuration évoquée et pratiquée dans les comptes rendus de lecture. Les usages de la linéarité en perspectives contrastives. *Journal of Academic Writing*, 6 (1), 205–221.
- Käsper, M.; Tohvi, E. 2015. Georges Frédéric Parrot' prantsuse nimest, päritolust ja retoorikast: rektori tervituskõne keisrile ja selle lausumiskontekstid. *Tuna. Ajalookultuuri ajakiri*, 1, 36–50.
- Käsper, Marge 2014. Les formes de «l'événement de parution» dans les comptes rendus de lecture dans deux espaces discursifs contrastés. Brunner, P., Elefante, C., Katsiki, S., Reggiani, L. (éds) *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas, 207–216.
- Käsper, M. 2009. Marx dans la presse estonienne « quinze ans après ». Citations non prises en charge, caractère d'étiquette et autres emplois « décoratifs ». *Carnets du Cediscor 11 « Le nom propre en discours »*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelles, 121–36.
- Käsper, Marge 2005. Deixis et anaphore dans la progression et la cohésion textuelles : différences d'emploi en estonien et en français. Treikelder, A., Daniele Monticelli, D., Pajusalu, R. (éds) *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis. Studia Romanica Tartuensia IV* Tartu: Tartu Ülikool. 383–401.

DISSERTATIONES PHILOLOGIAE ROMANICAE UNIVERSITATIS TARTUENSIS

1. **Anu Treikelder.** Le passé composé de l'ancien français : sémantique et contexte. Une étude sur corpus en contraste avec le passé composé en français moderne. Tartu, 2006, 238 p.
2. **Tanel Lepsoo.** Autorifiguuri avaldumine tänapäeva prantsuse näitekirjanduses: representatiivsest ise-subjektist efemeerse ise-subjektini. Tartu, 2006, 203 p.
3. **Klaarika Kaldjärv.** Autor, jutustaja, tõlkija Borgese autofiktsioonid eesti keeles. Tartu, 2007, 347 p.
4. **Reet Alas.** Les valeurs du conditionnel français et estonien. Tartu, 2012, 239 p.
5. **Triin Lõbus.** Aja kujutamine hispaaniakeelses narratiivis. Loomaailma konstrueerimine keele ajavormide kaudu. Tartu, 2012, 218 p.
6. **Merilin Kotta.** Manifestaciones del proceso de escritura en la narrativa breve catalana actual. Tartu, 2013, 258 p.